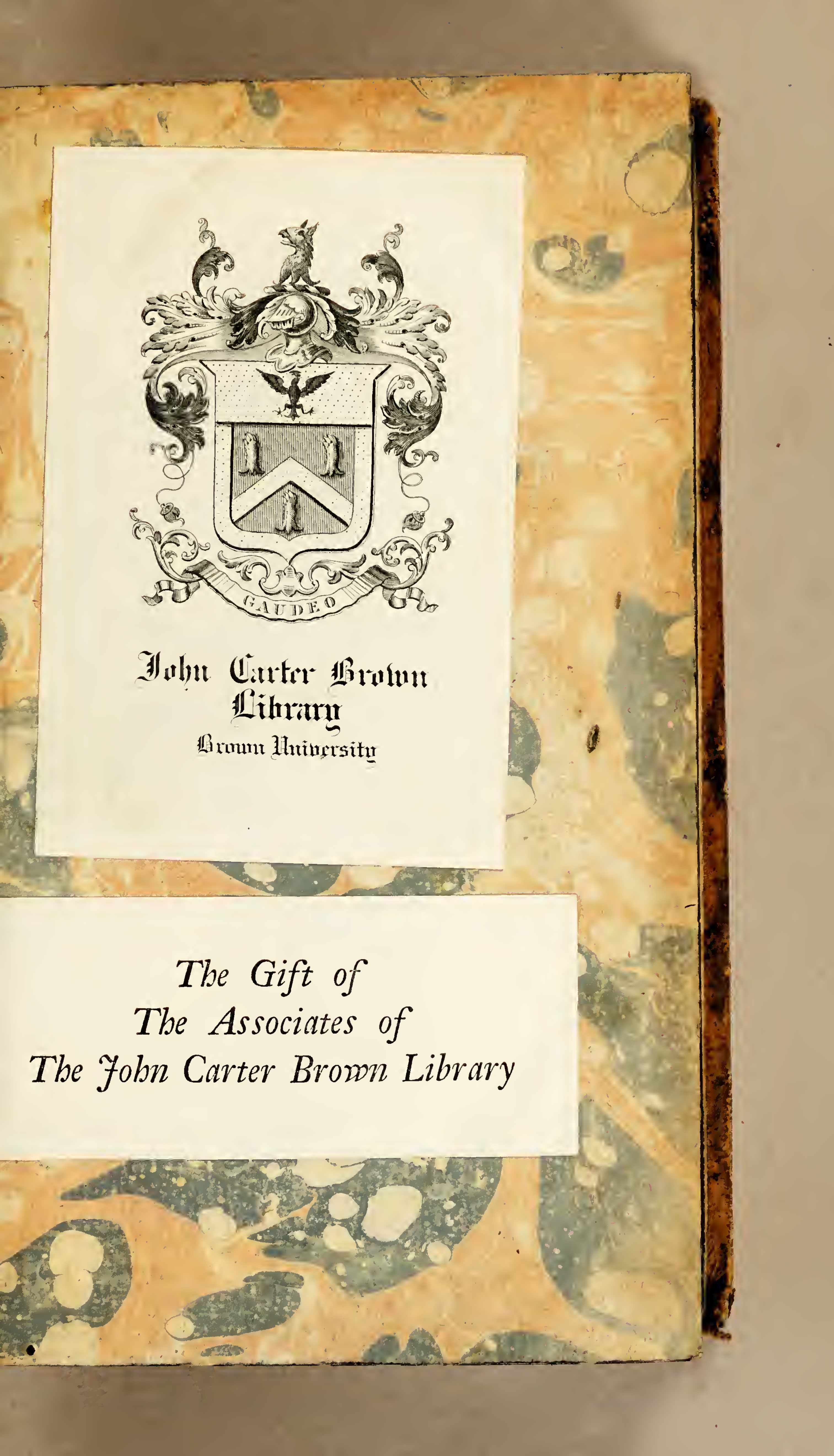



Cl Roy f.


GAUDEO

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des Etablissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

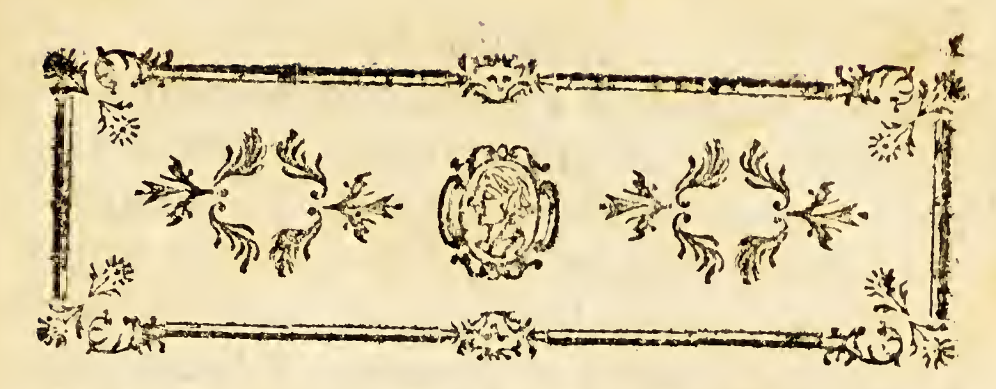
NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE & augmentée d'une Table des Matieres.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXIII.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SIXIEME.

LES royaumes de Castille & d'Arragon, venoient de se réunir par le mariage de Ferdinand & d'Isabelle. Cette réunion, & la conquête des provinces que les maures avoient possédées si long-temps en Espagne, donnoient à cette monarchie une considération dans

l'Europe égale à celle des plus grandes puissances. Le gouvernement ne s'occupoit que du soin d'affermir son autorité, & d'établir l'ordre dans ses possessions. Les richesses que les Portugais commençoient à rapporter d'Afrique, n'avoient point excité son émulation, & la Cour ne songeoit point à des découvertes dans des mers éloignées.

Un homme obscur, plus avancé que son siecle dans la connoissance de l'astronomie & de la navigation, sembloit veiller à l'agrandissement de l'Espagne. Christophe Colomb sentoit comme par instinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raison même traitoit de chimere, & la superstition d'erreur & d'impiété, étoient aux yeux de cet homme de génie, une vérité incontestable. Plein de cette idée, la plus fiere qui soit entrée dans l'esprit humain, il proposa à Gênes sa patrie, de mettre sous ses loix un autre hémisphere. Méprisé par cette petite république, par le Portugal où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver ouverte à toutes les entreprises maritimes, il porta ses vues & ses projets à Isabelle.

Les ministres de cette princesse pri-

rent d'abord pour un visionnaire, un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traiterent long-temps avec cette hauteur insultante que les hommes communs, quand ils sont en place, ont pour les hommes de génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesses de l'avarice, les délais de la paresse. Son ame ferme, élevée, courageuse, sa prudence & son adresse le firent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits vaisseaux, & quatre-vingt-dix hommes. Il partit le 3 Août 1492, avec le titre d'Amiral & de Vice-Roi des isles, des terres qu'il découvriroit.

Après une longue navigation, ses équipages épouvantés de l'immense étendue des mers qu'ils avoient mis entr'eux & leur patrie, commencerent à désespérer de trouver ce qu'ils cherchoient; ils murmuroient, & plusieurs fois il fut proposé de jeter Colomb dans les flots; & de retourner en Espagne. L'amiral dissimula le plus qui lui fut possible; mais quand il vit le mécontentement prêt à éclater, il déclara lui-même,

que si dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route d'Europe. Depuis quelque temps il trouvoit le fond avec la sonde, & ces indices qui trompent rarement, lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné des terres.

Ce fut au mois d'octobre que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des Isles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Espagne ne se doutoit alors qu'il pût y avoir quelque injustice à s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des Chrétiens.

Les insulaires à la vue des vaisseaux & de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Espagnols en arrêterent quelques-uns, qu'ils renvoyerent après les avoir comblés de caresses & de présens. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrerent dans les vaisseaux; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules pour les aider à des-

cendre à terre. Les habitans des Isles voisines montrerent la même douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans leur alloient chercher des vivres. On remplissoit du coton le plus fin, les lits suspendus dans lesquels ils couchoient. C'étoit de l'or que cherchoient les Espagnols: ils en virent. Plusieurs sauvages portoient des ornemens de ce riche métal; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne surent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe & sans poil sur le corps, ils les regarderent comme des animaux imparfaits qu'on auroit dès-lors traités sans humanité, sans l'intérêt qu'on avoit de savoir d'eux des détails importans sur les contrées voisines, & dans quel pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques isles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au Nord d'une grande isle que les insulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Espagnole; elle porte aujour-

d'hui le nom de Saint Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres isles qui l'avoient suivi sans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande isle étoit le pays qui leur fournissoit ce métal dont les Espagnols étoient si avides.

L'isle de Hayti, qui a deux cens lieues de long, sur soixante, & quelquefois quatre-vingts de large, est coupée par le milieu dans toute sa largeur de l'est à l'ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés Caciques, absolus & fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres isles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient absolument nuds. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton qui ne passoit pas le genouil. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de mays, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail: leurs besoins ne leur en demandoient pas, & ils ne s'étoient pas fait des besoins. Ils vivoient sans inquiétudes, & dans une douce indolence. Leurs temps s'em-

ployoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols ; & en effet, des insulaires séparés des autres peuples ne devoient avoir que peu de lumieres. Les sociétés isolées s'éclairent lentement, & difficilement : elles ne s'enrichissent d'aucunes des découvertes que le temps & l'expérience font faire aux autres peuples. Le nombre des hasards qui menent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes, qui nous attestent que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passions.

Ils ne savoient rien, mais ils n'avoient aucun désir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils se livroient à des étrangers, prouvoient qu'ils étoient heureux.

Leur histoire, leur morale étoient renfermées dans un recueil de chansons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient comme tous les peuples quelques fables sur l'origine du genre humain.

On sait peu de chose sur leur religion à laquelle ils n'étoient pas fort attachés, & il y a apparence que sur cet article comme sur beaucoup d'autres, leurs destructeurs les ont calomniés. Ils pré-

tendoient que ces insulaires si doux adoroient une multitude d'être malfaisans. On ne le sauroit croire. Les adorateurs d'un Dieu malfaisant, n'ont jamais été bons.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement, une d'entr'elles avoit quelques privileges, quelques distinctions; mais sans autorité sur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il se croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle se faisoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur: c'étoit dans la femme une impossibilité de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher. Les Espagnols appelloient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autorisée par les loix & par les mœurs; & ils attribuoient aux prétendus excès des insulaires, un mal qu'un médecin philosophe a démontré depuis peu dans un traité sur l'origine de la maladie vénérienne, avoir été connu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces insulaires n'avoient pour armes, que l'arc & des fleches d'un bois dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois

garnie de pierres tranchantes, ou d'arête de poisson. Les simples habits des Espagnols, étoient des cuirasses impénétrables contre ces fleches lancées avec peu d'adresse. Ces armes jointes à de petites massues, ou plutôt à de gros bâtons dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit composé de différentes classes, dont une s'arrogeoit une espece de noblesse ; mais on sait peu quelles étoient les charges de cette distinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant & sauvage, avoit aussi des sorciers, enfans ou peres de la superstition.

Colomb ne négligea aucuns des moyens qui pouvoient lui concilier ces insulaires. Mais il leur fit sentir aussi, que sans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets suprenans de son artillerie, dont il fit des épreuves en leur présence, les convainquirent de ce qu'il leur disoit. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel; & les présens qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de simples curiosités, mais des choses sacrées. Cette erreur étoit avantageuse. Elle ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou de cruauté. On donnoit à ces sauvages des bonnets

rouges, des grains de verre, des é pingles, des couteaux, des ſonnettes, & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers momens de cette union, Colomb marqua la place d'un établiſſement qu'il deſtinoit à être le centre de tous les projets qu'il ſe propoſoit d'exécuter. Il conſtruiſit un petit fort avec le ſecours des Inſulaires qui travailloient gaiement à forger leurs fers. Il y laiſſa trente-neuf Caſtillans; & après avoir reconnu la plus grande partie de l'iſle, il fit voile pour l'Eſpagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalouſie, d'où ſept mois auparavant il étoit parti. Il ſe rendit par terre à Barcelone, où étoit la Cour. Ce voyage fut un triomphe. La nobleſſe & le peuple allerent au devant de lui, & le ſuivirent en foule juſqu'aux pieds de Ferdinand & d'Iſabelle. Il leur préſenta des Inſulaires qui l'avoient ſuivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiſeaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuſes. Cette multitude d'objets étrangers expoſée aux yeux d'une nation dont la vanité & l'imagination exagerent tout, lui fit voir une ſource inépuiſable de richeſſes qui devoit couler éternellement dans ſon ſein. L'enthouſiaſme

gagna jusqu'aux souverains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir, & s'asseoir comme un grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblerent de caresses, de louanges, d'honneurs; & bientôt après il repartit avec dix-sept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cens soldats, trois cens ouvriers, des missionnaires, les grains, les fruits, les animaux domestiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau monde, Colomb trouva qu'on avoit ruiné sa forteresse, & massacré tous les Espagnols. Ils s'étoient attiré cette infortune par leur orgueil, leur licence, & leur tyrannie. Colomb n'en douta pas après les éclaircissemens qu'il se fit donner, & il eut le bonheur de persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre temps. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines qui devoient coûter tant de sang, à les exploiter, à construire des forts dans leur voisinage, à y établir des garnisons suffisantes pour assurer les travaux.

Pendant ce temps-là, les vivres ap-

portés d'Europe avoient été corrompus par la chaleur humide du climat, & le petit nombre des cultivateurs envoyés pour les renouveller dans des régions où la végétation est si prompte, étoient morts la plupart, ou tombés malades. Les gens de guerre invités à les remplacer se refuserent à une occupation qui devoit assurer leur subsistance. La paresse commençoit à être en honneur en Espagne. Ne rien faire, étoit vivre en gentilhomme; & le dernier soldat dans un pays où il se trouvoit le maître, vouloit vivre noblement. Les Insulaires leur offroient tout, & ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient sans cesse des alimens & de l'or. Ces malheureux se lasserent enfin de cultiver, de chasser, de pêcher, de fouiller les mines pour les insatiables Espagnols; & à cette époque, on ne vit plus en eux que des traîtres, des esclaves rebelles dont on se permit de verser le sang.

Colomb qui continuoit ses découvertes, averti que les Indiens aigris par ces traitemens barbares, méditoient un soulevement, revint sur ses pas. Son projet étoit de rapprocher les esprits; mais il fut entraîné par les clameurs séditieuses de ses féroces & avides soldats, dans des hostilités qui n'étoient ni selon son

cœur, ni dans ſes principes; avec deux cens fantaſſins & vingt cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée de cent mille hommes dans le lieu où fut bâtie depuis la ville de Sain-Yago.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Eſpagnols comme des êtres d'une nature ſupérieure. Les armes d'Europe avoient augmenté leur admiration, leur reſpect & leur crainte. La vue des chevaux les avoit, ſur-tout, étonnés. Pluſieurs étoient aſſez ſimples pour croire que l'homme & le cheval n'étoit qu'un même animal, ou un dieu. Quand cette impreſſion de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible réſiſtance. Le feu du canon, les piques, une diſcipline inconnue les auroient aiſément diſperſés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Ils demanderent la paix, & l'obtinrent à condition qu'ils cultiveroient la terre pour les Eſpagnols, & qu'ils leur fourniroient chaque mois une certaine quantité d'or.

Cette dure obligation, des cruautés qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt inſupportables à ces inſulaires. Pour s'y ſouſtraire, ils ſe réfugierent dans les montagnes où ils eſpé-

roient que la chaſſe, & des fruits ſauvages leur donneroient le peu de ſubſiſtance dont ils avoient beſoin, tandis que leurs ennemis, dont chacun conſommoit la nourriture de dix Indiens, ſe voyant privés de vivres, ſeroient obligés de repaſſer les mers. Ils ſe tromperent. Les Caſtillans ſe ſoutinrent par les rafraîchiſſemens qu'ils recevoient d'Europe, & n'en furent que plus acharnés à la pourſuite de leurs affreux projets. Leur rage les conduiſit dans des lieux qu'on croiroit inacceſſibles. Ils formerent leurs chiens à découvrir, à dévorer les malheureux Indiens. On en vit qui firent vœu d'en maſſacrer douze tous les jours en l'honneur des douze Apôtres. Ils firent périr le tiers de ces nations. On prétend qu'à leur arrivée, l'iſle avoit un million d'habitans. Tous les monumens atteſtent que ce nombre n'eſt pas exagéré, & il eſt conſtant que la population étoit conſidérable.

Ce qui avoit échappé à la miſere, à la fatigue, à la frayeur & au glaive, fut obligé de ſe livrer à la diſcrétion du vainqueur qui uſa de ſes avantages avec d'autant plus de rigueur qu'il n'étoit pas contenu par la préſence de Colomb. Ce grand homme étoit repaſſé en Eſpagne pour inſtruire la Cour de ces barbaries,

que le caractere de ses inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, & que ses navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empêcher. Durant son absence, la mésintelligence, l'esprit de haine & de rebellion diviserent la colonie qu'il avoit laissée sous les ordres de son frere. On n'obéissoit que lorsqu'il y avoit quelque Cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peine ces farouches guerriers s'étoient-ils emparés des trésors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confusion renaissoit. Le désir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin divisoit ces hommes avides. L'autorité n'étoit plus écoutée, & les subalternes n'étoient pas plus soumis aux chefs, que les chefs aux loix. On en vint à se faire ouvertement la guerre.

Les Indiens, quelquefois acteurs, & toujours témoins de ces scenes sanglantes & odieuses, reprirent un peu de courage. Leur simplicité ne les empêcha pas d'entrevoir qu'il seroit possible de se défaire d'un petit nombre de tyrans qui paroissoient avoir oublié leurs projets, & qui n'écoutoient que la haine implacable qu'ils avoient les uns pour les autres. Cet espoir les échauffoit. Une confédé-

ration conduite avec plus d'art qu'on ne l'auroit ſoupçonné, prenoit de la conſiſtance. Peut-être les Eſpagnols, qu'un ſi grand péril n'empêchoit pas de continuer à s'exterminer, auroient-il ſuccombé, ſi dans ces circonſtances critiques Colomb ne fût revenu d'Europe.

L'accueil diſtingué qu'il y avoit reçu, n'avoit fait ſur les peuples qu'une impreſſion paſſagere. Le temps qui amene la réflexion à la ſuite de l'enthouſiaſme, avoit fait diſparoître tout l'empreſſement qu'on avoit d'abord marqué pour ſe rendre dans le nouveau monde. On ne réchauffoit pas les eſprits, par ce qu'on publioit de ſes richeſſes, par la vue même de l'or qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus ; les maladies cruelles & honteuſes de la plupart ; ce qu'on diſoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, de la diſette qu'on y éprouvoit ; la répugnance d'obéir à un étranger dont on blâmoit la ſévérité ; peut-être la crainte de contribuer à ſa gloire : toutes ces cauſes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux ſujets de la Couronne de Caſtille, les ſeuls des Eſpagnols auxquels il fut alors permis d'y paſſer.

Il falloit pourtant des Colons. L'Amiral proposa de les prendre dans les prisons, parmi les malfaiteurs, de dérober les plus grands scélérats à la mort, à l'infamie, pour les faire servir à étendre la puissance de leur patrie, dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvéniens pour des colonies solidement établies, où la vigueur des loix & la pureté des mœurs eussent pu contenir ou réprimer la licence de quelques sujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne se purgera jamais du levain & de l'écume qui entrerent dans la masse des premieres populations que l'Europe y jeta. Colomb fit bientôt la triste expérience du mauvais avis qu'il avoit ouvert.

Si ce hardi navigateur eût seulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inspiré dans la traversée, sinon des principes élevés, du moins des sentimens honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération & d'obéissance qu'on eût été forcé, qu'on eût peut-être aimé à suivre. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets, & donné de la consistance à la

colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La Métropole encouragée par ces succès à de plus grands efforts, on eût formé de nouveaux établissemens qui auroient étendu la gloire, les richesses & la puissance de l'Espagne. Peu d'années devoient amener ces grands événemens. Une mauvaise idée gâta tout.

Les malfaiteurs qui suivoient Colomb, joints aux brigands qui étoient à Saint-Domingue, formerent le peuple le plus corrompu qu'on eût jamais vu. Il ne connut ni subordination, ni bienséances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit sur-tout contre l'amiral, qui connut trop tard l'erreur où il étoit tombé, où ses ennemis l'avoient peut-être entraîné. Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que son génie & ses travaux lui avoient acquise. Sa vie fut un contraste perpétuel de ce qui éleve, de ce qui flétrit l'ame des conquérans. Toujours en bute aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à soutenir les caprices d'une Cour orgueilleuse & défiante, qui tour à tour le récompensoit & le punissoit, lui rendoit sa confiance & le disgracioit.

La prévention du ministere d'Espagne contre l'auteur de la plus grande découverte qu'on eût jamais faite, alla si loin, qu'on envoya dans le nouveau monde un arbitre pour juger entre Colomb & ses soldats. Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéressé & le plus injuste, le plus emporté de ceux qui étoient passés en Amérique, arrive à Saint-Domingue, jette l'amiral dans les fers, & le fait conduire en Espagne comme le plus vil des criminels. La Cour, honteuse d'un traitement si ignominieux, lui rend la liberté ; mais sans le venger de son oppresseur, sans le rétablir dans ses charges. Telle fut la fin de cet homme singulier, qui avoit ajouté aux yeux de l'Europe étonnée, une quatrieme partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-temps dévasté & si peu connu. La reconnoissance publique auroit dû donner à cet hémisphere étranger, le nom du hardi navigateur, qui le premier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dût à sa mémoire ; mais soit envie, soit inattention, soit jeu de la fortune qui dispose aussi de la renommée, il n'en fut pas ainsi : cet honneur étoit réservé au Florentin Americ Vespuce, quoiqu'il ne fît que suivre les traces d'un

homme dont le nom doit être placé au deſſus des plus grands noms. Ainſi le premier inſtant où l'Amérique fut connue du reſte de la terre, fut marqué par une injuſtice, préſage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Elles ſe multiplierent après la chûte de Colomb & la mort d'Iſabelle. Juſqu'alors les inſulaires, quoique condamnés à des corvées deſtructives, à des tributs exceſſifs, avoient continué à vivre dans leurs bourgades, ſelon leurs uſages, & ſous le gouvernement de leurs Caciques. En 1506, Ferdinan fut ſollicité de les répartir entre les conquérans pour être employés aux travaux des mines, ou à tous les uſages que des tyrans pourroient en faire. La religion & la politique furent les deux voiles dont on couvrit ce ſyſtême extravagant d'inhumanité. Tout le temps, diſoit-on, qu'on laiſſera à ces barbares le libre exercice de leurs ſuperſtitions, ils n'embraſſeront jamais le Chriſtianiſme ; & ils nourriront toujours un eſprit de révolte, à moins que leur diſperſion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. Le monarque, ſur la foi des théologiens que leurs dogmes excluſifs portent toujours aux partis violens, accorda ce

qu'on demandoit. L'isle entiere fut partagée en un grand nombre de districts. Chaque Espagnol, sans distinction de Castillan & d'Arragonois, en obtint un plus ou moins étendu, selon son grade, sa faveur ou sa naissance. Les Indiens qu'on y attacha furent dès ce moment des esclaves qui devoient leur sang, leurs sueurs à leurs maîtres. Cette horrible disposition fut suivie depuis dans tous les établissemens du nouveau monde.

Les mines donnerent alors un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié. Elle se réduisit dans la suite au tiers, & fut enfin obligée de se borner à la cinquieme partie.

Les trésors qui venoient de Saint-Domingue, enflammerent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point passer les mers. Les grands & les gens en place obtinrent de ces concessions qui procuroient des richesses sans travail. Ils les faisoient régir par des agens qui avoient leur fortune à faire, & à augmenter celle de leurs commettans. On vit alors ce qui ne paroissoit pas possible, un accroissement de férocité. Cinq ans après cet arrangement barbare, les naturels du pays se trouverent réduits à quatorze mille. Il fallut aller chercher sur le continent, & dans les

iſles voiſines des ſauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés comme des bêtes. On faiſoit relever à grands coups ceux qui ſuccomboient ſous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux ſexes qu'à la dérobée. Les hommes périſſoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal ſaine, inſuffiſante, achevoit d'épuiſer des corps excédés de travaux. Le lait tariſſoit dans le ſein des meres. Elles expiroient de faim, de laſſitude, preſſant contre leurs mamelles deſſechées, leurs enfans morts ou mourans. Les peres s'empoiſonnoient. Quelques-uns ſe pendirent aux mêmes arbres où ils venoient d'arracher & de recevoir les derniers ſoupirs de leurs femmes & de leurs enfans. Leur race n'eſt plus.

Avant que ces ſcenes d'horreur euſſent entiérement dévaſté les premiers établiſſemens des Eſpagnols dans le nouveau monde, ils en avoient formé d'autres moins conſidérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velaſquez, fondateur de ce dernier, voulut que ſa colonie partageât avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire

des découvertes dans le continent, & il choiſit François Hernandez, de Cordue, pour cette deſtination glorieuſe. Il lui donna trois vaiſſeaux, cent dix hommes, & la liberté de bâtir des forts, d'enlever des eſclaves, ou de faire la traite de l'or ſelon les circonſtances. Ce voyage, qui eſt de 1517, ne produiſit pas d'autre événement que la connoiſſance de Lyucatan.

Jean de Grijalva, expédié l'année ſuivante pour prendre des idées approfondies de cette contrée, remplit ſa commiſſion avec intelligence. Il fit plus: il parcourut la côte de Campêche, pouſſa ſa navigation encore plus au Nord, & débarqua dans tous les lieux où ſa deſcente ſe trouva facile. Quoiqu'il n'eût pas été toujours accueilli favorablement, ſon expédition eut un grand ſuccès. Elle lui valut beaucoup d'or, & procura des lumieres ſuffiſantes ſur l'étendue, les richeſſes & les forces du Mexique.

La conquête de ce grand empire parut au deſſus de l'ame de Grijalva. La voix publique nommoit pour l'exécution de ce projet, Fernand Cortez, plus connu alors par les eſpérances qu'il donnoit, que par des grandes choſes qu'il eût déjà faites. Ses partiſans préten-

doient qu'il avoit une force de corps propre à surmonter les plus grands travaux; le talent de la parole au souverain degré; une sagacité qui lui faisoit tout prévoir; une présence d'esprit que les événemens les plus extraordinaires ne déconcertoient jamais; une grande abondance de moyens; l'art de subjuguer les esprits qui se refusoient à la conciliation; une constance qui l'empêchoit de revenir jamais sur ses pas; cet enthousiasme de gloire qu'on a toujours regardé comme la premiere vertu des héros. La multitude, qui n'a, qui ne peut avoir que le succès pour regle de ses jugemens, a long-temps adopté cette opinion avantageuse. Depuis que la philosophie a commencé à jeter du jour sur l'histoire, il est devenu douteux si les défauts de Cortez ne l'emportoient pas sur ses qualités.

Quoi qu'il en soit, cet homme devenu depuis si célebre, n'eut pas été plutôt choisi par Velasquez pour l'entreprise la plus importante qui eût été encore formée dans le nouveau monde, qu'il se vit entouré de tout ce qui se sentoit un puissant attrait pour la renommée & pour la fortune. Après avoir surmonté les obstacles que la jalousie & la haine lui susciterent, il mit à la voile le dix Février

Février de l'an 1519. Cinq cens huit soldats, cent neuf matelots, les officiers nécessaires pour les commander, quelques chevaux, un peu d'artillerie composoient ses forces. Ces moyens, tout foibles qu'ils étoient, n'étoient pas même fournis par le gouvernement, qui ne mettoit que son nom dans les tentatives qu'on faisoit pour découvrir de nouveaux pays, pour former de nouveaux établissemens. Tout s'exécutoit aux dépens des particuliers. Ils se ruinoient, s'ils étoient malheureux; leurs succès étendoient toujours l'empire de la métropole. Depuis les premieres expéditions, jamais elle ne forma de plan, jamais elle n'ouvrit ses trésors, jamais elle ne leva des troupes. La soif de l'or & l'esprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient seuls l'industrie & l'activité. Ces éguillons étoient si puissans, qu'ils faisoient voler non seulement le peuple, mais beaucoup de personnes d'un rang distingué parmi des sauvages, sous la Zone Torride, dans un climat le plus souvent mal sain. Peut-être n'y avoit-il alors sur la terre que l'Espagnol assez frugal, assez endurci à la fatigue, assez accoutumé aux intempéries d'un climat chaud, pour supporter tant d'incommodités.

Cortez qui avoit éminemment ces qualités, attaque en passant les Indiens de Tabasco, les bat plusieurs fois, leur accorde la paix, & fait alliance avec eux. On lui donne vingt femmes pour faire du pain de mays à ses troupes. La plus jolie, baptisée sous le nom de Marina, devint sa maîtresse. Elle lui servit depuis d'interprete, & lui fut très-utile.

A peine il parut sur les côtes du Mexique, que Montezuma qui y régnoit avec le pouvoir le plus absolu, fut saisi d'une frayeur si marquée qu'elle n'échappa pas aux courtisans les moins pénétrans. Cette frayeur inspirée à un si puissant monarque, par une poignée d'aventuriers, seroit hors de toute vraisemblance, si l'on ne remontoit aux principes éloignés qui en étoient la source.

La terre a éprouvé d'anciennes révolutions. Le globe, outre son mouvement journalier & son mouvement annuel, qui vont l'un & l'autre d'occident en orient, peut en avoir un insensible, aussi lent que les siecles, qui le fait tourner du nord au midi par une révolution que l'homme commence à peine de nos jours à imaginer, sans que ses calculs en osent encore chercher les

commencemens, ni suivre la durée.

Par cette pente, soit apparente, si ce sont les cieux qui par un mouvement dont la lenteur est proportionnée à l'immensité de leurs orbes, panchent & entraînent avec eux le soleil vers le Pole ; soit réelle, si notre globe, par sa constitution physique, tombe pour ainsi dire insensiblement vers un point opposé à la direction de ce mouvement caché des cieux : par une suite naturelle de cette pente, l'axe de la terre déclinant toujours, il pourroit arriver que ce que nous appellons la sphere oblique devînt droite, & que la sphere droite fût oblique à son tour, que les lieux situés aujourd'hui sous l'équateur, eussent été sous les poles, & les zones glaciales de nos jours devinssent la zone torride.

On comprend dès-lors que cette grande révolution de toute la masse du globe, en doit continuellement entraîner une foule de particulieres sur sa surface ; que la mer, comme l'instrument de toutes ces petites révolutions, en suivant la pente de cette inclinaison de l'axe, quitte un pays pour couvrir l'autre, & cause ainsi ces inondations ou ces déluges successifs qui ont parcouru la face de la terre, noyé ses divers ha-

bitans, & laissé par-tout des mouvemens visibles de ruine & de dévastation, & des traces profondes de ses ravages dans le souvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément avec l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'océan dans ses cavités intérieures, de la mer qui ronge, & emporte de grandes portions de la terre dans ses abymes; ce combat éternel des deux élémens incompatibles, ce semble, & pourtant inséparables, tient les habitans du globe dans un péril sensible, & dans des alarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inspire naturellement la crainte des changemens à venir. De là, ces traditions universelles de déluges passés, & cette attente de l'embrasement du monde. Les tremblemens de terre occasionés par les inondations & les volcans que ces secousses reproduisent à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la terreur parmi les hommes. On trouve cette frayeur répandue & consacrée dans toutes les superstitions dont elle est l'origine. Cette crainte est plus vive dans les pays où les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles & plus récentes.

On voit ſur la ſurface de l'Amérique une empreinte plus profonde des ravages que les eaux & le feu ne ceſſent de faire par-tout. De vaſtes golphes, des lacs immenſes, des iſles ſans nombre, les plus grands fleuves, les plus hautes montagnes, des terres rarement habitées, encore moins peuplées, tout y atteſte les fléaux & les calamités dont la nature affligea ce monde : tout y imprime cette frayeur de la déſolation, dont l'impoſture a de tout temps abuſé pour régner ſur la terre. La crainte qui ne s'arrête point dans ſes progrès, voit dans un ſeul mal le germe de mille autres. Elle en attend de la terre & des cieux ; elle croit voir la mort ſur ſa tête & ſous ſes pieds. Des événemens que le haſard a fait ſe rencontrer enſemble, lui paroiſſoient liés dans la nature même, & dans l'ordre des choſes. Comme il n'arrive jamais rien ſur la terre, ſans qu'elle ſe trouve ſous l'aſpect de quelque conſtellation, on s'en prend aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cauſe ; & de ſimples rapports de ſituation entre des planettes, ſont pour l'eſprit humain qui a toujours cherché dans les ténebres l'origine du mal, une influence immédiate & néceſſaire ſur toutes les révolutions qui

les ſuivent ou les accompagnent.

Mais ſur-tout les événemens politiques, comme les plus intéreſſans pour l'homme, ont toujours eu à ſes yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des aſtres. De là, les fauſſes prédictions & les craintes réelles qui dans tous les temps ont dominé ſur la terre. Elles augmentent en s'enracinant à proportion de l'ignorance. On trouva ces maladies de l'eſprit humain, établies dans le nouveau monde, où les Eſpagnols les auroient portées ſi elles n'y avoient été. On ne ſait quelle tradition, qui pourroit cependant avoir été imaginée après l'événement, avoit fait preſſentir à Saint-Domingue, au Pérou, & dans quelques parties de l'Amérique Septentrionale, qu'il y viendroit des étrangers qui bouleverſeroient ce malheureux pays. Ces exterminateurs devoient arriver du côté de l'orient. Ce n'eſt pas que les Américains euſſent aucune connoiſſance de nos contrées; mais accoutumés comme tous les peuples de la terre à tourner leurs premiers regards vers les lieux où le ſoleil ſe leve, ils avoient imaginé que les révolutions dont ils étoient menacés partiroient de ce front du globe.

Cette ſuperſtition qui faiſoit partie

des dogmes du Mexique fortifiée par quelques événemens récens, assez singuliers, agissoit vivement sur l'ame naturellement inquiete de Montezuma; lorsque les Castillans débarquerent dans ses états. Ce qu'il craignoit en général; ce qu'il avoit oui dire en particulier de ces étrangers, se confondant dans son esprit troublé, ce prince se crut au moment critique annoncé par les astres aux prophetes de sa nation. Il fit partir des députés pour offrir à Cortez les secours dont il pouvoit avoir besoin, & pour le prier de s'éloigner de ses possessions. Le chef des Espagnols répondit toujours qu'il falloit qu'il allât parler à l'empereur de la part du souverain de l'orient. Cette obstination ayant réduit les envoyés à recourir à leur dernier moyen, les menaces, ils vanterent beaucoup les trésors & la puissance de leur maître : *voilà*, dit Cortez en se tournant vers ses soldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richesses.* Il brûle tout de suite ses vaisseaux pour vaincre ou pour périr, prend la route de Mexico, & poursuit sa marche sans trouver beaucoup d'opposition.

Arrivé sur la frontiere de la république de Tlascala, il fit demander passa-

ge, & proposer une alliance. On refusa l'un & l'autre. Les merveilles qu'on racontoit des Espagnols étonnoient les Tlascalteques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrerent quatre ou cinq combats. Une fois les Espagnols furent rompus, & ils étoient en danger d'être défaits, si la division ne s'étoit pas mise dans l'armée de leurs ennemis. Cortez se crut obligé de se retrancher, & les Tlascalteques se firent tuer sur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre ? Des armes.

Un point d'honneur établi chez toutes les nations, & qui tient à l'humanité, qu'on trouve chez les Grecs au Siege de Troyes, & chez quelques peuples des Gaules, contribua beaucoup à leur arracher la victoire. C'étoit la crainte & la honte de laisser enlever par l'ennemi, leurs blessés & leurs morts. A chaque moment le soin de les sauver rompoit l'armée, & ralentissoit les attaques.

Le gouvernement de ces peuples étoit fort extraordinaire. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons où régnoient de petits souverains qui s'apelloient Caciques. Ils conduisoient leurs sujets à la guerre, levoient des impôts, & rendoient la justice; mais il falloit

que leurs loix, leurs édits fussent confirmés par le Sénat de Tlascala, qui étoit le véritable souverain. Il étoit composé de Citoyens choisis dans chaque canton par les assemblées du peuple.

Les Tlascalteques avoient de belles loix & de belles mœurs. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect d'un fils à son pere, le péché contre nature. Les loix permettoient la pluralité des femmes, le climat & les mœurs y portoient, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il est toujours chez les peuples sauvages, ou conquérans. Il y avoit à Tlascala des ordres de chevalerie où n'étoient admis que ceux qui par des actions héroïques, ou par des conseils salutaires avoient rendu service à l'état.

Les négocians habiles obtenoient aussi des distinctions qui les élevoient à la noblesse. Etablissement singulier chez une nation pauvre, & qui avoit des loix somptuaires.

A la guerre, les Tlascalteques portoient dans leur carquois deux fleches sur lesquelles étoient gravées les images de deux de leurs anciens héros. On

commençoit le combat par lancer une de ces fleches, & l'honnêur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville ils étoient vêtus, mais ils se dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne foi & leur franchise dans les traités publics, & entr'eux ils honoroient les vieillards.

Le larcin, l'adultere & l'ivrognerie étoient en horreur. Ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Il n'étoit permis de boire des liqueurs fortes qu'aux vieillards épuisés dans les travaux militaires.

Les Tlascalteques avoient des jardins, des bains. Ils aimoient la danse, la poésie, & les représentations théatrales. Une de leurs principales divinités étoit la déesse de l'amour. Elle avoit un temple magnifique, & on y célébroit des fêtes auxquelles accouroit toute la nation.

Leur pays n'étoit ni fort étendu, ni des plus fertiles de ces contrées. Il étoit montueux, mais fort cultivé, fort peuplé & fort heureux.

Voilà des hommes que les Espagnols ne daignoient pas reconnoître pour être de leur espece. Une des qualités qu'ils méprisoient le plus chez les Tlascalteques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils

ne trouvoient pas qu'ils eussent un gouvernement, parce qu'ils n'avoient pas celui d'un seul homme ; ni une police, parce qu'ils n'avoient pas celle de Madrid ; ni des vertus, parce qu'ils n'avoient pas leur culte ; ni de l'esprit, parce qu'ils n'avoient pas leurs opinions.

Jamais, peut-être, aucune nation ne fut idolâtre de ses préjugés au point où l'étoient alors, où le sont encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisoient le fond de toutes leurs pensées, influoient sur tous leurs jugemens, formoient leur caractere. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de sophismes pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus subtile. Ils étoient attachés à leurs usages, comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoissoient qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle, le plus extrême qui fût jamais, ils auroient eu pour Athenes le mépris qu'ils avoient pour Tlascala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes, & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévasté.

Malgré cette maniere de penſer ſi fiere & ſi dédaigneuſe, les Eſpagnols firent alliance avec les Tlaſcalteques qui leur donnerent des troupes pour les conduire & les appuyer. Ces peuples étoient depuis long-temps ennemis des Mexicains qui vouloient les ſoumettre à leur domination.

Avec ce ſecours, Cortez s'avançoit vers la ville capitale à travers un pays abondant, arroſé de belles rivieres, couvert de villes, de bois, de champs cultivés, & de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On voyoit une foule d'oiſeaux d'un plumage éclatant, des animaux d'eſpeces nouvelles. La nature étoit changée, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais ſupportables, entretenoient la parure & la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton des arbres couverts de fleurs, d'autres de fruits délicieux. On ſemoit dans un champ le grain qu'on moiſſonnoit dans l'autre.

Les Eſpagnols ne parurent point ſenſibles à ce nouveau ſpectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or ſervir d'ornement dans les maiſons & dans les temples, embellir

les armes des Mexicains, leurs meubles & leurs personnes : ils ne voyoient que ce métal, semblables à ce mammone dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux fixés sur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma après avoir essayé de détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale, l'y introduisit lui-même. Il commandoit à trente-trois caciques ou princes, dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées nombreuses. Ses richesses étoient immenses, son pouvoir absolu. Son peuple avoit autant de connoissances & de lumieres, d'industrie & de politesse qu'il y en avoit alors en Europe. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eût su faire usage de ces moyens, son trône étoit inébranlable. Mais ce prince qui étoit parvenu à la couronne par sa valeur, ne montra pas le moindre courage d'esprit. Tandis qu'il pouvoit accabler les Espagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de leur discipline & de leurs armes, il voulut employer contr'eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de présens, d'égards, de caresses, & il faisoit at-

taquer la Veracruz, colonie que les Espagnols avoient fondée pour s'assurer une retraite, ou pour recevoir des secours. *Il faut*, dit Cortez à ses compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat : j'ai résolu d'arrêter l'empereur, & de me rendre maître de sa personne.* Ce dessein fut approuvé. Aussi-tôt, accompagné de ses officiers, il marche au palais de Montezuma, & lui déclare qu'il faut le suivre, ou se résoudre à périr. Ce prince, par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il est obligé de livrer au supplice les généraux qui n'avoient agi que par ses ordres, & il met le comble à son avilissement, en rendant hommage de sa couronne au roi d'Espagne.

Au milieu de ces succès, Cortez apprend que Narvaez, envoyé avec une petite armée par le gouverneur de Cuba, vient pour lui ôter le commandement de la sienne. Il marche à son rival, il le combat, il le prend prisonnier. Il fait mettre bas les armes aux vaincus, puis les leur rend en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa confiance & sa magnanimité ; & l'armée de Narvaez se range

ſous ſes drapeaux. Il reprend la route du Mexico, où il avoit laiſſé deux cens hommes qui gardoient l'empereur.

Il y avoit des mouvemens dans la nobleſſe Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de ſon prince ; & le zele indiſcret des Eſpagnols qui dans une fête publique en l'honneur des Dieux du pays, renverſerent les autels, & maſſacrerent les adorateurs & les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains n'avoient de barbare que leur ſuperſtition ; mais leurs prêtres étoient des monſtres qui faiſoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient impoſé à la crédulité de la nation. Elle reconnoiſſoit, comme tous les peuples policés, un être ſuprême, une vie avenir, avec ſes peines & ſes récompenſes ; mais ces dogmes utiles, étoient mêlés d'abſurdités qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique on attendoit la fin du monde à la fin de chaque ſiecle ; & cette année étoit dans l'empire un temps de deuil & de déſolation.

Les Mexicains invoquoient des puiſſances ſubalternes, comme les autres nations en ont invoqué ſous le nom de

génies, de camis, de manitous, d'anges, de fétiches. La moindre de ces divinités avoit ſes temples, ſes images, ſes fonctions, ſon autorité particuliere ; & toutes faiſoient des miracles.

Ils avoient une eau ſacrée dont on faiſoit des aſperſions. On en faiſoit boire à l'empereur. Les pérélinages, les proceſſions, les dons faits aux prêtres étoient de bonnes œuvres.

On connoiſſoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs ſuperſtitions leur étoient particulieres. Tous les ans ils choiſiſſoient un eſclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encenſoit, on l'invoquoit, & on finiſſoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une ſuperſtition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pêtriſſoient en certains jours une ſtatue de pâte qu'ils faiſoient cuire. Ils la plaçoient ſur l'autel, où elle devenoit un dieu. Ce jour-là une foule innombrable de peuple ſe rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la ſtatue, ils en donnoient un morceau à chacun des aſſiſtans qui le mangeoit, & ſe croyoit ſanctifié après avoir mangé ſon dieu.

Il vaut mieux manger des dieux, que

des hommes ; mais les Mexicains immoloient auffi des prifonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres mangeoient enfuite ces prifonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur & aux principaux feigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque temps, les prêtres faifoient dire à l'empereur que les dieux mouroient de faim ; & dans la feule vue de faire des prifonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce & terrible. Toutes fes cérémonies étoient lugubres & fanglantes. Elle tenoit fans ceffe l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puiffans.

On ne peut faire un crime aux Efpagnols d'avoir été révoltés de ces abfurdes barbaries, mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés. Il ne falloit pas fe jeter fur le peuple affemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger. Il ne falloit pas affaffiner les nobles pour les dépouiller.

Cortez à fon retour à Mexico, trouva les Efpagnols affiégés dans le quar-

tier où il les avoit laissés pour garder l'empereur. Il eut de la peine à pénétrer jusqu'à eux ; & quand il fut à leur tête, il lui fallut livrer de grands combats. Les Mexicains montrerent un courage extraordinaire. Ils se dévouoient gaiement à une mort certaine. Ils se jetoient nuds & mal armés dans les rangs des Espagnols, pour rendre leurs armes inutiles, ou pour les leur arracher. Plusieurs tenterent d'entrer dans le palais de Cortez par les embrasures du canon. Tous vouloient mourir pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner. Cortez venoit de s'emparer d'un temple qui étoit un poste avantageux. Il regardoit d'une plate-forme le combat où les Indiens s'acharnoient pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Deux jeunes nobles Mexicains jettent leurs armes, & viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genouil à terre dans la posture de supplians ; ils le saisissent, & s'élancent de la plate-forme, dans l'espérance qu'en tombant avec eux, il sera écrasé comme eux. Cortez s'en débarrasse, & se retient à la balustrade. Les deux jeunes nobles périssent sans avoir exécuté leur généreuse entreprise.

Cette action, d'autres actes d'une vi-

gueur pareille, font désirer aux Espagnols qu'on puisse trouver des voies de conciliation. Montezuma consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple, & il se montre sur le rempart pour engager ses sujets à se retirer. Leur indignation lui apprend que son regne est fini, & les traits qu'ils lui lancent, le percent d'un coup mortel.

Gatimozin, qu'on lui donna pour successeur, étoit fier, intrépide. Il avoit du sens, de l'imagination. Il pouvoit ramener les bons succès, & résister aux mauvais. Sa pénétration lui fit démêler que les attaques vives ne lui réussiroient que difficilement contre un ennemi qui avoit des armes si supérieures, & que la meilleure maniere de le combattre étoit de lui couper les vivres. Cortez ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de systême, qu'il pense à se retirer chez les Tlascalteques; mais la retraite n'est pas facile.

Il faut combattre à chaque pas. Deux cens Espagnols plus chargés d'or que le reste de l'armée, & dont les richesses ralentissoient la marche, sont massacrés. Cortez lui-même se voit enveloppé par une multitude innombrable dans la vallée d'Otumba. Il fait face de tous côtés, & par-tout les Mexicains le pres-

ſent également. Son artillerie lui devient inutile, & la mouſqueterie, le fer des lances & des épées n'empêcherent pas les Indiens d'approcher, & de combattre les Européens corps-à-corps. Dans ce moment, Cortez voit aſſez près de ſa troupe l'étendard royal des Mexicains. Il ſe ſouvient qu'ils croient la deſtinée des combats attachée à cet étendart. Il ſe lance avec quelques Cavaliers pour le prendre. L'un d'eux le ſaiſit, & l'emporte dans le rang des Eſpagnols. Les Mexicains perdent courage. Ils prenent la fuite en jetant leurs armes. Cortez pourſuit ſa marche, & arrive ſans obſtacle chez les Tlaſcalteques.

Il n'avoit perdu ni le deſſein, ni l'eſpérance de ſoumettre l'empire du Mexique; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit ſe ſervir d'une partie des peuples pour aſſujettir l'autre. La forme du gouvernement, la diſpoſition des eſprits, la ſituation de Mexico favoriſoient ſon projet, & ſes moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, & quelques rois ou caciques étoient les électeurs. Ils choiſiſſoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faiſoit jurer que tout le temps qu'il ſeroit ſur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne

causeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point de stérilité, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce sentiment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration, il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglemens.

Il y avoit les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite ; mais les prêtres influoient beaucoup dans les élections.

Dès qu'il étoit installé, l'empereur étoit obligé de faire la guerre, & d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince, quoique électif, étoit fort absolu ; parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les usages reçus.

Il y avoit des conseils de finance, de guerre, de commerce, de justice,

des tribunaux répandus dans les provinces ressortissoient à ces conseils. Il y avoit aussi des juges à peu près semblables à nos prévôts, qui jugeoient sur le champ les parties ; mais du jugement desquels on appelloit aux tribunaux.

Presque toutes les formes de la justice & les étiquettes de la cour, étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent par-tout ; mais les prêtres sauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocens, & qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme & de la superstition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient blessé la sainteté de la religion, & ceux qui auroient blessé la majesté du prince. On voit combien de telles loix facilitoient les vengeances particulieres, ou les vues intéressées des prêtres & des courtisans.

On ne parvenoit à la noblesse, & les nobles ne parvenoient aux dignités, que par des preuves de courage, de piété & de patience. On faisoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées ; & ensuite ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, se dévouoient aux fonctions les plus

viles dans le palais des empereurs.

Cortez pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique, il y en auroit qui secoueroient volontiers le joug, & s'associeroient aux Espagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, & combien les empereurs faisoient sentir durement leur puissance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des provinces détestoient la religion de la capitale, & que dans le Mexico même, les nobles & les hommes riches, dont la société diminuoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Plusieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Après avoir reçu quelques foibles secours des isles Espagnoles, obtenu des troupes de la république de Tlascala, & fait quelques nouveaux alliés, Cortez retourna vers la capitale de l'empire.

Mexico étoit bâtie dans une isle au milieu d'un grand lac. Elle contenoit vingt-mille maisons, un peuple immense, & de beaux édifices. Le palais de l'empereur bâti de marbre & de jas-

pe, étoit lui ſeul auſſi grand qu'une ville. On y admiroit les jardins, les fontaines, les bains, les ornemens. On y voyoit des ſtatues qui repréſentoient des animaux. Il étoit rempli de tableaux faits avec des plumes; l'éclat des couleurs étoit fort vif, & ils avoient de la vérité. Trois mille caciques avoient leurs palais dans Mexico : ils étoient vaſtes & pleins de commodités. Ces caciques avoient la plupart, ainſi que l'empereur, des ménageries ou étoient raſſemblés tous les animaux du nouveau continent, & des appartemens où étoient étalées des curioſités naturelles. Leurs jardins étoient peuplés de plantes de toute eſpece. Les beautés de la nature, ce qu'elle a de rare & de brillant, doit être un objet de luxe chez des peuples riches, où la nature eſt belle, & où les arts ſont imparfaits. Les temples étoient en grand nombre, & la plupart magnifiques, mais teints de ſang, & tapiſſés des têtes des malheureux qu'on avoit ſacrifiés.

Une des plus grandes beautés de Mexico, étoit une place remplie ordinairement de plus de cent mille hommes, couverte de tentes & de boutiques, où les marchands étaloient toutes les richeſſes des campagnes, & l'induſtrie des

Mexicains.

Mexicains. Des oiſeaux de toute couleur, des coquillages brillans, des fleurs ſans nombre, des ouvrages d'orfévrerie, des émaux, donnoient à ces marchés un coup d'œil plus éclatant & plus beau que ne peuvent en avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Deux cens mille canots alloient ſans ceſſe des rivages à la ville, de la ville aux rivages. Le lac étoit bordé de plus de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Il y avoit ſur le lac trois chauſſées fort longues, & qui étoient le chef-d'œuvre de l'induſtrie Mexicaine. Il falloit que ce peuple ſans communication avec des peuples éclairés, ſans fer, ſans l'écriture, ſans aucun de ces arts à qui nous devons d'en connoître & d'en exercer d'autres, ſitué dans un climat où la nature donne tout, & où le génie de l'homme n'eſt point éveillé par les beſoins : il falloit que ce peuple qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, fût un des plus ingénieux de la terre.

Cortez commença par s'aſſurer des caciques qui régnoient dans les villes ſituées ſur le bord du lac. Quelques-uns joignirent leurs troupes aux Eſpagnols ; les autres leur furent ſoumis.

Cortez s'empara de la tête des trois chaussées qui répondoient à Mexico. Il voulut aussi se rendre maître de la navigation du lac. Il fit construire des brigantins qu'il arma d'une partie de son artillerie ; & dans cette situation, il attendit que la famine lui donnât l'empire du nouveau monde.

Guatimozin fit des efforts extraordinaires pour se dégager. Ses sujets combattirent avec autant de fureur que jamais. Cependant les Espagnols conserverent leurs postes, & porterent leurs attaques jusqu'au centre de la ville. Lorsque les Mexicains purent craindre qu'elle ne fût emportée, & que les vivres commencerent à manquer totalement, ils voulurent sauver leur empereur. Ce prince consentit à tenter de s'échapper pour aller continuer la guerre dans le nord de ses états. Une partie des siens se dévoua noblement à la mort, pour faciliter sa retraite en occupant les assiégeans ; mais un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné monarque. Un financier Espagnol s'imagina que Guatimozin avoit des trésors cachés, & pour le forcer à le déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori exposé à la même torture, lui adressoit de tris-

tes plaintes : *& moi*, lui dit l'empereur, *suis je sur des roses ?* Mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Un jour les Mexicains le rediront à leurs enfans, quand le temps sera venu de rendre aux Espagnols supplice pour supplice, de noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aura peut-être les actes de ses martyrs, l'histoire de ses persécuteurs. On y lira sans doute, que Guatimozin fut tiré demi mort d'un gril ardent, & que trois ans après il fut pendu publiquement, sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans & ses bourreaux.

Dans les gouvernemens despotiques, la chûte du prince & la prise de la capitale, entraînent ordinairement la conquête & la soumission de tout l'état. Les peuples ne peuvent pas avoir de l'attachement pour une autorité qui les écrase, ni pour un tyran qui croit se rendre plus respectable en ne se montrant jamais. Accoutumés à ne connoître d'autre droit que la force, ils ne manquent jamais de se soumettre au plus fort. Telle fut la révolution dans le Mexique. Des barbares sortis du bord de ce continent, avoient jeté les fondemens de cet empire, il y avoit cent trente ans. Comme

ils formoient un corps de nation, & qu'ils tiroient leur origine d'un pays fort rude, ils avoient réuſſi à ſubjuguer ſucceſſivement des ſauvages nés ſous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en ſociété, ou qui ne formoient que des ſociétés peu nombreuſes. Leur domination entiere tomba ſous le pouvoir des Eſpagnols, dont elle ne put même remplir l'ambition, quoiqu'elle eût cinq cens lieues de long, ſur environ deux cens de large.

Les conquérans y ajouterent d'abord du côté du ſud le vaſte eſpace qui s'étend depuis Guatimala juſqu'au golfe de Darien. Cet agrandiſſement coûta peu de temps, de ſang & de dépenſes; mais il fut de peu d'utilité. Les provinces qui les compoſent ſont à peine connues. On n'y voit que peu d'Eſpagnols, la plupart fort pauvres, qui par leur tyrannie ont réduit les Indiens à ſe réfugier dans des montagnes, dans des forêts impénétrables. De tous ces ſauvages, les ſeuls qui forment encore une nation, ce ſont les Moſquites. Après avoir quelque temps combattu pour les plaines fertiles qu'ils habitoient dans le pays de Nicaragua, ils ſe ſauverent au cap de Gracias à Dios dans des rochers arides, défendus du côté de

la terre par des marais impraticables, & du côté de la mer par des plages difficiles, ils bravent le courroux de leur ennemi. Leur liaiſon avec les corſaires Anglois & François qu'ils ont ſouvent ſuivis dans des expéditions très-périlleuſes, ont bien pu augmenter leur rage contre leurs oppreſſeurs, accroître leur audace naturelle, accoutumer leurs mains aux armes à feu; mais leur population qui n'a jamais été conſidérable, a toujours été en diminuant. Elle ne paſſe pas actuellement deux mille hommes. Leur foibleſſe les met hors d'état de donner la moindre inquiétude.

L'accroiſſement que la nouvelle Eſpagne a pris du côté du nord eſt plus conſidérable, & doit devenir beaucoup plus importante. On n'a parlé juſqu'ici que du nouveau Mexique, découvert en 1553, conquis au commencement du dernier ſiecle, révolté vers le milieu, & remis bientôt après ſous le joug. Tout ce qu'on ſait de cette immenſe province, c'eſt qu'on a fixé quelques ſauvages, introduit un peu de culture, foiblement exploité quelques riches mines, & formé un établiſſement nommé Santafé. Cette conquête, qui eſt dans l'intérieur des terres, auroit été

ſuivie d'une bien plus utile ſur les bords de la mer, ſi depuis cent ans qu'elle eſt entamée, on s'y étoit attaché avec l'attention qu'elle méritoit.

L'ancien empire du Mexique étendoit à peu près ſes bornes jusqu'à l'entrée de la mer vermeille. Depuis ces limites jusqu'à l'endroit où le continent ſe joint à la Californie, eſt un golfe qui a près de vingt degrés de profondeur. Sa largeur eſt tantôt de ſoixante, tantôt de cinquante lieues, & rarement en a-t-elle moins de quarante. On trouve dans cet eſpace beaucoup de bancs de ſable, & un aſſez grand nombre d'iſles. La côte eſt habitée par pluſieurs nations ſauvages, la plupart ennemies. Les Eſpagnols y ont formé quelques peuplades éparſes, auxquelles ſuivant leur uſage, ils ont donné le nom de provinces. Leurs Miſſionnaires ont pouſſé plus loin les découvertes, & ils ſe flattoient de donner à leur nation plus de richeſſes qu'elle n'en avoit trouvé dans ſes poſſeſſions les plus renommées. Pluſieurs cauſes ont concouru à rendre leurs travaux inutiles. A meſure qu'ils raſſembloient, qu'ils civiliſoient quelques Indiens, on les enlevoit pour les précipiter dans des mines. Cette barbarie ruinoit les établiſſemens naiſſans, &

empêchoit d'autres Indiens de venir s'y incorporer. Les Espagnols, trop éloignés des yeux du gouvernement, pour être surveillés, se permettoient les crimes les plus atroces. Enfin, le vif argent, les étoffes, les autres besoins y étoient portés de la Vera-Cruz à dos de mulet, par une route dangereuse & difficile, de six à sept cens lieues ; ce qui leur donnoit à leur terme une valeur dix ou douze fois plus grande que celle qu'ils avoient dans ce port célebre. Il arrivoit de là, que les mines, quoique d'une abondance extrême, ne pouvoient pas payer les choses nécessaires, & que ceux qui les exploitoient, les abandonnoient par l'impossibilité où ils étoient de s'y soutenir.

Ce dernier inconvénient, qui paroissoit sans remede, faisoit sans doute fermer les yeux sur les abus crians qu'il eût été possible de réprimer. Il est vraisemblable qu'on les attaquera, maintenant qu'on a découvert des communications qui facilitent avec ces pays éloignés des liaisons utiles. Le Jésuite Ferdinand Consang a parcouru en 1746, par ordre du gouvernement, le golfe entier de Californie. Cette navigation faite avec un soin extrême & beaucoup d'intelligence, a instruit l'Espagne de

tout ce qu'il lui étoit important d'apprendre. Elle connoît les côtes de ce continent, les ports que la nature y a placés, les lieux ſablonneux & arides qui ne ſont pas ſuſceptibles de culture, les rivieres qui par la fertilité qu'elles répandent ſur leurs bords, invitent à y former des peuplades. Rien n'empêchera qu'à l'avenir des vaiſſeaux ſortis d'Acapulco, n'entrent dans la mer Vermeille, ne portent avec des frais médiocres dans les provinces qui la bordent, des miſſionnaires, des ſoldats, des mineurs, des vivres, des marchandiſes; tout ce qui eſt néceſſaire à des colonies, & n'en reviennent chargés de métaux. Lorſque les établiſſemens formés ſur les côtes auront pris une conſiſtance raiſonnable, on s'enfoncera dans les terres juſqu'au nouveau Mexique, plus loin même ſi l'on veut. Les ſauvages errans dans ce grand eſpace ne ſont ni aſſez nombreux, ni aſſez unis, ni aſſez aguerris pour contrarier ce grand projet de maniere à le faire échouer.

On pourra même les déterminer à y concourir, ſi on veut renoncer aux maximes cruelles dont ils ont été juſqu'ici la victime, & s'occuper de leur bonheur. Avec de la vertu, de l'humanité & de la conſtance, les Eſpagnols par-

viendront à former un nouvel empire qui ne le cédera guere à l'ancien Mexique, ni pour l'étendue, ni pour la richesse des mines; & qui lui sera supérieure pour la température & la salubrité du climat.

La nouvelle Espagne est presque entiérement située dans la zone torride. L'air y est excessivement chaud, humide & mal-sain sur les côtes de la mer du nord. Ces vices de climat se font infiniment moins sentir sur les côtes de la mer du sud, & presque point dans l'intérieur du pays, où il regne une chaîne de montagnes qu'on regarde comme une continuation des Cordillieres.

La qualité du sol suit ces variations. La partie orientale est basse, marécageuse, inondée dans la saison des pluies, couverte de forêts impénétrables, & tout à fait inculte. On peut croire que si les Espagnols la laissent dans cet état de désolation, c'est qu'ils ont jugé qu'une frontiere déserte & meurtriere fourniroit une meilleure défense contre les flottes ennemies, que des fortifications & des troupes réglées qu'on n'entretiendroit pas sans des frais immenses; ou que les naturels du pays efféminés & mal disposés pour une do-

mination étrangere. Le terrain de l'occident est plus élevé, de meilleure qualité, couvert de champs & d'habitations. Dans la profondeur des terres on trouve des contrées que la nature a traitées libéralement; mais comme toutes celles qui sont situées sous le tropique, elles sont plus abondantes en fruits qu'en grains.

La population de ce vaste empire n'est pas moins variée que son sol. Ses habitans les plus distingués sont les Espagnols envoyés par la cour pour occuper les places du gouvernement. Ils sont obligés comme ceux qui dans la métropole aspirent à quelques emplois ecclésiastiques, civils ou militaires, de prouver qu'il n'y a eu ni hérétiques, ni juifs, ni mahométans, ni démêlés avec l'inquisition dans leur famille depuis quatre générations. Les négocians qui veulent passer au Mexique, ainsi que dans le reste de l'Amérique, sans devenir colons, sont astreints à la même formalité. On les oblige de plus à jurer qu'ils ont trois cens palmes de marchandises en propre dans la flote où ils s'embarquent, & qu'ils n'ameneront pas leurs femmes. A ces conditions absurdes, ils deviennent les agens principaux du commerce de l'Europe avec

les Indes. Quoique leur privilege ne doive durer que trois ans, & un peu plus long-temps pour des pays plus éloignés, il eſt très-précieux. A eux ſeuls appartient le droit de vendre comme commiſſionnaires, la majeure partie de la cargaiſon. Si les loix étoient obſervées, les marchands fixés dans le nouveau monde, ſeroient bornés à diſpoſer de ce qu'ils ont reçu pour leur propre compte.

La prédilection du miniſtere pour les Eſpagnols nés en Europe, a réduit les Eſpagnols créoles à un rôle ſubalterne, quoiqu'ils ſoient communément plus riches, & d'une naiſſance plus diſtinguée. Les deſcendans des compagnons de Cortez, les deſcendans de ceux qui les ont ſuivis, conſtamment exclus de toutes les places d'honneur ou d'adminiſtration un peu importantes, ont vu s'affoiblir le puiſſant reſſort qui avoit ſoutenu leurs peres. L'habitude d'un mépris injuſte qu'ils éprouvoient, les a rendus enfin réellement mépriſables. Ils ont achevé de perdre dans les vices qui naiſſent de l'oiſiveté, de la chaleur du climat, & de l'abondance de toutes choſes, cette conſtance & cette ſorte de fierté qui caractériſa de tout temps leur nation. Un luxe barbare, des plaiſirs

honteux, des intrigues romanesques, ont énervé tous les ressorts de leur ame. La superstition a achevé la ruine de leurs vertus. Aveuglément livrés à des prêtres trop ignorans pour les éclairer par leurs instructions, trop corrompus pour les édifier par leur conduite, trop avides pour s'occuper de cette double fonction de leur ministere, ils n'ont aimé dans la religion que ce qui affoiblit l'esprit, & n'y ont rien vu de ce qui peut rectifier leurs mœurs.

Les Metis qui forment le troisieme ordre de Citoyens, sont plus avilis encore. On sait que la cour de Madrid, pour remplir une partie du vuide immense que l'avarice & la cruauté des conquérans avoit formé, pour regagner la confiance de ce qui avoit échappé à leurs fureurs, encouragea le plus qu'il lui fut possible le mariage des Espagnols avec les Indiennes. Ces alliances qui devinrent assez communes dans toute l'Amérique, furent sur-tout fréquentes au Mexique où les femmes avoient plus d'esprit & d'agrément qu'ailleurs. Les Créoles rendirent à cette race mêlée, les humiliations qu'ils recevoient des Européens. Son état d'abord équivoque, fut enfin fixé avec le temps, entre les blancs & les noirs.

Ces noirs ne sont pas en très-grand nombre dans la nouvelle Espagne. Comme les naturels du pays sont plus intelligens, plus forts, plus laborieux que ceux des autres colonies, on n'y a guere apporté d'Africains que ce qu'il en falloit pour les fantaisies, pour le service domestique des gens riches. Ces esclaves chers à leurs maîtres, de qui ils dépendent absolument, qui les ont achetés à un très-haut prix, & qui en font les ministres de leurs plaisirs, profitent de la faveur qu'ils ont pour opprimer les Mexicains. Ils prennent sur ces hommes qu'on dit libres, un ascendant qui nourrit une haine implacable entre les deux nations. La loi a cherché à fomenter cette aversion en prenant des mesures efficaces pour empêcher toute liaison entr'elles. Il est défendu aux negres d'avoir aucun commerce d'amour avec les Indiens, sous peine aux hommes d'être mutilés, aux femmes d'être rigoureusement punies. Par toutes ces raisons, les Africains qui dans les autres établissemens sont les ennemis des Européens, en sont les partisans dans les Indes Espagnoles.

L'autorité n'a pas besoin de cet appui, du moins au Mexique, où la po-

pulation n'eſt plus ce qu'elle fut autrefois. Les premiers hiſtoriens & ceux qui les ont copiés, ont écrit que les Eſpagnols y avoient trouvé dix millions d'ames. Ce fut une exagération des conquérans pour relever l'éclat de leur triomphe, & qu'on adopta ſans examen avec d'autant plus de complaiſance qu'elle les rendoit odieux. Avec un peu d'attention, on auroit ſenti que ce calcul n'étoit pas même vraiſemblable. Tous les monumens atteſtent qu'un peu plus d'un ſiecle avant l'arrivée des Européens, ces vaſtes pays n'étoient habités que par de petites nations, dont quelques-unes n'avoient point de demeure fixe, & les autres cultivoient fort peu. Ils ne pouvoient pas alors être beaucoup plus peuplés que les autres contrées ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale & méridionale. Les hommes durent à la vérité s'y multiplier beaucoup, lorſque ce grand eſpace réuni ſous les mêmes loix fut devenu un empire policé ; mais ce changement étoit trop récent pour avoir eu des ſuites ſi conſidérables. C'eſt beaucoup accorder que de convenir que la population du Mexique n'a été enflée que de la moitié. Aujourd'hui elle ne paſſe pas huit à neuf cens mille ames.

On croit communément que les premiers conquérans se faisoient un jeu de massacrer les Indiens, que les prêtres même excitoient leur férocité. Sans doute que ces farouches soldats répandirent souvent du sang, sans motif même apparent; sans doute que leurs fanatiques missionnaires ne s'opposerent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie source, la source principale de la dépopulation du Mexique. Elle fut l'ouvrage d'une tyrannie sourde & lente de l'avarice, qui exigeoit de ces malheureux habitans plus de travail, un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands, ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la cour d'Espagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics, qui dans les premiers temps furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers fut encore plus malheureux. Tous gémissoient sous un joug affreux. On les nourrissoit mal. On ne leur donnoit aucun salaire, &

on exigeoit d'eux des services sous lesquels les hommes les plus robustes auroient succombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Casas.

Cet homme si célebre dans les annales du nouveau monde, avoit accompagné son pere au premier voyage de Colomb. La douceur simple des Indiens le frappa si fort, qu'il se fit écclésiastique, pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le soin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs superstitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémisphere à l'autre pour consoler des peuples qu'il portoit dans son sein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite qui le rendit l'idòle des uns & la terreur des autres, n'eut pas le succès qu'il s'étoit promis. L'espérance d'en imposer par un caractere révéré des Espagnols, le détermina à accepter l'Evêché de Chiappa ; dans le Mexique. Lorsqu'il se fut convaincu que cette dignité étoit une barriere insuffisante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdica. A cette époque, cet homme courageux, ferme, désintéressé, cita au tribunal de l'uni-

vers entier, sa nation. Il l'accusa dans son traité de la tyrannie des Espagnols dans les Indes, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On osa blâmer l'amertume de son style ; mais personne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits où respirent la beauté de son ame, & la grandeur de ses sentimens imprimerent sur ses barbares compatriotes, une flétrissure que le temps n'a pas effacée & n'effacera jamais.

La Cour de Madrid réveillée par les cris du vertueux Las Casas, & par l'indignation de tous les peuples, sentit enfin, que la tyrannie qu'elle permettoit, étoit contraire à la Religion, à l'humanité, à la politique. Elle se détermina à rompre les fers des Mexicains. Leur liberté ne fut plus gênée que par la condition qui leur fut imposée, de ne pas sortir du territoire, où ils étoient établis. Cette précaution dut son origine à la crainte qu'on avoit qu'ils n'allassent joindre les sauvages errans au nord & au midi de l'empire.

Avec la liberté, il auroit fallu leur rendre leurs terres. On ne le fit pas. Cette injustice les réduisit à travailler uniquement pour leurs oppresseurs. Seulement il fut statué que les Espagnols auxquels ils voudroient vendre

leurs sueurs, seroient tenus de les bien nourrir, & de leur donner vingt-quatre piastres par an, ou une partie de cette somme proportionnée au tems qu'ils auroient servi.

Sur ce gain, on retint le tribut imposé par le gouvernement, & une piastre pour un usage dont on est bien étonné que les conquérans se soient avisés. Il fut formé dans chaque communauté une caisse destinée à secourir les Indiens caducs ou malades, & à les soutenir dans des malheurs particuliers, dans des calamités publiques.

Cette administration fut confiée à leurs Caciques. Ils n'étoient pas les descendans de ceux qu'on avoit trouvés au temps de la conquête. Les Espagnols les choisirent parmi les Indiens, qui paroissoient les plus attachés à leurs intérêts, & ils ne craignirent pas de rendre leurs dignités héréditaires. On borna leurs fonctions à entretenir la police dans leur district, qui eut communément huit ou dix lieues d'étendue, à percevoir le tribut des Indiens qui travailloient pour leur propre compte; comme le tribut des autres étoit retenu par les maîtres qu'ils servoient, à prévenir leur fuite en les retenant toujours sous les yeux, & en ne souffrant pas qu'ils contractas-

ſent aucun engagement ſans leur aveu. Pour prix de leurs ſervices, ces eſpeces de magiſtrats obtinrent du gouvernement une propriété. Il leur fut permis de prendre dans la caiſſe commune, cinq ſous tous les ans pour chaque Indien ſoumis à leur juriſdiction. On les autoriſa enfin à faire cultiver leurs champs par les jeunes gens qui n'étoient pas encore ſoumis à la capitation, & à occuper les filles juſqu'au temps de leur mariage, à des travaux propres à leur ſexe, ſans autre ſalaire que leur nourriture.

Ces inſtitutions qui changeoient totalement le ſort des Indiens du Mexique, irriterent les Eſpagnols à un point inconcevable. Leur orgueil ne pouvoit pas ſe plier à voir des hommes libres dans des Américains, ni leur avarice s'accoutumer à payer des travaux, qui juſqu'alors ne leur avoient rien coûté. Ils employerent ſucceſſivement, ou à la fois, la ruſe, les remontrances & la violence pour faire anéantir un arrangement qui contrarioit ſi fort leurs paſſions les plus vives : leurs efforts furent inutiles. Las Caſas avoit fait à ſes enfans des patrons qui ſoutinrent ſon ouvrage avec une chaleur extrême. Les Mexicains eux-mêmes ſe ſentant ap-

puyés, citerent leurs oppreſſeurs aux tribunaux, & les tribunaux foibles ou corrompus, à la Cour. Ils pouſſerent leur courage juſqu'à refuſer unanimement de travailler pour ceux qui ſe montroient injuſtes envers quelques-uns de leurs compatriotes. Cet accord, plus que tout le reſte, donna de la ſolidité à ce qui avoit été réglé. L'ordre preſcrit par les loix, s'établit inſenſiblement. Il n'y eut plus de ſyſtême ſuivi d'oppreſſion, mais ſeulement beaucoup de ces vexations particulieres qu'un peuple vaincu qui a perdu ſon gouvernement, ne peut guere éviter de la part de ceux qui l'ont ſubjugué.

Ces injuſtices ſourdes, n'empêcherent pas les Mexicains de recouvrer de temps en temps quelques parcelles de l'immenſe territoire dont on avoit dépouillé leurs peres. Ils les achetoient du domaine, ou des grands propriétaires. Ce ne fut pas leur travail qui les mit en état de faire ces acquiſitions. Ils en furent redevables, les uns au bonheur de trouver des mines, les autres de déterrer des tréſors qu'on avoit cachés au temps de la conquête. Le plus grand nombre tirerent leurs moyens des prêtres & des moines auxquels ils devoient le jour.

Ceux-mêmes que la fortune traita moins favorablement, se procurerent par le seul profit de leurs salaires, plus de commodité qu'ils n'en avoient eu avant de subir un joug étranger. On se tromperoit grossiérement si on vouloit juger de l'ancienne prospérité des habitans du Mexique, par ce qui a été dit de son empereur, de sa cour, de sa capitale, des gouverneurs de ses provinces. Le despotisme avoit produit les effets funestes qu'il produit partout. L'état entier étoit immolé aux caprices, aux voluptés, à la magnificence d'un petit nombre.

Le gouvernement tiroit des avantages considérables des mines qu'il faisoit exploiter, de plus grands encore de celles qui étoient entre les mains des particuliers. Les salines lui rendoient beaucoup. Les cultivateurs payoient en nature au temps de la récolte le tiers de toutes les productions des terres, soit qu'elles leur appartinssent en propre, soit qu'ils n'en fussent que les fermiers. Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, tous les ouvriers rendoient chaque mois la même portion de leur industrie. Les pauvres même étoient taxés à des contributions fixes, que de rudes travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Le commun des Mexicains alloient nuds. L'empereur lui-même, & les grands ſeigneurs ne ſe couvroient que d'une eſpece de manteau, composé d'une piece de coton quarrée & nouée ſur l'épaule droite. Ils avoient des ſandales pour chauſſure. Les femmes du peuple n'avoient pour tout vêtement qu'une eſpece de chemiſe à demi-manches qui leur tomboit ſur les genouils, & qui étoit ouverte ſur la poitrine. Il étoit défendu à la multitude d'élever ſes maiſons au deſſus du rez de chauſſée, & d'y avoir ni portes ni fenêtres. La plupart étoient bâties de terre, couvertes de planches, & n'avoient pas plus de commodités que d'élégance. Leur intérieur étoit revêtu de nattes, & éclairé par des torches de bois de ſapin, quoique la cire & l'huile fuſſent abondantes. La ſimple paille & des couvertures de coton formoient les lits. Une groſſe pierre, ou quelque billot de bois tenoit lieu de chevet, & pour ſieges on n'avoit que de petits ſacs de feuilles de palmier; mais l'uſage étoit de s'aſſeoir à terre, & même d'y manger. La nourriture, ou la viande entroit rarement, étoit peu variée & peu délicate. La plus ordinaire étoit le mays en pâte, ou préparé avec divers

aſſaiſonnemens. On y joignoit toutes ſortes d'herbes, à l'exception de celles qui étoient trop dures, ou qui avoient quelque mauvaiſe odeur. Leur meilleur breuvage étoit une compoſition d'eau où l'on délayoit de la farine de cacao avec un peu de miel. Il y avoit d'autres boiſſons, mais qui ne pouvoient enivrer : les liqueurs fortes étoient ſi rigoureuſement défendues, que pour en boire il falloit la permiſſion du gouvernement. Elle ne s'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement dans quelques ſolemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une meſure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On raſoit publiquement ceux qui s'y laiſſoient ſurprendre, & leur maiſon étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais poſſéder des charges.

Comment des hommes qui avoient ſi peu de beſoins, avoient-ils jamais pu ſubir le joug de l'eſclavage ? Que le citoyen accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, les achete tous les jours par le ſacrifice de ſa liberté, ce n'eſt pas un paradoxe pour la raiſon ; mais que des peuples malheu-

reux à qui la nature offre réellement plus de bonheur que le pacte barbare qui les unit, restent dans la servitude, & ne pensent pas qu'il n'y a souvent qu'une riviere à traverser pour être libres : voilà ce qu'on ne concevroit jamais, si on ne savoit pas combien l'habitude & la superstition dénaturent l'espece humaine.

Les Mexicains sont aujourd'hui moins malheureux. Nos fruits, nos grains & nos quadrupedes ont rendu leur nourriture plus saine, plus agréable & plus abondante. Leurs maisons sont mieux bâties, mieux distribuées & mieux meublées. Des souliers, un caleçon, une chemise, une casaque de laine ou de coton, selon le climat, une fraise & un chapeau forment leur habillement. La considération qu'on est parvenu à attacher à ces jouissances, les a rendus plus économes & plus laborieux.

Les habitans de la province de Chiapa, se distinguent entre tous les autres. Ils doivent leur supériorité à l'avantage d'avoir eu pour pasteur Las Casas, qui empêcha leur oppression dans les premiers temps. Ils sont au dessus de leurs compatriotes par la taille, par l'esprit & par la force. Leur langue a une douceur, une élégance particuliere.

lieres. Leur territoire sans être meilleur que les autres, est infiniment plus riche en toutes sortes de productions. On les trouve peintres, musiciens, adroits à tous les arts. Ils excellent surtout à fabriquer ces ouvrages, ces tableaux, ces étoffes de plume qui n'ont jamais été imités ailleurs, & des tapis en laine de différentes couleurs que les meilleurs ouvriers d'Europe pourroient avouer. Leur ville principale, se nomme Chiapa Dos Indos. Elle n'est habitée que par les naturels du pays, qui y forment une population de quatre mille familles ; parmi lesquelles on trouve beaucoup de noblesse Indienne. La grande riviere sur laquelle cette ville est située, devient un théâtre où les habitans exercent continuellement leur adresse & leur courage. Avec des bateaux ils forment des armées navales. Ils combattent entr'eux ; ils s'attaquent, & ils se défendent avec une habileté surprenante. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux, au jeu des cannes, à la danse, à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes, des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils assiegent. Enfin, le théâtre & la comédie sont un de leurs amusemens ordinaires. On voit

par ces détails de quoi les Mexicains étoient capables, s'ils euſſent eu le bonheur de paſſer ſous la domination d'un conquérant, qui eût eu aſſez de modération & de lumiere pour relâcher les fers de leur ſervitude, au lieu de les reſſerrer.

Les occupations de ce peuple ſont fort variées. Les plus intelligens, les plus aiſés s'adonnent aux manufactures de premiere néceſſité diſperſées dans tout l'empire. Il s'en eſt établi de plus belles chez les Tlalcalteques. Leur ancienne capitale & la nouvelle, qui eſt l'Os Angelos, ſont le centre de cette induſtrie. On y fabrique des draps aſſez fins, des toiles de coton qui ont de l'agrément, quelques ſoiries, de bons chapeaux, des galons, des broderies, des dentelles, des verres, & beaucoup de clinquaillerie. Les arts ont dû faire naturellement plus de progrès dans une province qui avoit ſu conſerver longtemps ſon indépendance, les Eſpagnols ayant cru devoir un peu la ménager après la conquête, ſes habitans avoient toujours montré plus de pénétration; ſoit qu'ils la duſſent au climat, ou au gouvernement. A ces avantages s'eſt joint celui de ſa poſition. Tous les habitans du Mexique qui paſſent néceſſairement ſur

son territoire pour aller acheter les marchandises d'Europe, arrivées à la Vera-Cruz, ont trouvé commode de prendre sur leur route ce que la flotte ne leur fournissoit pas, ou ce qu'elle leur vendoit trop cher.

Le soin des troupeaux fait vivre quelques-uns des Mexicains, que la fortune ou la nature n'ont pas appellés à des fonctions plus distinguées. L'Amérique, au temps de sa découverte, n'avoit ni porcs, ni moutons, ni bœufs, ni chevaux, ni même aucun animal domestique. Colomb porta quelques-uns de ces animaux utiles à Saint Domingue, d'où ils se répandirent par-tout, & plutôt qu'ailleurs au Mexique. Ils s'y sont prodigieusement multipliés. On compte par milliers les bêtes à cornes, dont les peaux sont devenues l'objet d'une exportation considérable. Les chevaux ont dégénéré, mais on compense la qualité par le nombre. Le lard des cochons y tient lieu de beurre. La laine des moutons y est seche, grossiere & mauvaise comme elle l'est par-tout entre les tropiques.

La vigne & l'olivier ont éprouvé la même dégradation. La plantation en avoit été prohibée au commencement, dans la vue de laisser un débouché aux

denrées de la métropole. On accorda en 1706 aux Jésuites, & peu après au Marquis Del Valle, descendant de Cortez, la permission de les cultiver. Les expériences n'ont pas été heureuses. A la vérité, on n'a pas abandonné ce qui avoit été fait; mais personne n'a sollicité la liberté de suivre un exemple qui ne présentoit pas de grands avantages. D'autres cultures ont eu plus de succès. Le coton, le sucre, la soie, le cacao, le tabac, les grains d'Europe réussissent tous plus ou moins bien. On est encouragé aux travaux qu'ils exigent par le bonheur qu'ont eu les Espagnols, de découvrir des mines de fer qui étoient entiérement inconnues aux Mexicains, & des mines d'un cuivre assez dur pour servir à labourer des terres. Cependant tous ces objets, faute de bras ou d'activité sont bornés à une circulation intérieure. Il n'y a que la vanille, l'indigo & la cochenille qui entrent dans le commerce du Mexique avec les autres nations.

La vanille est une plante qui, comme le lierre, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les embrasse très-étroitement, & s'éleve par leur secours. Sa tige, qui n'a que peu de diametre, n'est pas tout-à-fait ronde. Quoique

très-souple, elle est assez dure. Son écorce est mince, fort adhérente & verte. Elle est partagée comme la vigne, par des nœuds éloignés les uns des autres de six à sept pouces. C'est de ces nœuds que sortent des feuilles assez semblables à celles du laurier, mais plus longues, plus larges, plus épaisses, plus charnues. Elles sont d'un verd très-vif, brillantes par dessus, & un peu pâles par dessous. Les fleurs sont noirâtres.

Une petite gousse longue d'environ six pouces, large de quatre lignes, ridée, molasse, huileuse, grasse, quoique cassante, peut être regardée comme le fruit de cette plante. L'intérieur de la gousse est tapissé d'un pulpe roussâtre, aromatique, un peu âcre; elle est remplie d'une liqueur noire, huileuse & balsamique, où nagent une infinité de grains noirs, luisans & presque imperceptibles.

La récolte de ces gousses commence vers la fin de septembre, & dure jusqu'à la fin de Décembre. On les fait sécher à l'ombre. Lorsqu'elles sont seches & en état d'être gardées, on les oint extérieurement avec un peu d'huile de coco ou de calba pour les rendre souples, les mieux conserver, & empêcher

qu'elles ne ſechent que trop, ou qu'elles ne ſe briſent.

C'eſt à peu près tout ce qu'on ſait de la vanille, deſtinée particuliérement à parfumer le chocolat, dont l'uſage a paſſé des Mexicains aux Eſpagnols, & des Eſpagnols aux autres peuples. Il n'y a que celle qui croît dans les montagnes inacceſſibles de la nouvelle Eſpagne qui ait de la réputation. On ignore également le nombre de ſes eſpeces, quelles ſont les plus précieuſes, quel eſt le terroir qui leur convient le mieux, comment on les cultive, & de quelle maniere elles ſe multiplient. Tous les ſecrets ſont reſtés aux naturels du pays. On prétend qu'ils ne ſont parvenus à ſe conſerver cette ſource de richeſſes, que par un ſerment fait entr'eux, de ne jamais rien révéler à leurs tyrans, & de ſouffrir les plus cruels tourmens plutôt que d'être parjures. Il eſt vraiſemblable qu'ils doivent un pareil avantage au caractere de la nation conquérante, qui contente des richeſſes qu'elle a acquiſes, accoutumée à une vie pareſſeuſe, à une douce ignorance, mépriſe également & les curioſités d'hiſtoire naturelle, & les efforts de ceux qui s'en occupent. L'indigo lui eſt mieux connu.

L'indigotier eſt une eſpece d'arbriſſeau dont la racine groſſe de trois ou quatre lignes de diamettre, & longue de plus d'un pied, a une légere odeur tirant ſur celle du perſil. De cette racine ſort une ſeule tige à peu près de ſa groſſeur, haute d'environ deux pieds, droite, dure, preſque ligneuſe, couverte d'une écorce légérement gercée de couleur de gris cendré vers le bas, verte dans le milieu, rougeâtre à l'extrêmité, & ſans apparence de moëlle en dedans. Les feuilles rangées deux à deux autour de la côte, ſont de figure ovale, liſſes, douces au toucher, ſillonnées au deſſus, d'un verd foncé au deſſous, & attachées par une queue fort courte. Depuis environ le tiers de la tige juſque vers l'extrêmité, on voit des épis chargés de douze à quinze fleurs très-petites, & qui n'ont point d'odeur. Le piſtile qui eſt dans le milieu de chaque fleur, ſe change en une gouſſe, dans laquelle les ſemences ſont renfermées.

Cette plante demande une terre graſſe, unie, bien labourée, & qui ne ſoit pas trop ſeche. On ſeme ſa graine, qui pour la figure & la couleur reſſemble à la poudre à canon, dans de petites foſſes de la largeur de la

houe, de deux à trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à ôter les mauvaises herbes qui étoufferoient aisément l'indigotier. Quoiqu'on le puisse semer en toutes les saisons; on préfere communément le printemps; l'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle est mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en serpettes, lorsqu'elle commence à fleurir, & les coupes continuent de six en six semaines, si le temps est un peu pluvieux. Sa durée est d'environ deux ans. A cette époque elle dégénere, on l'arrache & on la renouvelle.

Comme cette plante épuise bientôt le sol, parce qu'elle ne pompe pas assez d'air & de rosée par ses feuilles pour humecter la terre, il est avantageux au cultivateur d'avoir un vaste espace qui demeure couvert d'arbres jusqu'à ce qu'il convienne de les abattre pour faire occuper leur place par l'indigo. Car il faut se représenter ces arbres comme des scyphons par lesquelles la terre & l'air se communiquent réciproquement leur substance

fluide & végétative, des fcyphons où les vapeurs & les fucs s'attirant tour à tour, fe mettent en équilibre. Ainfi, tandis que la feve de la terre monte par les racines jufqu'aux branches, les feuilles afpirent l'air & les vapeurs qui circulant par les fibres, redefcendent dans la terre, & lui rendent en rofée ce qu'elle perd en feve. C'eft pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui confervent ces champs vierges pour y femer de l'indigo, on couvre ceux qui font ufés par cette plante de patates ou de lianes, dont les branches rampantes confervent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On diftingue deux efpeces d'indigo, le franc & le bâtard. Quoique l'un obtienne un plus haut prix à raifon de fa perfection, il eft communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'il eft plus pefant. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le fecond réuffit mieux dans celles qui font plus expofées à la pluie. Tous deux font fujets à de grands accidens On en voit dont le pied feche, & tombe par la piquure d'un ver fort commun, ou dont les feuilles qui font leur prix, font dévorées en ving-quatre heures par

des chenilles. Ce dernier accident trop ordinaire, a fait dire que les cultivateurs d'indigo ſe couchent riches, & ſe levent ruinés.

Cette production doit être ramaſſée avec précaution, de peur qu'en la ſecouant on ne faſſe tomber la farine attachée aux feuilles, qui eſt très-précieuſe. On la jette dans la *trempoire ;* c'eſt une grande cuve remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui dans vingt-quatre heures au plus tard arrive au degré qu'on déſire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une ſeconde cuve appellée la *batterie.* On nettoie auſſi-tôt la trempoire, afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail ſans interruption.

L'eau qui a paſſé dans la batterie ſe trouve impregnée d'une terre très-ſubtile, qui conſtitue ſeule la fécule, ou ſubſtance bleue que l'on cherche, & qu'il faut ſéparer du ſel inutile de la plante, parce qu'il fait ſurnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des ſeaux de bois percés, & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande préciſion. Si on ceſſoit trop tôt de battre, on perdroit la partie colorante qui n'auroit

pas encore été séparée du sel. Si au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entiere séparation, les parties se rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaison ; & le sel par sa réaction sur la fécule, exciteroit une seconde fermentation qui altéreroit la teinture, en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidens sont prévenus par une attention suivie aux moindres phénomenes, & par la précaution que prend l'artiste de puiser par intervalle avec un vase propre un peu de la teinture. Lorsqu'il s'apperçoit que les molécules colorées se rassemblent en se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser le mouvement des seaux pour donner le temps à la fécule bleue de se précipiter au fond de la cuve, où on la laisse se rasseoir jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile se répand en dehors.

La fécule bleue qui est restée au fond de la batterie, ayant acquis la consistance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font passer dans le *reposoir*. Après qu'elle s'est encore dégagée de beaucoup d'eau superflue dans

cette troisieme & derniere cuve, on la met égoutter dans des sacs, d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matiere devenue plus épaisse est mise dans des caissons où elle achève de perdre son humidité. Au bout de trois mois l'indigo est en état d'être vendu.

Les blanchisseuses l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne sauroient faire de beau bleu sans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Il a été transplanté dans des temps modernes en Amérique. Sa culture essayée successivement en différens endroits, paroît fixée à la Caroline, à Saint Domingue & au Mexique. L'indigo connu sous le nom de Guatimala, d'où il vient, est le plus parfait de tous. La nouvelle Espagne tire un assez grand avantage de cette plante; mais elle gagne encore plus au commerce de la cochenille.

La nature de la cochenille, sans laquelle on ne pourroit faire ni pourpre, ni écarlate, & qui ne se trouve que dans le Mexique, a été long-temps inconnue, même aux nations qui en faisoient le plus d'usage. Les Espagnols

naturellement réservés, & qui deviennent mystérieux quand il s'agit de leurs colonies, garderent un secret que tout leur faisoit croire important. On est enfin parvenu à savoir que c'est un insecte de la grosseur & de la forme d'une punaise.

Il a comme tous les animaux deux sexes. La femelle est mal proportionnée, lente, engourdie. Ses yeux, sa bouche, ses antennes, ses pieds sont tellement enfoncés, tellement cachés dans les replis de sa peau, qu'il est impossible de les distinguer sans le secours du microscope. Aussi a-t-on pris long-temps cet animal pour une graine.

Le mâle qui est très-rare, & qui suffit à trois cens femelles, ou davantage, est actif, mince & grêle en comparaison de la femelle. Son col est plus étroit que la tête, & plus encore que le reste du corps. Le thorax est de forme elliptique, un peu plus long que le col & la tête ensemble, & applatti par en bas. Ses antennes sont articulées, & de chaque articulation sortent quatre soies disposées par paires de chaque côté. Il a six pattes, chacune formée de trois pieces. De l'extrêmité postérieure de son corps s'allongent deux

grandes ſoies ou poils qui ont quatre ou cinq fois la longueur. Il porte deux ailes plantées ſur la partie ſupérieure du thorax, qui s'abbaiſſent comme les ailes des mouches ordinaires, lorſqu'il marche ou qu'il ſe repoſe. Ces ailes de forme oblongue diminuent bruſquement de largeur au point de leur attache au corps. Elles ſont fortifiées de deux longs muſcles, dont l'un s'étend extérieurement tout autour de l'aile, & l'autre intérieur & parallelle au premier, ſemble interrompu vers la ſommité des ailes. Le mâle eſt d'un rouge clair, la femelle eſt d'un rouge plus foncé.

L'arbriſſeau qui les nourrit tous deux, nommé nopal, eſt armé d'épines, & a environ cinq pieds de haut. Il a des feuilles épaiſſes & ovales. Sa fleur eſt large, & ſon fruit a la figure d'une figue. Il eſt rempli d'un ſuc rouge auquel la cochenille doit vraiſemblablement ſa couleur.

Le nopal ſort communément d'une ou de deux de ſes feuilles qu'on a miſes dans un trou, & couvertes de terre. Sa culture ſe réduit à extirper les mauvaiſes herbes qui l'environnent; il faut le renouveller ſouvent, parce que plus il eſt jeune, plus ſon produit eſt conſidé-

rable & de bonne qualité. On le trouve dans diverses contrées du Mexique, à Tlascala, à Chalula, à Chiapa, dans la nouvelle Galice; mais il n'y est pas commun. Les peuples ne le plantent jamais, & sa cochenille qui est telle que la nature brute la donne, est appellée sauvage, & n'est pas excellente. Les seuls Indiens d'Oaxaca se livrent sans réserve à ce genre d'industrie. Jamais on ne les a vus rebutés, ni par les attentions continuelles qu'elle exige, ni par les malheurs trop communs auxquels elle les expose. Leur intelligence, leur activité, leur aisance les ont mis en état de supporter une mauvaise récolte, d'en attendre une bonne. Elles sont plus égales en général dans un terrain aride où le nopal se plaît, & sous un ciel tempéré où la cochenille est exposée à moins d'accidens que dans les parties de la province où le froid & le chaud se font sentir davantage.

Dès que la saison favorable est arrivée, les Mexicains sement, pour ainsi dire, les cochenilles sur la plante qui leur est propre, en y attachant de petits nids de mousse qui en contiennent chacun douze ou quinze. Elles font trois ou quatre jours après leurs petits, qui se répandent avec une célérité sur-

prenante sur toutes les branches. Ils ne tardent pas à perdre cette activité, & on les voit s'attacher sans plus se mouvoir, à la partie la plus nourrissante, la mieux exposée de la feuille, jusqu'à ce qu'ils aient pris tout leur accroissement. Ils ne la rongent pas, ils ne font que la piquer & en tirer le suc avec une petite trompe que la nature leur a donnée pour cet usage.

On fait chaque année trois récoltes de cochenille, qui sont autant de générations de cet animal La derniere ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle est mêlée de parcelles détachées des feuilles qu'on a raclées pour enlever les insectes nouveaux nés, qu'il ne seroit guere possible de recueillir autrement, & parce que les jeunes cochenilles y sont mêlées avec les vieilles, ce qui diminue considérablement leur prix. Immédiatement avant les pluies, on coupe les branches de nopal pour sauver les petits insectes qui y restent. On les serre dans les habitations où les feuilles conservent leur fraîcheur, comme toutes celles des plantes qu'on nomme grasses. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres extérieurs où la fraîcheur vivifiante de

l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manieres de les sécher. La meilleure est de les exposer pendant plusieurs jours au soleil, où elles prennent une teinte de brun roux, ce que les Espagnols appellent *renegrida*. La seconde est de les mettre au four, où elles prennent une couleur grisâtre variée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *jaspeada*. Enfin, la plus imparfaite qui est celle que les Indiens pratiquent le plus communément, consiste à les mettre sur des plaques avec leurs gâteaux de mays : elles s'y brûlent souvent, aussi les appelle-t-on *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au regne animal qui est l'espece la plus périssable, elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte, on l'a gardée des siecles entiers avec toute sa vertu. Son prix qui est toujours très-haut, auroit bien dû exciter l'émulation des nations qui cultivent les isles de l'Amérique, & des autres peuples qui habitent des régions dont la température seroit convenable à cet insecte & à la plante dont il se nourrit. Cependant, la nouvelle Espa-

gne est restée seule en possession de cette riche production. Indépendamment de ce qu'elle en fournit en Asie, elle en envoie tous les ans en Europe environ deux mille cinq cens surrons ou sacs, qui se vendent à Cadix, l'un dans l'autre, huit cens piastres. C'est un produit très-considérable qui ne coûte aucune peine aux Espagnols. Il semble que la nature leur ait donné gratuitement ce qu'elle vend cher aux autres nations. Elle les a privilégiés en leur accordant en même temps, & les productions qui attirent le plus de richesses, & l'or & l'argent qui sont la source ou le signe de toutes les productions.

L'origine des métaux partage la physique. Quelques naturalistes les croient aussi anciens que le monde; d'autres pensent avec plus de vraisemblance, qu'ils ont été formés successivement. Ceux-ci pour la plupart font honneur de cette espece de création au soleil, ou à des feux souterrains qui unissent ensemble les parties élémentaires, les principes qui doivent entrer dans la différente combinaison des métaux. L'impossibilité où, malgré leurs savantes analyses, ces habiles gens se sont trouvés de faire un métal de ce qui ne l'étoit pas, même en unissant les ma-

tieres qu'ils prétendent conſtituer les métaux, & en ſe ſervant du feu qui eſt leur grand argent, a donné naiſſance à un treizieme ſyſtême.

Ceux qui l'ont imaginé, ont penſé qu'il y avoit dans la nature un principe ſéminal qui opérant ſur l'air, la terre, l'eau, l'huile, le ſel, les autres élémens, produiſoit du fer, du cuivre, de l'or & de l'argent. L'organiſation des métaux, quoique plus groſſiere que celle des plantes & des animaux, n'a pas empêché qu'on n'accordât à ces trois regnes principaux de la nature, quelque choſe d'analogue, une origine preſque commune.

Mais laquelle de ces opinions que l'on ſuive, on ne peut douter qu'il ne ſe forme journellement des mines nouvelles. La nature dans l'intérieur de la terre, ainſi qu'à ſa ſurface, eſt dans une action continuelle. Quoique hors d'état de ſuivre pas à pas ſes opérations, nous n'en ſommes pas moins aſſurés qu'elle récompoſe d'un côté ce qu'elle a décompoſé d'un autre. Mille faits plus frappans les uns que les autres démontrent cette vérité, & la raiſon vient à l'appui de l'expérience. L'eau, l'air, le feu alterent à nos yeux tous les métaux imparfaits. Ces agens qui ſous nos

pieds ont plus de ressort, doivent produire de plus grands effets.

Les eaux salines qui se trouvent dans les entrailles de la terre, sont mises par l'air chaud qui regne dans les lieux profonds en état d'agir sur les molécules métalliques. Elles les attenuent, les divisent & les élevent avec elles lorsqu'elles sont réduites en vapeurs. Ces corps légers demeurent suspendus pendant quelque temps, & voltigent dans les cavités de la terre. Ils se mêlent & se confondent. Devenus par leur agrégation trop pesans pour rester plus long-temps suspendus, ils tombent par leur propre poids sur les terres ou les roches qu'ils rencontrent. Ils s'entassent les uns sur les autres, & forment un tout sensible. Si les molécules qui se sont déposées ont été purement métalliques, sans être combinées avec des molécules étrangeres, elles forment des métaux purs, des métaux vierges. Si dans le temps que les molécules métalliques voltigeoient en l'air, elles ont rencontré des molécules d'autres métaux élevées par la chaleur souterraine en même temps qu'elles, il en résulte des mines de différentes especes, suivant la nature & les proportions des molécules étrangeres qui se seront combinées.

Tout nous porte à conjecturer que la nature opere très-lentement par la fermentation des mines, & nous ſommes ſûrs que dans ce grand travail elle n'agit pas d'une maniere conſtante & uniforme. Ses productions doivent être extrêmement variées en raiſon de l'eſpece ou de la forme des molécules qu'elle combine, de leur quantité, de leurs proportions, des différens degrés d'atténuation & de diviſion des ſubſtances, du temps & des voies qu'elle emploie à toutes ces opérations. Auſſi les mines différent-elles par le tiſſu, par la couleur, par la figure, par les accidens. Il y en a d'une figure indéterminée, & d'autres d'une figure réguliere. Les unes ſont opaques, les autres ont un peu de tranſparence. Les métaux ont en général dans l'état de mine, un coup d'œil tout différent de celui qu'ils ont lorſqu'ils ont été purifiés.

Les filons & les fentes de la terre ſont les atteliers où la nature s'occupe ordinairement de la formation des mines. Elles ne ſe trouvent pas toujours par filons ſuivis. Souvent on les rencontre dans le ſein des montagnes par maſſes détachées. Elles forment comme des tas ſéparés dans les creux des pierres.

On voit aussi quelquefois des fragmens de mines dans les couches de la terre, ou même à sa surface. Il est visible qu'elles n'ont pas été formées. Elles y ont été transportées par les eaux qui ont arraché ces fragmens des filons placés dans les montagnes, & qui les ont rassemblés dans des couches de terre produites elles-mêmes par les inondations. Ces mines par fragmens conduisent quelquefois aux filons dont elles ont été détachées. L'or qu'on trouve dans les rivieres ne peut pas avoir une autre origine.

Le prix que les hommes ont attaché aux métaux, le besoin qu'ils en ont eu, leur ont fait imaginer des moyens sans nombre pour les tirer des entrailles de la terre. En vain la nature les a-t-elle masqués, & rendus pour ainsi dire méconnoissables, en les associant à d'autres substances, elle n'a pas endormi notre activité. Nous avons découvert une partie de ses secrets. En multipliant les observations, on est parvenu à connoître les lieux où se trouvent plus communément les mines. Ce sont pour l'ordinaire les montagnes où les plantes croissent foiblement, & jaunissent promptement, où les arbres sont tortueux, & demeurent petits, où l'hu-

midité des rosées, des pluies même, dure peu, ou les neiges fondent avec célérité, où il s'éleve des exhalaisons sulfureuses & minérales, où les eaux sont chargées de sels vitrioliques, où les sables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces signes pris solitairement puisse être équivoque, il est rare qu'ils se réunissent tous sans que le terrain renferme quelques mines.

Leur exploitation n'a pas été toujours la même. Cet art a suivi le progrès des autres arts. Tout y a été perfectionné; la fouille consiste à écarter la terre qui couvre la roche où sont les métaux. Il est défendu de la combler, afin que ceux qui voudroient exercer leur industrie dans les mêmes lieux, ne soient pas trompés : les puits pratiqués pour descendre dans la mine & pour en sortir; les galeries ou chemins souterrains qui suivent la direction du filon que l'on a trouvé; les ouvrages de charpente ou de maçonnerie destinés à soutenir la terre, qui sont au dessus des travailleurs; les outils propres à détacher le minéral de sa roche, & le feu qui supplée souvent à leur insuffisance; les machines qui servent à tirer de la mine les richesses qu'elle donne, ou les matieres inu-

tiles dont on veut s'y débarrasser ; les pompes & les autres moyens indispensables pour se délivrer des eaux qui forment le plus grand obstacle que l'on ait à vaincre ; les inventions pour mettre en mouvement, pour rafraîchir, pour renouveller l'air des souterrains, & pour emporter les exhalaisons mortelles dont ils sont remplis : voilà les préparatifs, les instrumens & les opérations nécessaires pour l'exploitation des mines.

Lorsque le travail de la mine est fini, celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres combustibles qui les enveloppent. Dans les pays où le bois est rare, comme au Mexique & dans presque toute l'Amérique méridionale, elle emploie le Mercure. La pratique constante des Espagnols dans le nouveau monde, est, après avoir écrasé le Mineral dans un moulin destiné à cet usage, d'y mêler du mercure qui se combine avec l'or & avec l'argent ; mais plus difficilement avec l'argent qu'avec l'or, sans s'unir avec la pierre qui servoit de matrice à ces métaux. Lorsque le mercure s'est chargé d'une quantité suffisante d'or ou d'argent, on met en distilla-
tion

tion l'amalgame qui s'est fait. La chaleur du feu fait évaporer le mercure, & l'or ou l'argent dont il étoit chargé restent au fond des vaisseaux.

Cette méthode étoit inconnue aux Mexicains. La leur, quelle qu'elle fût, devoit être bien imparfaite. Aussi, quoique l'argent fût très-abondant dans leurs contrées, en avoient-ils infiniment moins que d'or, qu'il est plus aisé d'arracher à la terre. Ils connoissoient le prix de l'un & de l'autre, quoiqu'ils en fissent peu d'usage dans le commerce. Ces métaux étoient pour eux plutôt un objet de curiosité qu'un secours pour leurs véritables besoins, qu'un moyen universel d'échange.

Dans les premieres années qui suivirent la conquête, les Espagnols s'épargnoient les soins, les travaux, les dépenses inséparables de l'exploitation des mines. On arrachoit aux Mexicains tout ce qu'ils avoient amassé de métaux depuis la fondation de leur empire. Les temples, les palais des grands, les maisons des particuliers, les moindres cabanes, tout étoit visité & dépouillé. Quoique l'horreur des Indiens pour leurs oppresseurs fît rentrer beaucoup de ces richesses dans la terre, & en fît jeter encore plus dans le grand lac &

dans les rivieres, l'imagination eſt étonnée de la quantité qui s'en trouva. Cette ſource épuiſée, il fallut recourir aux mines.

On en fouilla d'abord indifféremment par-tout, & de préférence ſur les côtes. L'expérience ayant prouvé que celles qui étoient les plus voiſines de l'Océan, étoient les moins abondantes, on s'en dégoûta. Aujourd'hui on n'en exploite aucune qui ne ſoit à une très-grande diſtance de la mer du Nord, où elle ſeroit expoſée aux incurſions, peut-être aux invaſions des Européens. Ce qui s'en trouve ſur le golfe de Californie paroît jouir d'une ſureté entiere, juſqu'à ce que ces parages ſoient plus connus & plus fréquentés. Les principales ſont dans le Zacatecas, la nouvelle Biſcaye & le Mexico, trois provinces ſituées dans l'intérieur de l'Empire, où il eſt impoſſible à l'ennemi d'arriver par terre, où des rivieres navigables ne conduiſent pas. Elles peuvent occuper quarante mille Indiens, dirigés par quarante mille Eſpagnols.

Les mines appartiennent à celui qui les découvre. Les formalités auxquelles il eſt aſſujetti ſe réduiſent à faire approuver ſes échantillons par le gouvernement. On lui accorde autant de ter-

rain qu'il veut; mais il eſt obligé de donner une piaſtre par pied au propriétaire. Le tiers du terrain qu'il achete, paſſe au domaine, qui, après avoir eu long-temps la manie funeſte de le faire exploiter pour ſon compte, a pris le parti de le vendre à qui veut le payer, & par préférence au mineur. Toutes les mines abandonnées tombent auſſi dans les mains du roi.

Il tire quatre-vingts piaſtres de chaque quintal de mercure qu'on emploie. Inutilement les gens éclairés ont repréſenté ſouvent que ce prix exceſſif faiſoit néceſſairement languir les travaux, on s'eſt refuſé à leurs inſtances. Tout ce qu'elles ont produit, c'eſt qu'on a accordé un crédit de deux ans, mais dont on ſe fait payer les intérêts. Rarement ceux qui entreprennent d'exploiter des mines ſont-ils hors d'état de ſe paſſer de ces facilités. On ne voit guere ſe livrer à ces entrepriſes incertaines & dangereuſes, que des hommes dont les affaires ſont équivoques, ou tout-à-fait ruinées.

Ce qui en éloigne ſur-tout les gens ſages & aiſés, c'eſt l'obligation de livrer la cinquieme partie de l'argent, & la dixieme partie de l'or qu'on arrache des entrailles de la terre au gouverne-

ment. Il s'est long-temps refusé à cette différence ; mais à la fin il y a été forcé, parce que les mines d'or, plus casuelles que celles d'argent, étoient entiérement abandonnées. Les unes & les autres seront bientôt hors d'état de payer le tribut qui leur est imposé. A mesure que leurs produits se multiplient dans le commerce, ces métaux ont moins de valeur, ils expriment moins de choses. Leur avilissement auroit eu de plus grands effets qu'il n'en a eu, si les travaux qui les procurent n'avoient été successivement simplifiés. Cette économie approche tous les jours de son terme sensible ; & lorsqu'elle y sera parvenue, la cour de Madrid ne pourra pas se dispenser de diminuer les droits, à moins qu'elle ne consente à voir tomber les meilleures mines, comme elle a vu négliger les médiocres. Peut-être la verrons-nous dans peu réduite à se contenter de deux réales par marc qu'elle tire pour les droits de marque & de fabrication.

Les monnoies du Mexique fabriquent annuellement douze à treize millions de piastres : la sixieme partie à peu près en or, le reste en argent. Il en passe environ la moitié en Europe, le sixieme dans les Indes Orientales, un douzieme

dans les îles Espagnoles. Le reste coule par une transpiration insensible dans les colonies étrangeres, ou circule dans l'empire. Il y sert au commerce intérieur, & au paiement des impositions qui sont considérables.

Tous les Indiens mâles paient depuis dix-huit ans jusqu'à cinquante, une capitation de dix-huit réaux, dont seize doivent être versés dans les caisses du gouvernement, & le reste est destiné à divers usages. Les Métis, qui sont censés Indiens dans les deux premieres générations, & les mulâtres libres, sont asservis au même droit. On en exempte les esclaves negres, pour lesquels on a donné au roi trente-six piastres à leur entrée dans la colonie.

Les Espagnols, qu'on n'a pas avilis jusqu'à leur imposer un tribut personnel, sont assujettis à toutes les autres taxes. La plus forte est celle de trente-trois pour cent du prix de toutes les marchandises que l'Europe leur envoie. L'ancien monde en retient vingt-cinq sous diverses dénominations, & il en est payé huit à leur entrée dans le nouveau. Cet impôt ruineux n'empêche pas qu'elles ne soient soumises dans la suite à l'alcavala.

L'alcavala est un droit sur toutes les

choses qui se vendent ou s'échangent, & autant de fois qu'elles se vendent ou qu'elles s'échangent. Cet impôt fut établi dans la métropole en 1341, & s'est élevé peu à peu jusqu'à dix pour cent de la valeur de la marchandise vendue en gros, & jusqu'à quatorze de la marchandise vendue en détail. Philippe II, après le désastre de sa flotte, si connue sous le titre fastueux d'invincible, fut déterminé par ses besoins à introduire cette imposition dans le Mexique, comme dans ses autres colonies. Quoiqu'elle ne dût durer qu'un temps, elle s'est perpétuée. Il est vrai qu'elle n'a pas été augmentée, & qu'elle est restée à deux & demi pour cent, où elle fut d'abord fixée. La Cruciade n'a pas eu la même stabilité.

C'est une bulle qui donne de grandes indulgences, & qui permet l'usage des œufs, du beurre, du fromage pendant le carême. Le gouvernement, à qui la cour de Rome en a abandonné le bénéfice, avoit distribué en quatre classes ceux qui voudroient en profiter. Elle étoit payée trois réaux & demi par ceux qui vivoient du fruit de leur industrie. Ceux qui étoient parvenus à se faire un capital de deux mille piastres, la payoient huit réaux. Elle coûtoit deux

piaſtres à ceux qui en poſſédoient plus de dix mille, & dix piaſtres au vice-roi, & à ceux qui étoient revêtus des dignités les plus honorables. On s'en rapportoit à la conſcience de chaque citoyen, en avertiſſant qu'il n'obtenoit rien s'il ne proportionnoit ſa contribution à ſa fortune. Le Mexique ſeul rendoit alors environ cinq cens mille piaſtres. Il eſt vraiſemblable que cette ſuperſtition s'affoibliſſoit, puiſque le miniſtere a fixé en 1756, pour tous les états, la bulle à trois réaux. Le gouvernement n'oblige perſonne à la prendre; mais les prêtres refuſeroient les conſolations de la religion à ceux qui ne l'auroient pas achetée; & il n'y a peut-être pas dans toute l'Amérique Eſpagnole un homme aſſez éclairé ou aſſez hardi pour s'élever au deſſus de cette tyrannie. On parle beaucoup de ſauvages & de barbares; mais ceux dont la religion & le gouvernement ſe jouent ainſi, ſont-ils des ſauvages du nouveau monde ou de l'ancien, du nord ou du midi?

Un genre d'oppreſſion qui n'a pas été porté ſi patiemment, c'eſt l'impôt qu'on a mis dans les derniers temps ſur le ſel & ſur le tabac. Les peuples qui ſouffroient ſans murmurer, peut-être

ſans trop ſentir leurs anciens maux, ont été révoltés de ces nouveautés. L'une leur a paru ſi oppoſée au droit naturel; & l'autre contrarioit ſi fort un de leurs goûts les plus vifs, que quoique façonnés de longue main au joug, ils ont murmuré. La conduite atroce des fermiers a beaucoup ajouté au mécontentement. Il s'eſt manifeſté d'un bout de l'Empire à l'autre, avec un éclat qui a retenti juſqu'en Europe. Des tempéramens ont pallié le mal; mais les eſprits ſont toujours dans une fermentation que la Métropole finira difficilement ſans des ſacrifices. Un des plus agréables à ſes colonies ſeroit celui du papier marqué.

Indépendamment des tribus réguliers que l'Eſpagne exige de ſes colonies, elle tire dans des temps fâcheux, ſous le nom d'emprunt, des ſommes conſidérables dont on n'a jamais payé ni les intérêts, ni les capitaux. Cette vexation, qui a commencé du temps de Philippe II, s'eſt perpétuée juſqu'à nos jours. Elle a été plus ſouvent répétée ſous Philippe V, que dans le cours des autres regnes: ce qui n'a pas peu contribué à rendre le nom François odieux dans ces contrées. La contribution qui a porté ſur tous ceux qui avoient quel-

que fortune, a été plus forte au Mexique qu'ailleurs, parce que les Européens, les Créoles, les Métis, les Mulâtres, les Indiens sur-tout, y jouissoient d'une plus grande aisance. La prospérité publique y a été bien diminuée par ces loix fiscales, & l'est tous les jours encore plus par l'avidité du clergé.

Il tire rigoureusement la dîme de tout ce qui se récolte. Les fonctions de son état lui sont payées à un prix extravagant. Ses terres sont immenses, & acquierent tous les jours plus d'étendue. On le croit en possession du quart des revenus de l'empire. Le seul évêque de Los Angelos a deux cens quarante mille piastres de rente. Ces richesses scandaleuses ont tellement multiplié les ecclésiastiques, qu'ils forment aujourd'hui le cinquieme de toute la population des blancs. Quelques-uns sont nés dans la Colonie. La plupart sont des aventuriers arrivés d'Europe pour se soustraire à l'autorité de leurs supérieurs, ou pour faire promptement fortune.

Celle de la couronne n'est pas ce qu'elle devroit être. Les droits établis sur les marchandises qui arrivent de Cadix, & sur les mines, le vif-argent,

la capitation, les impôts, le domaine, sont de si grands objets qu'on ne peut revenir de sa surprise, quand on voit que le monarque ne retire annuellement du Mexique, quoique la mieux administrée de ses possessions, qu'environ douze cens mille piastres. Le reste, c'est-à-dire, presque tout, est absorbé par le gouvernement civil & militaire du pays, qui sont l'un & l'autre dans le plus grand désordre.

Les finances sont en proie à une foule de commis répandus par-tout; aux corrégidors qui ont l'administration des provinces; aux commandans des places; à trois conseils supérieurs de justice, connus sous le nom d'audience; à ceux qui ont la plénitude de l'autorité, ou aux subalternes qui gagnent la confiance des gens en place. Une partie de ces rapines passe en Europe, l'autre sert à nourrir l'orgueil, la paresse, le luxe, le libertinage d'un petit nombre de villes du Mexique, de sa capitale singuliérement.

Mexico, qui put quelque temps douter si les Espagnols étoient des brigands ou des conquérans, se vit presque totalement détruite par les guerres cruelles dont elle fut le théâtre. Cortez la rebâtit, l'embellit, en fit une cité

comparable aux plus magnifiques de l'ancien monde, supérieure à toutes celles du nouveau.

Sa forme est quarrée. Ses rues sont larges, droites & bien pavées. Les édifices publics y ont de la magnificence, les palais de la grandeur, les moindres maisons des commodités. Une puanteur dangereuse qui s'exhaloit des canaux, dont la ville étoit traversée, en a fait diminuer le nombre. Son circuit, qui embrasse des promenades fort décorées, des jardins délicieux, est d'environ deux lieues. Les Espagnols y vivent dans une si grande sécurité, qu'ils ont jugé inutile de construire des fortifications, d'avoir des troupes & de l'artillerie.

L'air qu'on y respire est très-tempéré. Il n'est nullement désagréable d'être vêtu toute l'année d'étoffe de laine. Les moindres précautions suffisent pour n'avoir rien à souffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Espagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de temps entre l'été & l'hiver, *autant*, répondit-il avec vérité & avec esprit, *qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.*

La ville est bâtie au milieu d'un grand lac divisé en deux parties par une

langue de terre fort étroite. Celle dont l'eau est douce, tranquille & poissonneuse, tombe dans l'autre qui est salée, communément agitée & sans poisson. La circonférence de tout ce lac, qui est inégal dans son étendue, est d'environ trente lieues.

On ne s'accorde pas sur l'origine de ces eaux. L'opinion la plus commune & la plus vraisemblable les fait sortir d'une grande & haute montagne, située au sud-ouest de Mexico, avec cette différence que l'eau salée coule sous une terre remplie de mines qui lui communique sa qualité.

Avant la conquête, Mexico, & beaucoup d'autres villes situées sur les bords du lac, étoient exposées à des inondations qui en rendoient le séjour dangereux. Des digues, construites avec une dépense & des travaux incroyables, ne suffisoient pas toujours pour détourner les torrens qui se précipitoient des montagnes. Les Espagnols ont éprouvé les mêmes malheurs. Leur capitale a souvent vu deux ou trois pieds d'eau dans ses murs. Les édifices les mieux entendus ont été plus d'une fois renversés. Quelques précautions qu'on prenne pour faire des fondemens solides, les maisons sont au bout d'un

certain temps à demi ensevelies dans un terrain qui n'est pas capable de les soutenir.

Ces inconvéniens firent former le projet de procurer aux eaux un écoulement par un canal de dix lieues, qui devoit les porter à la riviere de Tula. Des relations qu'on pourroit soupçonner d'exagération, quelque authentiques qu'elles paroissent, assurent qu'en 1604 on employa pendant six mois à ce grand ouvrage, quatre cens soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens. Pour fournir aux dépenses qu'exigeoit ce grand appareil, on exigea le centieme du prix des maisons, des terres, des marchandises, impôt sans exemple dans le nouveau monde. L'ignorance, le découragement, des intérêts particuliers firent échouer l'entreprise.

Le vice-roi Laderevra pensa en 1635 qu'il feroit avantageux, qu'il étoit même indispensable de bâtir ailleurs Mexico. L'avarice qui ne vouloit rien sacrifier; la volupté qui craignoit d'interrompre ses plaisirs; la paresse qui redoutoit les soins, toutes les passions se réunirent pour traverser cet arrangement; il fallut prendre le parti de rester où on étoit. Les nouveaux ef-

forts qu'on a faits depuis pour rendre ce séjour aussi sûr qu'il est agréable, n'ont pas été tout-à-fait heureux, soit que l'art ait été mal employé, soit que la nature ait opposé au succès des obstacles insurmontables. Mexico reste toujours exposé à la fureur des eaux, & la crainte d'y être enseveli a beaucoup diminué sa population. La plupart des historiens assurent qu'elle passoit autrefois deux cens mille ames: aujourd'hui elle n'est que de soixante mille. Elle est formée par des Espagnols, des métis, des indiens, des negres, des mulâtres, par tant de races différentes, depuis le blanc jusqu'au noir, qu'à peine parmi cent villages en trouveroit-on deux de la même couleur.

Avant cette émigration, dans le temps que la capitale de la nouvelle Espagne se peuploit d'Européens, les richesses s'y étoient accumulées à un point incroyable. Tout ce qui est ailleurs de fer & de cuivre, fut d'argent ou d'or. On les fit servir, ainsi que les perles & les pierres précieuses, à l'ornement des chevaux, des valets, des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs, qui suivent toujours le cours du luxe, se monterent

au ton de cette magnificence romanesque. Les femmes, dans l'intérieur de leurs palais, furent servies par des milliers d'esclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortege réservé parmi nous à la majesté du trône. Les hommes ajoutoient à ces profusions, des profusions encore plus grandes pour des négresses qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtresses. Ce luxe, si effréné dans les actions ordinaires de la vie, passoit toutes les bornes à l'occasion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit les millions pour justifier le sien. Les crimes, nécessaires pour soutenir ces extravagances, étoient effacés d'avance : la superstition déclaroit saint & juste tout homme qui donnoit beaucoup aux églises.

Les trésors & le faste, qui en est la suite, ont dû nécessairement diminuer à Mexico, à mesure que ceux qui les possédoient ont été chercher un asyle à Los Angelos & dans d'autres villes. Cependant l'avantage qu'elle a d'être au centre de la domination, d'être le siege du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, le séjour des plus grands propriétaires des terres,

des plus riches négocians, a toujours retenu dans ses murs la plupart des grandes affaires de l'empire.

Celles que cette ville fait avec les autres parties de l'Amérique sont très-bornées. Par la mer du nord, elle reçoit de Maracaïbo & de Caraque du cacao fort supérieur au sien, & des negres par la voie de la Havane & de Carthagene : elle donne en échange des farines & de l'argent.

Ses liaisons avec la mer du sud lui sont plus utiles, sans être beaucoup plus considérables. Dans les premiers temps, il fut permis au Pérou d'envoyer tous les ans à la nouvelle Espagne deux vaisseaux, dont les cargaisons réunies ne devoient pas valoir plus de deux cens mille piastres. On les réduisit peu après à un. Cette navigation fut depuis totalement supprimée en 1636, sous prétexte qu'elle ruinoit le commerce de la métropole par l'abondance des marchandises des Indes orientales qu'elle introduisoit. Les négocians de Lima se plaignirent long-temps inutilement d'une loi barbare, qui les privoit du double avantage de vendre le superflu de leurs denrées, & de recevoir celles qui leur manquoient. La communication entre les deux colonies fut enfin réta-

blie, mais avec des restrictions qui prouvent que le gouvernement n'avoit pas acquis des lumieres, & qu'il ne faisoit que céder à l'importunité. Depuis cette époque, des bâtimens expédiés de Callao & de Guayaquil, portent du cacao, des huiles, des vins, des eaux de vie à Acapulco & à Sonsonate, sur la côte de Guatimala, & en rapportent du brai, du goudron, du rocou, de l'indigo, de la cochenille, du fer, des merceries de Los Angelos, & autant qu'ils peuvent en contrebande des marchandises arrivées des Philippines, ces îles si célebres en Europe par les rapports qu'elles ont avec le Mexique. L'importance de cette communication paroît exiger que nous remontions à son origine.

Lorsque la cour de Madrid, dont les succès étendoient de plus en plus l'ambition, eut formé le plan d'un grand établissement en Asie, elle s'occupa sérieusement des moyens de le faire réussir : il n'étoit pas sans difficulté. Les richesses de l'Amérique attiroient si puissamment les Espagnols qui consentoient à s'expatrier, qu'il ne paroissoit pas possible de les engager à s'aller fixer aux Philippines, à moins qu'on ne consentît à leur faire partager ces

trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut autorisée à envoyer tous les ans en Amérique des marchandises de l'Inde pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des suites si considérables, qu'elle excita la jalousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits, en réduisant à six cens mille piastres le commerce que dans la suite il seroit permis de faire. Cette somme fut partagée en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en devoit avoir une, & les gens en place un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuses furent comprises dans l'arrangement suivant l'étendue de leur crédit, & l'opinion qu'on avoit de leur utilité. On en accorda cinq cens aux Jésuites, dont les occupations & les entreprises paroissoient exiger de plus grands moyens.

Les vaisseaux, qui partoient d'abord de l'île de Cebu, & ensuite de celle de Luçon, prirent dans les premiers temps la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alisés qui conduisoient dans la moitié moins de temps au Mexique, & cette branche

de commerce se porta sur ses côtes, où il s'est fixé.

On expédie tous les ans, au milieu de juillet, du port de Manille un gallion qui est communément de dix-huit cens à deux mille tonneaux. Après s'être débarrassé d'une foule d'îles & de rochers qui ralentissent sa marche, il fait route à l'est vers le nord, pour trouver à la hauteur de trente degrés de latitude les vents d'ouest qui le menent droit au terme de son voyage. Ce vaisseau, extrêmement chargé, est six mois en route, parce que ceux qui le montent, navigateurs timides, ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. Durant un si long espace de temps, ils sont pourvus d'eau d'une maniere assez singuliere pour être remarquée.

Les Espagnols qui parcourent les côtes de la mer du sud, ne mettent pas comme nous leurs boissons dans des futailles, mais dans des vases de terre assez semblables à ces grandes jarres qui reçoivent les huiles en Europe. Leurs compatriotes de Manille suivent le même usage, & pour gagner du terrain, ils suspendent ces jarres aux haubans & aux étais. Cette provision, quoique plus

considérable que celle qu'on pourroit loger entre les ponts, n'est pas suffisante pour les besoins de l'équipage. Des pluies, qu'on trouve réguliérement entre les trente & quarante degrés de latitude septentrionale, remplissent le vuide. Leurs eaux, recueillies dans des nates placées de biais qui s'étendent d'une extrémité du vaisseau à l'autre, coulent dans des larges bambous creusés qui les conduisent aux jarres. Ce secours, qui n'a jamais manqué, est plus que suffisant pour atteindre le Mexique.

Les côtes de ce grand empire ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage & la hauteur des cordillieres font régner un printemps éternel, des vents réguliers & doux. Dès qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'athmosphere de l'est à l'ouest n'étant plus interrompue par cette chaîne prodigieuse de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation est sûre & facile dans ces parages, depuis le milieu d'octobre jusqu'au commencement de mai; mais durant le reste de l'année, les coups de vent d'ouest, les tourbillons violens, les pluies excessives, les chaleurs étouffantes, les

calmes absolus, tous ces obstacles, qui se réunissent ou qui se succedent, rendent la mer fâcheuse, dangereuse même. Dans toute cette étendue de côte, qui passe six cens lieues, on ne voit pas une seule barque, ni le moindre canot, soit pour le commerce, soit pour la pêche. Les ports même qu'on y trouve répandus sont ouverts, sans défense, exposés aux caprices du premier corsaire qui jugera à propos de tourner son avidité de ce côté-là. Celui d'Acapulco, où arrivent les gallions, est le seul qui ait attiré l'attention du gouvernement.

Il est situé sur la côte septentrionale de la mer pacifique, à quatre-vingts lieues de Mexico, au dix-septieme degré de latitude, & au deux cens soixante-quatorzieme de longitude. On y arrive par deux embouchures, dont une petite île forme la séparation, & on y entre de jour par un vent de mer, comme on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, quarante-deux pieces de canon, & une garnison de soixante hommes, le défendent. Il est également étendu, sûr & commode. Le bassin qui forme ce port est entouré de hautes montagnes, si arides, qu'elles manquent même d'eau. On y respire un air en-

brasé, lourd & mal-sain, où personne ne peut s'accoutumer que des negres nés sous un climat à peu près semblable, ou quelques mulâtres. Cette foible & vile population est grossie à l'arrivée des gallions par les négocians de toutes les provinces du Mexique, qui viennent échanger des vins & des bijoux d'Europe contre leur cochenille, & environ deux millions de piastres contre les épiceries, les mousselines, les toiles peintes, les soiries, les aromates, les ouvrages d'orfevrerie de l'Asie. Après un séjour d'environ trois mois, le vaisseau reprend la route des Philippines avant le premier avril, avec une ou deux compagnies d'infanterie destinées à recruter la garnison de Manille. Une partie des richesses dont il est chargé s'arrête dans la colonie, le reste se distribue aux nations qui avoient contribué à former sa cargaison.

L'espace immense que les gallions ont à parcourir, a fait désirer vivement des lieux où ils pussent se rafraîchir. On en a trouvé d'abord un sur la route d'Acapulco aux Philippines, dans des îles connues sous le nom d'îles des Larrons, & depuis sous celui d'îles Mariannes. Elles furent découvertes en 1521 par Magellan. On les perdit de

vue. Les gallions s'aviſerent dans la ſuite d'y relâcher ; mais il n'y fut formé d'établiſſement fixe qu'en 1678.

Elles ſont ſituées à l'extrêmité de la mer du ſud, près de quatre cens lieues à l'orient des Philippines, & forment un archipel qui s'étend du ſud au nord depuis le treizieme juſqu'au vingt-deuxieme degré de latitude ſeptentrionale. Leur poſition dans la Zone Torride n'empêche pas que le climat n'y ſoit aſſez tempéré. L'air y eſt pur, le ciel ſerein, & le terrein fertile. Avant leur communication avec les Européens, les habitans, toujours nus, ne vivoient que de fruits, de racines & de poiſſons. Comme la pêche étoit leur occupation ordinaire, ils étoient parvenus à imaginer, à conſtruire les canots les plus parfaits qu'on ait trouvés dans le tour du globe.

Les peuples très-nombreux, répandus dans une douzaine d'îles, les ſeules habitées de cet archipel, ont péri ſucceſſivement depuis l'invaſion des Eſpagnols, ou par des maladies contagieuſes, ou par les mauvais traitemens qu'ils éprouvoient. Ce qui reſtoit, au nombre de deux mille ſept cens perſonnes, a été concentré dans l'île de Guahan, qui peut avoir vingt-cinq à trente lieues de

circuit. Elle a une garniſon de cent hommes, chargée de défendre deux petits forts ſitués ſur deux rades, dont l'une reçoit un petit bâtiment qui arrive tous les deux ans des Philippines, & l'autre eſt deſtinée à fournir des rafraîchiſſemens au gallion. Cette derniere eſt ſi mauvaiſe, que le vaiſſeau n'y ſéjourne jamais plus de deux jours, & que dans ce court eſpace il eſt ſouvent expoſé aux plus grands dangers. Il eſt bien extraordinaire que l'Eſpagne n'ait pas fait chercher un meilleur port; ou bien ſingulier qu'on n'en ait point trouvé dans un ſi grand nombre d'îles. La Californie préſente un aſyle plus aſſuré, aux gallions qui vont des Philippines à Acapulco.

La Californie eſt proprement une longue pointe de terre qui ſort des côtes ſeptentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'eſt & le ſud juſqu'à la Zone Torride : elle eſt baignée des deux côtés par la mer pacifique. La partie connue de cette péninſule a trois cens lieues de longueur, ſur dix, vingt, trente & quarante de large. Les géographes ne ſont pas d'accord ſur ſes longitudes & ſes latitudes.

Il eſt impoſſible que dans un ſi grand

eſpace,

espace, la nature du sol & la température de l'air soient par-tout les mêmes. On peut dire cependant qu'en général le climat y est sec & chaud à l'excès; le terrain nu, pierreux, montueux, sablonneux, stérile par conséquent, peu propre au labourage & à la multiplication des bestiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile est le pitahaya, dont les productions sont la principale nourriture des Californiens. Ses branches cannelées, perpendiculaires, n'ont point de feuilles, & c'est des tiges que naît le fruit. Il est épineux comme le marron d'Inde; mais sa chair ressemble à celle de la figue, avec cet avantage qu'elle est encore plus douce & plus délicate.

La mer, plus riche que la terre, offre des poissons de toutes sortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. On y trouve même communément une espece de coquille dont l'éclat surpasse celui de la plus belle nacre. Elle est couverte d'une légere couche d'un beau vernis couleur d'azur, au travers duquel on apperçoit le brillant du fond argenté de la coquille. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce sont

les perles, qui, dans la saison de la pêche, y attirent les habitans de toutes les provinces de la nouvelle Espagne.

Il est établi en Amérique qu'on regarde comme une même nation tous les peuples qui parlent la même langue, soit qu'ils vivent ensemble, soit qu'ils soient dispersés en différens cantons. Sous ce point de vue, il y a six nations dans la Californie suivant quelques voyageurs, & trois selon d'autres. Cette diversité d'opinions vient de ce que les uns ont vu des langues primitives, où d'autres, après un examen plus réfléchi, n'ont trouvé que des dialectes de la même langue.

Les Californiens sont bien faits & fort robustes. L'impétuosité jointe à une pusillanimité extrême, l'inconstance avec une paresse excessive, la stupidité, & même l'insensibilité, forment la base de leur caractere. Ce sont des enfans en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus basanés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la société renverse ou change entiérement l'ordre & les loix de la nature, puisqu'on trouve sous la Zone tempérée un peuple sauvage, plus noir que ne le sont les nations civilisées de la Zone Torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion, & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un assemblage de plusieurs cabanes plus ou moins nombreuses, selon la fertilité du terroir, toutes unies entr'elles par des alliances, mais sans aucun chef auquel elles fussent subordonnées. L'obéissance filiale n'y étoit pas même connue, ou s'il y en avoit quelque légere trace, elle cessoit aussi-tôt que les enfans pouvoient se passer du secours de leur famille. Les Californiens ne connoissoient aucune espece de vêtement, mais leurs femmes cachoient leur nudité avec un soin extrême.

Soit qu'on eût appris, soit qu'on ignorât ces particularités, le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié, qu'on s'occupa de la conquête de la Californie. Cortez y aborda en 1526. Il n'eut pas seulement le temps de la reconnoître, parce qu'il fut forcé de retourner à son gouvernement, où le bruit de sa mort avoit disposé les esprits à un soulevement universel. Les différentes tentatives qu'on fit depuis pour s'y établir, échouerent toutes.

Les efforts de la cour ne furent pas plus heureux que ceux des particuliers. Pour peu qu'on suive avec attention l'esprit qui les dirigeoit, on trouve un défaut d'humanité, de courage & de constance qui explique ces revers. Il n'y eut pas une seule expédition qui ne fût ou mal concertée, ou follement conduite.

L'Espagne, fatiguée de ses pertes & de ses dépenses, avoit entiérement renoncé à l'acquisition de la Californie, lorsque les Jésuites demanderent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le consentement du gouvernement, ils commencerent l'exécution du plan de législation qu'ils avoient formé d'après des notions exactes de la nature du sol, du caractere des habitans, de l'influence du climat. Le fanatisme ne guidoit point leurs pas. Ils arriverent chez les sauvages qu'ils vouloient civiliser, avec des curiosités qui pussent les amuser, des grains destinés à les nourrir, des vêtemens propres à leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom Espagnol ne tint pas contre ces démonstrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de sensibilité & leur inconstance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie par les

religieux instituteurs, qui suivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté qui leur sont particulieres. Ils se firent charpentiers, maçons, tisserands, cultivateurs, & réussirent par ces moyens à donner la connoissance, &, jusqu'à un certain point, le goût des arts utiles à ces peuples. On les a tous réunis successivement. En 1745, ils formoient quarante-trois villages, dont la disette d'eau & la stérilité du terrain avoient réglé les distances. Cette république augmentera, à mesure que les successeurs de ceux qui l'ont formée pousseront leurs travaux vers le nord, où, selon un plan judicieusement arrêté, doit se faire la jonction des missions de la péninsule avec celle du continent. Elles ne seront séparées que par le fleuve Colorado.

La substance de ces bourgades a pour base le bled & les légumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domestiques d'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ & la propriété de ce qu'ils récoltent ; mais telle est leur peu de prévoyance, qu'ils dissiperoient en un jour ce qu'ils auroient cueilli, si leurs missionnaires ne s'en chargeoient pour le leur distribuer à temps. Ils fabriquent

déjà quelques étoffes grossieres. Ce qui peut leur manquer en ce genre & en quelques autres, est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin qu'ils vendent à la nouvelle Espagne, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de loix fort simples suffisent pour conduire cet état naissant.

Le missionnaire choisit pour les faire observer l'homme le plus intelligent du village, & celui-ci peut infliger le fouet & la prison, les seuls châtimens que l'on connoisse.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, & un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étoient choisies par les législateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laisser ces foibles moyens dans les mains qui avoient acquis sa confiance, & on lui a démontré qu'il n'y avoit que cet expédient pour empêcher l'oppression de ses nouveaux sujets.

Ils seront heureux tant qu'on ne connoîtra pas des mines sur leur territoire. S'il y en a, comme on peut le présumer

par la grande quantité qui s'en trouve de l'autre côté du golfe, dans les provinces de Sonora & de Primeria, & qu'on les découvre, l'édifice élevé avec tant de ſoin & d'intelligence ſera renverſé. Ce peuple diſparoîtra comme tant d'autres de deſſus la face de la terre. L'or que le gouvernement d'Eſpagne tireroit de la Californie, le priveroit des avantages que ſa politique peut trouver aujourd'hui dans les travaux de ſes miſſionnaires. Il faut plutôt les encourager à pouſſer plus loin leurs entrepriſes utiles. Elles mettront peut-être la cour de Madrid en état de bâtir des forts qui leur permettroient de voir d'un œil tranquille, la découverte du paſſage que les Anglois cherchent depuis ſi long-temps par le nord-oueſt à la mer pacifique. On a cru auſſi que ces forts pouvoient être une barbarie contre les Ruſſes, qui, en 1741, ont pénétré juſqu'à douze degrés du Cap Mendocino, la poſition la plus ſeptentrionale connue de la Californie. Mais ſi on eût fait attention que cette navigation ne pouvoit être entrepriſe que dans les mers de Kamskatka, on auroit ſenti qu'il ne pouvoit s'y faire que des foibles armemens de ſimple curioſité, & hors d'état de cauſer la moindre inquiétude.

Un avantage plus certain, moins éloigné, c'est la facilité que donne la Californie pour réduire les provinces qui s'étendent de l'autre côté du golfe jusqu'au Colorado. Ces riches contrées sont si éloignées du Mexique, & d'un accès si difficile, qu'il paroissoit également dangereux d'en tenter la conquête & inutile de la faire. La liberté, la sureté de la mer de Californie, doivent encourager à l'entreprendre, donner les moyens d'y réussir, & en assurer le fruit. Les philosophes eux-mêmes inviteront la cour de Madrid à ces expéditions, lorsqu'ils lui auront vu abjurer solemnellement les principes fanatiques & destructeurs, qui ont été jusqu'ici la base de sa politique.

En attendant que l'Espagne se livre à ces vastes spéculations, la Californie sert de lieu de relâche aux vaisseaux qui vont des Philippines au Mexique. Le Cap Saint-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule, est l'endroit où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchissemens & des signaux qui les avertissent, s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux, & ceux où ils ont été le plus souvent attaqués. Ce fut en 1734 que le galion y arriva pour la pre-

miere fois. Ses ordres & ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le systême adopté par tous les gouvernemens de l'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole, a toujours rendu suspectes à beaucoup de politiques Espagnols, les liaisons du Mexique avec l'Asie. L'opinion où l'on a été, où l'on est encore, qu'il n'est pas possible de conserver les Philippines sans cette communication, les a seule empêchés de réussir à l'interrompre. Ils sont seulement parvenus à la borner, en empêchant le Pérou d'y prendre part. Ce vaste empire a été privé, par des loix séveres & multipliées, de l'avantage de tirer directement de l'Orient les marchandises dont il avoit besoin, de la liberté même de les tirer indirectement de la nouvelle Espagne.

Ces entraves révoltoient le génie hardi & fécond d'Alberoni. Plein des vues les plus étendues pour la prospérité, pour la gloire de la monarchie qui ressuscitoit, il vouloit y retenir les trésors du nouveau monde, auxquels elle n'avoit servi jusqu'alors que d'entrepôt. Dans son plan, l'Orient devoit fournir tout l'habillement aux colonies Espagnoles, à la métropole même, qui l'au-

roit reçu par le canal de ses colonies. Il s'attendoit bien que les puissances dont cet arrangement blesseroit les intérêts les plus essentiels, & ruineroit toute l'industrie, chercheroient à le traverser; mais il travailloit à braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déjà donné ses ordres pour qu'on mît les côtes & les ports de la mer du sud, en état de ne rien craindre des escadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces vues manquoient de justesse. Alberoni, entraîné par l'enthousiasme de ses opinions, par sa haine pour des nations qui vouloient enchaîner sa politique, ne s'appercevoit pas que les soiries, les toiles arrivées en Espagne par la voie qu'il se proposoit, seroient d'un prix excessif, d'un prix qui en arrêteroit nécessairement la consommation. A l'égard du projet de faire habiller les deux Amériques par l'Asie, nous n'y voyons rien que de très-sensé.

Les Colons seroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une maniere plus convenable au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeroient pas à manquer des choses de premiere nécessité. Ils seroient plus riches, plus affectionnés à la patrie principale, plus

en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes seroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu à peu les forces que l'approvisionnement du Pérou & du Mexique leur procure. Enfin l'Espagne, en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit sur celles que lui fournissent ses rivaux, ne perdroit aucune branche de ses revenus. Elle pourroit même, si ses besoins l'exigeoient, obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir. Nous n'insisterons pas davantage sur le commerce du Mexique avec les Indes Orientales; il faut parler de ses liaisons avec l'Europe par la mer du nord, & commencer par celle que forment les productions du Guatimala.

La province de Guatimala, une des plus grandes de la nouvelle Espagne, fut conquise en 1524 & en 1525 par Pierre de Alvarado, un des lieutenans de Cortez. Il y bâtit plusieurs villes, & en particulier la capitale, qui porte le nom de la province. Elle est située dans une vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au sud, tombent

des cascades & des fontaines qui procurent aux villages situés sur la pente, une fraîcheur délicieuse, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aspect de la montagne qui est au nord est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espece de tonnerre, que les habitans attribuent au bouillonnement des métaux, mis en fusion dans les cavernes de la terre, se fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux intérieurs des flammes, des torrens de souffre qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, suivant l'expression du pays, est située entre le paradis & l'enfer, au quatorzieme degré trente minutes de latitude.

Sa position, son éloignement de Mexico de Guadalajara la firent choisir pour être le siege d'une audience qui étend sa jurisdiction trois cens lieues au sud, cent au nord, soixante à l'est, & douze à l'ouest vers la mer du sud. Les avantages que cette distinction lui procuroit, lui formerent de bonne heure une assez grande population, & cette population fit valoir les dons qu'elle tenoit de la nature. Il n'y a point de contrée dans cette partie du nouveau monde

où elle ait répandu ses bienfaits avec plus de profusion. L'air est très-sain, & le climat fort tempéré. La volaille & le gibier y sont d'une abondance, d'une délicatesse extrême. La terre ne produit nulle part de meilleur bled. Les rivieres, les lacs, la mer offrent de tous côtés du poisson exquis. Les bœufs s'y sont tellement multipliés, qu'il faut faire tuer ceux qui sont devenus sauvages dans les montagnes, de peur qu'ils ne nuisent à la culture par leur nombre excessif.

Cette fertilité n'est pas pourtant ce qui rend le Guatimala précieux à la Métropole. L'Espagne ne tient proprement à sa colonie que par l'indigo qu'elle en retire. Il est fort supérieur à celui que produit le reste de l'Amérique. On emploie à cette culture quelques negres, & une partie des Indiens qui ont survécu à la tyrannie des conquérans. Leurs sueurs en fournissent annuellement, pour l'Europe seulement, deux mille cinq cens surrons qui se vendent l'un dans l'autre à Cadix, trois cens vingt piastres fortes. Cette riche production est portée à dos de mulet avec quelques autres objets peu importans au bourg Saint-Thomas, situé à soixante lieues de Guatimala, dans le fond d'un lac

très-profond qui se perd dans le golfe de Honduras. Ces marchandises y attendent toujours, pour être échangées, celles qui sont envoyées d'Europe sur trois ou quatre bâtimens médiocres qui arrivent communément dans les mois de juillet ou d'août. Leur cargaison, en retour, est grossie de quelques cuirs, quelque casse, quelque salsepareille, qui est tout ce que fournit au commerce la province de Honduras, quoiqu'elle ait cent cinquante lieues de long, sur soixante & quatre-vingts de large. L'éclat que lui donnerent d'abord ses mines d'or ne fut que passager : elles tomberent dans un oubli entier après avoir servi de tombeau à près d'un million d'Indiens. Le territoire qu'ils habitoient est resté inculte & désert : c'est aujourd'hui la contrée la plus pauvre de l'Amérique. Les hommes & les terres s'y sont fondus en or, & l'or à rien.

Le lac, où le peu de marchandises qui sort de Honduras vient se réunir aux riches productions de Guatimala pour former ensemble une valeur de douze cens mille piastres, est tout-à-fait ouvert, quoiqu'il eût été aisé de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvoit d'autant plus aisément, que son entrée est rétrécie par des rochers élevés, qui

s'avancent des deux côtés à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien ne seroit plus aisé.

Les vaisseaux qui entreprendroient cette expédition resteroient en toute sureté dans la rade. Mille ou douze cens hommes débarqués à Saint-Thomas, traverseroient quinze lieues de montagnes où ils trouveroient des chemins commodes & des subsistances. Le reste de la route se feroit par des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala, qui n'a pas un soldat ni la moindre fortification. Ces quarante mille ames, Indiens, Negres, Métis, Espagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, seroient incapables de la moindre résistance. Ils livreroient à leur ennemi, dont ils craindroient d'exciter la rage, les richesses immenses qu'ils accumulent depuis deux siecles, & la contribution seroit au moins de six ou sept millions de piastres. Les troupes regagneroient leurs bâtimens avec ce butin, & si elles le vouloient, avec des otages qui assureroient la tranquillité de leur retraite. Le commerce de Campêche seroit exposé à la même invasion s'il en valoit la peine.

On trouve entre les golfes de Campêche & de Honduras une grande péninsule, nommée Yucatan. Quoiqu'il n'y ait ni ruisseau, ni riviere, l'eau est par-tout si près de la terre, & les coquillages sont en si grand nombre, qu'il est visible que cet espace immense a fait autrefois partie de la mer. Il n'y avoit point de métaux, & il n'y avoit que peu de population & de culture, lorsque les Espagnols la découvrirent. Elle fut méprisée. On s'apperçut dans la suite que les bois qui la couvroient étoient propres pour la teinture, & on y bâtit la ville de Campêche, qui devint l'entrepôt de cette production précieuse, & qui lui donna son nom.

L'arbre qui fournit ce bois ressembleroit assez, s'il étoit moins gros, à notre aube-épine. L'écorce de ses jeunes branches est polie, blanche, armée de pointes; mais celle des vieilles est presque sans pointes, noirâtre & raboteuse. Ses feuilles sont petites & d'un verd pâle. Il a la seve blanche & le cœur rouge. Ce cœur devient noir quelque temps après avoir été coupé, & si on le met dans l'eau, il lui donne une si vive couleur d'encre qu'on s'en sert fort bien pour écrire. C'est le cœur seul détaché de la seve qu'on porte en

Europe pour teindre en violet & en noir. Les Indiens employés à la coupe de ce bois s'attachent de préférence aux vieux arbres, qui, ayant moins de ſeve, donnent moins de peine à abattre & à réduire en bûches. Il s'en trouve qui ont cinq ou ſix pieds de circonférence, & qu'on fait ſauter avec de la poudre.

Campêche dut au ſeul commerce de cette production l'avantage d'être un marché très-conſidérable. Elle recevoit tous les ans pluſieurs vaiſſeaux, dont les cargaiſons ſe diſtribuoient dans l'intérieur des terres, & qui prenoient en retour des bois & des métaux que cette circulation y attiroit. Cette proſpérité alla toujours en augmentant juſqu'à l'établiſſement des Anglois à la Jamaïque.

Dans la foule des corſaires qui ſortoient tous les jours de cette île devenue célebre, pluſieurs allerent croiſer dans la baie de Campêche pour intercepter les vaiſſeaux qui y naviguoient. Ces brigands connoiſſoient ſi peu la valeur du bois, qui en étoit l'unique production, que lorſqu'ils en trouvoient des barques chargées, ils n'en emportoient que les ferremens. Un d'entr'eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre choſe, le conduiſit dans la

Tamise avec le seul projet de l'armer en course ; &, contre son attente, il vendit fort cher un bois dont il faisoit si peu de cas, qu'il n'avoit cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette époque, les corsaires, qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de se rendre à la riviere de Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui se trouvoient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entr'eux se livrerent à la coupe du bois d'Inde. Le Cap Catoche leur en fournit d'abord beaucoup. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allerent s'établir entre Tabasco & la riviere de Champeton, autour du lac triste, & dans l'île aux bœufs qui en est fort proche. En 1675 ils y étoient deux cens soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se ralentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellens tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte, & leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courses dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitans. Les femmes étoient

destinées à les servir, & on vendoit les hommes à la Jamaïque ou dans d'autres îles. L'Espagnol, tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs démarches, & les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé se réfugierent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique septentrionale. Ils parvinrent avec le temps à former un corps de quinze cens hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient, leur rendoient agréable le terrain mal-sain qu'ils habitoient. De bons retranchemens assuroient leur sort & leurs subsistances, & ils se bornoient aux occupations que leurs malheureux compagnons gémissoient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue jusqu'à trente & quarante livres sterlings, étoit tombée insensiblement à huit; mais on se dédommageoit par

la quantité de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leur travail aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madere, des liqueurs fortes, des toiles, des habits, & aux colonies Angloises du Nord de l'Amérique qui leur fournissoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, & l'occasion de tant de déclamations, est devenu licite en 1763. On a assuré à la Grande Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été élevées. La cour de Madrid a fait rarement des sacrifices qui lui aient plus coûté, que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse. Si nous ne nous trompons, il est possible de rendre cette concession à peu près inutile, & voici comment.

L'Yucatan est coupé du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire, dans presque toute sa longueur, par une chaîne de montagnes. Au nord de ces montagnes est la baie de Campêche, dont le terrain sec & aride donne un bois d'excellente qualité, & qui se vend dans tous les marchés à peu près le double de celui que coupent les Anglois à la baie

méridionale de Honduras, où le ſol gras & preſque marécageux n'en produit qu'une eſpece bâtarde, & qui donne moins de teinture. Si, comme les expreſſions un peu vagues du traité nous portent à le penſer, la Grande Bretagne n'a acquis que le droit de s'établir dans les lieux que ſes ſujets avoient uſurpés ; l'Eſpagne peut mettre fin à ſes inquiétudes, en encourageant la coupe de ſon excellent bois, de maniere à fournir à la conſommation de l'Europe entiere. Par cette politique judicieuſe, elle ruinera la colonie Angloiſe, & ſe débarraſſera ſans violence d'un voiſinage encore plus dangereux qu'il ne lui paroît : alors elle regagnera une branche importante de commerce, réduite depuis long-temps à ſi peu de choſes, que Campêche ne reçoit plus de la Métropole qu'un vaiſſeau tous les trois ou quatre ans. Ce qu'il n'enleve pas eſt porté ſur des petits bâtimens à la Vera-Cruz, qui eſt le vrai point d'union du Mexique avec l'Eſpagne.

Villa Ricca, ou la vieille Vera-Cruz, fut d'abord le centre de la correſpondance. Cette ville, fondée par Cortez dans le lieu où il débarqua, eſt ſituée à quatre-vingts lieues de la capitale, ſur une riviere preſque ſans eau une partie

de l'année, mais assez forte pendant la saison pluvieuse pour recevoir les plus grands vaisseaux. Les dangers qui les menaçoient toujours, qui les faisoient souvent périr dans une position où rien ne les défendoit contre la violence des vents si communs dans ses parages, firent chercher un abri plus sûr, & on le trouva dix-huit milles plus bas sur la même côte. On y bâtit la Vera-Cruz à dix-neuf degrés douze minutes de latitude nord, selon les observations du célebre Halley.

La ville est située au milieu d'une plaine stérile & sablonneuse, environnée de hautes montagnes, au delà desquelles on trouve des prairies couvertes de troupeaux, des terres fertiles & cultivées, un climat agréablement tempéré. Au sud-est coule une riviere peu considérable, qui forme une petite île à son embouchure. De grands marais qu'il n'est pas possible de dessécher, infestent le côté du sud. Le vent du nord pousse tant de sable du côté de la mer, que les murs en sont presque tout couverts. Des pluies continuelles rendent l'air très-mal-sain depuis avril jusqu'en novembre. Il le devient moins le reste de l'année, parce que le vent & le soleil se temperent mutuellement. La lon-

gueur de la ville est d'un demi-mille, & sa largeur de la moitié. Les rues sont droites, & les maisons communément bâties de bois. Il y a peu de noblesse, peu même de négocians considérables qui préferent le séjour de Los Angelos. Le nombre des Espagnols se réduit à trois mille, la plupart mulâtres ou métis, ce qui ne les empêche pas de se nommer blancs. Leur sobriété est si grande, qu'ils se nourrissent presque uniquement de confitures & de chocolat. Il n'y a pas au monde un peuple plus superstitieux.

Le port de la Vera-Cruz, qui ne peut contenir que trente ou trente-cinq vaisseaux, exposés même quelquefois à des accidens terribles par la fureur des vents du nord, est formé par l'île de Saint-Jean Dulua. C'est un rocher fort bas, souvent submergé, éloigné de la côte d'environ un mille. Un château quarré, défendu par une médiocre garnison, muni d'une nombreuse artillerie & fini en 1582, en couvre toute la surface; elle n'a dans toutes ses dimensions que la longueur d'un trait de fleche. On entre dans le port par deux canaux, l'un au nord & l'autre au sud. Plusieurs petites îles que les Espagnols nomment *Cayos*, & quantité de roches à fleur

d'eau, qui n'ont au dehors que la grosseur d'un tonneau, rendent dangereuse dans l'obscurité l'approche de la côte. Ces défenses naturelles n'ayant pas été suffisantes pour empêcher les flibustiers de surprendre la place en 1712, on bâtit sur le rivage des tours élevées, où des sentinelles veillent continuellement pour prévenir de pareilles surprises.

C'est dans ce mauvais port, le seul proprement qui se trouve dans le golfe, qu'arrive la flotte destinée à approvisionner le Mexique des marchandises d'Europe. On l'expédie de Cadix tous les deux, trois ou quatre ans, suivant les besoins & les circonstances. Elle est ordinairement composée de quinze à vingt bâtimens marchands, escortés par deux vaisseaux de guerre, ou par un plus grand nombre, si l'on a des inquiétudes. Des vins, des eaux de vie, de huiles, forment la partie la plus volumineuse de la cargaison. Les étoffes d'or & d'argent, les galons, les draps, les toiles, les soiries, les dentelles, les chapeaux, les bijoux, les diamans, les épiceries, en forment la partie plus riche.

La flotte part d'Europe dans le mois de juillet au plus tard dans les premiers

jours d'Août, pour éviter les dangers que lui feroit courir la violence des vents du nord en pleine mer, sur-tout aux atterrages, si elle étoit expédiée dans une autre saison. Elle prend en passant des rafraîchissemens à Porto-Ricco, & se rend à la Vera-Cruz, d'où sa cargaison est portée à Jalap située à une distance à peu près égale du port & de Mexico. Les Loix bornent à six mois la foire qui s'y tient : elle est cependant prolongée quelquefois à la priere des négocians du pays ou de ceux d'Espagne. C'est la proportion des métaux & des marchandises qui détermine l'avantage ou la perte dans les échanges. Si l'un de ces objets abonde plus que l'autre, le vendeur ou l'acheteur sont écrasés nécessairement. autrefois le trésor royal étoit envoyé de la capitale à la Vera-Cruz pour y attendre la flotte. Depuis que cette clef du nouveau monde fut pillée par des corsaires en 1683, il s'arrête jusqu'à l'arrivée des vaisseaux à Los Angelos, qui en est éloigné de trente-cinq lieues.

Lorsque les affaires sont finies, on embarque l'or, l'argent, la cochenille, les cuirs, la vanille, le bois de campêche, quelques autres objets peu impor-

tans que fournit le Mexique. La flotte prend alors la route de la Havanne, où après avoir été jointe par quelques vaisseaux de registre expédiés pour différens ports, elle se rend à Cadix par le canal de Bahama.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la cour d'Espagne fait partir deux vaisseaux de guerre qu'on appelle *Azogues*, pour porter à la Vera-Cruz le vif-argent nécessaire à l'exploitation des mines du Mexique. On le tiroit originairement du Pérou. Les envois étoient si incertains, si lents, si souvent accompagnés de fraude, qu'il fut jugé plus convenable en 1734, de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en Andalousie en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden dans l'Estramadure. Les Azogues auxquels on joint quelquefois deux ou trois bâtimens marchands, qui ne peuvent porter que des fruits d'Espagne, se chargent en retour du prix des marchandises vendues depuis le départ de la flotte, ou du produit de celles qui avoient été données à crédit.

S'il reste encore quelque chose en arriere, il est communément rapporté

par les vaiſſeaux de guerre que l'Eſpagne fait conſtruire à la Havanne, & qui paſſent toujours à la Vera-Cruz, avant de ſe rendre en Europe. Les affaires ſe conduiſent autrement au Pérou, comme on le verra dans le livre ſuivant.

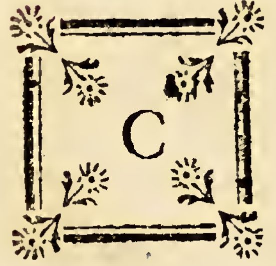
Fin du ſixieme Livre.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SEPTIEME.



COLOMB ne s'étoit pas plutôt vu solidement établi dans l'île de Saint Domingue, qu'il avoit continué ses découvertes. Dans un de ses voyages il reconnut l'Orenoque, & dans l'autre la baye de Honduras. Il vit clairement que ce qu'il

trouvoit étoit un continent ; & son génie lui fit plus que soupçonner qu'au delà de ce continent il y avoit un autre Océan qui devoit aboutir aux Indes Orientales. Il étoit possible que ces deux mers eussent entr'elles une communication ; & il s'occupa du soin de la chercher. Pour parvenir à la trouver, il rangea les côtes le plus près qu'il lui fut possible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient accessibles, & contre l'usage des navigateurs de son siecle, qui se conduisoient dans les terres où ils arrivoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec une justice, des égards, une humanité qui lui concilioient leur affection. L'isthme de Darien fixa particuliérement son attention. Il prenoit les rivieres qui s'y jettent pour un bras du grand Océan, qui joignoit par un détroit les mers du sud & du nord de l'Amérique, & dès-lors sembloit ouvrir à ses vœux le passage & la communication qu'il cherchoit. Lorsqu'après avoir visité ces fleuves avec un soin extrême, il se vit déchu de ses espérances, il se réduisit à fonder une colonie. L'orgueil, l'avidité, l'imprudence de ses compagnons révolterent les naturels du pays qui paroissoient assez disposés à souffrir cet établissement.

On fut forcé de ſe rembarquer, & de s'éloigner avec des vaiſſeaux qui étoient hors d'état de tenir plus long-temps la mer.

Les lumieres qu'on avoit acquiſes ne furent cependant pas tout-à-fait perdues. Veſpuce, Ojeda, Lacoſa Pinçon, Roldan, Nino, Lopez, Baſtidas, Solis, Nicueſſa ſuivirent la route que Colomb leur avoit tracée. Ces aventuriers qui ne recevoient du gouvernement que la permiſſion de faire des découvertes pour l'agrandiſſement de ſon vain orgueil, plutôt que de ſa domination, ne ſongeoient ni à établir des colonies qu'on pût cultiver, ni à former des liaiſons de commerce avec les petites nations qu'ils trouvoient. La perſpective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies ſages, étoit trop au deſſus des préjugés de ces temps barbares, pour être ſaiſie. Le raiſonnement même qui auroit pu mener à la connoiſſance de ces avantages, n'auroit pas communiqué aux eſprits une impulſion ſuffiſante. Il n'y avoit que l'appas du gain préſent qui pût pouſſer les hommes à des entrepriſes auſſi haſardeuſes que l'étoient celles de ce ſiecle. L'or ſeul les attiroit au continent de l'Amérique, & faiſoit braver les périls, les maladies &

la mort qu'on rencontroit sur la route, à l'arrivée & dans le retour. L'or & le sang humain couloient ensemble d'un monde à l'autre ; & par une terrible mais juste vengeance, la nature épuisant à la fois d'habitans les deux hémispheres, au massacre des peuples dépouillés, joignoit la perte des peuples assassins.

Dans la foule des brigands qui ravageoient, qui dépeuploient, qui détruisoient les malheureuses côtes d'un monde aussi-tôt anéanti que découvert, il se trouva un homme à qui la nature avoit donné un extérieur agréable, un tempérament robuste, une valeur audacieuse, une éloquence populaire, & dans qui une éducation honnête avoit fait germer quelques sentimens. Il se nommoit Vasco Nugnez de Balboa. Ayant trouvé au Odarien où les richesses abondoient plus qu'ailleurs, un petit nombre d'Espagnols que ces attraits seuls y avoient fixés, il se mit à leur tête avec le projet de former un établissement solide. Le pays lui offrit d'abord de ces petits hommes blancs, dont on retrouve l'espece en Afrique & dans quelques îles de l'Asie. Ils sont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la pru-

nelle rouge. Ils ne voient bien que la nuit. Ils sont foibles, & leur instinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces sauvages étoient en petit nombre ; mais il s'en trouva sur la côte d'une espece différente, assez forts & assez hardis pour oser défendre leur liberté. Balboa réussit à les disperser, à les soumettre ou à les gagner ; & il établit sa nation sur leur territoire.

Un jour qu'il y partageoit de l'or avec un de ses associés, la division se mit entr'eux. Un sauvage indigné d'une avidité si éloignée de ses mœurs, secoua fortement la balance, & renversa tout l'or qui y étoit. *Puisque vous vous brouillez pour si peu de chose*, dit-il aux deux Espagnols, *& que c'est ce métal qui vous a fait quitter votre patrie & troubler tant de peuples, je vais vous conduire dans un pays où vous serez contens.* Il remplit en effet l'engagement qu'il venoit de prendre, & mena à travers une langue de terre de seize ou dix-sept lieues, Balboa avec cent cinquante Espagnols, sur les côtes de la mer du sud.

Panama qu'on y bâtit en 1518, ouvroit une nouvelle & vaste carriere à l'inquiétude, à l'avarice des Castillans. L'Océan qui baignoit ses murs condui-

ſoit au Pérou dont on vantoit les richeſſes dans cette partie du nouveau monde, mais d'une maniere vague. Ce qu'on publioit des forces de cet immenſe empire, n'intimidoit pas la cupidité qu'excitoient ſes tréſors; & l'on vit ſans étonnement trois hommes nés dans l'obſcurité, mais nés pour de grandes choſes, méditer de renverſer à leurs frais un trône qui ſubſiſtoit avec gloire depuis pluſieurs ſiecles.

François Pizarre le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Eſtramadoure. Son éducation fut ſi négligée qu'il ne ſavoit pas lire. La garde des troupeaux qui fut ſa premiere occupation, ne convenant pas à ſon caractere, il s'embarqua pour Saint Domingue. Son avarice & ſon ambition lui donnerent une activité ſans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il ſe diſtingua dans la plupart, & il acquit dans les diverſes ſituations où il ſe trouva, cette connoiſſance des hommes & des affaires dont on a toujours beſoin pour s'élever, mais ſur-tout néceſſaire à ceux qui par leur naiſſance ont tout à vaincre. L'uſage qu'il avoit fait juſqu'alors de ſes forces phyſiques & morales, lui perſuada que rien n'étoit au deſſus de ſes talens, & il forma le pro-

jet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diego de Almagro dont la naissance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs, & cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

La fortune de deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditoient, ils se jeterent dans les bras de Farnand de Luques. C'étoit un prêtre avide qui s'étoit prodigieusement enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du siecle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettroit tout son bien dans cette entreprise ; que les richesses qu'elle produiroit seroient partagées également, & qu'on se garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande scene, furent distribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire

les secours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité fut scellé par le fanatisme. Luques consacra publiquement une hostie dont il consomma une partie, & partagea le reste entre ses deux associés, jurant tous trois par le sang de leur Dieu de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée sous ces horribles auspices ne fut pas heureuse : continuellement traversés par la famine, par les maladies, par la mésintelligence, par une ignorance profonde de la théorie des vents & des courans, par les armes des Indiens, on se vit réduit à revenir sur ses pas, sans avoir formé aucun établissement, sans avoir rien fait qui fût digne de la postérité. Panama reçut avec une pitié orgueilleuse sur la fin de 1526, les débris d'un armement qui deux ans auparavant avoit excité sa jalousie.

Loin d'être découragés par les revers, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étoient mieux connus. Ils penserent qu'ils parviendroient surement à les obtenir, s'ils pouvoient sortir de la dépendance du gouverneur de Panama qui les avoit traversés,

tantôt ouvertement, & tantôt ſous main. La cour d'Eſpagne leur accorda ce qu'ils demandoient, & leur audace prit un plus grand eſſor. Ils expédierent en 1530 trois vaiſſeaux ſur leſquels on embarqua cent quatre-vingt-cinq ſoldats, trente-ſept chevaux, des armes & des munitions. Ces forces qui furent ſucceſſivement groſſies par quelques foibles renforts, étoient commandées par Pizarre, qui après d'extrêmes difficultés que ſon intrépide avarice lui fit vaincre, arriva enfin à Tumbez ſur les frontieres du Pérou.

Le Pérou étoit un empire étendu, gouverné depuis quatre ſiecles par une race de conquérans qui ſembloient n'avoir vaincu que pour le bonheur des hommes. Ils deſcendoient d'un légiſlateur qui ſeroit peut-être le premier de tous, ſi Confucius n'avoit eu ſur lui l'avantage de ne pas employer la ſuperſtition pour faire recevoir & obſerver la morale & les loix.

Manco Capac qui raſſembla les ſauvages du Pérou épars dans les forêts, ſe diſoit fils du ſoleil, envoyé par ſon pere pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. Il perſuada un grand nombre de ſauvages qui le ſuivirent; il fonda la ville de Cuſco,

Il apprit à ses nouveaux sujets à cultiver la terre, à semer des grains & des légumes, à se vêtir, à se bâtir des maisons. Sa femme apprit aux Indiennes à filer, à tisser le coton & la laine, tous les exercices convenables à leur sexe, tous les arts de l'économie domestique.

Il leur dit qu'il falloit adorer le soleil. Il lui bâtit des temples. Il abolit les sacrifices humains, & même ceux des animaux. Ses descendans furent les seuls prêtres de sa nation.

Il distribua ses sujets en décuries, avec un officier chargé de veiller sur les dix familles qui lui étoient confiées. Un officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles; d'autres enfin sur cent, sur cinq cens & mille.

Les décurions & les autres inspecteurs remontant jusqu'aux millénaires, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaises actions, solliciter le châtiment & la récompense, avertir si l'on ne manquoit pas de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millénaire rendoit compte aux ministres de l'Ynca.

Toutes les loix étoient séveres, mais cette sévérité n'avoit eu que de bons

effets. Les Péruviens ne connoissoient pas le crime. Toutes leurs loix étoient censées leur être données par le soleil qui éclairoit leurs actions. Ainsi la violation d'une loi étoit un sacrilege. Ils alloient révéler leurs fautes les plus secretes, & demander à les expier. Ils disoient aux Espagnols qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des Yncas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume susceptibles de culture étoient partagées en trois parts, celles du soleil, celles de l'Ynca, & celles des peuples. Les premieres se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes & des soldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil, & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail. On le commençoit & on le continuoit au son des instrumens, & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit déposé par-tout dans des magasins publics, suffisoit à toutes les dépenses de l'empire.

Les terres consacrées au soleil fournissoient à l'entretien des prêtres & à la consécration de ces magnifiques tem-

ples lambrissés & voûtés d'or & d'argent.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie. Leur partage varioit continuellement, & se régloit avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille, dont les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'état lui avoit confié l'usufruit passager.

Cet usage de possessions amovibles a été universellement réprouvé par les gens sages. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'éleveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur, à quelque consistance, que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, on ne verroit sur le globe que quelques sauvages errans & nuds, vivant misérablement de fruits, de racines, produit unique & borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne travailleroit que pour lui-même; le genre humain seroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font entreprendre de durable. Le systême de quel-

ques ſpéculateurs hardis qui ont regardé les propriétés, & ſur-tout les propriétés héréditaires, comme des uſurpations de quelques membres de la ſociété ſur d'autres, ſe trouve réfuté par le ſort de toutes les inſtitutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes miſérablement péri, après avoir langui quelque temps dans la miſere, dans la dépopulation & dans l'anarchie. Le Pérou ſeul a proſpéré ſur une baſe ſi fragile. On n'y vit jamais ni fainéans, ni voleurs, ni pauvres, ni mendians. Les cauſes d'un phénomene qui paroît contredire les vérités les plus lumineuſes méritent d'être recherchées.

L'introduction des monnoies dont l'uſage eſt ſi commode, ſi néceſſaire même, a plongé dans des erreurs dangereuſes la plupart de ceux auxquels le haſard a commis le ſort des empires. Trompés par l'efficacité de ces ſignes univerſels, ils n'ont penſé qu'à s'en procurer la plus grande quantité poſſible, ſans ſonger que les moyens qu'ils emploient ruinent ſouvent la culture, ſource unique de toute richeſſe. Les Yncas, chez qui l'or & l'argent ne repréſentoient rien, n'ont pas pu tomber dans cette frénéſie. Comme ils n'avoient pour pourvoir aux beſoins du gouver-

nement que des denrées en nature, ils ont dû chercher à les multiplier. Ils ont été secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même qui ne recevoient pour subsister, pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. De là, ces chemins, ces réservoirs, ces canaux, ces aqueducs que le temps n'a pas encore totalement détruits, & dont la magnificence a étonné les hommes les plus orgueilleux de l'univers. Ces ouvrages merveilleux pouvoient avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du souverain; mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'étoit pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités qui laissoient peu de chose à faire à leur industrie, se livrerent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat & de leurs consommations rendoit très-légers. Malgré tous ces avantages, malgré la vigilance toujours active du magistrat, malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les Péruviens ne s'éleverent jamais au dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient

acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncieres, commerçables, héréditaires, avoient éguisé leur génie.

La pêche, qui ne pouvoit pas être considérable dans un pays où l'on trouve plus de torrens que de rivieres, étoit, comme elle devroit l'être par-tout, de droit commun. Quoique la chasse fût dans le même cas, elle étoit assujettie à plus de formalités. Chaque province étoit divisée par cantons que tous les habitans réunis parcouroient successivement une fois l'an. Le gibier qu'on prenoit étoit également partagé entre tous les citoyens, qui le préparoient de maniere qu'il pût se conserver, & leur fournir de viandes pendant l'année. Il étoit défendu à tout le monde sans distinction de rangs, de chasser en d'autres temps, de crainte que cet exercice qui a tant d'attraits ne fît négliger des occupations plus nécessaires.

La polygamie étoit défendue, l'adultere étoit puni de mort dans les deux sexes. Il n'étoit permis d'avoir des concubines qu'à l'empereur, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du soleil. Il les choisissoit parmi les vierges consacrées au temple.

La paresse étoit sévérement punie, &

ſur-tout par la honte. Chacun étoit obligé de faire lui-même ſa chauſſure, ſa charrue, ſa maiſon. Les femmes faiſoient les habits, & chaque famille ſavoit ſeule pourvoir à ſes beſoins. Toutes les loix ordonnoient aux Péruviens de s'entre-ſecourir & de s'aimer.

Les travaux communs qu'éguayoient des chants, étoient conſacrés comme le repos l'eſt ailleurs par des fêtes; l'objet même de ces travaux qui étoit d'aider quiconque avoit beſoin de ſecours; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du ſoleil, diſtribués par les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards & aux orphelins; l'union qui devoit être dans les décuries où tout le monde s'inſpiroit mutuellement le reſpect des loix, l'amour de la vertu, parce que les châtimens pour les fautes d'un ſeul tomboient ſur toute la décurie; cette habitude de ſe regarder comme membres d'une ſeule famille qui étoit l'empire; tous les uſages, toutes les loix enfin, entretenoient parmi les Péruviens la concorde, la bienveillance, le patriotiſme, un certain eſprit de communauté, & ſubſtituoient autant qu'il eſt poſſible à l'intérêt perſonnel, à l'eſprit de propriété, aux reſſorts communs des autres légiſlations, les vertus les plus ſublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées ces vertus comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduite exemplaire ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des Yncas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols trouverent dans les temples du soleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes qui par leurs belles actions ou la suite d'une belle vie avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient de plus, les sujets ordinaires des poëmes composés par la famille des Yncas pour l'instruction des peuples.

Il y avoit encore un autre genre de poëme utile aux mœurs. On représentoit à Cusco & dans les autres villes du Pérou, des tragédies & des comédies. Les premieres donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, & des modeles de vertus publiques. Les comédies servoient d'instruction au peuple des conditions inférieures, & lui enseignoient les vertus privées & jusqu'à l'économie domestique.

Mais excepté dans la morale & la po-

litique, les Péruviens avoient fait peu de progrès dans les ſciences. La plupart dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des haſards qui ne ſont produits par la nature que dans la ſuite des ſiecles, & dont la plupart ſont perdus pour les peuples qui reſtent ſans communication avec les peuples éclairés.

Les Péruviens avoient pourtant une teinture de la géométrie. Ils avoient diviſé l'année comme nous; & leur religion qui tournoit ſans ceſſe leurs regards vers les cieux, les avoit conduits à quelque connoiſſance de l'aſtronomie.

La grandeur, l'élévation de leurs édifices, leurs grands chemins, leurs ponts, des monumens enfin, dont les reſtes étonnent encore le peuple conquérant qui les a mutilés ou renverſés, prouvent leurs connoiſſances dans la partie des méchaniques qui apprend à remuer & à élever de grandes maſſes. Avec ſi peu de ſcience & très-peu d'inſtrumens, il falloit que les architectes & les conſtructeurs d'un palais, d'un temple, euſſent alors de l'invention & du génie.

Les Péruviens à la ſource de l'or & de l'argent, ne connoiſſoient pas l'uſage de la monnoie. Ils n'avoient ni commerce, ni luxe; & les arts de détail qui tiennent aux premiers beſoins de la vie

ſociale, étoient fort imparfaits chez eux. Ils n'avoient pas d'hiéroglyphes qui chez toutes les nations ont été la premiere écriture ; & leurs *Quippos* qui leur tenoient lieu d'écriture, ne valoient pas les hiéroglyphes des Mexicains, pas même ceux des Iroquois.

Mais les Péruviens ſans propriété, ſans commerce, & preſque ſans relation d'intérêts entr'eux, gouvernés d'ailleurs par des maîtres dont la volonté faiſoit toutes les loix paſſageres qui ſuppléent aux mœurs, un tel peuple n'avoit guere beſoin d'écriture. Toutes leurs ſciences étoient dans la mémoire, & tous leurs arts dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion & leur hiſtoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs profeſſions par le travail & l'imitation. Du reſte ils vivoient heureux ſous un gouvernement deſpotique, parce que la température d'un climat pur & ſain, & la fécondité d'un ſol où tout abondoit avec peu de culture, leur donnoient des mœurs douces. Leur légiſlation étoit ſans doute imparfaite & très-bornée, puiſqu'elle ſuppoſoit le prince toujours juſte & infaillible, & les Magiſtrats integres comme le prince. Chez un peuple policé qui n'avoit pas l'art de l'écriture, les loix devoient être funeſtes,

quand les mœurs n'en déterminoient pas l'application & l'usage ; quand non seulement le monarque, mais ses préposés, un décurion, un centenaire, un millénaire pouvoit changer à son gré la destination des peines & des récompenses. Chez un tel peuple, le témoignage qui accuse, la loi qui condamne, le jugement qui décide, sont incertains comme la mémoire des hommes, vagues comme leurs idées, arbitraires comme leurs penchans, opposés comme leurs intérêts. Les loix les plus sages sans aucun caractere de précision & de stabilité s'alterent insensiblement. Il ne reste aucun moyen de les ramener à leur caractere primitif.

Le seul remede à tant de maux pour un peuple qui n'a pas le secours de l'écriture, ce sont des mœurs douces qui reglent également l'autorité du prince & l'obéissance des sujets. Le despotisme qui résulte de cette confiance mutuelle d'un peuple qui s'abandonne à la bonne foi d'un monarque, & du monarque qui s'abandonne à l'heureux naturel de son peuple, ce despotisme est peut-être le plus doux & le plus sûr de tous les gouvernemens ; & tel étoit celui des Yncas au Pérou.

Leur empire avoit fleuri sous onze

empereurs tous prudens, humains & juſtes, lorſque l'Ynca Guayana Capac s'empara de Quitto. Pour s'en aſſurer la poſſeſſion, il épouſa l'unique héritiere du roi détrôné, dont il eut un fils. Ce jeune prince, nommé Atahualpa, prétendit à la mort de ſon pere devoir hériter des états de ſa mere, abandonnant le reſte de la ſucceſſion à Huaſcar ſon frere ainé d'un autre lit. Celui-ci qui ſe croyoit appellé ſeul par les loix au trône, refuſa de conſentir à ce partage. On prit les armes. Le plus ambitieux fut battu, fait priſonnier & enfermé dans Cuſco, où depuis il fut étranglé. Son heureux rival, plus élevé qu'il ne l'avoit eſpéré, ſe trouva ſans contradiction le maître de toutes les provinces.

L'ébranlement que ces diſſenſions avoient cauſé dans un pays peu fait à de pareils orages, duroit encore, lorſque les Eſpagnols ſe montrerent ſur les terres de l'empire. Leur apparition dans ces circonſtances ne permit pas de douter que ce ne fuſſent les nouveaux enfans du ſoleil, qui, ſelon une ancienne prophétie généralement reçue devoient venir donner de nouvelles loix au Pérou. A la faveur de ce préjugé, on s'avança ſans obſtacle juſqu'à Caſcamalca, ville

ville considérable d'une province où étoit alors l'empereur avec une armée.

Pizarre en reçut une députation dont le chef étoit de la famille des Yncas. Il reconnut les Espagnols pour ses parens comme enfans du soleil, & il leur donna de la part du monarque des fruits, des grains, des coupes, des vases, des bassins d'or & d'argent, beaucoup d'émeraudes. Les Indiens par la maniere dont ils traitoient les Espagnols, vouloient appaiser le soleil qu'ils croyoient irrité contre le Pérou. Tous les peuples des environs de Cascamalca les comblerent de présens, leur rendirent tous les services qui dépendoient d'eux, & leur marquerent un respect qui tenoit de l'adoration.

La réception que Fernand frere de Pizarre reçut de l'empereur répondit à ces avances. Ce prince l'embrassa, lui dit les choses les plus obligeantes, & le fit servir à table par des princesses de son sang. Il ne dissimula pas qu'il désiroit que les Espagnols sortissent de ses états; & pour tout régler, il promit d'aller voir le lendemain leur chef au palais de Cascamalca. L'entrevue fut acceptée, & l'envoyé se retira, charmé des richesses prodigieuses qu'il avoit vues



& dont il ne fit que trop la peinture aux Eſpagnols.

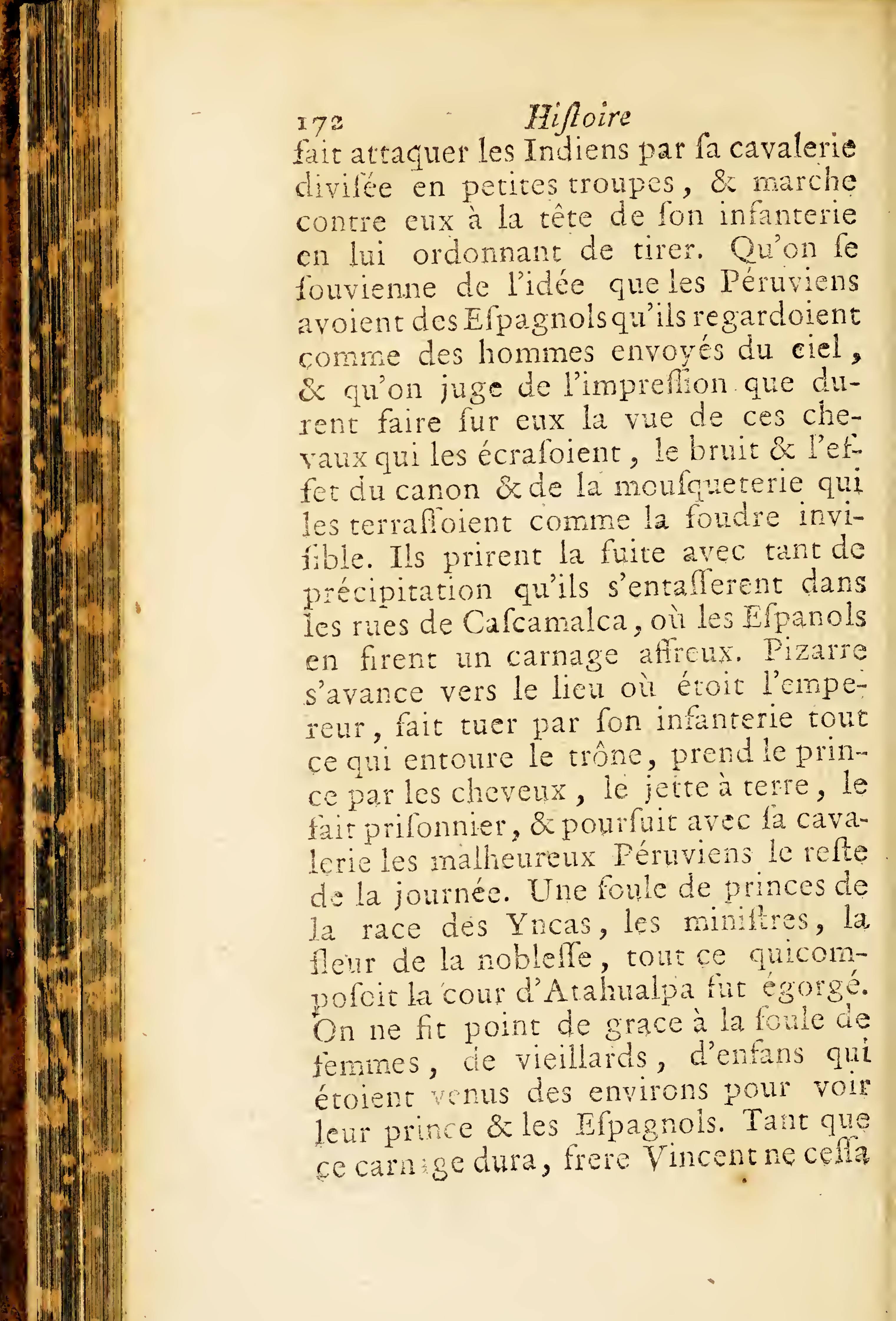
Se préparer au combat, ſans laiſſer appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la ſeule diſpoſition que fit Pizarre pour recevoir l'empereur. Il mit ſa cavalerie en bataille dans les jardins du palais où elle ne pouvoit être apperçue ; ſon artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer, & l'infanterie étoit dans la cour.

Atahualpa vint avec confiance au rendez-vous. Vingt mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté ſur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les troupes. Il ſe tourna vers ſes principaux officiers, & leur dit : *Ces gens-ci ſont les envoyés des Dieux, gardez-vous de les offenſer.*

Ils étoient aſſez près du palais de Pizarre, lorſqu'un Jacobin nommé Vincent, le crucifix dans une main, ſon bréviaire dans l'autre, pénétre juſqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince pour lui faire un long diſcours dans lequel il lui expoſe la religion chrétienne, le preſſe d'embraſſer ce culte, & lui propoſe de ſe ſoumettre au roi d'Eſpagne à qui le Pape avoit donné le Pérou.

L'empereur qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience lui répondit qu'il vouloit bien être l'ami du roi d'Efpagne, mais non fon tributaire; qu'il falloit que le Pape fût un grand imbécille pour donner fi libéralement ce qui n'étoit pas à lui; qu'il ne quittoit pas fa religion pour une autre; & que fi les chrétiens adoroient un Dieu mort fur une croix, il adoroit le Soleil qui ne mouroit jamais. Il demande enfuite au moine où il avoit appris tout ce qu'il venoit dire de Dieu & de la Création. *Dans ce livre*, répondit Vincent, en préfentant fon bréviaire à l'empereur. Atahualpa prend le livre, le regarde de tous côtés, fe met à rire; & jetant le bréviaire: *ce livre*, dit-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent fe retourne vers les Efpagnols en leur criant de toutes fes forces, *vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens voyez-vous comme il méprife l'Evangile; il l'a jeté par terre; tuez moi ces chiens qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Efpagnols qui vraifemblablement avoient peine à retenir cette fureur, cette foif de fang que leur infpiroit la vue de l'or & des infideles, obéirent au Jacobin. Dans le même moment part une décharge de leur artillerie. Pizarre



fait attaquer les Indiens par ſa cavalerie diviſée en petites troupes, & marche contre eux à la tête de ſon infanterie en lui ordonnant de tirer. Qu'on ſe ſouvienne de l'idée que les Péruviens avoient des Eſpagnols qu'ils regardoient comme des hommes envoyés du ciel, & qu'on juge de l'impreſſion que durent faire ſur eux la vue de ces chevaux qui les écraſoient, le bruit & l'effet du canon & de la mouſqueterie qui les terraſſoient comme la foudre inviſible. Ils prirent la fuite avec tant de précipitation qu'ils s'entaſſerent dans les rues de Caſcamalca, où les Eſpanols en firent un carnage affreux. Pizarre s'avance vers le lieu où étoit l'empereur, fait tuer par ſon infanterie tout ce qui entoure le trône, prend le prince par les cheveux, le jette à terre, le fait priſonnier, & pourſuit avec ſa cavalerie les malheureux Péruviens le reſte de la journée. Une foule de princes de la race des Yncas, les miniſtres, la fleur de la nobleſſe, tout ce qui compoſoit la cour d'Atahualpa fut égorgé. On ne fit point de grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans qui étoient venus des environs pour voir leur prince & les Eſpagnols. Tant que ce carnage dura, frere Vincent ne ceſſa

d'animer les ſoldats fatigués de tuer, les exhortant à ſe ſervir de la pointe & non du tranchant de leurs épées pour ne les pas briſer, & pour faire des bleſſures plus profondes. Au retour de cette infame boucherie, les Eſpagnols paſſerent la nuit à s'enivrer, à danſer, à ſe livrer à tous les excès de la débauche.

Cependant Pizarre ne ſongea qu'à ſe defaire de ſon priſonnier. Frere Vincent diſoit que c'étoit un Prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. Il y avoit à la ſuite du général Eſpagnol un Indien qui s'étoit converti à la foi catholique. Il s'appelloit Philipipillo. Il ſervoit d'interprete. On lui avoit livré la femme de l'empereur dont il eut l'inſolence d'abuſer, & on ſe ſervit de lui pour accuſer ce prince d'avoir voulu ſoulever ſes ſujets contre les Eſpagnols. Sur cette dépoſition ſeule, Atahualpa fut condamné à mort. On oſa lui faire ſon procès dans les formes; & cette comédie atroce eut les ſuites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet aſſaſſinat juridique, Pizarre s'empara des villes principales de l'empire. Cuſco lui ouvrit ſes portes, & lui offrit plus d'or qu'il n'y en avoit dans l'Europe entiere avant la décou-

verte du nouveau monde. Elles furent le partage de deux cens Espagnols, qui possesseurs de richesses immenses en cherchoient encore par une suite de cette soif de l'or qui s'augmente dans son ivresse même. Les temples & les maisons des particuliers furent également dépouillés d'une extrêmité du royaume à l'autre. Les Péruviens furent opprimés par-tout, & on leur ravissoit leurs femmes & leurs filles.

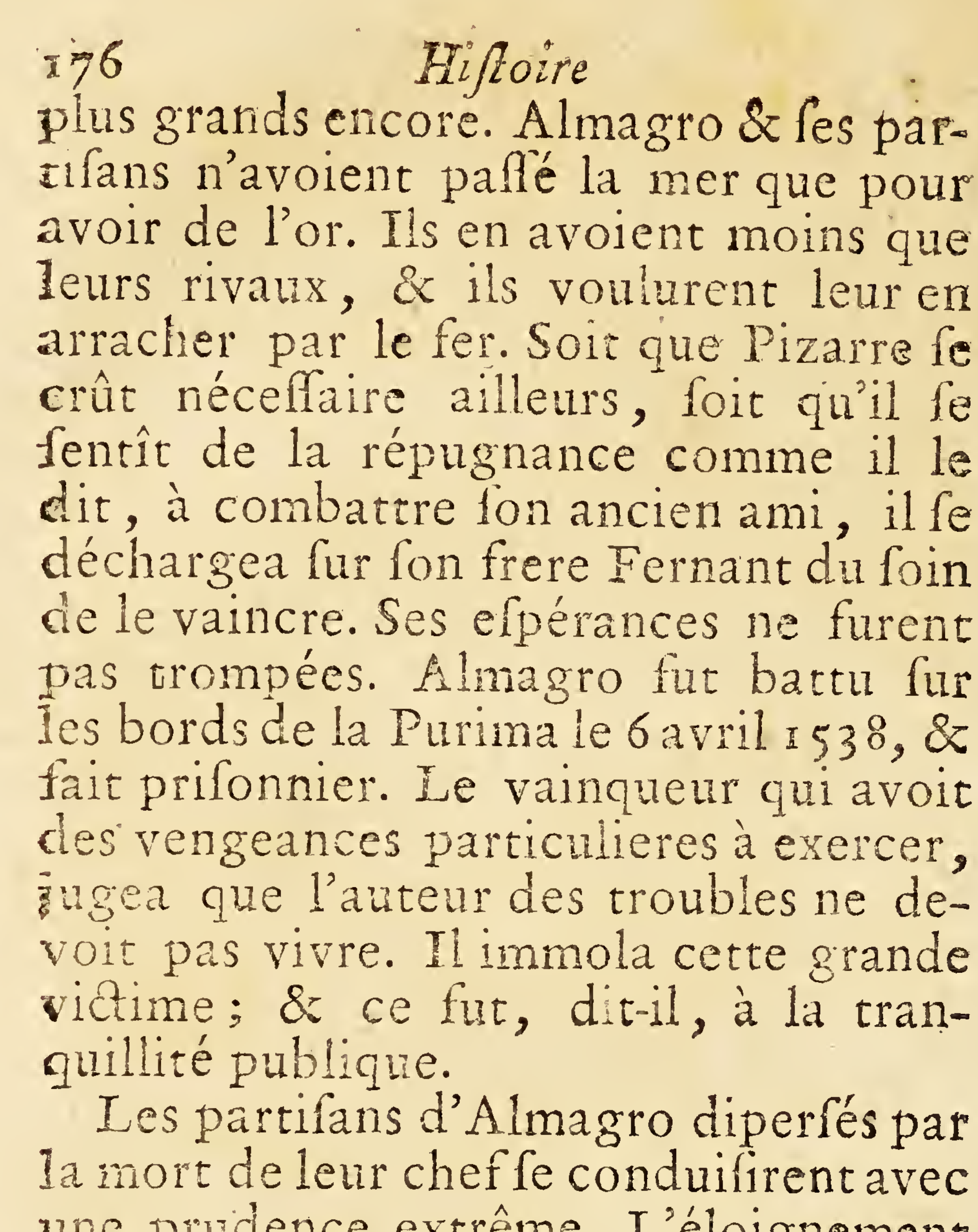
Les peuples poussés au désespoir se souleverent. Ils assiégerent à la fois Cusco & Lima ; mais ces malheureux ne purent tuer en différens combats que six cens de leurs ennemis ; & de nouveaux secours arrivant sans cesse à leurs tyrans, ils furent défaits par-tout. En peu de temps les Espagnols se trouverent dans le Pérou au nombre de trois mille arquebusiers, sans compter les piquiers, les arbalétriers, la cavalerie. Il fallut que les Péruviens subissent le joug, tel qu'il plut au vainqueur de l'imposer. Encore un moment de résistance, & peut-être ils étoient libres. Les conquérans avoient à terminer entr'eux des différens qui ne souffroient pas le partage de leurs forces.

La premiere nouvelle des succès de Pizarre n'avoit pas été plutôt portée à

Panama, qu'Almagro son associé principal étoit accouru avec de nouveaux aventuriers pour partager les trésors, les terres, l'administration du Pérou. Il y avoit dans cette prétention une justice que l'auteur de la découverte ne voulut point sentir. Dès-lors la jalousie & la haine s'emparerent de tous les cœurs. Il y eut deux chefs, deux partis, deux armées, & bien-tôt par un accommodement forcé, deux gouvernemens.

Du choc de ces factions devoient naturellement sortir des troubles d'un genre nouveau. Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie & dans l'anarchie. Un pouvoir illimité, & une liberté sans frein doivent avoir les mêmes suites. Le magistrat ne voit que des séditieux dans un peuple qui de son côté ne voit qu'un usurpateur. La raison est un instrument trop foible pour régler des prétentions si opposées. On remet la décision des droits à l'épée, & celui qui a les meilleures armes se trouve avoir la meilleure cause.

Quoique les intérêts qui divisoient les Espagnols dans le Pérou ne fussent pas de cette importance, ils se manifesterent par les mêmes éclats, par de



plus grands encore. Almagro & ses partisans n'avoient passé la mer que pour avoir de l'or. Ils en avoient moins que leurs rivaux, & ils voulurent leur en arracher par le fer. Soit que Pizarre se crût nécessaire ailleurs, soit qu'il se sentît de la répugnance comme il le dit, à combattre son ancien ami, il se déchargea sur son frere Fernant du soin de le vaincre. Ses espérances ne furent pas trompées. Almagro fut battu sur les bords de la Purima le 6 avril 1538, & fait prisonnier. Le vainqueur qui avoit des vengeances particulieres à exercer, jugea que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre. Il immola cette grande victime; & ce fut, dit-il, à la tranquillité publique.

Les partisans d'Almagro dipersés par la mort de leur chef se conduisirent avec une prudence extrême. L'éloignement de Fernand qui étoit passé en Europe, ou pour demander des récompenses, ou pour justifier sa sévérité, selon les dipositions qu'il trouveroit, paroissoit avoir étouffé dans leur ame tout ressentiment. On ne les voyoit occupés que du soin de gagner la bienveillance du distributeur des graces. A la faveur de cette confiance qu'ils avoient eu le bonheur d'inspirer, ils vécurent sans inquié-

tude, se rapprocherent insensiblement, & trouverent un point de réunion dans le fils d'un homme qu'ils n'avoient pas cessé un instant de pleurer. La mort de François Pizarre fut jurée d'une voix unanime.

Au jour marqué, c'étoit au mois de juin 1541, les conjurés traverserent en plein midi les rues de Lima. Ils avoient préféré la lumiere à l'obscurité de la nuit, pour en imposer à la multitude sur la justice de leurs projets, ou sur la justesse de leur mesures, & pour ôter jusqu'à l'idée de les faire avorter. Cette politique leur réussit, personne ne s'émeut; & le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats. Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues & dans les places est regardé comme ennemi & tombe sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont pleins de carnage, & ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de

l'ancien gouvernement eſt encore plus furieuſe que la haine, & la rend plus active, plus ſoupçonneuſe, plus implacable. L'image d'une place emportée d'aſſaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du ſpectacle d'horreur, qu'offrirent en ce moment des brigands qui reprenoient ſur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient fruſtrés.

Les jours qui ſuivent ces jours de carnage éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a ſervi par crainte ou par intérêt l'ennemi de ſa maiſon, eſt inhumainement proſcrit. On dépoſe les anciens magiſtrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les tréſors du prince, & la fortune de ceux qui ont péri ou qui ſont abſens, deviennent la proie de l'uſurpateur. Ses complices liés à ſon ſort par les crimes dont ils ſe ſont ſouillés, ſont forcés d'appuyer des entrepriſes qu'ils commencent à trouver exceſſives. Ceux d'entr'eux qui oſent laiſſer percer leur chagrin, ſont étouffés en ſecret ou périſſent ſur un échaffaud. Dans la confuſion où une révolution ſi peu attendue a plongé le Pérou, pluſieurs provinces reçoivent les loix du monſtre qui



s'est fait proclamer gouverneur dans la capitale, & il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche. Son armée livrée à l'esprit de vengeance & de pillage ne respire que le carnage & la destruction. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie si les talens militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro il avoit perdu son guide Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pieges qui lui sont tendus par Pedro Alvarès qui s'est mis à la tête du parti opposé au nouveau tyran. Il perd à débrouiller des ruses le temps qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonstances un événement que personne n'avoit pu prévoir vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fut plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran s'empresserent de le reconnoître. L'incertitude & la jalousie qui les avoient tenus trop long-temps épars,

ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro aussi décidé que s'il eut vieilli sous le casque, ne fit pas languir leur impatience. Ils les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent le seize septembre 1542, à Chapas avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire après avoir long-temps balancé, se décida sur la fin du jour pour le parti le plus juste. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languir dans de honteux supplices provoquoient les vainqueurs à les massacrer, criant en désespérés : *c'est moi qui ai tué Pizarre.* Leur chef fait prisonnier périt sur un échafaud.

Pendant que ces scenes d'horreur se passoient en Amérique, on s'occupoit en Europe des moyens de les terminer. Il n'avoit été pris aucune mesure pour les prévenir. Abandonné jusqu'alors au hasard, le Pérou n'avoit été soumis qu'à l'audience de Panama, trop éloignée pour veiller au maintien de l'ordre, trop peu accréditée pour faire respecter ses décrets. Il fut formé pour Lima un tribunal suprême qui devoit avoir le dépôt des loix ; & une autorité suffisante pour arrêter le mal, pour faire le bien. Blasco Nunnezvela qui le présidoit comme vice-roi, arriva en 1544 avec ses subalternes à sa destina-

tion, où il trouva tout dans une confusion horrible.

Il faut juger des révolutions que produisent les guerres civiles par la cause qui les fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie, l'instinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, si la faveur de leur cause leur donne la victoire, le calme qui succede à cette calamité passagere est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie, & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui a été le témoin & l'instrument de ces troubles, réunit plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme juste est devenu le plus fort, & chacun est étonné de se trouver à la place que lui avoit marqué la nature. Mais lorsque les guerres civiles ont une source impure; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager des dépouilles, la paix qui termine ces horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels prennent la place des juges qui les ont flétris, & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes ruinés par leur profusion & par leurs


débauches, insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les passions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage, on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage est souillé par le sang, l'adultere & le viol. La fureur brutale de la multitude se repaît dans la destruction, & se plaît à anéantir tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent en quelques heures les monumens de plusieurs siecles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hasards suspendent ces calamités; l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix qui subsiste nécessairement après tant d'orages est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paie, le peuple avide de nouveauté dans l'espérance d'un meilleur sort, ces matieres & ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou lorsque Nunnez s'y montra. Il falloit la changer. Il falloit adoucir des mœurs féroces, plier au joug, des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, réprimer une avidité insatiable, ramener à des principes d'équité l'injustice même, faire concourir au bien général ceux qui n'avoient connu que des intérêts particuliers, rendre citoyens des aventuriers qui avoient oublié jusqu'au nom de leur patrie, établir des propriétés où l'on n'avoit connu que la loi du plus fort, faire sortir l'ordre du sein du désordre même, convertir en un mot des monstres en hommes.

Un si grand ouvrage auroit exigé un génie profond, le talent de la conciliation, une patience inaltérable, des vues étendues, un caractere flexible, cent qualités qui se trouvent rarement réunies. Nunnez n'avoit aucun de ces avantages. La nature ne lui avoit donné que de la droiture, de la fermeté, de l'ardeur; & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus qui étoient presque des défauts dans la situation où on se trouvoit, il commença à remplir sa mission sans égard aux lieux, aux personnes, aux circonstances.

Contre l'opinion de tous les gens sages qui vouloient qu'on attendît de nouvelles instructions d'Europe, il publia les ordonnances qui portoient que les terres dont les conquérans s'étoient emparés, ne passeroient pas à leurs descendans, & qui faisoient décheoir de leurs possessions tous ceux qui avoient eu part aux troubles civils. Tous les Péruviens qui avoient été réduits en servitude par les moines, par les évêques, pas les membres du gouvernement, furent déclarés libres. Ceux qui appartenoient à d'autres maîtres devoient voir tomber leurs fers à la mort de leurs oppresseurs. On ne pouvoit plus les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun genre de travail sans les payer. Leur tribut étoit réglé. Les Espagnols qui voyageoient à pied étoient dépouillés du droit de prendre trois Indiens pour porter leur bagage, & ceux qui étoient à cheval du droit d'en prendre cinq. On déchargea les Caciques de l'obligation de fournir gratuitement au voyageur sa nourriture & celle de son cortege. D'autres établissemens tyranniques alloient subir la même proscription, & les peuples conquis se voyoient à la veille d'être mis sous la protection des loix qui modéreroient du moins les rigueurs du

droit de conquête, si elles n'en réparoient pas entiérement l'injustice ; mais il sembloit que le gouvernement Espagnol ne dût être malheureux que dans le bien qu'il tenteroit.

Un changement si peu attendu consterna ceux qui se voyoient arracher leur fortune, ceux qui perdoient l'espoir flatteur de transmettre la leur à leur postérité. Ceux mêmes qui n'étoient pas remués par cet intérêt, accoutumés à ne voir dans les Indiens que des instrumens & des victimes de leur avarice, étoient confondus qu'on pût avoir d'autres idées. De l'étonnement ils passerent à l'indignation, au murmure, à la sédition. Le vice-roi fut dégradé, mis aux fers, relégué dans une île déserte jusqu'à ce qu'on pût le faire passer en Espagne.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile qui l'avoit conduit jusqu'à la riviere des Amazones, & l'avoit occupé assez long-temps pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom & ses forces ne permirent pas de le refuser ; mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités



qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de son exil, & ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens prirent part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendarts du vice-roi, les autres sous ceux de Gonzale. Quinze à vingt mille de ces malheureux répandus dans chaque armée traînoient l'artillerie, applanissoient les chemins, portoient le bagage & s'égorgoient mutuellement. Ils avoient appris de leurs vainqueurs à être sanguinaires. Après des succès quelque temps variés, la fortune couronna la rebellion sous les murs de Quito, dans le mois de janvier de l'an 1545. Nunnez & la plupart des siens furent massacrés dans cette exécrable journée.

Tout étant ou paroissant fini, Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devoit faire à sa réception. Quelques officiers vouloient qu'on portât un dais sous lequel il marcheroit à la maniere des rois. D'autres par une flatterie encore plus outrée prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville & même quel-

ques maisons comme on le pratiquoit à Rome, lorsqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval précédé par ses lieutenans qui marchoient à pied. Il avoit à ses côtés quatre évêques. Les magistrats le suivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentissoit du son des cloches & de divers instrumens de musique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en déspote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eut été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le désiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes changerent ces dispositions. Ceux mêmes dont les intérêts étoient le plus liés avec ceux du tyran, soupiroient après un libérateur.

Il arriva d'Europe. Ce fut le licencié Pedro de la Gasca. L'escadre & les provinces des montagnes se déclarerent d'abord pour un homme revêtu d'une autorité légitime pour les gouverner. Tous ceux qui vivoient cachés dans des

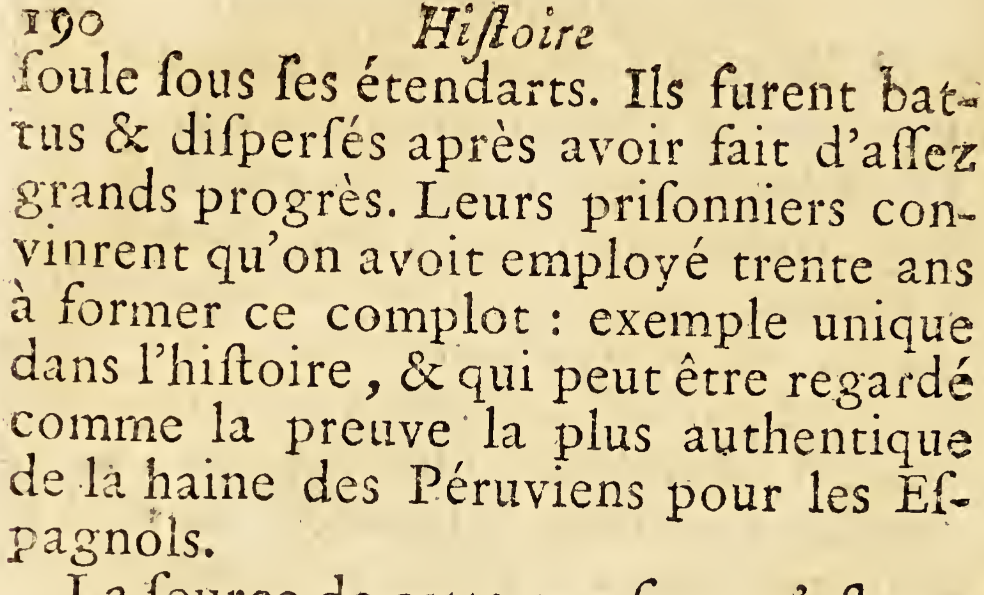


déſerts, des cavernes & des forêts, ſortirent de leurs aſyles pour ſe joindre à lui. Gonzale, qui ne voyoit de reſſource pour ſe ſoutenir que dans un grand ſuccès, prit la route de Cuſco dans la réſolution de combattre. Il rencontra l'armée royale à quelques lieues de cette place, & il l'attaqua le 9 de Juin 1548. Un de ſes lieutenans le voyant abandonné dès la premiere charge par ſes meilleurs ſoldats, lui conſeilla de ſe précipiter dans les bataillons ennemis, & d'y périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux ſe rendre & porter ſa tête ſur un échafaud. Carvajal plus capitaine & encore plus féroce que lui, fut écartelé. Ce furieux ſe vantoit en mourant d'avoir maſſacré de ſa main quatorze cens Eſpagnols & vingt mille Indiens.

Telle fut la derniere ſcene d'une tragédie dont tous les actes avoient été ſanglans. Le gouvernement fut aſſez modéré pour ne pas continuer les proſcriptions ; & le ſouvenir des maux horribles qu'on avoit ſoufferts, contint les Eſpagnols dans les bornes de la ſoumiſſion. Ce qui reſtoit de commotion dans les eſprits s'appaiſa inſenſiblement, comme l'agitation des vagues après une longue & terrible tempête.

A l'égard des Péruviens, on prit les mesures les plus cruelles pour les mettre dans l'impossibilité de remuer. Tupac Amaru héritier de leur dernier roi s'étoit réfugié dans des montagnes éloignées où il vivoit en paix. Il s'y vit si resserré par des troupes qu'on avoit envoyées contre lui, qu'il fut forcé de se rendre. Le vice-roi François de Tolede le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit pas commis, & pour lesquels on lui fit trancher la tête en 1571. Tous les autres descendans des Yncas eurent la même destinée, sous prétexte qu'ils avoient conspiré contre leurs vainqueurs. L'horreur de cet attentat excita une indignation si universelle, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau monde, que Philippe II crut devoir le désavouer; mais la politique atroce de ce Prince étoit si connue, que personne n'ajouta foi à cette démonstration de justice & d'humanité.

Depuis cette époque odieuse, il n'y a eu qu'un léger soulevement dans le Pérou. Un Indien de la province de Xauxa, qui se disoit du sang des Yncas, fut proclamé roi en 1742. Ses compatriotes qui se flattoient de recouvrer bientôt leur religion, leurs loix, leurs terres & leur gloire, se rangerent en



foule ſous ſes étendarts. Ils furent battus & diſperſés après avoir fait d'aſſez grands progrès. Leurs priſonniers convinrent qu'on avoit employé trente ans à former ce complot : exemple unique dans l'hiſtoire, & qui peut être regardé comme la preuve la plus authentique de la haine des Péruviens pour les Eſpagnols.

La ſource de cette averſion, n'eſt que trop connue. L'empire du Pérou avant d'avoir été ſubjugué par les Eſpagnols s'étendoit le long de la mer du ſud depuis le golphe de Guayaquil juſqu'au Chili ; & du côté de la terre il n'étoit borné que par cette fameuſe chaîne de montagnes qui, comme une grande arête ſortie de la terre magellanique, va ſe perdre dans le Mexique, pour unir, ce ſemble, les parties méridionales du continent de l'Amérique avec les ſeptentrionales. Il étoit beaucoup plus long que large. Son terrain qui étoit très-irrégulier peut être diviſé en trois claſſes.

Les principales cordillieres forment la premiere. La cime de celle qu'on nomme Cotolpaſci eſt élevée au deſſus de la ſuperficie de la mer de 3126 toiſes qui ſont un peu plus d'une lieue marine. C'eſt la plus grande hauteur connue ſur la terre. Le ſommet de ces montagnes

quoique ſituées ſous les tropiques eſt toujours couvert de neiges & pourtant rempli de volcans. Leur pente eſt plus ou moins rapide ; mais toujours d'une ſtérilité abſolue dans la partie qui avoiſine le degré de la congélation. Au deſſous on trouve quelquefois des plantes médecinales, & plus bas aſſez conſtamment des joncs qui ne ſont d'aucune utilité.

En deſcendant de ces montagnes, on en trouve d'autres moins conſidérables qui occupent le milieu du Pérou. Leur ſommet eſt communément froid, ſtérile, rempli de mines. Les valons qui les ſéparent ſont couverts de nombreux troupeaux, & ſemblent offrir à la culture les moiſſons les plus abondantes. On n'y éprouve guere que deux mois d'hiver, & dans les plus grandes chaleurs il ſuffit de paſſer du ſoleil à l'ombre pour ſe ſentir ſous une Zone tempérée. Cette alternative rapide de ſenſation n'eſt pas pourtant invariable dans un climat, qui par la ſeule diſpoſition du terrain change ſouvent d'une lieue à l'autre. Mais quel qu'il ſoit, on le trouve toujours ſain. Il n'y a point de maladie particuliere à ces contrées, & les nôtres ne s'y naturaliſent guere. Cependant un vaiſſeau d'Europe y apporta en 1719



une épidémie qui coûta la vie à beaucoup d'Eſpagnols & de Metis, & à plus de deux cens mille Indiens. Un préſent plus funeſte encore que ces peuples ont reçu en échange de leur or, c'eſt la petite vérole. Elle s'y manifeſta pour la premiere fois en 1588, & n'a ceſſé depuis d'y faire par intervalles des ravages inexprimables.

On n'eſt pas moins expoſé à cet horrible fléau ſur les côtes connues ſous le nom de vallées. Leur température n'eſt pas la même qu'on trouve ailleurs dans une égale latitude : elle eſt fort agréable ; & quoique les quatre ſaiſons de l'année y ſoient ſenſibles, il n'y en a aucune qui puiſſe paſſer pour incommode. L'hiver eſt la plus marquée : on en a cherché la cauſe dans les vents du pole auſtral, qui portent l'impreſſion des neiges & des glaces d'où ils ſont partis. Ils ne la conſervent en partie, que parce qu'ils ſoufflent ſous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. A la vérité ces vapeurs groſſieres ne s'élevent réguliérement que vers le midi, mais il eſt rare qu'elles ſe diſſipent. Le ciel demeure communément aſſez couvert, pour que ſi les rayons du ſoleil ſe montrent, ils ne puiſſent que foiblement modérer le froid.

Quelle que soit la cause d'un hiver si constant sous la Zone Torride, il est certain que les vallées couvertes de monceaux de sable sont absolument stériles dans un espace de plus de cent lieues, depuis Truxillo jusqu'à Lima. Le reste de la côte est moins sablonneux, mais il l'est encore trop pour être bien fertile. On n'y trouve des champs qu'on puisse appelle féconds que, dans les terres arrosées par les eaux qui tombent des montagnes. L'utilité des ruisseaux & des rivieres s'étendoit autrefois plus loin ; mais elle est réduite aux avantages d'une nature brute, depuis qu'on a laissé périr les canaux que les soins paternels des Yncas avoient creusés dans toutes les parties de leur empire, qui en avoient besoin ou qui en étoient susceptibles.

Les pluies pourroient contribuer à donner au sol la fertilité qui lui manque ; mais on n'en voit jamais dans le bas-Pérou. La physique a fait les plus grands efforts pour trouver la cause d'un phénomene si extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du sud-ouest qui regne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuse des montagnes dont le sommet est toujours couvert de neige ? Le pays situé en-



tre-deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve une température si égale que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais se condenser au point de se résoudre en eaux formelles. Aussi les maisons, quoique bâties seulement de brique crue ou de terre mêlée avec un peu d'herbe, durent-elles éternellement. Leur couverture est une simple natte posée horizontalement avec un doigt de cendre au dessus, pour absorber l'humidité du brouillard.

Les mêmes raisons qui empêchent qu'il ne pleuve dans les vallées, en écartent sans doute aussi les orages. Ceux de leurs habitans, qui n'ont jamais voyagé dans les montagnes, ignorent ce que c'est que le tonnerre & les éclairs. Leur frayeur est égale à leur étonnement la premiere fois qu'ils sont témoins hors de leur pays d'un spectacle si nouveau pour eux.

Mais ils ont à craindre un phénomene, bien plus dangereux, & qui laisse à sa suite des traces bien plus profondes dans l'imagination des hommes, que ne font la foudre & les ravages qui l'accompagnent. Les tremblemens de terre si rares ailleurs qu'il passe des générations entieres sur la terre sans en voir

un seul, sont si ordinaires dans les vallées du Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter comme une suite d'époques d'autant plus mémorables que leur fréquence n'en diminue pas la force. Il est peu d'endroits sur cette longue côte qui n'offrent des monumens épouvantables de ces affreuses secousses de la terre.

Le phénomene toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie qui tombe d'un nuage dissous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite & se trémousse en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancemens. Leur queue ni leurs ailes ne leur servent plus de rames ni de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers; soit que ce vertige de la nature, leur cause des éblouissemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & les facultés de maîtriser leurs mouvemens.

A ce fracas des airs se joint le murmure de la terre dont les cavités & les



antres ſourds gémiſſent comme autant d'échos. Les chiens répondent à ce preſſentiment d'un déſorde général par des hurlemens extraordinaires. Les animaux s'arrêtent court, & par un inſtinct naturel écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices les hommes fuyent de leurs maiſons, la terreur peinte ſur le viſage, & courent chercher dans l'enceinte des places publiques ou dans la campagne un aſyle contre la chûte de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténebres ſubites d'une nuit inattendue : tout ſe réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverſe tout, par les maux de l'imagination qui ſe trouble, ſe confond & perd dans la contemplation de ce déſordre l'idée & le courage d'y remédier.

Cependant croiroit-on qu'une terre ſi peu ſtable ſur ſes fondemens fut depuis long-temps habitée, & que le Pérou fut même plus peuplé que le Mexique, & ſon Empire d'une antiquité plus conſtatée. Au milieu de ces horreurs de la nature qui ſembloient ne devoir faire que des tyrans ou des eſclaves également féroces & farouches, il fut toujours régi par des princes qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des mo-

deles de bonté. Ses loix étoient paternelles, & sa religion pleine d'humanité. Une institution très-sage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute seroit puni légérement, mais que son pere en seroit responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs. L'oisiveté étoit punie comme la source du crime, & des-lors comme le plus grand des crimes. Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler étoient nourris par le public, mais à la charge de préserver les terres ensemencées du dégât des oiseaux. Les guerres étoient rares, on n'en vit point de meurtrieres, ni d'opiniâtres; & les armées les plus nombreuses ne passoient jamais cinquante mille hommes. Cette conduite qui ne se démentit dans aucune circonstance, doit faire présumer que les hommes s'étoient prodigieusement multipliés dans le pays des Yncas. On en a d'ailleurs la démonstration.

Elle est sensible dans les ruines des temples, des forteresses, des acquéducs, des chemins publics que les Péruviens avoient construits; dans les monumens qui attestent que ce peuple sage avoit couvert de ses nombreuses colonies, toutes les provinces qu'il avoit

conquises ; dans ce nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'état sa subsistance. Il est évident que tant de léviers & de bras employés à mouvoir la machine, supposent une population immense, pour nourrir des productions de la terre une classe si nombreuse de ses habitans qui ne la cultivoient pas.

Par quelle fatalité le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui plus désert que le Mexique ? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les destructeurs de la mer du sud brigands sans naissance, sans éducation, & sans principes commirent d'abord plus d'atrocités que ceux de la nouvelle Espagne. La métropole tarda davantage à donner un frein à leur férocité nourrie continuellement par les guerres civiles, longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un systême suivi d'oppression dont il convient de suivre la marche, quelque horreur qu'elle nous inspire.

Les Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs possessions comme l'avoient été les Mexicains. On leur laissa seulement en commun une partie des terres, qui du temps des Yncas étoient consacrées aux besoins publics. Elles ont

été diminuées successivement par les usurpations des gens puissans & surtout des moines. Les productions de celles qui leur restent pour l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves & des orphelins ne sont pas plus respectées. Elles passent la plupart dans les greniers de leurs oppresseurs.

La liberté des Indiens eut la même destinée que leurs propriétés. Ceux qui furent esclaves du gouvernement, & qu'on employa aux travaux inséparables des nouveaux établissemens, furent mal nourris, mal vêtus. Lorsqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils furent accordés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un service de six mois après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes, mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuelle une servitude passagere. Le traitement réglé pour ces malheureux étoit insuffisant. On les tenta par des avances que leur besoin leur fit accepter. Dés-lors ils se trouverent la plupart engagés pour leur vie, parce qu'ils n'avoient droit de se retirer qu'après avoir payé les dettes qu'ils avoient contractées, ce que leur pauvreté les mettoit hors

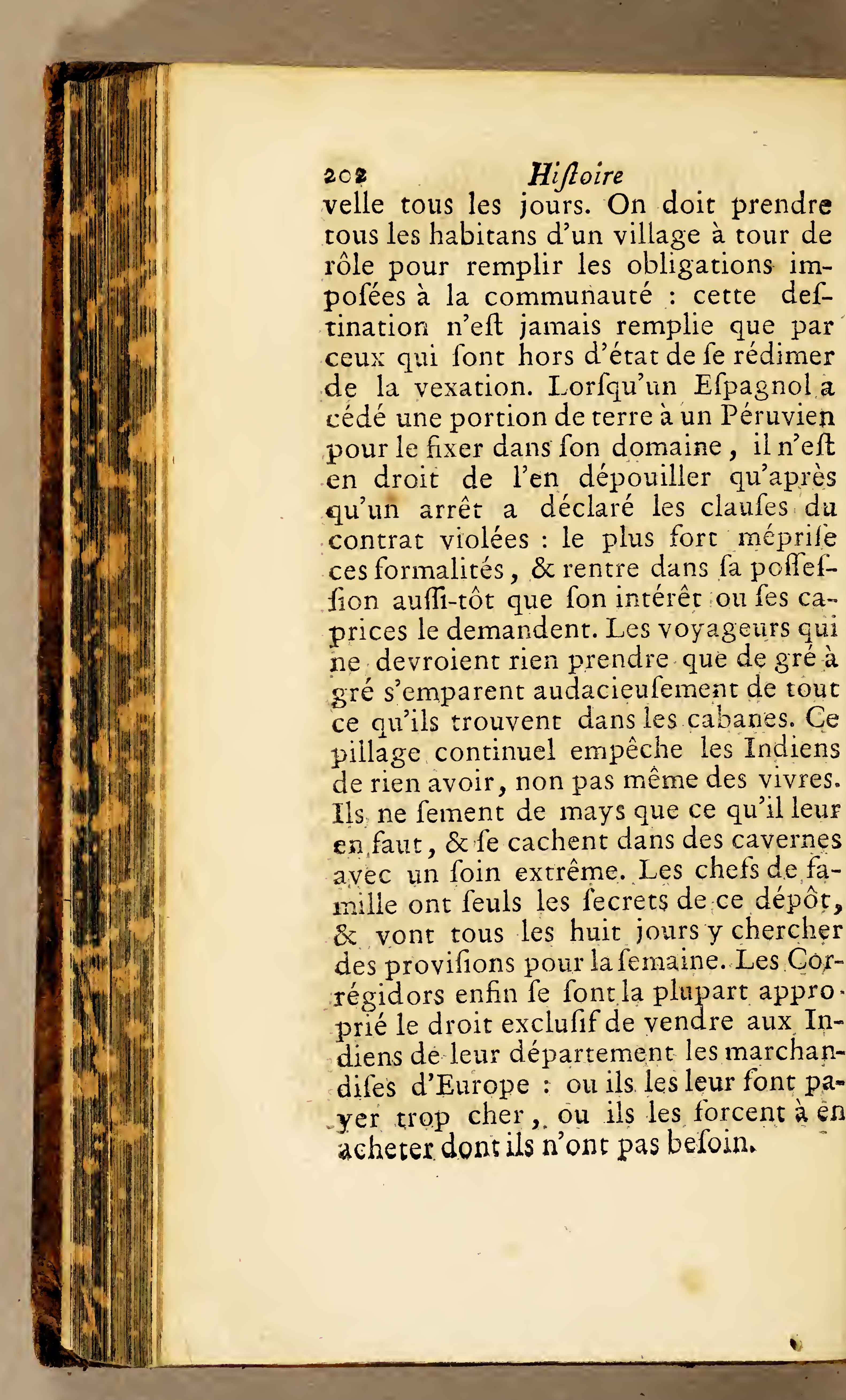


d'état de faire. La tyrannie fut poussée plus loin contre ces sortes de débiteurs insolvables qui avoient une famille. On les mit en prison. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfans se firent leur caution, & ce furent autant de nouveaux esclaves. C'est ainsi que le joug fut perpétué. L'unique considération qui auroit pu servir de frein à cette barbarie, c'est que pendant qu'on avoit ces Indiens, on n'en pouvoit pas avoir d'autres; mais c'étoit toujours un grand avantage de conserver des hommes qu'on avoit formés selon ses besoins, les manufacturiers sur-tout qu'il eût été toujours difficile, souvent impossible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la couronne tomboient la plupart dans la servitude de la maniere que nous venons de dire, ceux qui avoient été réduits en commande au temps de la conquête, étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fût en droit d'exiger d'eux qu'un tribut qu'il partageoit avec le fisc, il s'arrogeoit tout leur travail. La tyrannie fut poussée si loin qu'elle réveilla le gouvernement. Il a successivement supprimé toutes ces autorités particulieres, il n'en restoit plus

en 1750. Cependant les Indiens que ce nouvel arrangement sembloit rendre libres, n'ont fait que changer de fers. On les a destinés à remplir le vuide des *Mitayos* ou Indiens royaux, qui ont péri au service de ceux auxquels on les accordoit, & leur sort devient tous les jours le même.

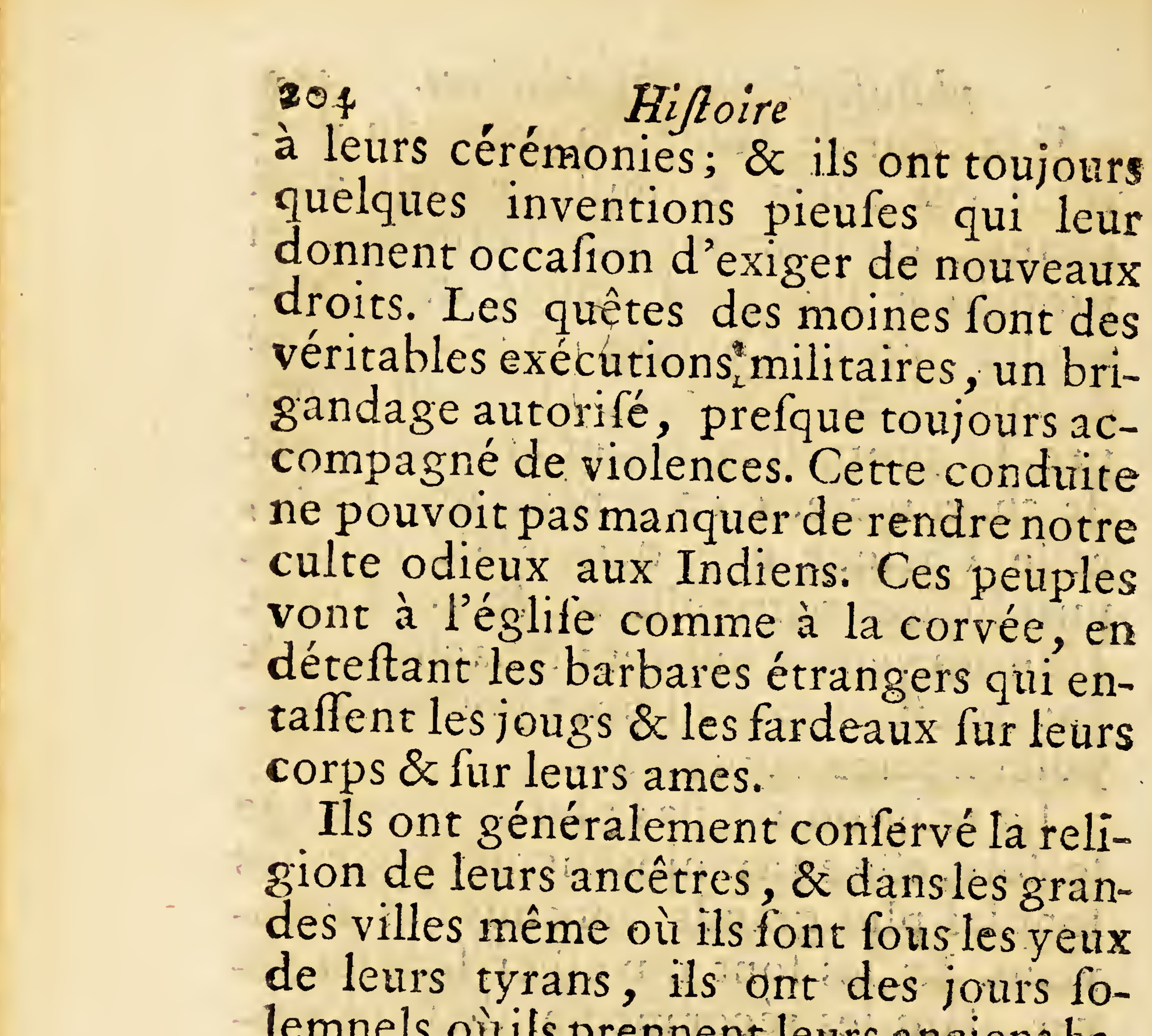
Indépendamment de cette oppression méthodique & autorisée qui porte sur toute la nation, il y a mille cruautés de détail dont l'humanité n'est pas moins révoltée. Il est défendu formellement par la loi de forcer les Péruviens à travailler aux mines souterraines, & il n'y a point de mineurs qui avec du crédit ou des sacrifices d'argent, ne puissent les y réduire. Ces malheureux sont condamnés à payer cinq piastres de capitation, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans dans la plus grande partie du Pérou : les fermiers exigent ce tribut énorme au delà du terme fixé, l'exigent même deux fois dans un an, lorsque la quittance a été égarée. Tout propriétaire de terre qui a fait périr un Indien en l'excédant de travail, ou en le laissant manquer du nécessaire, en doit perdre un de son privilege ; & il n'y a pas peut-être deux exemples de cette légere punition pour un crime qui se renou-



velle tous les jours. On doit prendre tous les habitans d'un village à tour de rôle pour remplir les obligations imposées à la communauté : cette destination n'est jamais remplie que par ceux qui sont hors d'état de se rédimer de la vexation. Lorsqu'un Espagnol a cédé une portion de terre à un Péruvien pour le fixer dans son domaine, il n'est en droit de l'en dépouiller qu'après qu'un arrêt a déclaré les clauses du contrat violées : le plus fort méprise ces formalités, & rentre dans sa possession aussi-tôt que son intérêt ou ses caprices le demandent. Les voyageurs qui ne devroient rien prendre que de gré à gré s'emparent audacieusement de tout ce qu'ils trouvent dans les cabanes. Ce pillage continuel empêche les Indiens de rien avoir, non pas même des vivres. Ils ne sement de mays que ce qu'il leur en faut, & se cachent dans des cavernes avec un soin extrême. Les chefs de famille ont seuls les secrets de ce dépôt, & vont tous les huit jours y chercher des provisions pour la semaine. Les Corrégidors enfin se sont la plupart approprié le droit exclusif de vendre aux Indiens de leur département les marchandises d'Europe : ou ils les leur font payer trop cher, ou ils les forcent à en acheter dont ils n'ont pas besoin.

Si la cour de Madrid a prétendu prevenir ces excès & mille autres aussi crians, en donnant aux Péruviens un protecteur Espagnol obligé de les défendre, & un Cacique du pays chargé de suivre leurs affaires, elle s'est trompée. Le protecteur reçoit annuellement de chacun d'eux en général une réale, & le Cacique une demi-réale dans sa jurisdiction particuliere, & voilà tout. L'un les vend à qui veut les acheter, & l'autre est trop avili pour pouvoir s'opposer à cette oppression.

La religion n'a pas plus de force que les loix, elle en a moins encore. Les curés sont les plus grands ennemis des Péruviens. Ils les font travailler sans les payer, sans les récompenser de leurs peines, & les accablent de coups pour les sujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque au catéchisme ou même s'il y arrive tard, il en est sur le champ puni; & les coups de bâton sont la correction paternelle qu'infligent ces pasteurs. On n'ose les aborder sans quelques présens. Ils ont laissé à leurs paroissiens celles de leurs anciennes superstitions qui sont utiles à l'église, comme la coutume de porter beaucoup de vivres sur le tombeau des morts. Les curés fixent un prix arbitraire


à leurs cérémonies; & ils ont toujours quelques inventions pieuſes qui leur donnent occaſion d'exiger de nouveaux droits. Les quêtes des moines ſont des véritables exécutions militaires, un brigandage autoriſé, preſque toujours accompagné de violences. Cette conduite ne pouvoit pas manquer de rendre notre culte odieux aux Indiens. Ces peuples vont à l'égliſe comme à la corvée, en déteſtant les barbares étrangers qui entaſſent les jougs & les fardeaux ſur leurs corps & ſur leurs ames.

Ils ont généralement conſervé la religion de leurs ancêtres, & dans les grandes villes même où ils ſont ſous les yeux de leurs tyrans, ils ont des jours ſolemnels où ils prennent leurs anciens habillemens, où ils portent dans les rues les images du ſoleil & de la lune. Quelques-uns d'entreux repréſentent une tragédie dont le ſujet eſt la mort d'Athualpa. L'auditoire qui commence par fondre en larmes entre enſuite dans une eſpece de fureur. Il eſt rare que dans ces fêtes il n'y ait quelque Eſpagnol de tué. Peut-être un jour cette tragédie finira-t-elle par le maſſacre de toute la race des meurtriers d'Athualpa; & les prêtres qui le ſacrifierent ſeront à leur tour les victimes de tout le ſang

qu'ils ont fait verser sur l'autel d'un dieu de paix, ou plutôt de l'avarice & de l'ambition.

Les Péruviens sont d'ailleurs un exemple de ce profond abrutissement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés dans une indifférence stupide & universelle. Eh! que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'esclavage le plus avilissant a ôté tout sentiment de grandeur & de gloire? Les richesses que leur pays leur a données ne les tentent point; le luxe où la nature les invite n'a point d'attrait pour eux. C'est la même insensibilité pour les honneurs. Ils sont comme l'on veut, sans chagrin ni préférence, Caciques ou *Mitayos*, l'objet de la considération ou de la risée publique. Ils ont perdu tous les ressorts de l'ame. Celui même de la crainte est souvent sans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent, ils dansent : voilà tous leurs plaisirs quand ils peuvent y oublier leurs malheurs. La paresse est leur état d'habitude. Une forte récompense ne peut obtenir d'eux la plus légere fatigue. *Je n'ai pas faim*, disent-ils à qui veut les payer pour travailler.

C'eſt la condition de preſque tous les peuples qui n'ont pas de propriété. Dans les pays chauds où l'on vit à peu de frais, où la terre donne beaucoup & demande peu, quiconque ne peut que vivre ſans rien poſſéder, ſe repoſe & mendie, on ne travaille ni pour le lendemain ni pour une poſtérité. Le vice général des mauvais gouvernemens, & ils le ſont preſque tous, eſt dans le code de légiſlation ſur la propriété. Ou il n'en faut point du tout, ou il faut le plus grand équilibre dans cette balance ſociale. Mais de toutes les ſociétés la plus deſtructive & la moins durable, eſt celle d'une nation compoſée de propriétaires oiſifs, & d'eſclaves pauvres & ſurchargés. Ce n'eſt bientôt qu'une fainéantiſe générale : cruautés, gibets & tortures d'une part; haines, poiſons & ſoulevemens de l'autre ; ruine & deſtruction des deux; dépériſſement & diſſolution de la ſociété.

Celle du Pérou fut réduite à un tel état de dépopulation qu'il fallut y ſuppléer par l'achat d'une race étrangere ; mais ce ſupplément imaginé par le rafinement de la barbarie Européenne, eſt encore trop cher pour avoir été de quelque ſoulagement à l'inhumanité qui l'emploie dans le pays des Yncas. Elle

n'en retire pas tout le profit qu'elle s'en proposoit. Le gouvernement y a su mettre obstacle par les monopoles & les taxes qu'il imposa de tout temps sur les vices comme sur les vertus, sur l'industrie & la paresse, sur les bons & les mauvais projets, sur le droit d'exercer des vexations & la permission de s'y soustraire, sur la faculté de pouvoir faire exécuter les loix & les privileges, de les enfreindre ou les éluder. Indépendamment des droits excessifs mis sur l'introduction des negres dans le Pérou, il a fallu les recevoir d'un privilege exclusif, d'une main étrangere ; les faire arriver à travers des mers immenses, des climats mal-sains, soutenir la dépense de plusieurs débarquemens & embarquemens. La nécessité plus forte que les obstacles a cependant plus multiplié cette espece d'hommes au Pérou qu'au Mexique : les Espagnols s'y trouvent aussi en bien plus grand nombre, & voici pourquoi.

Au temps des premieres conquêtes, lorsque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des Yncas avoit une plus grande réputation de richesse que la nouvelle Espagne, & il en vint en effet pendant long-temps plus de trésors. La passion de les partager devoit y at-



tirer, & y attira réellement un plus grand nombre de Caſtillans. Quoiqu'ils y fuſſent tous ou preſque tous paſſés, avec l'eſpoir de venir jouir dans leur patrie de la fortune qu'ils y auroient faite, ils ſe fixerent la plupart dans la colonie. Ils furent déterminés à ce parti par la douceur du climat, par la ſalubrité de l'air, par la bonté des denrées, avantages que le Mexique n'offroit pas également. Il n'oppoſoit pas non plus les mêmes difficultés au retour, & ne permettoit pas d'eſpérer une auſſi grande indépendance qu'un pays infiniment plus éloigné de la métropole.

Cuſco attira d'abord les conquérans en foule. Ils trouverent une ville immenſe, ſituée à cent dix lieues de la mer dans un terrain fort inégal, & ſur le penchant de pluſieurs collines dont le voiſinage n'offroit pas d'emplacement plus commode. Cette capitale auſſi ancienne que l'empire, n'avoit été d'abord qu'un amas de cabanes, telles qu'on les trouve par-tout parmi les ſauvages ; mais elle s'étoit étendue & embellie avec le temps. Aux paliſſades avoient ſuccédé des murs de terre qui avoient été remplacés par des matériaux plus ſolides. Les Péruviens ne s'aviſerent jamais à la vérité de faire cuire dss briques ni des tuiles,

quoiqu'ils en eussent la matiere sous leur main ; mais ils exécuterent les choses moins commodes & plus difficiles. Le spectacle des torrens qu'ils voyoient se creuser un lit dans les rochers, leur donna vraisemblablement l'idée de se passer de fer pour tailler les pierres les plus dures. Avec des haches de caillou & un frottement opiniâtre, ils parvinrent à les bien équarrir, à les rendre paralleles, de même hauteur, & à les joindre parfaitement sans aucune apparence de ciment. Mais les cailloux tranchans n'avoient pas autant de prise & d'activité sur le bois que sur la pierre. Ces mêmes hommes qui travailloient le granit, qui foroient l'éméraude, ne surent jamais assembler une charpente par des mortaises, des tenons & des chevilles. Elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de paille soutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. Ils n'avoient jamais qu'un étage ; ils ne prenoient du jour que par la porte, & on n'y voyoit point cette suite de pieces qui forment nos appartemens. Ce n'étoient que des chambres détachées & séparées les unes des autres sans communication.

La magnificence de ce qu'on appelloit les palais du souverain, des princes de son sang, des grands de son empire, consistoit dans l'abondance de métaux prodigués par leur ornement. On distinguoit sur-tout le temple du soleil, dont les murailles étoient incrustées ou lambrissées d'or & d'argent, ornées de diverses figures, & chargées des idoles de tous les peuples que les Yncas avoient éclairés & soumis. Des moines libertins & fainéans ont prostitué ces riches métaux à d'autres superstitions ; remplacé les préjugés utiles du climat, par des préjugés destructeurs ; des erreurs naturelles & analogues au génie des habitans, par des dogmes étrangers, absurdes, ennemis de l'esprit humain, & contraires à toute société. Par une suite de cette fatalité qui bouleverse l'univers, les mers, la terre, les empires, les nations, & jette successivement autour du globe, la lumiere des arts & les ténebres de l'ignorance, transplante les hommes & les opinions communes, comme les vents & les courans poussent les poissons & les herbes marines sur les côtes, des moines bizarrement fastueux, énervés à la fois de paresse & de volupté, dorment insolemment sur les cendres des

vertueux Yncas, au milieu d'un empire autrefois fortuné ſous ſes légiſlateurs. Cette profanation n'empêche pas que les Péruviens qui déteſtent en général la ſéjour des villes, parce qu'elles ſont habitées par des Eſpagnols, ne ſe fixent volontiers à Cuſco. Ils aiment encore à voir le lieu reſpectable d'où partoient les ſaintes loix qui rendoient heureux leurs ancêtres. Ce ſouvenir leur inſpire de la fierté, & on les trouve moins abrutis ſur ce théâtre célebre que dans le reſte de l'empire.

Au nord de la place étoit une forteresse dont les ruines cauſent encore de l'étonnement. On ne comprend pas comment, ſans outils de fer & ſans machine, les Péruviens avoient pu tirer de ſi grandes pierres de la carriere, les tranſporter dans les lieux où elles avoient été employées, & les faire arriver à une ſi grande élévation. Les ouvrages intérieurs de cette ſuperbe citadelle ſont preſque entiérement détruits; mais ſes dehors très-bien conſervés feront regretter dans tous les temps qu'un peuple capable de ſi grandes choſes ait été exterminé.

A quatre lieues de cette fortereſſe eſt une vallée délicieuſe, où les Yncas & les grands de l'Empire avoient leurs mai-

ſons de campagne. Leurs débris ne permettent pas de douter qu'elles n'euſſent de l'étendue & de l'agrément On y voyoit des bains dont les cuves & les tuyaux étoient d'or ou d'argent; des jardins remplis d'arbres avec des fleurs d'argent & des fruits d'or, où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; des champs de mays dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or. Si l'imagination n'ajoute rien à la vérité, quelle multitude d'arts & d'inventions le génie des Péruviens avoit créée, avant d'élever les plus riches métaux de la terre à ce degré de ſoupleſſe & de fécondité par l'imitation! Ce ſéjour enchanté conſerve ſi bien ſa réputation, que les plus riches habitans de Cuſco croient qu'il manque quelque choſe à leur bonheur, lorſqu'ils ne peuvent pas s'y procurer quelque portion de terre. Les malades y vont ordinairement chercher la ſanté, & il eſt rare qu'ils ne l'y trouvent.

Comme ce n'étoit pas le ſoin de leur conſervation qui occupoit les Eſpagnols dans les premiers temps, ils n'eurent pas plutôt pillé les richeſſes immenſes accumulées à Cuſco depuis quatre ſiecles, qu'ils partirent en grand nombre en 1534 ſous les ordres de Sé-

bastien de Belalcazar pour la ruine de Quito. Les autres villes de l'empire furent parcourues avec le même esprit de ravage; & par-tout les citoyens & les temples furent dépouillés.

Ceux des conquérans qui ne se fixerent pas dans les établissemens qu'ils trouvoient formés, bâtirent des villes sur les côtes. Il n'y en avoit point. La stérilité du sol n'avoit pas permis aux Péruviens de s'y multiplier beaucoup; & ils n'avoient pas été invités à y venir du fond des terres, parce qu'ils naviguoient fort peu. Paita, Truxillo, Callao, Pisco, Arica furent les rades que les Espagnols jugerent les plus convenables pour les communications qu'ils vouloient avoir entr'eux & avec la métropole. Ces nouvelles cités prospérerent en raison de leur position.

Celles qu'on éleva depuis dans l'intérieur du pays ne furent point placées dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moissons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux & sain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux si bien cultivés jusqu'alors par des peuples nombreux & florissans, n'attirerent pas un seul regard. Bientôt ils ne présenterent que le tableau déplorable d'un désert affreux, & cette confu-



sion plus triste & plus hideuse que ne devoit l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. Le voyageur conduit par le hasard ou la curiosité dans ces plaines désolées, douta d'abord d'une ancienne prospérité que tant de ruines attestoient à ses yeux. Son cœur se refusoit à l'idée des crimes & des horreurs dont il voyoit les traces dans les restes de la dévastation; mais il ne put s'empêcher d'en abhorrer les barbares & sanguinaires auteurs, en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes, mais à la stupide & vile cupidité de l'argent, qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles, une si grande population.

Cette soif insatiable de l'or, sans égard aux subsistances, à la sureté, à la politique, décida seul de l'emplacement des établissemens nouveaux. Quelques-uns se sont soutenus. Plusieurs sont tombés; il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la progression, la décadence; pour tout dire, le sort des mines auxquels ils étoient subordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de se procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guere vécu jusqu'alors que de mays, de fruits & de légumes

où il n'entroit d'autre assaisonnement que du sel & du piment. Leurs liqueurs composées de différentes racines étoient plus variées. La Chicha étoit la plus commune. C'est du Mays trempé dans l'eau & retiré du vase, lorsqu'il commence à pousser son germe. On le fait sécher au soleil, puis un peu rôtir, & enfin moudre. La farine bien pêtrie est mise avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne se fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus long-temps. Le grand inconvénient de cette boisson qui prise avec peu de modération, énivre surement, est de ne pouvoir pas se conserver plus de huit jours sans s'aigrir. Son goût est agréable, & ressemble assez à celui du cidre. Elle est rafraîchissante, elle est nourrissante, elle est apéritive. On lui attribue l'avantage qu'ont les Indiens de n'être jamais sujets à des suppressions d'urine.

Les conquérans ne s'accommoderent ni des boissons, ni de la nourriture du peuple vaincu. Ils firent venir de l'ancien monde des ceps de vigne, qui se multiplierent bien-tôt assez dans les sables de la côte à Ica, à Pisco, à Nasca, à Moquequa, à Truxillo pour fournir les vins & les eaux de vie nécessaires à

la colonie. Les oliviers réussirent encore mieux, & donnerent une grande abondance d'huiles fort supérieures à celles de la métropole. Les autres fruits furent transplantés avec le même succès. Le sucre réussit en particulier si bien, qu'il n'y en a point dans l'univers qu'on puisse comparer à celui qui croît dans ces lieux où il ne pleut jamais. L'intérieur du pays cultiva le froment & l'orge; & on vit bientôt au pied des montagnes tous nos quadrupedes naturalisés.

C'étoit un grand pas de fait, mais il en restoit un plus grand à faire. Après avoir pourvu à une subsistance meilleure & plus variée, les Espagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette supériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir seul des animaux domestiques qui lui servoient à cet usage, le Lama & le Paco. Le Lama est un animal haut de quatre pieds, & long de cinq ou six; mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un museau allongé, & les levres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la machoire supérieure. Il a les pieds fourchus comme

me le bœuf, mais aidés d'un éperon en arriere qui lui sert à s'accrocher dans les endroits escarpés où il aime à grimper. Une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs & sous le ventre, fait partie de son utilité. Le mâle a cela de singulier, que par la conformation & la position de son membre, il pisse en arriere. Quoique très-lascif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle qui se prosterne pour le recevoir l'invite par ses soupirs ; ils sont quelquefois un jour entier à gémir, à gronder, sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainsi plusieurs de nos animaux domestiques enchaînés, domtés, forcés, & contraints dans les mouvemens & les sensations les plus libres, perdent en de vains efforts dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne supplée pas par les soins & les secours d'un attention économique à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du Lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits, & communément un seul qui suit sa mere en naissant. Son accroissement est prompt, & sa vie assez courte. A trois ans il se reproduit, conserve sa vigueur jusqu'à douze, puis dépérit jusqu'à quinze, usé par le travail.

On emploie les lamas comme les mulets, à transporter sur le dos des charges qui vont depuis le poids de cent cinquante livres, jusqu'à deux cens cinquante. Ils marchent lentement, d'un pas grave & ferme, mais assuré, faisant quatre ou cinq lieues par jour dans des pays impraticables pour les autres animaux, descendant des ravines & gravissant des rochers, où les hommes ne peuvent les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent deux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naissent, doux & flegmatiques, mesurés & prudens comme les Américains. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baissent le corps, avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sifflet de leur conducteur, ils se relevent avec la même attention & marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, même en dormant, appuyés sur la poitrine & les pieds repliés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces; mais quand ils sont excédés ou qu'ils succombent sous le faix, il est inutile de les harceler & de les frap-

per : ils s'obstinent jusqu'à se tuer, se frappant la tête à droite & à gauche contre terre. Jamais ils ne se défendent des pieds ni des dents ; & dans la fureur de l'indignation, ils se contentent de cracher à la face de ceux qui les insultent, une espece de salive que la colere rend âcre & mordicante au point de faire des empoules sur la peau.

Le paco est au lama, ce que l'âne est au cheval, une espece succursale, plus petite avec des jambes plus courtes, un muffle plus ramassé ; mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama ; fait comme lui à porter des fardeaux, mais plus obstiné dans ses caprices, peut-être parce qu'il est plus foible.

Les lamas & les pacos sont d'autant plus utiles à l'homme que leur service ne lui coûte rien. Leur fourrure épaisse leur tient lieu de bât, le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant suffit à les nourrir, & leur fournit une salive abondante & fraîche qui les dispense de boire.

Parmi les lamas il y en a d'une espece sauvage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus légers que les lamas domestiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couvert d'une laine courte & de couleur fauve.

Quoique libres, ils aiment à ſe raſſembler en troupe quelquefois de deux ou trois cens. S'ils voient un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Enſuite ſoufflant des narines & henniſſant, ils courent tous enſemble au ſommet des montagnes. Ces animaux cherchent le nord, voyagent dans les glaces, ſéjournent un peu au deſſus des neiges, craignant la chaleur des terres baſſes; vigoureux & nombreux dans les Sierras, qui ſont les hauteurs des Cordillieres; chétifs & rares dans les landes qui ſont au bas des montagnes. Quand on en fait la chaſſe pour avoir leur toiſon, s'ils gagnent leurs rochers, les chaſſeurs ni les chiens ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, eſpece ſauvage de pacos, aiment encore plus la hauteur des montagnes, la neige & la glace. Elles ont une laine plus longue, plus touffue, & beaucoup plus fine que celle des guanacos. Elle eſt d'une couleur de roſe ſeche, & tellement fixée par la nature, qu'elle ne peut s'altérer dans les mains qui mettent la laine en œuvre. Ces animaux ſont ſi timides, que la frayeur même les livre au chaſſeur. Les hommes les entourent & les pouſſent dans des défilés, à l'iſſue deſquels on a ſuſpendu des mor-

ceaux de drap ou de linge ſur des cordes élevées de trois à quatre pieds. Ces lambeaux, agités par le vent, leur font tant de peur qu'elles reſtent attroupées & ſerrées l'une contre l'autre, ſe laiſſant tuer plutôt que de s'enfuir. Mais s'il ſe trouve parmi les vigognes quelque guanaco qui, plus hardi, ſaute par deſſus les cordes, elles le ſuivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale, & ſur-tout aux plus hautes Cordillieres, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abaiſſent conſidérablement. On a tenté de les naturaliſer en Europe, mais ils y ont tous péri. Les Eſpagnols, ſans penſer que ces animaux, au Pérou même, cherchoient le froid, les ont tranſportés dans les plaines brûlantes de l'Andalouſie. Ces eſpeces auroient peut-être réuſſi au pied des Alpes ou des Pyrenées. Cette conjecture de M. de Buffon, à qui nous devons tant de conſidérations utiles & profondes ſur les animaux, eſt digne de l'attention des hommes d'état, que la philoſophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas eſt bonne à manger quand ils ſont jeunes. La peau des vieux ſert aux Indiens de chauſſure, aux

Espagnols pour des harnais. Les guanacos peuvent aussi se manger ; mais les vigognes ne sont recherchées que pour leur toison, & pour les bézoards qu'elles produisent.

En général, la laine des lamas, des pacos, des guanacos, des vigognes, étoit utilement employée par les Péruviens avant la conquête. Cusco en fabriquoit pour l'usage de la cour des tapisseries où on voyoit des fleurs, des oiseaux, des arbres assez bien imités. Elle servoit ailleurs à faire des mantes qui couvroient tout le corps par dessus une chemise de coton. On les retroussoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agraffes d'or & d'argent ; leurs femmes avec des épingles de ces mêmes métaux ornées d'émeraudes, & le peuple avec des épines. Les mantes des gens considérables dans les pays chauds étoient de toile, de coton assez fine & teinte de plusieurs couleurs. Les gens du commun sous le même climat, n'avoient pour tout vêtement qu'une ceinture tissue de filemens d'écorces d'arbre, qui couvroit dans les hommes & dans les femmes, ce que la pudeur défend de montrer.

Après la conquête, on obligea tous les Indiens à s'habiller. Comme l'op-

pression sous laquelle ils gémissoient ne leur permettoit pas de suivre leur ancienne industrie, ils eurent recours à de mauvais draps d'Europe qu'on leur faisoit payer fort cher. Lorsque l'or & l'argent qui avoient échappé à la rapacité des conquérans eurent été épuisés, on pensa à rétablir les manufactures nationales. Elles furent interdites quelque temps après, à cause du vuide qu'elles occasionoient dans les exportations de la métropole. L'impossibilité où se trouverent les Péruviens d'acheter des étoffes étrangeres, & de payer leur tribut, fit consentir au bout de dix ans à leur renouvellement. Elles n'ont pas discontinué depuis, & se sont perfectionnées, autant qu'une tyrannie continuelle a pu le permettre.

On fabrique à Cusco & sur son territoire avec de la laine de vigogne, des bas, des mouchoirs de poche, des écharpes pour couvrir le cou & l'estomac dans les pays froids. Ces ouvrages seroient plus multipliés si l'esprit de destruction n'avoit pas porté sur les animaux comme sur les hommes. La même laine mêlée avec la laine extrêmement dégénérée de l'Europe, sert à faire des tapis & d'assez beaux draps. Les matieres inférieures sont employées en cou-

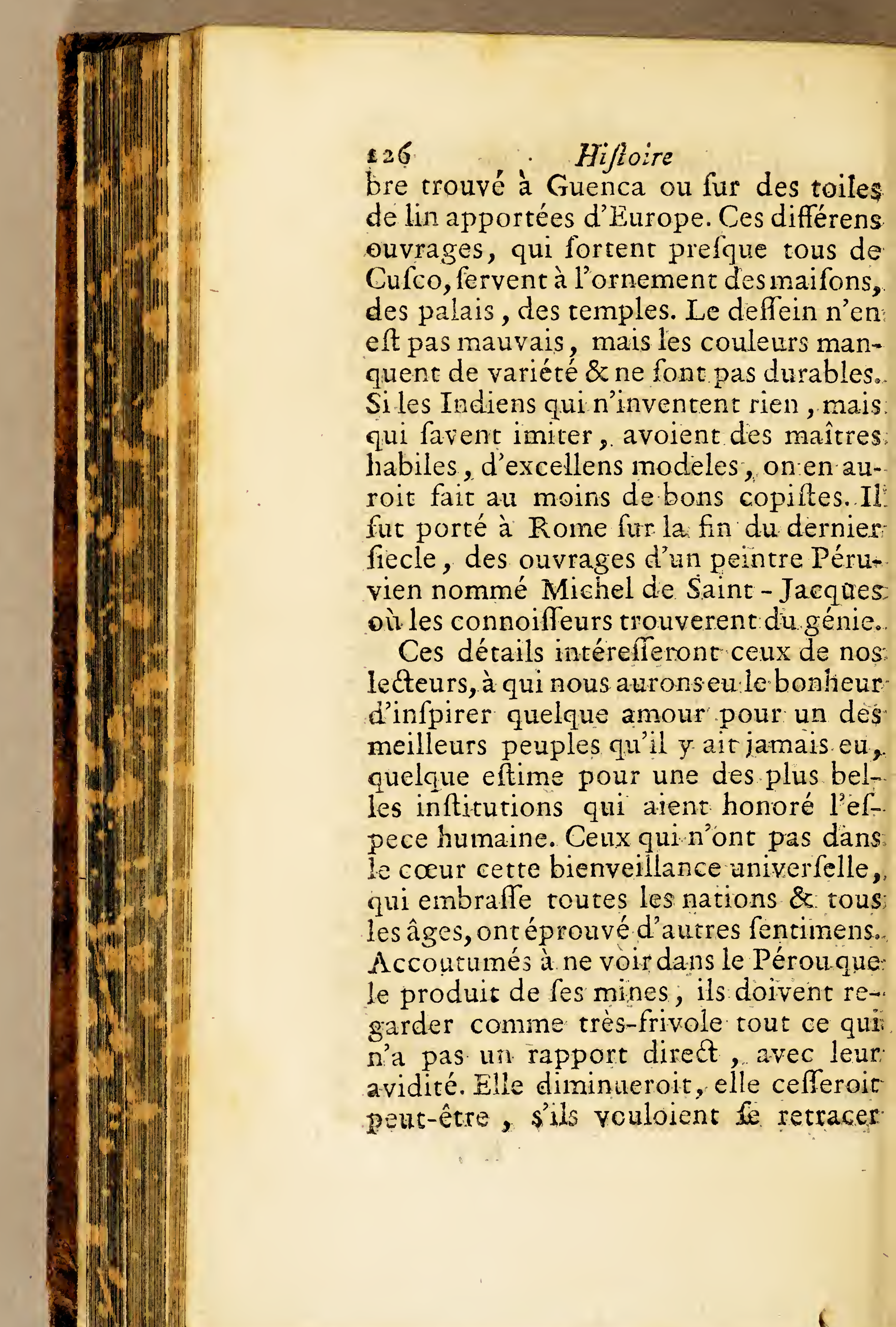
vertures de cheval qui servent souvent de lit aux voyageurs. On en fait ailleurs des serges, des droguets, toutes sortes de draps grossiers.

Cependant les grandes manufactures sont dans la province de Quito. On y fabrique une quantité prodigieuse de chapeaux, de draps communs, d'étamines & de bayettes. Elle a dû cet avantage à la perte de ses mines que leur médiocrité a fait abandonner, & au bas prix de ses denrées qui sont d'une abondance extrême. Indépendamment de sa consommation, son industrie lui produisoit autrefois annuellement un million de piastres. Avec ce secours, elle payoit les vins, les eaux de vie, les huiles, qu'il ne lui a jamais été permis de cultiver; le poisson sec & salé qui lui venoit des côtes; le savon qui se fait à Truxillo avec la graisse des chevres, qui s'y sont extrêmement multipliées; le fer nécessaire à son agriculture; tous les objets de luxe que lui fournissoit l'ancien monde. Ce commerce est diminué de plus de la moitié. Dans tous les temps, on avoit eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe, connus dans toute l'Amérique sous le nom de draps de Castille. Cette fantaisie est devenue plus générale depuis

que les vaisseaux de registre ont remplacé les galions. La facilité d'avoir continuellement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché, a fait tomber celles du Quitto, qui s'est trouvé insensiblement dans une misere extrême.

Il s'est vu forcé par ses malheurs de renoncer à la consommation des manufactures de luxe établies à Arequipa, à Cusco & à Lima. On fabrique dans ces trois villes une grande abondance de bijoux d'or, de vaisselle pour les particuliers, d'argenterie pour les églises. Tous ces ouvrages sont grossiérement travaillés, & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne trouve guere plus de goût dans les galons, dans les broderies qui sortent des mêmes ateliers. Il n'en est pas ainsi tout-à-fait des dentelles qui, mêlées avec celles de l'Europe, ont assez d'éclat. Cette industrie est communément entre les mains des religieuses, qui y occupent les jeunes Péruviennes, les jeunes Métisses des villes, qui, avant de se marier, passent la plupart quelques années dans le cloître.

D'autres mains s'exercent à peindre, à dorer des cuirs pour les appartemens, à faire avec de l'ivoire & du bois des morceaux de marqueterie & de sculpture, à tracer des figures sur du mar-



bre trouvé à Guenca ou sur des toiles de lin apportées d'Europe. Ces différens ouvrages, qui sortent presque tous de Cusco, servent à l'ornement des maisons, des palais, des temples. Le dessein n'en est pas mauvais, mais les couleurs manquent de variété & ne sont pas durables. Si les Indiens qui n'inventent rien, mais qui savent imiter, avoient des maîtres habiles, d'excellens modeles, on en auroit fait au moins de bons copistes. Il fut porté à Rome sur la fin du dernier siecle, des ouvrages d'un peintre Péruvien nommé Michel de Saint-Jacques où les connoisseurs trouverent du génie.

Ces détails intéresseront ceux de nos lecteurs, à qui nous aurons eu le bonheur d'inspirer quelque amour pour un des meilleurs peuples qu'il y ait jamais eu, quelque estime pour une des plus belles institutions qui aient honoré l'espece humaine. Ceux qui n'ont pas dans le cœur cette bienveillance universelle, qui embrasse toutes les nations & tous les âges, ont éprouvé d'autres sentimens. Accoutumés à ne voir dans le Pérou que le produit de ses mines, ils doivent regarder comme très-frivole tout ce qui n'a pas un rapport direct, avec leur avidité. Elle diminueroit, elle cesseroit peut-être, s'ils vouloient se retracer

souvent ce qu'elle a coûté de crimes & de barbaries.

Sans connoître l'usage des monnoies, les Péruviens connoissoient l'usage de l'argent & de l'or. On en faisoit des vases, des meubles, & de la vaisselle; des figures placées dans des niches qui représentoient des hommes & des animaux; des bas reliefs qui imitoient si parfaitement les herbes & les plantes, celles sur-tout qui croissent sur les murailles, qu'elles sembloient y avoir pris naissance. On les réduisoit même en petits grains, plus fins que la semence de perle, pour en couvrir les habillemens destinés aux jours de cérémonie. Indépendamment de ce que les torrens & le hasard procuroient de ces métaux, on avoit ouvert quelques mines qui avoient peu de profondeur. Les Espagnols ne nous ont point transmis la maniere dont ces riches productions étoient tirées du sein de la terre. Leur orgueil qui nous a dérobé tant de connoissances précieuses, leur fit croire sans doute, qu'il n'y avoit rien dans les inventions d'un peuple qu'ils appelloient barbare, qui méritât d'être conservé.

Cette indifférence pour la maniere dont les Péruviens exploitoient leurs mines, ne s'étendit pas aux mines mêmes.

Les conquérans en ouvrirent de tous les côtés. Celles d'or tenterent d'abord la cupidité du plus grand nombre. Des expériences funestes en dégoûterent ceux que la passion n'aveugloit pas. Ils virent clairement que pour quelques fortunes énormes que ce genre d'industrie élevoit, il en détruisoit un très-grand nombre de médiocres. Ces mines tomberent dans un tel discrédit, que, pour qu'on ne les abandonnât pas, le gouvernement se vit forcé de se réduire au vingtieme de leur produit, au lieu du cinquieme qu'il recevoit d'abord.

Les mines d'argent furent plus communes, plus égales & plus riches. Il y en eut même d'une espece singuliere qu'on n'a jamais vu ailleurs. Vers les côtes de la mer, on trouve dans les sables de grands morceaux de ce métal. La physique, qui ne pense pas qu'ils aient pu s'y former, a eu recours aux tremblemens de terre, si ordinaires dans cette partie de l'Amérique, pour expliquer ce phénomene. Selon ses conjectures, les feux souterrains qui occasionent ce grand accident de la nature, ont assez d'activité pour fondre les métaux qui se rencontrent dans leurs foyers, & pour communiquer à la matiere liquifiée une chaleur qui puisse durer long-

temps. Les métaux ainsi fondus doivent nécessairement couler, & s'insinuant dans les plus grandes cavités de la terre, continuer à courir, jusqu'à ce que s'étant refroidis, ils se condensent & reprennent leur premiere consistance conjointement avec les corps étrangers qu'ils ont rencontrés.

Il y a beaucoup d'autres mines infiniment plus importantes. On les trouve dans les rochers & sur les montagnes. Plusieurs donnent de fausses espérances. Telle fut en particulier celle d'Acuntaya, découverte en 1713. Ce n'étoit qu'une croute d'argent presque massif, qui rendit d'abord plusieurs millions, mais qui fut bientôt épuisée.

D'autres, qui avoient plus de profondeur, ont été également abandonnées. Leur produit, quoique égal à celui des premiers temps, ne suffisoit plus pour soutenir les dépenses d'exploitation, devenues tous les jours plus considérables. Les mines de Quito, du Cusco, d'Arequipa, ont éprouvé cette révolution, que le temps réserve à beaucoup d'autres encore.

Il en est un grand nombre de très-riches dont les eaux se sont emparées. La disposition du terrain, qui du sommet des Cordillieres va toujours en pente



juſqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Cet inconvénient, qu'avec plus de ſoin & d'intelligence on auroit pu ſouvent prévenir ou diminuer, a été réparé dans quelques circonſtances. Un ſeul exemple ſuffira pur montrer qu'on peut lutter contre l'avarice de la nature, quand elle nous cache ou nous retire ſes tréſors.

Joſeph Salcedo avoit découvert vers l'an 1660, non loin de la ville de Puno, la mine de Laycacota. Elle étoit ſi abondante qu'on coupoit ſouvent l'argent au ciſeau. La proſpérité, qui eſt le poiſon des petites ames, avoit ſi fort élevé celle du propriétaire de tant de richeſſes, qu'il permettoit à tous les Eſpagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie du nouveau monde, de travailler quelques jours pour leur compte, ſans peſer ni meſurer le don qu'il leur faiſoit. Cette généroſité attira autour de lui une infinité de gens que leur avidité brouilla. L'argent leur mit les armes à la main ; ils ſe chargerent, & leur bienfaiteur qui n'avoit négligé aucun moyen de prévenir & d'étouffer leurs diviſions ſanglantes, fut pendu comme en étant auteur. Pendant qu'il étoit encore en priſon, l'eau gagna ſa mine.

La superstition fit bientôt imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta long-temps cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena s'associa avec d'autres personnes opulentes, pour détourner les sources qui avoient noyé tant de trésors. Les travaux qu'exigeoit cette entreprise difficile, n'ont été finis qu'en 1754. La mine rend autant aujourd'hui que dans sa nouveauté. On en connoît de plus riches encore qui n'ont éprouvé aucune révolution, celle de Potosi en particulier.

Tout ceux qui ont étudié l'histoire du Pérou, sont instruits que lorsque les Espagnols eurent subjugué l'espace immense, qui s'étend depuis Tumbez jusqu'à Cusco, ils tournerent leur ambition vers les parties les plus éloignées de l'empire. Gonzale Pizarre, s'avança en 1538 jusqu'à los Charcas, qu'il ne réduisit qu'après avoir éprouvé une assez grande résistance. Cette vaste contrée où étoit située la mine de Porco que les Yncas faisoient exploiter, acquit une nouvelle & plus grande célébrité, après que la mine de Potosi y eût été découverte.

Un Indien nommé Hualpa, qui en 1545, poursuivoit des chevreuils saisit


pour escalader des rocs escarpés, un arbrisseau dont les racines se détacherent, & laisserent appercevoir un lingot d'argent. L'Indien s'en servit pour ses usages, & ne manqua pas de retourner à son trésor toutes les fois que ses besoins ou ses désirs l'en sollicitoient. Le changement arrivé dans sa fortune fut remarqué par son compatriote Guanca, auquel il avoua son secret. Les deux amis ne surent pas jouir de leur trésor. Ils se brouillerent. L'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel, Espagnol établi dans le voisinage. La mine fut reconnue & exploitée.

Cette premiere mine fut appellée la *découvreuse*, parce qu'elle fut l'occasion de toutes les richesses qui se découvrirent dans la suite. Bientôt après on en trouva une seconde, à laquelle on donna le nom de mine de l'*étain ;* ensuite une troisieme, qui fut surnommée la *riche ;* & enfin une quatrieme, qui fut appellée *mendicta*. Il y en a beaucoup d'autres moins considérables. Les principales sont dans la partie septentrionale de la montagne, & leur direction est du nord au sud. Les plus habiles gens du Pérou ont observé que c'est en général la *direction* des mines les plus riches.

Le bruit de ce qui se passoit au Potosi ne tarda pas à se répandre ; & bientôt il se forma au bas de la montagne une ville composée de soixante mille Indiens & de dix mille Espagnols. La stérilité du terroir ne retarda pas d'un instant la population. Les grains, les fruits, les troupeaux, les étoffes de l'Amérique, le luxe de l'Europe, y arrivoient de toutes parts. L'industrie, qui suit par-tout le cours de l'argent, ne pouvoit mieux le trouver qu'à sa source. Il est prouvé qu'en 1738 il étoit sorti par an de ces mines, quatre millions deux cens cinquante-cinq mille quarante-trois piastres, sans compter ce qui n'avoit pas été enrégistré, & qui s'étoit écoulé en fraude. Les produits ont si fort diminué depuis ce temps-là, que la monnoie ne bat plus que la huitieme partie de ce qu'elle fabriquoit autrefois.

La mine de Potosi, & toutes les mines de l'Amérique méridionale, emploient, pour purifier leur or & leur argent, le mercure que leur fournit celle de Guançavelica. Le mercure se trouve en deux états differens dans le sein de la terre, où il est tout pur & sous la forme fluide qui lui est propre, & alors on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour



être tiré de ſa mine : ou bien il ſe trouve combiné avec le ſouffre, & alors il forme une ſubſtance d'un rouge plus ou moins vif que l'on nomme *Cinabre.*

Juſqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers temps à Montpellier ſous les édifices de la ville même, & que pour cette raiſon on n'exploitera vraiſemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles ſont dans une vallée au pied des hautes montagnes, appellées par les Romains *Alpes Juliæ.* Le haſard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur eſt d'environ neuf cens pieds. On y deſcend par des puits comme dans toutes les autres mines. Il y a ſous terre une infinité de galeries, dont quelques-unes ſont ſi baſſes, que l'on eſt obligé de ſe courber pour pouvoir y paſſer ; & il y a des endroits où il fait ſi chaud que pour peu qu'on s'y arrête, on eſt dans une ſueur très-abondante. C'eſt de ces ſouterrains que l'on tire le mercure. Quelques pierres en ſont tellement remplies que lorſqu'on les briſe, cette ſubſtance en ſort ſous la forme de globules ou de gouttes. On le trouve auſſi dans une eſpece d'argille. Quelquefois même l'on voit ce mercure couler en forme de pluie, &

ſuinter ſi copieuſement au travers des rochers qui forment les voûtes des ſouterrains, qu'un homme en a ſouvent recueilli juſqu'à tente-ſix livres en un jour.

Il y a quelques hommes paſſionnés pour le merveilleux, qui préferent ce mercure à l'autre. C'eſt un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puiſſe employer, & dans la pharmaie & dans la métallurgie, eſt celui qui a été tiré du cinabre. Pour ſéparer la combinaiſon faite par la nature du ſouffre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir néceſſairement recours à l'action du feu & y joindre un intermede. C'eſt, ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du regule d'antimoine, ou de la chaux, ou du ſel Alkali fixe. On tire cette derniere eſpece de mercure, de Hongrie, d'Eſclavonie, de Bohême, de la Carinthie, du Frioul, de la Normandie; ſur-tout d'Almaden en Eſpagne, mine célebre du temps même des Romains, & qui partage depuis peu le ſervice des colonies Eſpagnols, avec celle de Guançavelica.

L'opinion commune veut que cette derniere mine ait été découverte en 1564. Le commerce du mercure étoit



alors encore libre. Il devint exclusif en 1571. A cette époque, toutes les mines de mercure furent fermées, & on se borna à exploiter celle de Guançavélica, dont le roi se réserva la propriété. On ne s'apperçoit pas qu'elle diminue.

Cette mine est creusée dans une montagne fort vaste, à soixante lieues de Lima. On voit dans ses abymes, des rues, des places, une chapelle où l'on célebre les mysteres de la religion tous les jours de fête. Des milliers de flambeaux l'éclairent.

La terre qui contient le vif-argent de cette mine, est, dit un voyageur célebre, d'un rouge blanchâtre comme de la brique mal cuite. On la concasse, & on la met dans un fourneau de terre dont le chapiteau est une voûte en cul de four, un peu sphéroïde. Elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre, sous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe *icho*, qui est plus propre à cette opération que toute autre matiere combustible, & que pour cette raison il est défendu de couper à vingt lieues à la ronde. La chaleur qui perce cette terre échauffe tellement le minéral concassé, que le vif-argent en sort volatilisé en fumée. Mais comme le chapiteau est exactement bouché, elle ne trouve d'is-

ſue que par un petit trou qui communique à une ſuite de cucurbites de terre rondes, & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule & ſe condenſe par le moyen du peu d'eau qui eſt au fond de chaque cucurbite. Le vif-argent tombe alors en liqueur bien formée. Il s'en forme moins dans les premieres que dans les dernieres. Les unes & les autres s'échaufferoient aſſez pour caſſer, ſi on n'avoit l'attention de les rafraîchir extérieurement avec de l'eau.

Des particuliers exploitent à leurs frais la mine. Ils ſont obligés de livrer au gouvernement à un prix convenu tout le mercure qu'ils en tirent. Dès qu'on a la proviſion que les beſoins d'un an exigent, les travaux ſont ſuſpendus. Une partie du mercure ſe vend ſur les lieux ; le reſte eſt envoyé dans les magaſins royaux de tout le Pérou, qui le diſtribuent au même prix qu'il eſt vendu dans le Mexique. Cet arrangement, qui a fait tomber beaucoup de mines, & qui a empêché que d'autres ne s'ouvriſſent, eſt inexcuſable dans le ſyſtême Eſpagnol. La cour de Madrid mérite les mêmes reproches qu'on feroit ailleurs à un miniſtre aſſez aveugle



pour mettre des impôts sur les instrumens de labourage.

La mine de Guançavelica, qui communique généralement des mouvemens convulsifs à ceux qui y travaillent, & les autres mines, qui ne sont guere moins mal-saines, sont toutes exploitées par des Péruviens. Ces infortunés, victimes d'une avidité insatiable, sont entassés nuds dans des abymes, la plupart profonds, tous extrêmement froids. La tyrannie a imaginé ce rafinement de cruauté, pour qu'il fût impossible de rien soustraire à son inquiete vigilance. S'il se trouve quelques malheureux qui survivent long-temps à tant de barbaries, c'est l'usage du coca qui les conserve.

Le coca est un arbrisseau qui ne s'éleve guere que de trois à quatre pieds. Son fruit, dont les grains secs servoient autrefois de monnoie au peuple, comme le cacao aux Mexicains, est disposé en grappes. Il est rouge lorsqu'il commence à mûrir, & noir lorsqu'il a atteint sa maturité. La feuille molle, d'un verd pâle, & assez semblable à celle du myrte, fait les délices des Péruviens. Ils la mâchent après l'avoir mêlée avec une terre blanche qu'ils nomment

mambi ; & quand elle ne rend plus de jus, ils la rejettent. Elle leur tient lieu de nourriture ; elle fortifie leur estomac ; elle soutient leur courage. Si ceux qui sont enterrés dans les mines en manquent, ils cessent de travailler, quelques moyens qu'on emploie pour les y forcer. Aussi leurs oppresseurs leur en fournissent-ils tant qu'ils veulent, en rabattant son prix sur leur salaire journalier. Les environs de Cusco fournissent le meilleur coca.

Cette plante, les autres productions du pays, tous les fruits de l'industrie, se répandent dans l'empire par trois voies différentes. Les villes situées sur la côte sont approvisionnées par des bâtimens convenables à ces mers toujours paisibles. Une multitude innombrable de mulets tirés du Tucuman, servent aux liaisons qu'ont entr'elles plusieurs provinces. La plus grande circulation se fait par le Guayaquil, la seule riviere navigable que la nature ait accordée au Pérou.

Sur ce fleuve, qui prend sa source dans les Cordillieres, les Espagnols bâtirent au temps de la conquête une ville assez considérable à six lieues de la mer, & à deux degrés onze minutes vingt-une secondes de latitude australe.



Trois forts nouvellement élevés, & défendus ſeulement par une garde bourgeoiſe, la protegent. Ils ſont compoſés de groſſes pieces de bois, diſpoſées en maniere de paliſſades. La nature du bois qui eſt à l'épreuve de l'eau convient à l'humidité du ſol.

Le territoire du Guayaquil offre une laine ſinguliere. L'arbre appellé *ceïbo* qui la produit, eſt haut & touffu. Son tronc eſt droit, ſes feuilles ſont rondes & médiocres. Elles environnent une petite fleur, dans laquelle ſe forme un cocon d'environ deux pouces de long ſur un pouce de diametre. Dès que ce cocon eſt mûr & ſec, il s'ouvre & laiſſe voir un flocon de laine un peu rouge, plus fine que le coton & preſque autant que la ſoie. Cette fineſſe a fait déſeſpérer juſqu'ici de la filer, & on s'eſt borné à l'employer dans les couchers. Mille expériences toutes heureuſes, n'ont pas encore diſſipé le préjugé où ſont une infinité de gens, que cette laine eſt trop froide pour être ſaine.

On trouve ſur cette côte, auſſi-bien que ſur celle de Guatimala, les limaçons qui donnent cette pourpre ſi célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme eſt attachée à des rochers que la mer baigne.

baigne. Elle a le volume d'une grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres. Les uns le tuent après l'avoir tiré de sa coquille, le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du corps la partie où s'est amassée la liqueur, & jettent le reste. Quand cette manœuvre répétée sur quelques limaçons a donné une certaine quantité de liqueur; on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération est faite. La couleur d'abord blanc de lait devient ensuite verte, & n'est pourpre que lorsque le fil est sec. Ceux qui n'aiment pas cette méthode tirent en partie l'animal de sa coquille, & en le comprimant, lui font rendre une liqueur qui teint. On répete jusqu'à quatre fois en différens temps, mais toujours moins utilement, cette opération. Si l'on continue, l'animal meurt à force de perdre ce qui fait le principe de sa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller. On ne connoît point de couleur qu'on puisse comparer à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la vivacité, ni pour la durée. Elle réussit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la soie.

Outre ces objets de curiosité, Guayaquil fournit à l'intérieur de l'empire



des bœufs, des mulets, du ſel, du poiſſon ſalé ; une grande quantité de cacao de médiocre qualité à l'Europe ; à la nouvelle Eſpagne, & le peu qui s'en conſomme au Pérou, où on préfere généralement le punche & l'herbe du Paragay. C'eſt le chantier univerſel de la mer du ſud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée ſur la terre qui offre ni d'auſſi beaux, ni autant de bois de conſtruction & de mâture. Le chanvre & le goudron qui lui manquent lui ſeroient aiſément fournis par le Chili & le Guatimala.

Mais ce qui rend Guayaquil plus conſidérable encore, c'eſt l'avantage qu'il a d'être l'entrepôt néceſſaire, & le lieu de communication des montagnes du Pérou, avec ſes vallées, avec Panama, avec le Mexique. Toutes les marchandiſes que ces pays échangent paſſent par les mains de ſes négocians. Les plus gros vaiſſeaux s'arrêtent au port de l'île de Puna placée à l'entrée du golphe, les autres remontent environ quarante lieues dans le fleuve.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population eſt de vingt mille ames, n'a que de l'aiſance. Les fortunes y ont été ſucceſſivement

renverſées par neuf incendies qu'on y a attribuées au mécontentement des negres, & par des corſaires qui ont deux fois ſaccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funeſtes époques, n'y ſont pas reſtées. Un climat où les chaleurs ſont intolérables toute l'année, où les pluies ſont continuelles pendant ſix mois; où des inſectes dangereux & dégoûtans ne laiſſent pas un inſtant de tranquillité; où paroiſſent s'être réunies les maladies des températures les plus oppoſées, où on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue: un tel climat n'eſt guere propre à fixer ſes habitans. On n'y voit que ceux qui n'ont pas acquis aſſez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oiſiveté & dans les délices. Un goût qui eſt général dans l'empire, conduit les plus opulens à Lima.

Cette capitale du Pérou, ſi renommée dans toutes les parties du monde, eſt ſituée à deux lieux de la mer dans une plaine délicieuſe, environ à égale diſtance de l'équateur & du tropique du ſud, comme pour réunir toutes les richeſſes & les douceurs de l'Amérique méridionale. Sa vue ſe promene d'un côté ſur un océan tranquille, & de l'autre elle s'étend à trente lieues juſqu'aux

Cordillieres. Le sol de son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entassées avec les siecles, mais couvertes d'une couche de terre à l'épaisseur d'un pied, que les eaux de source qu'on y trouve par-tout en creusant, y ont amenée des montagnes. En vain les Espagnols veulent attribuer l'origine de ces eaux à la filtration de la mer; la théorie du globe & sa construction physique déposent contre une opinion que toutes les expériences démentent.

Des cannes à sucre, des multitudes incroyables d'oliviers, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de sel qui donnent au mouton un goût exquis, des menus grains destinés à élever des volailles qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les especes, quelques autres cultures couvrent ces campagnes fortunées. Une mer poissonneuse acheve d'y rendre les vivres abondans à un prix modéré. La récolte de l'orge & du froment augmentoit autrefois cette heureuse ressource; mais un tremblement de terre y fit, il y a près d'un siecle, une si grande révolution que les semences pourrissoient sans germer. Après quarante ans de stérilité, le laboureur voyant le sol s'améliorer, vou-



lut reprendre ſes anciens travaux. Le Chili, qui par un privilege excluſif approviſionnoit Lima, s'oppoſa à la cultivation de ſon territoire ; & la capitale de l'Eſpagne ne permit qu'en 1750, à celle du Pérou de revivre de ſon propre fonds.

Lima fondé, il y a plus de deux ſiecles, & bâtie par les deſtructeurs du Pérou, a été renverſée en détail par onze tremblemens de terre. Le douzieme du 28 octobre 1746 engloutit en trois minutes la ville, ſon port de Callao, tous les vaiſſeaux de la côte, avec trois cens millions de Piaſtres, dit-on, en argent monnoyé, ouvré ou en lingots. Les eſprits tombés depuis long-temps comme en léthargie, ont été réveillés par cette violente ſecouſſe. Une nouvelle activité, une nouvelle émulation ont produit le travail & l'induſtrie. Lima, quoique moins riche, eſt actuellement plus agréable qu'en 1682, lorſque ſes portes offrirent à l'entrée du duc de Palata des rues pavées d'argent.

Elles ne ſont aujourd'hui que bien allignées, d'une largeur aiſée, avec des maiſons logeables, régulieres, & des édifices publics où l'on remarque de l'intelligence, & du goût. Les eaux de la riviere qui baigne ſes murs ont été



aſſervies & diſtribuées à la commodité des Citoyens, à l'ornement des jardins, à la fertilité des campagnes.

Mais ces murs pechent par la ſolidité même de leurs fondemens. On en voit à quelques lieues de Lima, d'anciennement bâtis, ou jetés ſur la ſuperficie de la terre, ſans aucun ciment. Cependant ils ont réſiſté aux aſſauts & aux convulſions qui ont renverſé les édifices profonds des Eſpagnols. Les naturels du pays quand ils les virent ouvrir des fondemens, & bâtir avec du mortier, dirent que leurs tyrans creuſoient des tombeaux pour s'enterrer. C'étoit peut-être une conſolation au malheur des vaincus, de prévoir que la terre elle-même les vengeroit de ſes dévaſtateurs ; mais deux ſiecles de châtimens ne les ont pas corrigés. Le plaiſir d'avoir des maiſons commodes, ou la vanité d'en élever de ſpacieuſes, l'emporte encore ſur le danger d'en être écraſés.

Les fléaux de la nature, qui ont introduit le beſoin des arts à Lima, n'y ont fait aucune heureuſe révolution dans les mœurs. La ſuperſtition qui regne généralement ſur toute la face de la domination Eſpagnole, tient au Pérou deux ſceptres dans les mains, l'un d'or pour la nation triomphante des uſurpa-

teurs, & l'autre de fer pour les habitans eſclaves & dépouillés. Le ſcapulaire & le roſaire ſont toutes les marques de religion que les moines exigent des Eſpagnols. C'eſt ſur la couleur & la forme de ces livrées que le peuple & les grands fondent la proſpérité de leur fortune, le ſuccès de leurs intrigues amoureuſes, l'eſpérance de leur ſalut. L'habit religieux eſt la derniere reſſource des gens riches. Ils croient pieuſement que s'ils ſe font enterrer dans ce vêtement redoutable au démon, il ne viendra point dans leurs tombeaux s'emparer de leur ame. Si leurs cendres repoſent près de l'autel, ils eſperent participer aux prieres & aux ſacrifices des prêtres, beaucoup plus que les pauvres & les eſclaves. L'eſpérance d'une vie immortelle, la vanité d'éterniſer leur nom, les engagent à léguer à des moines qui leur promettent l'un & l'autre, une fortune dont ils ne peuvent plus jouir. Ils fruſtrent leur propre famille d'un héritage bien ou mal acquis, pour enrichir ces familles qui ſe ſont vouées à la pauvreté de peur d'y être expoſées. Ainſi renverſant l'ordre des ſentimens, des idées & des choſes, ils aiment mieux réduire leurs enfans à une mendicité forcée, que de ne pas laiſſer



une partie de leurs richesses à des mendians volontaires. L'émulation de léguer à l'église est si naturelle à une nation qui traîne ses préjugés dans tout l'univers, qu'au Pérou tous les biens fonds appartiennent au clergé, ou en relevent par redevances. Tels sont les fruits d'un monachisme qui paroît être depuis long-temps l'esprit national de ces Castillans autrefois si redoutables.

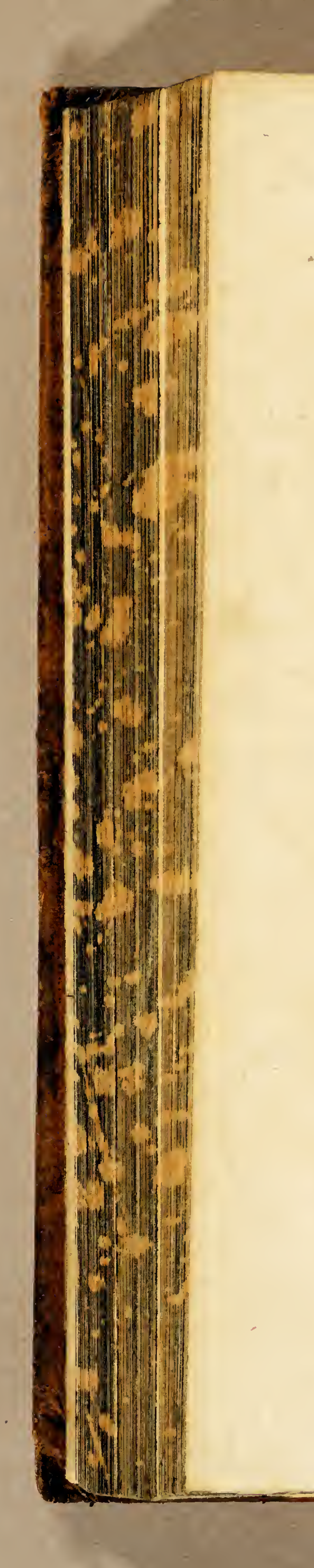
Ces extravagances pourroient faire penser que les créoles du Pérou sont entiérement abrutis. On se tromperoit. Ceux des montagnes ne manquent pas de pénétration, quoique ceux des vallées en aient davantage. Les uns & les autres se croient fort supérieurs aux Espagnols Européens, qu'ils traitent entr'eux de *Cavalos*, c'est-à-dire, bêtes.

Leur courage n'égale pas leur esprit. Tous ces peuples sont également soumis au gouvernement Espagnol, quoique mécontens. Ils redoutent jusqu'au nom des officiers royaux. Quatre soldats envoyés par le vice-roi font trembler des villes entieres à quatre cens lieues de la capitale.

Cette timidité est le principe ou peut-être une suite de leur mollesse. On les trouve occupés à boire de l'herbe du

Paragay, lorsqu'ils ne sont pas chez des courtisannes. On craindroit d'ôter des plaisirs à l'amour, en luidonnant des nœuds même légitimes. La plupart des habitans se marient derriere l'Eglise, c'est leur expression, qui signifie vivre dans le concubinage. Les enfans issus de ce commerce héritent quand ils sont reconnus par leur pere, & leur naissance alors ne retient aucune tâche. Les évêques excommunient tous les ans à Pâques les personnes engagées dans ces sortes de liaisons illégales; mais leurs foudres tonnent en vain contre l'amour, autorisé par l'usage, par la tolérance & l'exemple des ecclésiastiques du second ordre, par le climat qui résiste long-temps, & l'emporte à la fin sur toutes les loix religieuses ou civiles contraires à son influence.

Les femmes du Pérou ont plus de charmes, que les armes spirituelles de Rome n'inspirent de terreur. La plupart, sur-tout celles de Lima, ont des yeux brillans de vivacité, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien prise qui semble se jeter dans les bras de l'amour; elles ont tout ce qui regne sans commander. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux, c'est



la petiteſſe d'un joli pied qu'on leur façonne dès l'enfance par une chauſſure étroite. On laiſſe les grands pieds des Eſpagnoles, pour ſe jeter à ceux d'une Péruvienne qui joint à l'artifice de les cacher d'habitude, l'heureuſe adreſſe de les montrer quelquefois.

A ces petits pieds joignez une longue chevelure qui pourroit ſervir de voile à la pudeur, tant elle eſt épaiſſe & noire, tant elle ſe plaît à croître & à deſcendre. Mais les femmes de Lima en relevent quelques treſſes ſur la tête, & laiſſent flotter le reſte autour de leurs épaules, en forme de cercle, ſans boucles ni friſure. Elles n'y mettent pas le moindre ornement, pour les faire briller dans leur propre beauté. Les perles, les diamans ſont réſervés pour les pendans d'oreille, pour les larges colliers, pour les bracelets, pour les bagues, pour briller ſur une plaque d'or ſuſpendue au milieu du ſein par un ruban qui fait le tour du corps. Une femme ſans titre & ſans nobleſſe, ne ſort guere dans toute ſa parure, qu'elle n'étale en pierrerie la valeur de vingt à trente mille piaſtres. Encore eſt-il du bel air d'affecter beaucoup d'indifférence pour ces miſeres-là, d'en laiſſer perdre ou tomber ſans y prendre garde, en ſorte

qu'il y ait toujours à y réparer ou à y ajouter.

Mais le plus agréable de tous les ornemens pour les yeux, c'eſt un habillement qui laiſſant à découvert le ſein & les épaules, ne deſcend qu'à mi-jambe. De là juſqu'à la cheville du pied, pend une dentelle au travers de laquelle on voit pendre les bouts de jarretieres brodées d'or & d'argent, & garnies de perles. Le linge, le jupon, l'habit, tout eſt ſurchargé des dentelles les plus fines. Une femme ne paroît guere en public ſans être accompagnée de trois ou quatre eſclaves Indiennes, en livrée comme les laquais, & en dentelles comme leur maîtreſſe.

Ces dames aiment beaucoup les odeurs. On ne les ſurprend jamais ſans ambre. Elles s'en frottent ſous les oreilles. Elles en répandent dans leur linge & leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque choſe au parfum naturel des fleurs. L'ambre eſt ſans doute une ivreſſe de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garniſſent leurs manches, & quelquefois leurs cheveux comme des bergeres. On voit tous les jours dans la grande place de Lima, où il ſe vend pour quatre à cinq



mille piastres de fleurs, les dames en caleches dorées, acheter ce qu'il y a de plus rare, sans regarder au prix, & les hommes en foule adorer & contempler ce que la nature a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le songe de la vie.

Où pourroit-on mieux jouir de ces délices qu'au Pérou ? C'est aux femmes qu'il appartient de les sentir & de les communiquer. Celles de Lima aiment entr'autres plaisirs, celui de la musique avec passion. De toutes parts on n'entend que des chansons, des concerts de voix & d'instrumens. Les bals sont très-fréquens. On y danse avec une légéreté surprenante ; mais on néglige les graces des bras, pour s'attacher à l'agilité des pieds & sur-tout aux inflexions du corps, qui sont les vrais mouvemens de la volupté, sans parler de l'expression du visage, qui est le premier accompagnement de la danse. Si les bras aident à l'attitude, à l'ensemble, c'est le corps sans doute qui peut bien exprimer ce qu'il sent. Dans les pays où les sensations sont les plus vives, la danse agira plus des pieds & du corps que des bras.

Tels sont les plaisirs que les femmes goûtent & répandent à Lima. Parmi

tant de choses qui relevent & conservent leurs agrémens, elles ont un usage auquel on a désiré qu'elles voulussent renoncer; c'est le *limpion*. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac de quatre pouces de long sur neuf lignes de diametre, enveloppés d'un fil très-blanc d'où on les tire par degrés, à mesure qu'on use de ce tabac. Les Dames ne font que porter le bout du limpion à la bouche pour le mâcher un instant. Cette pratique inconnue à Mexico, situé dans le fond des terres, sous un ciel humide, au pied des montagnes, est nécessaire à Lima pays voisin de la mer, où le sel corrosif d'un air chaud, sec & sans pluies agit sur les dents & les gencives. L'usage du tabac dont le sel sulfureux provoque une salivation moderée & continuelle, est vraisemblablement utile pour empêcher la déformation de la bouche. Ainsi le limpion n'est pas une dépravation de goût au Pérou; comme le croient trop communément ceux à qui la nature a refusé l'esprit d'observation.

Cette mastication est sur-tout d'usage dans les lieux d'assemblée, où les femmes reçoivent compagnie. C'est une chambre de parade où regne d'un côté tout le long du mur, une estrade d'un



demi pied de haut ſur cinq ou ſix pieds de large. C'eſt là, que nonchalamment aſſiſes & les jambes croiſées ſur des tapis & des carreaux ſuperbes, elles paſſent les journées entieres, ſans changer de poſture même pour manger. On les ſert ſur des petites tables qui ſont toujours devant elles pour les ouvrages dont elles s'amuſent. Les hommes qu'elles admettent à leur converſation ſont aſſis ſur des fauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs juſqu'à l'eſtrade qui eſt comme le ſanctuaire du culte & de l'idole. Les divinités aiment mieux y être libres que fieres; & banniſſant le cérémonial, elles jouent de la harpe & de la guitare, ou chantent & danſent quand on les en prie.

Leurs maris ne ſont pas ceux qui éprouvent le plus leur complaiſance. Comme la plupart des citoyens conſidérables de Lima ſe livrent à des courtiſannes, les riches héritieres ſe réſervent à des Européens qui viennent en Amérique. L'avantage qu'elles ont de faire la fortune de leurs maris, les porte naturellement à vouloir dominer. Mais qu'on leur cede l'empire dont elles ſont jalouſes, & elles ſeront conſtamment fidelles : tant la vertu ſe joint à une certaine fierté !

Les mœurs des Métis, des Mulâtres

libres qui forment la plus grande population de Lima & qui tiennent les arts dans leurs mains, ne s'éloignent guere des mœurs des Espagnols. L'habitude qu'ils ont contractée de dormir après leur dîné, & de se reposer une partie de la journée, rend leur industrie fort chere. Il faut que le temps qu'ils donnent au travail leur procure une vie commode, & soutienne leur luxe qui ordinairement est poussé fort loin. Leurs femmes en particulier se piquent de magnificence dans leurs meubles & dans leur parure. Elles ne sortent jamais qu'en voiture, & copient les dames du plus haut rang jusque dans leur chaussure. Elles se pressent habituellement les pieds, pour en cacher le grandeur naturelle qui a été rarement diminuée par l'éducation. Quoiqu'elles poussent l'imitation jusqu'à former des cercles, des assemblées comme leurs modeles; elles ne parviennent jamais à leur ressembler. Leurs maris approchent encore moins du ton de l'Espagnol Européen ou du Créole, quoiqu'il y ait peu de mérite réel ou d'adresse à le copier. Ils sont rudes, altiers, inquiets; mais ces défauts fâcheux dans la société, sont rarement poussés à des excès ou des éclats qui troublent l'ordre public.



Tout le commerce qui ſe fait à Lima eſt exercé par les Eſpagnols dont le nombre eſt de quinze à ſeize mille. Les capitaux qu'ils y emploient ſont immenſes. Il n'y a pas à la vérité plus de dix ou douze maiſons dont le fonds excede cinq à ſix cens mille piaſtres ; mais celles de cent à trois cens mille ſont communes, & celles de cinquante à cent mille beaucoup davantage. Le déſir de jouir, la vanité de paroître, la paſſion d'orner les égliſes empêchent les fortunes des Créoles de s'élever auſſi haut que la nature des affaires le comporteroit. Les Eſpagnols Européens ; uniquement occupés du projet de retourner dans leur patrie, font voir qu'avec de l'activité & de l'économie on peut s'enrichir fort vîte. Les négocians qui ont beſoin de ſecours ſont sûrs d'en trouver dans la poſtérité des conquérans du Pérou. Si quelques-unes de ces familles diſtinguées ont perpétué leur éclat à la faveur de leurs majorats, & par les ſeuls revenus de leurs biens fonds, la plupart ne ſe ſont ſoutenues qu'en prenant part aux affaires de commerce. Un genre d'induſtrie ſi digne de l'homme dont il étend à la fois les lumieres, la puiſſance & l'activité, ne leur a pas paru déroger à leur nobleſſe ; & ſur ce

point unique elles ont abandonné les idées fausses & romanesques de leurs ancêtres. Ces moyens réunis aux immenses dépôts qui viennent de l'intérieur des terres, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires, que les Provinces du Pérou ne cessent de faire soit entr'elles, soit avec le Mexique & le Chili, soit avec la métropole.

Le détroit de Magellan paroissoit la seule voie ouverte pour cette derniere liaison. La longueur du trajet, la frayeur qu'inspiroient des mers orageuses & peu connues, la crainte d'exciter l'ambition des autres nations, l'impossibilité de trouver un asyle dans des événemens malheureux: d'autres considérations peut-être, tournerent toutes les vues vers Panama.

Cette ville, qui avoit été la porte par où on étoit entré au Pérou, est située à huit degrés cinquante-sept minutes quarante-huit secondes & demie de latitude nord. Elle s'étoit élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des pirates. On la rebâtit dans un lieu plus avantageux à quatre ou cinq milles de sa premiere place. Son port nommé Perico est très-sûr. Il est formé par un archipel de quarante-huit petites îles, &



peut contenir les plus nombreuſes flottes.

La place peu de temps après ſa fondation devint la capitale du royaume de Terre-ferme. Les trois provinces de Panama, de Darien & de Veraguas qui le compoſoient, donnerent d'abord quelques eſpérances. Cette proſpérité s'évanouit comme un éclair. Les ſauvages du Darien recouvrerent leur indépendance, & les mines des deux autres provinces ne ſe trouverent ni aſſez abondantes, ni d'aſſez bon aloi, pour qu'on pût continuer à les exploiter. Cinq ou ſix bourgades où l'on voit quelques Européens très-miſérables, & un fort petit nombre d'Indiens qu'on eſt parvenu à fixer, forment tout cet état que les Eſpagnols ne craignent pas d'honorer du grand nom de royaume. Il eſt généralement ſtérile, mal-ſain, & n'offre au commerce que des perles.

Cette pêche ſe fait dans les îles du golphe. La plupart des habitans y emploient ceux de leurs negres qui ſont bons nageurs, & qui ont la reſpiration longue. Ces eſclaves après avoir mis autour de leur corps une corde attachée à une chaloupe, & s'être chargés d'un petit poids pour enfoncer plus aiſément, plongent dans la mer. Arrivés

au fond, ils arrachent des huîtres qu'ils mettent ſous leurs bras, qu'ils tiennent dans leurs mains, ou même dans la bouche ſuivant leur capacité. Ils replongent de nouveau. Cet exercice violent continue juſqu'à l'épuiſement des forces ou du courage des plongeurs.

Chaque negre eſt taxé à un nombre d'huîtres. Celles où il n'y a point de perle, où la perle n'eſt pas figée, ne ſont pas comptées. Ce qu'il prend au delà de la taxe qu'on lui a compoſée, lui appartient. Il peut le vendre à qui bon lui ſemble; mais pour l'ordinaire, il le cede à ſon maître pour un prix modique.

Des monſtres marins plus communs aux îles où ſe trouvent les perles que ſur les côtes voiſines, rendent cette pêche dangereuſe. Quelques-uns dévorent en un inſtant les plongeurs qu'ils peuvent ſaiſir. Le *mantas*, qui tire ſon nom de ſa figure, les enveloppe, les roule dans ſon corps comme dans une couverture, & les étouffe à force de les preſſer. Il reſſemble à la raie, mais il eſt beaucoup plus gros. Pour ſe défendre contre un ennemi ſi redoutable, chaque pécheur eſt armé d'un eſpece de poignard. Dés qu'il apperçoit quelqu'un de ces poiſſons voraces, il l'attaque avec précaution, le bleſſe & le



met en fuite. Les negres qui ont l'inſ-pection ſur les autres eſclaves, veillent de leur barque à l'approche de ces cruels animaux, & ne manquent pas d'avertir le plongeur en ſecouant la corde qu'il a autour du corps. Souvent même ils ſe jettent tous armés dans les flots pour le ſecourir ; mais ces précautions n'empêchent point qu'il ne périſſe toujours quelques pêcheurs, & qu'il n'y en ait un grand nombre d'eſtropiés.

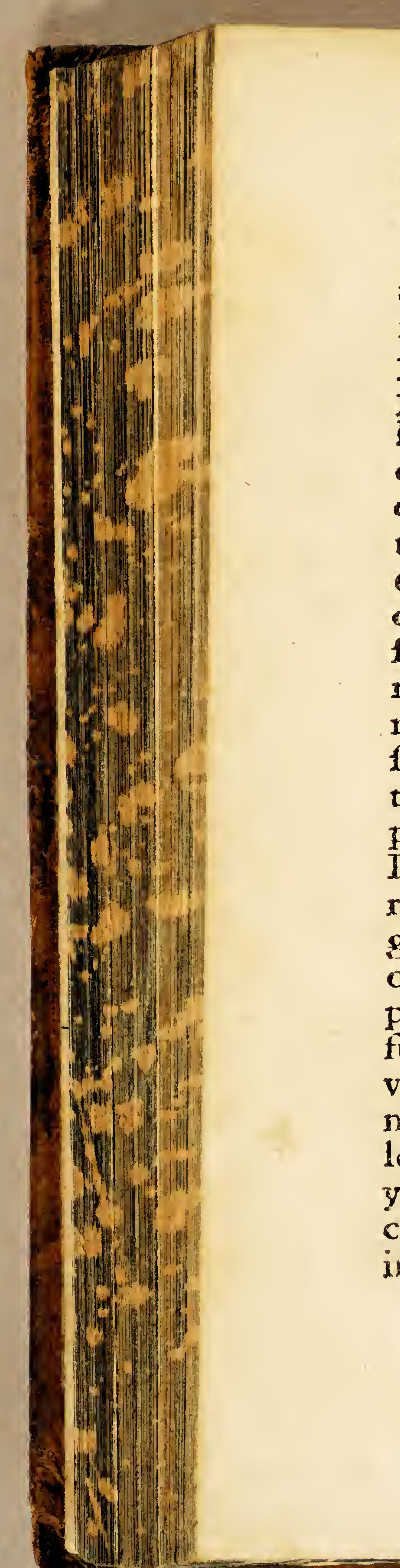
Les perles de Panama ſont ordinairement de très-belle eau. Il s'en trouve même de remarquables par leur groſſeur & par leur figure. On les vendoit autrefois à l'Europe en concurrence avec celles de la Margueritte de Roncheria & de l'Indoſtan. Depuis que l'art eſt parvenu à les imiter, & que la paſſion pour les diamans en a fait tomber ou prodigieuſement diminuer l'uſage, elles ont trouvé un nouveau débouché plus avantageux que le premier. On les porte au Pérou où elles ſont extrêmement recherchées.

Cette branche de commerce a pourtant infiniment moins contribué à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont il a joui long-temps d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des Yncas deſtinées pour l'ancien mon-

e. Ces richesses arrivées par une flo-
ille, étoient portées, les unes à dos de
nulet, les autres par le chagre à Porto-
ello situé sur la côte septentrionale de
Isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût
té reconnue & approuvée par Colomb
n 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584
les débris du nombre de Dios. Elle est
lisposée en forme de croissant sur le
enchant d'une montagne qui environ-
ie le port. Ce port célebre autrefois,
rès-bien défendu par des forts que
'amiral Vernon détruisit en 1740, pa-
oît offrir une entrée large de six cens
oises; mais elle est tellement retrécie
ar des rochers à fleur d'eau, qu'elle
e trouve réduite à un canal étroit. Les
aisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce
u'ils trouvent toujours des vents con-
raires ou un grand calme. Ils y jouissent
l'une sureté entiere.

L'intemperie du climat de Porto-bello
st si connue qu'on a surnommé cette
ille le tombeau des Espagnols. Plus
l'une fois, on y a abandonné les galions
ui y avoient perdu la plupart de leurs
quipages. Les Anglois qui bloquerent
ette place en 1726, auroient été trop
oibles pour regagner la Jamaïque, s'ils
voient attendu quelques jours de plus.



Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-temps, & ont tous un tempérament foible. Il eſt honteux d'être réduit à y habiter. On n'y voit que quelques negres, quelques mulâtres, un très-petit nombre de blancs qui y ſont fixés par les emplois que le gouvernement leur confie. La garniſon même, quoique compoſée ſeulement de cent cinquante hommes n'y reſte jamais plus de trois mois de ſuite. Juſqu'au commencement du ſiecle aucune femme n'avoit oſé y accoucher. Elle auroit cru vouer ſes enfans, ſe vouer elle-même à une mort certaine. Il eſt établi, que les animaux domeſtiques de l'Europe qui ſe ſont prodigieuſement multipliés dans toutes les parties du nouveau monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-belo; & à en juger par leur rareté, malgré l'abondance des pâturages, on ſeroit porté à croire que cette opinion n'eſt pas ſans fondement. Les plantes tranſplantées dans cette région funeſte où la chaleur, l'humidité, les vapeurs ſont exceſſives & continuelles, n'ont jamais proſpéré. Il ſeroit trop long de rapporter tous les maux qu'on y éprouve, difficile d'en trouver les cauſes, & peut-être impoſſible d'en indiquer le remede.

Ces inconvénins n'empêcherent pas que Porto-belo ne devînt le théâtre du plus riche commerce qui ait jamais existé. Tandis que les richesses du nouveau monde y arrivoient pour être échangées contre l'industrie de l'ancien, les vaisseaux partis d'Espagne & connus sous le nom de galions s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de nécessité, de commodité, de luxe qui pouvoient tenter les possesseurs des mines.

Aussi-tôt les députés des deux commerces munis des listes de ce qui étoit à vendre, de ce qu'on vouloit acheter régloient à bord de l'amiral, le prix des marchandises sous les yeux du commandant de l'escadre & du président de Panama. L'estimation ne portoit pas sur la valeur intrinseque de chaque chose, mais sur sa rareté ou son abondance. Il arrivoit de là qu'on gagnoit quelquefois cinq cens pour cent sur des bagatelles, tandis que ce qui étoit le plus précieux ne rendoit que cent pour cent, qui étoit le moindre bénéfice qu'on pût faire. L'habileté des agens consistoit à si bien faire leurs combinaisons que la cargaison apportée d'Europe absorbât tous les trésors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaise, lorsqu'il se trouvoit des marchandises invendues faute



d'argent ou de l'argent ſans emploi faute de marchandiſes. Dans ce cas ſeulement, il étoit permis aux négocians Eſpagnols d'aller faire leur commerce dans la mer du ſud, & aux négocians Péruviens de faire des remiſes à la métropole pour leurs achats.

On n'avoit pas plutôt arrêté les prix que les négociations commençoient entre les particuliers. Elles n'étoient ni longues ni difficiles. La franchiſe la plus noble en étoit la baſe. Les échanges ſe faiſoient avec tant de bonne foi, qu'on n'ouvroit pas les caiſſes de piaſtres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des balots. L'expérience juſtifia toujours cette droiture, cette élevation. Il ſe trouva plus d'une fois des ſacs d'or mêlés parmi des ſacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés ſur les factures. Tout étoit exactement reſtitué avant le départ des galions ou à leur retour. Seulement il arriva en 1654 un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe que toutes les piaſtres reçues à la derniere foire avoient un cinquieme d'alliage. La perte fut ſupportée par les commerçans Eſpagnols; mais comme le tréſorier de la monnoie de Lima fut reconnu pour auteur de cette malverſation, la réputation

tation des marchands Péruviens ne souffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaise qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, se tenoit réguliérement. On voit par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Espagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois ; & les douze flottes parties depuis le 4 août 1628 jusqu'au 3 juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient au bout de onze, dix, quelquefois même de huit mois, avec vingt, trente, quarante millions de piastres en or, en argent & en marchandises.

Cette prospérité continua sans interruption jusqu'au milieu du dix-septieme siecle. Avec la perte de la Jamaïque commença une contre bande considérable, qui jusqu'alors avoit été peu de chose. Le sac de Panama en 1670, par le pirate Anglois Jean Morgan, eut des suites encore plus funestes. Le Pérou, qui y envoyoit ses fonds d'avance, ne les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Carthagene. Les retards, les incertitudes, la défiance, furent les suites du nouvel arrangement. Les foires diminuerent, & le commerce interlope augmenta.

Un plus grand mal menaçoit l'Espagne. Les Ecossois porterent en 1698, dans le golfe de Darien, douze cens hommes de débarquement ; leur projet étoit de gagner la confiance des sauvages que les Castillans n'avoient pu domter, de leur mettre les armes à la main contre une nation qu'ils détestoient, de former un établissement sur leur territoire, de rompre la communication de Carthagene avec Porto-belo, d'intercepter les galions, & de combiner leurs forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre une supériorité décidée dans cette partie du nouveau monde. Ce plan, qui n'avoit rien de chimérique, fut dérangé par des maladies qui détruisirent la colonie naissante, & par la politique de l'Angleterre, qui craignoit qu'un succès de cette nature ne retardât, n'empêchât même l'union des deux royaumes qu'elle méditoit déjà, & qui fut en effet effectuée quelque temps après.

On eut à peine le temps de se réjouir de cet heureux hasard. L'élévation d'un prince François sur le trône de Charles-Quint, alluma une guerre générale ; & dès les premieres hostilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit

forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-belo fut alors tout-à-fait interrompue, & la mer du sud eut plus que jamais des liaisons directes & suivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrech, de qui on espéroit la fin du désordre, y mit le comble. Philippe V, qui recevoit la loi, se vit réduit à retirer le traité de l'Assiento aux François, qui, malheureux dans tout le cours de la guerre, & peu instruits alors dans le commerce maritime, en jouissoient depuis 1702 avec peu d'avantage. Ils furent remplacés par les Anglois.

La compagnie du Sud qui exerça le privilege, devoit fournir quatre mille huit cens Africains, & payer au roi d'Espagne pour son droit trente-trois piastres & demie par tête de negre. Elle n'étoit obligée de donner que la moitié pour ceux qu'elle introduiroit au dessus de ce nombre, pendant les vingt-cinq premieres années de l'arrangement. Dans les cinq dernieres, il lui étoit défendu d'en porter au delà de ce qui étoit spécifié dans le contrat.

Il lui étoit permis d'envoyer d'Europe, sur des bâtimens de cent cinquante tonneaux, dans les pays du Nord, des habits, des médicamens, des provi-



ſions, des agrêts pour ſes eſclaves, ſes facteurs & les navires. Elle pouvoit vendre toutes ces marchandiſes aux vaiſſeaux Eſpagnols qui en auroient beſoin pour leur retour.

A cauſe de l'éloignement, la compagnie étoit autoriſée à bâtir des maiſons ſur la riviere de la Plata, à prendre des terres à ferme dans le voiſinage de ſes comptoirs, à les faire cultiver par des negres ou par des naturels du pays, c'eſt-à-dire, à s'emparer de tout le commerce du Chili & du Paraguay.

Elle n'avoit pas moins de facilité pour la mer du Sud. Il lui étoit permis de fréter à Panama, & dans tous les autres ports de cette côte, des bâtimens de quatre cens tonneaux pour tranſporter ſes negres ſur toutes les côtes du Pérou, de les équiper à ſon gré, d'en nommer les officiers, de rapporter le produit de ſes ventes en denrées, en or, en argent, ſans être aſſujettie à aucun droit d'entrée ou de ſortie. Elle pouvoit envoyer à Porto-belo, & faire paſſer de-là à Panama tout ce qui étoit néceſſaire pour l'équipement des navires qu'elle expédieroit.

Quoique ces ſacrifices duſſent beaucoup coûter à l'Eſpagne, l'Angleterre, qui ſavoit profiter de ſa ſupériorité, lui

en arracha un plus douloureux encore. Elle obtint la permission d'envoyer tous les ans un vaisseau chargé de marchandises à la foire de Porto-belo. Il arrivoit toujours avec mille tonneaux, au lieu de cinq cens qu'il avoit la liberté de porter. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres, ni aucun des embarras inséparables d'un armement. Quatre ou cinq bâtimens qui le suivoient, fournissoient à ses besoins, & substituoient souvent des marchandises à celles qui étoient vendues. Les galions écrasés par cette concurrence, l'étoient encore par tout ce que les Anglois versoient dans les ports où ils portoient des negres. Enfin il fut impossible, après l'expédition de 1737, de soutenir plus long-temps ce commerce ; & on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations, quoiqu'on pût les regarder comme le trésor commun de tous les peuples. Depuis cette époque, Panama & Porto-belo ont infiniment déchu. Ces deux villes ne servent plus que de passage aux negres qui sont portés dans la mer du Sud, & à quelques autres branches peu importantes d'un commerce languissant. Les affaires plus considérables ont pris une autre direction.



On ſait que Magellan découvrit en 1520 le fameux détroit qui porte ſon nom. Il eſt ſitué entre le cinquante-troiſieme & le cinquante-quatrieme degré de latitude, & il ſépare la partie la plus méridionale de l'Amérique, de la terre de Feu. On lui donne cent dix lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Quoique ce fût long-temps le ſeul paſſage connu pour arriver à la mer du ſud, les dangers qu'on y couroit le firent preſque oublier. La hardieſſe du célebre navigateur Drak, qui porta par cette voie le ravage ſur les côtes du Pérou, détermina les Eſpagnols à former en 1582, au détroit de Magellan, un établiſſement deſtiné à devenir la clef de cette partie du nouveau monde. La nouvelle colonie périt toute entiere faute de vivres. Trois ans après il n'y reſtoit que Fernando Gomez, que le Corſaire Anglois Thomas Candish ramena en Europe.

Ce fut un moindre malheur qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan ceſſa bientôt d'être la route des pirates que leur avidité conduiſoit dans ces régions éloignées. Quelques navigateurs hardis ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la ſuite le chemin

que ſuivirent les ennemis de l'Eſpagne, qui vouloient paſſer dans la mer du ſud. Il fut encore plus fréquenté par les vaiſſeaux François durant la guerre qui bouleverſa l'Europe au commencement du ſiecle. L'impoſſibilité où ſe trouvoit Philippe V, d'approviſionner lui-même ſes colonies, enhardit les ſujets de ſon aïeul à aller au Pérou. Le beſoin où on étoit de toutes choſes, les fit recevoir avec joie, & ils gagnerent dans les premiers temps juſqu'à huit cens pour cent. Ces profits énormes ne ſe ſoutinrent pas. La concurrence à la fin fut ſi conſidérable, les marchandiſes tomberent dans un tel aviliſſement, qu'il fut impoſſible de les vendre, & que pluſieurs armateurs les brûlerent, pour n'être pas réduits à les rapporter dans leur patrie. L'équilibre ne tarda pas à ſe rétablir; ces négocians étrangers faiſoient des bénéfices aſſez conſidérables, lorſque la cour de Madrid prit en 1718 des meſures efficaces pour les éloigner de ces parages, qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-temps.

Alors s'arrêterent les expéditions pour la mer du ſud par le cap de Horn. Les Eſpagnols les reprirent eux-mêmes en 1740 avec une utilité mé-

diocre. Ils se flattoient qu'à l'expiration du traité de l'Assiento, le commerce du Pérou redeviendroit ce qu'il avoit été. Les suites ont dû les désabuser. La colonie n'a pas fourni plus de quinquina, de laine de Vigogne, de cacao, qu'elle n'en donnoit ; & ses mines se sont trouvées si considérablement diminuées, que les retours annuels en or & en argent n'ont pas passé trois millions deux cens cinquante mille piastres. Il n'y a eu même rien dans cette somme pour le gouvernement, parce que, quoiqu'il ait établi les mêmes impôts au Pérou que dans le Mexique & dans tous ses autres établissemens, les frais d'administration ont tout absorbé.

Les affaires ne sont pas conduites avec plus d'intelligence, de probité & d'économie dans la vice-royauté de la nouvelle Grenade, qui est un démembrement de celle du Pérou. Cette nouvelle domination, formée en 1718, s'étend sur la mer du sud depuis Panama jusqu'au golfe de Guayaquil ; sur la mer du nord depuis le Mexique jusqu'à l'Orenoque ; & elle s'enfonce si avant dans les terres, qu'elle embrasse le royaume de Quito.

L'intérieur de cette grande partie



de l'Amérique méridionale est en général rempli de montagnes, couvert d'épaisses forêts, & est le plus communément stérile. Les Espagnols le trouverent habité par une infinité de nations peu nombreuses, la plupart errantes, presque toutes féroces & paresseuses. Les hommes y étoient plus agiles, les femmes plus belles & plus blanches que dans les climats voisins. Loin des grandes rivieres, on faisoit quelquefois vingt, trente & quarante lieues sans trouver une cabane. Depuis la conquête, cette foible population n'a guere diminuée, parce qu'il ne s'est point établi de culture meurtriere, & que les peuples soumis n'ont pas été condamnés aux travaux des mines. On exige rarement autre chose d'eux que le tribut qu'on leur a imposé. Les uns le paient en denrées, les autres avec l'or qu'ils trouvent dans les torrens ou sur les rivieres. Il y en a même qui remplissent cette espece d'obligation avec les bénéfices qu'ils font sur quelques marchandises d'Europe, qu'ils vendent aux Indiens qui n'ont pas été assujettis.

A l'extrémité de ces immenses contrés, qui ne sont ni ne peuvent être la plupart fort abondantes en produc-

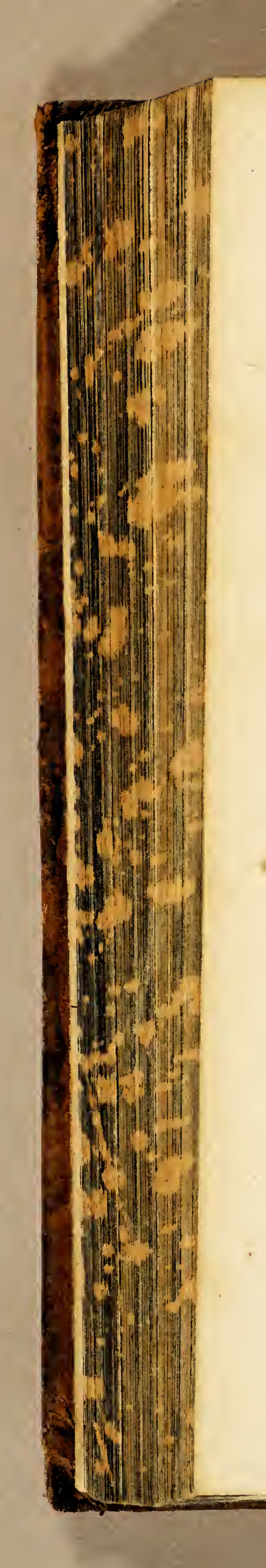


tions précieuſes, eſt le vaſte pays de Quito, qui faiſoit autrefois une partie très-conſidérable de l'empire des Yncas. Sa ſituation l'a fait incorporer à ce que les Eſpagnols appellent le nouveau royaume. L'eſpace le mieux peuplé de cette agréable province, eſt celui que laiſſerent entr'elles les deux Cordillieres, ces montagnes devenues ſi célebres dans l'hiſtoire des ſciences, depuis qu'elles ont ſervi, pour ainſi dire, d'échelle & de théâtre pour obſerver la terre, pour meſurer & déterminer ſa figure.

Au centre de la Zone torride, ſous l'équateur même, on jouit ſans ceſſe de tous les charmes du printemps. La douceur de l'air, l'égalité des jours & des nuits, font trouver mille délices dans un pays que le ſoleil embraſſe d'une ceinture de feu. On le préfere au climat des zones tempérées, où le changement des ſaiſons fait éprouver des ſenſations trop oppoſées, pour n'être pas fâcheuſes par leur inégalité même. La nature ſemble avoir réuni, ſous la ligne qui couvre tant de mers & ſi peu de terre, un concours de choſes qui ſervent à tempérer l'ardeur du ſoleil dans un climat qui eſt, pour ainſi dire, un foyer de réflexion pour

ses feux ; l'élévation du globe dans cette sommité de sa sphere ; le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue immenses & toujours couvertes de neiges ; des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. L'univers entier n'offriroit point de séjour aussi agréable que le territoire de Quito, si tant d'avantages n'étoient balancés par des inconvéniens inévitables, dans un pays où la terre, en équilibre sur son centre de gravité, semble participer également aux torrens de bien & de mal que la nature verse sur les humains.

A une ou deux heures après midi, temps où finit une matinée presque toujours belle, les vapeurs commencent à s'élever, l'air se couvre de sombres nuages qui se convertissent bientôt en orages. Tout reluit, tout paroît embrasé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les montagnes avec un fracas épouvantable. Il s'y joint souvent d'affreux tremblemens. Quelquefois l'uniformité de cette alternative est un peu changée. Si ce changement vient à rendre le temps constant pendant quinze jours, soit de pluie ou d'un


ſoleil ardent, la conſternation eſt univerſelle. L'excès de l'humidité ruine les ſemences, & la ſéchereſſe produit des maladies dangereuſes.

Mais hormis ces contretemps, qui ſont fort rares, le climat de Quito eſt un des plus ſains. L'air y eſt généralement ſi pur, qu'on n'y connoît pas ces inſectes dégoûtans qui affligent la plupart des provinces de l'Amérique. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes preſque générales, on s'en reſſent peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion, ou qui l'ont mérité, vieilliſſent également ſans danger & ſans incommodité.

La fertilité du terroir répond à tant d'avantages, l'humidité & l'action du ſoleil étant continuelles & toujours ſuffiſantes pour développer & fortifier les germes, on a continuellement ſous les yeux l'agréable tableau des trois belles ſaiſons de l'année : à meſure que l'herbe ſeche, il en revient d'autre, & l'émail des prairies eſt à peine tombé qu'on le voit renaître. Les arbres ſont ſans ceſſe couverts de feuilles vertes, ornés de fleurs odoriférantes, ſans ceſſe chargés de fruits, dont les couleurs, la forme & la beauté va-

rient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours renaissante. On voit d'un seul coup d'œil germer les semences nouvelles, d'autres grandir & se hérisser d'épics, d'autres jaunir, d'autres enfin tomber sous la faux du moissonneur. Toute l'année se passe à semer & à recueillir dans l'enceinte d'un même champ ou du même horizon. Cette variété constante dépend de la situation des montagnes, des collines, des plaines & des vallées.

L'abondance du bled, du mays, du sucre, des troupeaux, de toutes les denrées, & le bas prix où les tient nécessairement l'impossibilité de les exporter, ont plongé dans la plus grande oisiveté, dans les plus grands excès la province entiere, sur-tout la capitale.

Quito, conquis par les Espagnols en 1534, & bâti sur le penchant de la célebre montagne de Pichincha dans les Cordillieres, peut avoir cinquante mille habitans, tous livrés à une débauche honteuse & habituelle. Quoique ces mœurs soient assez communes dans toutes les colonies Espagnoles,



nulle part ailleurs elles n'ont été pouffées à cet excès de corruption. Le jeu remplit les intervalles. Cette passion est si générale, que les personnes les plus considérables y ruinent leurs affaires, que ceux d'un moindre rang y perdent leurs habits, les habits même de leurs femmes. L'ivrognerie, dont on ne soupçonneroit pas une nation naturellement si sobre, comble la mesure du désordre. Les fortunes n'étant pas assez considérables pour permettre les excès du vin qui vient de fort loin, on se livre avec fureur au maté, liqueur composée de l'herbe du Paraguay, de sucre, de citron, & de fleurs odoriférantes. On joint avec profusion à cette boisson l'eau de vie de sucre, qui est fort commune. Les plus pauvres Métis, les Indiens, le peu qu'il y a de noirs dans un pays si éloigné des mers, noient leur raison dans la chicha.

La Métropole ne cesse d'accuser cette dépravation de mœurs, & la misere qu'elle engendre, d'avoir fait tomber les mines d'or & d'argent qu'on exploita après la conquête, & d'avoir fait négliger celles qui ont été découvertes depuis. Elle gémit sur-tout de ce qu'aucune des dix-huit veines qui

furent trouvées en 1728 dans la jurisdiction de Rio-bamba, n'a jamais été suivie. La province pourroit, dit-on, se livrer à ce genre d'industrie, avec d'autant plus de succès qu'elle est plus peuplée en Indiens & en Espagnols, qu'aucune autre contrée du nouveau monde, & qu'elle tire de son sein une prodigieuse abondance d'excellens vivres, qu'ailleurs il faut faire venir de fort loin & à très-grands frais. Alors cette contrée, autrefois si opulente, pourroit redevenir ce qu'elle a été, & reprendre un éclat que le préjugé & la disposition des lieux, l'empêcheront toujours d'obtenir de son agriculture & de ses manufactures.

Les Espagnols nés à Quito, & la plupart de ceux qu'on y envoie d'Europe pour les gouverner, trouvent ces reproches mal fondés. Ils pensent communément que les mines de cette province ne sont pas assez abondantes pour couvrir les frais de leur exploitation. Il seroit téméraire de prononcer sur cette contestation. Cependant, pour peu qu'on veuille se rappeller la passion que ce peuple conquérant a toujours montrée pour ce genre de richesses, qui, sans aucun travail de sa part, ne lui a coûté que le sang de ceux qui



le possédoient, on présumera qu'il n'y a qu'une entiere impossibilité, fondée sur l'expérience, qui puisse déterminer cette nation à se refuser à son attrait naturel, & aux pressantes sollicitations de la Métropole.

Quoiqu'il en soit, il est certain que le Quito ne fournit au commerce d'Espagne que du quinquina. L'arbre qui donne ce fameux remede a rarement plus de deux toises & demi de haut. Son tronc & ses branches sont d'une grosseur proportionnée. Il croît dans les forêts au milieu de beaucoup d'autres plantes, & se reproduit par les graines qui tombent naturellement à terre. Sa seule partie précieuse est son écorce dont on le dépouille, & à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire sécher. On a préféré la plus épaisse, jusqu'à ce que des analyses savantes faites en Angleterre, & des expériences répétées, aient démontré que la plus légere avoit plus de vertu.

On a cru long-temps que l'arbre du quinquina ne se trouvoit que sur le territoire de Loja, ville fondée en 1546, par le capitaine Alonso de Mercadillo. Le plus estimé étoit celui qui croissoit à deux lieues au sud de cette place, sur

la montagne de Cajanuma ; & il n'y a pas plus de quarante ans que les négocians se faisoient donner par des notaires, un certificat qui faisoit foi que l'écorce qu'ils achetoient étoit de ce lieu devenu célebre. Le même arbre a été trouvé dans les derniers temps aux environs de Rio-bamba, de Cuença, & dans quelques autres lieux, tous de la province de Quito.

Le quinquina, dont on venoit de faire d'heureuses épreuves à Lima, fut connu vers l'an 1639 à Rome. Les Jésuites qui l'y avoient porté le distribuerent gratuitement aux pauvres, & le vendirent au poids de l'argent aux riches. L'année suivante, Jean de Véga, médecin d'une vice-reine du Pérou, qui en avoit ressenti les salutaires effets, l'établit en Espagne à cent écus la livre. Ce remede eut bientôt une grande réputation, & elle se soutint jusqu'à ce que les habitans de Loja ne pouvant pas fournir aux demandes qu'on leur faisoit, s'aviserent de mêler plusieurs écorces différentes à celle qui étoit si recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina, & par conséquent son prix. Les mesures que prit la cour de Madrid pour remédier à un désordre si criant, n'eu-

rent pas un succès complet. Les nouvelles découvertes doivent avoir rendu cette production si commune, qu'il ne paroît pas vraisemblable qu'on continue à la falsifier.

C'est une opinion généralement reçue, que les naturels du pays ont connu fort anciennement l'usage du quinquina. Ils le faisoient, dit-on, infuser dans l'eau pendant un jour, & donnoient la liqueur à boire aux malades sans le marc. La crainte d'indiquer aux Espagnols leurs tyrans, un remede si salutaire, les y fit renoncer eux-mêmes. Ils en avoient si bien perdu le souvenir, qu'ils pensoient que l'Europe ne l'employoit que dans ses teintures. Jussieu, botaniste François, leur ouvrit les yeux il y a environ vingt ans. Il leur apprit à distinguer les médiocres especes de quinquina, des bonnes, des excellentes, & les accoutuma à recourir comme nous à sa vertu spécifique contre les fievres intermittantes.

Ce peuple n'a pas été si docile aux instructions des hommes éclairés, qui ont voulu lui persuader de s'attacher à la culture de la cochenille. On en trouve dans quelques contrées de la province, absolument de la même qualité que celle de la nouvelle Espagne.

Elle eſt employée toute entiere dans les manufactures de Loja & de Guença, ce qui aſſure la ſupériorité à leurs étoffes & à leurs tapis ſur ceux de Quito, où on n'en fait pas uſage. Si les Eſpagnols peuvent jamais ſortir de leur inaction pour ſuivre ce genre d'induſtrie, ils s'ouvriront avec l'Europe une branche de commerce qu'on groſſira, ſi l'on veut, du produit de la cannelle.

Vers le côté oriental des Cordillieres, ſont ſitués le pays de Quixos & celui de Macas, qui furent conquis en 1559, & annexés à la province de Quito. On n'y trouve que quelques villages épars & très-miſérables. La premiere de ces contrées n'a jamais été utile à la Métropole, & la ſeconde a ceſſé de l'être depuis que le ſoulevement des Indiens a fait abandonner les riches mines qu'on y exploitoit. L'une & l'autre produiſent de la cannelle, qui eſt d'un uſage commun dans le Pérou, & qui pourroit s'étendre beaucoup plus loin, ſi on vouloit ſe donner les ſoins néceſſaires pour ſa culture. Cette cannelle, quoique viſiblement de la même nature que celle de Ceylan, lui eſt actuellement fort inférieure; mais peut-être parviendroit-on à lui ôter ce qu'elle a de défectueux. Nous ſerions d'autant plus portés à le



penser que l'arbre qui la produit, lorsqu'il est dans un terrain bien découvert, éloigné d'autres plantes qui le couvrent communément de leur ombre, débarrassé des racines étrangeres qui pourroient lui dérober la nourriture dont il a besoin pour donner au fruit sa perfection, offre une écorce dont l'odeur & le goût ne le cedent pas à celle de l'Asie, soit qu'elle n'ait pas moins de vertu réelle, ou qu'elle doive ce mérite à l'avantage d'être plus fraîchement cueillie. On peut ajouter qu'il faut être bien connoisseur, pour distinguer l'huile de cannelle venue de Quito, de celle qui nous arrive des Indes Orientales.

En attendant que le Quito ouvre les yeux sur ses avantages naturels, les richesses de la nouvelle Grenade sont bornées aux métaux du Popayan & du Choco, deux provinces conquises en 1536. La stérilité de ces contrées fit d'abord juger peu favorablement de leur acquisition ; mais on ne tarda pas à faire des découvertes qui leur donnerent un grand prix. Il fut trouvé une infinité de mines d'or, d'autant plus précieuses, que l'exploitation n'en est ni chere, ni difficile, ni dangereuse.

Dans la plupart des mines, le mi-

néral se trouve enveloppé de tant d'autres matieres métalliques, qu'il faut employer le mercure pour en faire la séparation. Il en est où l'or est incrusté dans des pierres si dures, que l'enclume & la calcination ne pouvant les briser qu'avec des dépenses extraordinaires, on est réduit à la nécessité de les abandonner. Dans quelques-unes, l'or est si bien mêlé avec le tombac, qu'il est impossible de les séparer.

Au Choco, au Popayan sur-tout, le minéral se trouve répandu & mêlé dans la terre & dans le gravier. Ils sont portés tous ensemble dans un grand réservoir, où l'on fait entrer l'eau par un conduit. Cette masse, bientôt changée en boue, est remuée jusqu'à ce que les parties les plus légeres soient sorties du réservoir par un autre conduit, qui sert à l'écoulement des eaux. Alors les ouvriers entrent dans le réservoir, prennent les matieres pesantes, c'est-à-dire, le sable & le métal qui sont restés au fond, & les mettent ensemble dans des baquets de bois qu'ils remuent circulairement par un mouvement prompt & uniforme. Ils changent l'eau, & continuent à séparer les matieres les plus légeres des plus pesantes. Enfin, il ne reste au fond de ces baquets que

l'or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre, quelquefois en grains de différentes grosseurs. La même opération se répete dans un second & troisieme réservoir placés au dessous du premier, pour recevoir les parties légeres d'or qui peuvent avoir été emportées du premier bassin par le mouvement de l'eau. Une partie des ouvriers est employée dans les lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des mines. Il n'y a point d'interruption dans les travaux.

Ils sont le partage d'environ huit mille noirs. Ces esclaves, qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que la fraîcheur les y fait périr, sont réservés pour les mines qui sont à la superficie de la terre. Par-tout où ils peuvent être employés sans risque de leur vie, on les préfere à l'Indien, qui a moins d'intelligence, de force qu'eux, & sur-tout de cette bonne volonté qui donne la force & l'intelligence. L'usage universel au Popayan & au Cocho, est qu'ils rendent chaque jour à leur maître une demi-once d'or. Ce qu'ils en peuvent ramasser par delà leur appartient, ainsi que ce qu'ils trouvent



les fêtes & les dimanches, qu'on leur abandonne entiérement, mais à condition qu'ils se nourriront ce jour-là. Cet arrangement met les plus laborieux, les plus sages, les plus heureux d'entr'eux, en état d'acheter plutôt ou plus tard leur liberté. Lorsqu'ils l'ont obtenue, ils mêlent leur sang avec celui des Espagnols par des mariages. Les deux nations ne forment plus qu'un même peuple.

Le fruit de son industrie est porté à Santa-Féde Bogota, bâti en 1536 par Gonsalve Ximenés de Quesedá, dans un lieu où il étoit monté de la mer du nord par la riviere de la Magdelaine, dans le même temps précisément que Sébastien de Belalcazar y descendoit du Popayan. Il y eut pour les limites entre les deux conquérans de grands démêlés, qui se terminerent à l'avantage de Queseda. La cité qu'il avoit élevée, devint la capitale du nouveau royaume de Grenade, où se formerent successivement les villes de Marequita, de Pampelune, de Tocayma, & quelques autres moins considérables.

Les historiens Espagnols parlent avec enthousiasme de la quantité d'émeraudes & d'argent qu'on tira d'abord de cette colonie. Quelques-uns en font



monter le produit à des sommes qui étonnent les imaginations les mieux formées pour le merveilleux. Jamais peut-être l'exagération n'a été poussée plus loin. Si la réalité avoit seulement approché des fables qu'on a débitées, les Colons se seroient multipliés à proportion des richesses, comme il est arrivé dans tous les établissemens dont l'opulence n'est pas contestée. Cette population n'existe pas, & on ne peut citer aucune époque où il se soit fait des émigrations sensibles.

Mais quelle que soit la raison du dépérissement de ces lieux, autrefois si renommés, ils sont tombés dans une profonde obscurité, depuis que les mines de leur territoire ne sont plus exploitées. Si Santé-Fé lui-même s'est un peu sauvé de l'oubli, il ne tire pas cet avantage de ses productions, qui se réduisent à du tabac de médiocre qualité qu'on répand dans l'intérieur des terres, à un peu de bled qui sert à l'approvisionnement de Carthagene, & à quelques foibles parties d'or que lui fournit la vallée de Neyva. L'attention qu'on lui accorde encore est une suite du bonheur qu'il a d'être le siege du gouvernement, le centre de toutes les affaires, l'entrepôt des richesses du Popayan & du Choco.

Elles

Elles sont portées à dos de mulet l'espace de cinquante lieues, & embarquées à Honda sur la riviere de la Magdelaine dans des bâtimens légers. Après quelques jours de navigation, on entre dans un canal que la nature avoit formé, qui fut élargi au milieu du dernier siecle, & qui conduit jusqu'à Carthagene. Dans les saisons où il manque d'eau, & bientôt il en manquera dans toutes par la négligence du gouvernement, on continue à suivre le fleuve jusqu'à trois journées de cette ville célebre, où on se rend par terre.

Le lieu où l'on voit aujourd'hui Carthagene fut découvert en 1502 par Bastidas qui s'y seroit établi, s'il n'avoit été repoussé par les sauvages. Plusieurs aventuriers de sa nation qui suivirent ses traces, éprouverent le même malheur. Heredia parut enfin en 1527 avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla la ville à dix degrés vingt-cinq minutes quarante-huit secondes & demie de latitude au nord.

La prospérité de cet établissement y attira en 1544 des corsaires François qui le pillerent. Il fut brûlé en 1585 par le célebre Drak. Pointis le prit & le rançonna en 1697. L'amiral Vernon se vit réduit en 1741 à en lever le siege, quoi-


qu'il l'eût formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombes, & assez de troupes de débarquement pour conquérir l'Amérique entiere.

Après tant de révolutions, Carthagene subsiste avec éclat dans une presqu'île de sable qui ne tient au continent, que par deux langues de terre dont la plus large n'a pas trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulieres & à la moderne. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre qui la domine, & sur laquelle on a construit la citadelle de Saint Lazare. En temps de paix ces ouvrages sont gardés par dix compagnies de troupes réglées de soixante-dix-sept hommes chacune. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du nouveau monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Espagnols forment la sixieme partie de cette population. Les Negres, les Indiens, les races formées de mêlanges variés à l'infini, composent le reste.

Cette bigarrure est plus commune à Carthagene que dans les autres colonies Espagnoles. On y voit arriver continuellement sur tous les vaisseaux une foule d'aventuriers sans emploi, sans

biens, ſans recommandation. Dans un pays où ils ne ſont connus de perſonne, & où aucun habitant n'oſe prendre confiance en leurs ſervices, leur deſtinée eſt de vivre miſérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place ou à la porte d'une Egliſe.

Le chagrin d'une ſituation ſi triſte, & la mauvaiſe qualité de leur nourriture les jettent preſque toujours dans quelque maladie dangereuſe. Les négreſſes & les mulâtreſſes libres s'empreſſent alors de les retirer dans leurs maiſons, & les ſoignent avec un zele extrême. Elles les font enterrer avec appareil, s'ils meurent; s'ils recouvrent leur ſanté, ils en ſont quitte pour épouſer leur bienfaictrice ou quelqu'une de ſes filles. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une ſituation aſſez déſeſpérée pour intéreſſer la pitié des femmes, ſont réduits à ſe retirer dans quelque village pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail, ce que la pareſſe orgueilleuſe des habitans regarde comme la derniere des ignominies. L'indolence eſt pouſſée ſi loin, que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que le moins qu'ils peuvent. Leur occupation eſt de s'y bercer pour ſe rafraîchir.



Le climat eſt ſans doute un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs ſont exceſſives & continuelles à Carthagene. Les torrens d'eau qui tombent ſans interruption depuis mai juſqu'en novembre, ont cette ſingularité qu'ils ne rafraîchiſſent jamais l'air quelquefois un peu tempéré dans la ſaiſon ſeche pas les vents du nord-eſt. La nuit n'eſt pas moins étouffante que le jour. Les habitans paſſent un été de ſix mois comme dans des bains chauds. Une tranſpiration habituelle leur donne la couleur pâle & livide des malades, lors même qu'ils ne le ſont pas. Leurs mouvemens ſe reſſentent de la moleſſe du climat qui relâche leurs fibres. On le ſent juſque dans leurs paroles qui ſortent lentement de leur bouche, à voix baſſe & par de longs & fréquens intervalles. Ceux qui arrivent d'Europe conſervent leur fraîcheur & l'embonpoint trois à quatre mois. Ils perdent enſuite l'un & l'autre dans des ſueurs qui ne ſont jamais interrompues.

Cet état eſt l'avant-coureur d'un mal plus redoutable encore, mais dont la nature eſt peu connue. A quelques-uns il vient pour s'être refroidis, & à d'autres pour n'avoir pas digéré. Il ſe déclare par un vomiſſement accompagné

d'un ſi violent délire, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de ſe déchirer. Souvent il expire au milieu de ces tranſports qui ne durent que trois ou quatre jours. Ceux qui ont échappé à ce danger dans les premiers temps ne courent aucun riſque. Des témoins éclairés aſſurent même que lorſqu'on revient à Carthagene après une longue abſence, on n'a rien à craindre.

Cette ville & ſon territoire préſentent le ſpectacle d'une lepre hideuſe qui attaque indifféremment les Européens & les gens du pays. Ceux qui veulent l'attribuer à la chair de porc, ne font pas attention que cette maladie n'eſt pas connue dans les autres contrées de l'Amérique, où cette nourriture eſt auſſi commune. Pour en arrêter la contagion, on a fondé un hôpital hors de la ville. Tous ceux qu'on en croit attaqués y ſont renfermés ſans diſtinction de ſexe, de rang ni d'âge. Le fruit d'un arrangement ſi ſage eſt perdu par l'avarice des adminiſtrateurs qui permettent aux pauvres d'aller mendier, au riſque d'infecter ceux qui s'en laiſſent approcher. Auſſi le nombre des malades eſt-il ſi grand que l'enceinte de leur demeure a une étendue immenſe. Chacun y jouit d'un petit terrain qu'on lui marque à



ſon entrée. Il s'y bâtit une cabane proportionnée à ſa fortune, où il vit ſans trouble juſqu'à la fin de ſes jours qui ſont ſouvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite ſi vivement au plaiſir dont l'attrait eſt le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en ſont attaqués. C'eſt une démangeaiſon ajoutée à une démangeaiſon. Elles ſemblent s'irriter par la ſatisfaction des beſoins qu'elles donnent : elles croiſſent par leurs remedes, & ſe reproduiſent l'une par l'autre. Le déſagrément de voir ce mal ardent qui coule avec le ſang ſe perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres déſordres peut-être chimériques.

Si la négligence des Eſpagnols nous étoit moins connue, nous les inviterions à faire une épreuve qui vraiſemblablement auroit des ſuites favorables. Il eſt des peuples en Afrique ſitués à peu près à la même latitude, qui ſont dans l'uſage de ſe frotter le corps avec un huile extraite du fruit d'un arbre ſemblable au palmier. Cette huile eſt d'une odeur déſagréable, mais elle a la propriété ſalutaire de boucher les pores de la peau, & d'arrêter des ſueurs que la chaleur du climat rendroit exceſ-

sives, sur-tout dans les trois mois de l'année où un calme affreux s'appesantit sur ces contrées. Qu'on essaie une méthode à peu près semblable à Carthagene ; peut-être y verra-t-on diminuer, cesser même totalement la lepre. On sait que ceux qui en sont attaqués ne transpirent plus, qu'ils ont la peau dure & farineuse. S'écarteroit-on des principes d'une saine physique, en l'attribuant à une transpiration trop abondante qui appauvrit les fibres de la peau, & les met hors d'état de faire leurs fonctions ? Une huile, une graisse propre à diminuer cette transpiration extrême, à en empêcher en même temps la suppression totale, ne paroissent-ils pas des moyens indiqués par la nature pour prévenir la calamité que nous déplorons.

Malgré cette maladie, malgré le vice du climat, malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Espagne a toujours été extrêmement attachée à Carthagene, à cause de son port, un des meilleurs que l'on connoisse. Il a deux lieues d'étendue, un fonds excellent & profond. On y éprouve moins d'agitation que sur la riviere la plus tranquille. Le seul canal de Bocachique y conduisoit autrefois. Il étoit si étroit qu'il n'y pouvoit passer à la fois qu'un vaisseau cannoné des



prés par les batteries croisées des forts établis sur les deux bords. Les Anglois ayant détruit en 1741 les fortifications qui défendoient ce passage, il fut fermé par les Espagnols. On rouvrit un ancien canal disposé de façon qu'il ne sera pas facile aux escadres ennemies de les forcer. C'est par-là que tous les bâtimens entrent aujourd'hui dans le port.

Dans le temps que le commerce du Pérou se faisoit par la voie des galions, ces vaisseaux se rendoient à Carthagene, avant d'aller à Porto-belo, & y repassoient à leur retour. Au premier voyage ils déposoient les marchandises nécessaires pour les provinces intérieures, & ils en recevoient le prix au second. Cet arrangement blessa les négocians de Lima, qui prétendirent que lorsqu'ils revenoient de la foire, ils trouvoient tous leurs pays approvisionnés des choses qu'ils avoient été chercher fort loin avec des dépenses infinies. Ils demanderent & ils obtinrent que Carthagene ne fût pourvue qu'après Porto-belo.

Les provinces de Santa-Fé, de Popayan, de Quito étoient réduites par cette complaisance ou à tirer à grands frais & avec de grands risques, leurs besoins de la foire même, ou à se con-

enter de ce qui y auroit été rebuté.
Cette disposition qui dura plusieurs
nnées, les aigrit à un point extrême.
On imagina en 1730 un tempérament
ui parut propre à concilier les es-
rits. Il fut arrêté que les choses se-
oient rétablies sur l'ancien pied, mais
u'à l'arrivée des galions le commerce
es marchandises d'Europe cesseroit
ntre les deux vices-royautés. L'Espa-
ne n'étoit pas encore assez avancée
ans la connoissance de l'économie po-
tique, pour sentir à quel point un pa-
eil réglement blessoit la raison & ses
ntérêts.

La suppression des galions n'a rien
hangé à cette conduite. Les vaisseaux
ui se rendent successivement à Car-
hagene pour y porter ce qui est né-
essaire à l'approvisionnement de la
ice-royauté de la nouvelle Grenade,
en rapportent pas annuellement au
elà d'un million de piastres. Ceux
ui sont instruits qu'il s'en fabrique
us du double dans la monnoie de
inta-Fé, la seule qui existe dans le
ays depuis la suppression de celle de
opayan, & qui ne peuvent pas igno-
r d'ailleurs qu'il s'en faut de beau-
oup que tout l'or qui sort des mines
y soit fabriqué, seront étonnés de



la modicité de ces retours. Leur surprise cessera, s'ils font attention à la quantité d'or qui sort en fraude. La contrebande se fait en cent endroits de la côte. Les richesses du Cocho s'écoulent principalement par la riviere à Trato qui se jette dans le golfe de Darien, & celles du Popayan par les différentes embouchures de la Magdelaine qu'il est impossible de garder. L'Espagne ne réussira jamais à rompre le cours de ces liaisons interlopes, à moins qu'elle n'abandonne ses anciennes maximes. Un systême plus raisonnable ne retiendroit pas seulement dans ses mains les trésors qui lui échappent, il donneroit encore une nouvelle valeur aux seules terres de la vice-royauté qui soient cultivées avec quelque utilité pour la métropole.

Entre la riviere de la Magdelaine & le fleuve Orenoque, est une longue suite de côtes qui occupent un espace immense. Elles furent découvertes en 1499 par Ojeda, Jean de la Cosa & Améric Vespuce, qui aborderent avec quatre vaisseaux à un endroit qu'ils nommerent Venezuela, à cause de la ressemblance qu'ils lui trouverent avec Venise. Les établissemens que ces aventuriers & leurs imitateurs tenterent dans

le continent, ne se formerent pas avec autant de facilité que ceux des îles. Les sauvages accoutumés à se faire mutuellement la guerre, opposerent de la résistance, quelquefois même une résistance assez opiniâtre. A la fin de petites nations isolées, qui par caractere ou par leur état de guerre avoient rarement une demeure fixe, prirent le parti de s'enfoncer dans les terres, ou de se soumettre.

On bâtit alors un assez grand nombre de petites villes dont les plus connues ont toujours été Cumana, Caraque, Verine, Coro, Maracaïbo, & Sainte Marthe. Le territoire de quelques-unes offrit des mines d'or qui furent d'abord exploitées. Leur produit fut assez considérable dans les premiers temps; mais le succès ne fut que passager, soit qu'elles ne fussent pas abondantes, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'on n'en ait jamais attaqué que les branches, il fallut bientôt les abandonner. Dans les établissemens qui manquoient de mines, les Espagnols altérés d'or & de sang, alloient dans l'intérieur du pays massacrer les Indiens, ou leur arracher ce qu'ils avoient ramassé de ce sable précieux dans les rivieres, pour en faire divers ornemens,



Enfin la derniere reſſource de ces furieux étoit de faire des eſclaves pour les tranſporter aux îles que leur barbarie avoit dépeuplées.

L'horreur de cette conduite échauffa Las-Caſas en 1519, il propoſa pour cette côte une colonie où perſonne ne pouvoit s'établir que de ſon aveu. Ses colons devoient être vêtus de maniere à faire croire qu'ils n'étoient pas de la nation qui s'étoit rendue ſi odieuſe. Leur habit devoit être blanc, avec une croix de la couleur & à peu de choſe près, de la figure de celle de Calatrava. Il aſſuroit qu'avec ces eſpeces de chevaliers, & des miſſionnaires formés de ſa main, il réuſſiroit ſans guerre, ſans violence, ſans eſclavage, à apprivoiſer les ſauvages, à les civiliſer, à établir une bonne culture, à exploiter même les mines qu'on découvriroit. Son ambition ſe bornoit à obtenir pour ſes dépenſes, le douzieme de ce que le gouvernement retireroit des contrées dont on méditoit la félicité.

Ce plan étoit trop favorable à l'humanité pour n'être pas rejeté. Les ambitieux qui manient les états & les peuples, les conſomment comme une denrée, traitent de chimere tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs

& plus heureux. Il fallut attendre que les besoins où entraîne la cupidité, permissent de tenter une civilation qu'un homme vertueux avoit suggérée. Charles Quint engagea la province de Venezuela située au milieu de la côte qui nous occupe, à la famille des Velsers qui lui avoit fait des avances considérables. Ces riches négocians d'Ausbourg y envoyerent en 1528 quatre cens quatre-vingts Allemands, dont l'avarice & la férocité surpasserent tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors dans le nouveau monde. L'histoire les accuse d'avoir massacré ou fait périr un million d'Indiens; & il ne paroît pas qu'elle les ait calomniés. Leur tyrannie finit par une catastrophe horrible, & on ne pensa pas à les remplacer. On fut réduit à regarder comme un bonheur, que la contrée qu'ils avoient dévastée rentrât sous la domination Espagnole.

Malheureusement les scenes d'horreur qu'avoient donné les Allemands, furent renouvellées par Carjaval qui fut chargé du gouvernement de ce trop infortuné pays. Ce monstre, il est vrai, porta sa tête sur un échafaut; mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau, les victimes qu'il y



avoit plongées. La dépopulation étoit si entiere qu'on fit venir d'Afrique en 1550 un grand nombre de negres, sur lesquels on fondoit les plus hautes espérances. L'habitude de la tyrannie fit traiter ces esclaves avec tant de dureté, qu'ils se révolterent. On s'autorisa de leur rebellion pour massacrer tous les mâles ; & la colonie redevint encore un désert mêlé de cendres de Negres, d'Espagnols, d'Indiens & d'Allemands.

Elle retomba dans un profond oubli pour long-temps. Les provinces voisines de l'Orenoque & de la Magdelaine y sont encore, quoique l'étendue, l'excellence, la variété de leur sol invitent continuellement la métropole à en tirer plusieurs productions, la plupart fort riches. Le centre seul de cette côte prodigieuse s'occupe de la culture du cacao.

Le cacaotier est un arbre de grandeur moyenne, qui vient de sa graine qu'on plante de distance en distance. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en trois, quatre, cinq ou six troncs, suivant la vigueur de sa racine. A mesure qu'il croît, ses branches toujours éloignées les unes des autres, se panchent vers la terre. Ses

feuilles longues, lisses, agréables à l'odorat, terminées en pointe, ressembleroient assez, si elles étoient luisantes, à celles de l'oranger. De la tige ainsi que des branches naît une fleur jonquille dont le pistil renferme la gousse qui contient le fruit. Cette gousse qui a la figure d'un melon pointu & divisé en côtes bien marquées, acquiert la longueur de six à sept pouces sur quatre ou cinq de large, & renferme de vingt à trente petites amandes. Elle est verte pendant qu'elle croît; lorsqu'elle devient jaune; c'est une marque que son fruit commence à prendre de la consistance. Dès qu'elle a une couleur de musc foncé, il faut la cueillir & la faire sécher sans délai. Chaque grain de cacao se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gousse. On fait deux récoltes par an : elles sont égales pour la qualité & pour l'abondance.

Le cacaotier qui commence à récompenser les travaux du cultivateur au bout de deux ou trois ans, exige un terrain humide. Si l'eau lui manque, il cesse de produire, il desseche & périt. Un ombrage qui le garantisse continuellement des ardeurs du soleil, ne lui est pas moins nécessaire. On



doit l'entourer d'arbres plus robuſtes à l'abri deſquels il puiſſe proſpérer. Les ſoins qu'il exige d'ailleurs ne ſont ni pénibles, ni diſpendieux. Il ſuffit d'arracher les herbes qui le priveroient de ſa nourriture.

Quoique le cacaotier ſoit cultivé avec ſuccès dans pluſieurs contrées de l'Amérique, qu'il croiſſe même naturellement dans quelques-unes, il ne réuſſit nulle part auſſi bien que ſur la côte que nous décrivons. Toutes ſes parties en recueillent un peu; mais il n'eſt devenu un objet important que ſur le territoire de Caraque. On eſtime que la récolte de ce fruit précieux paſſe cent mille fanegues de cent dix livres chacune. Le pays ou Santa-Fé en conſomment vingt mille; le Mexique un peu plus; les Canaries une petite cargaiſon; & l'Europe cinquante à ſoixante mille. Cette culture occupe dix ou douze mille negres. Ceux d'entr'eux qui ont obtenu ſucceſſivement la liberté, ont fondé la petite ville de Nirva, où ils ne ſouffrent point de blancs.

Le commerce de Caraque auquel la Guayra, qui en eſt à deux lieues, ſert de port, fut long-temps ouvert à tous les ſujets de la monarchie Eſpagnole,

& il l'est encore aux Américains. Ceux d'Europe sont moins bien traités. Il s'est formé en 1828 à Saint Sébastien une compagnie qui a obtenu le droit exclusif d'entretenir des liaisons avec cette partie du nouveau monde. Les quatre ou cinq vaisseaux qu'elle expédie tous les ans, partent du lieu de leur origine; mais leur retour se fait à Cadix. La fanegue de cacao, qui coûte rarement dans la colonie plus de six ou sept piastres payées en marchandises, est livrée au public au prix fixe de trente-huit. Il n'y a point de taux arrêté pour les foibles parties de coton, d'indigo & de cuirs qui en viennent.

Quand on considere que c'est là tout le produit d'une côte qui a neuf cens lieues de long sur vingt, trente & quarante de profondeur, dans un terrain le plus souvent excellent, il est bien difficile de ne pas tomber dans un étonnement mêlé d'indignation. L'Espagne peut faire cesser quand elle voudra ces sentimens qui la dégradent. Qu'elle accorde une grande liberté, qu'elle supprime les impôts; qu'elle donne, s'il le faut, des gratifications; & ceux de ses sujets qui végetent dans une indolence dont en Europe on n'a point d'i-

dée ne tarderont pas à recouvrer de l'activité. Qu'elle prenne des moyens efficaces pour mettre le travail en honneur ; & les brigands qui vivent misérablement de la contrebande à Sainte Marthe, sur la riviere de la Hache & dans d'autres endroits, aimeront à devenir des cultivateurs. Qu'à cet esprit de destruction qui a fait jusqu'ici la base de sa politique, elle substitue des principes de modération & d'humanité ; & l'on verra les Motilones, les Guajaros, tous les sauvages qui embrassent le derriere de ses établissemens, ou qui en interceptent la communication, s'empresser de former des liaisons qui deviendront nécessairement & réciproquement utiles. Alors les provinces situées entre les rivieres de la Magdelaine & de l'Orenoque, s'éleveront à l'éclat auquel la nature les appelle. Elles surpasseront en productions riches & variées tant de colonies dont on vente depuis si long-temps la fertilité. Ces grands objets sont si sensibles qu'il seroit inutile de s'y arrêter davantage. Nous nous hâterons de parler du Chili.

Fin du septieme Livre.





HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE HUITIEME.

LE pays connu ſous le nom de Chili eſt borné à l'orient par d'immenſes déſerts qui aboutiſſent au Paraguay, & à l'occident il s'étend ſur la mer du ſud des frontieres du Pérou au détroit de Magellan, c'eſt-à-dire, depuis les vingt-ſept degrés de latitude méridionale juſqu'aux cin-

quante-trois degrés trente minutes. Les Yncas soumirent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée, & ils se proposoient d'y assujettir le reste; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

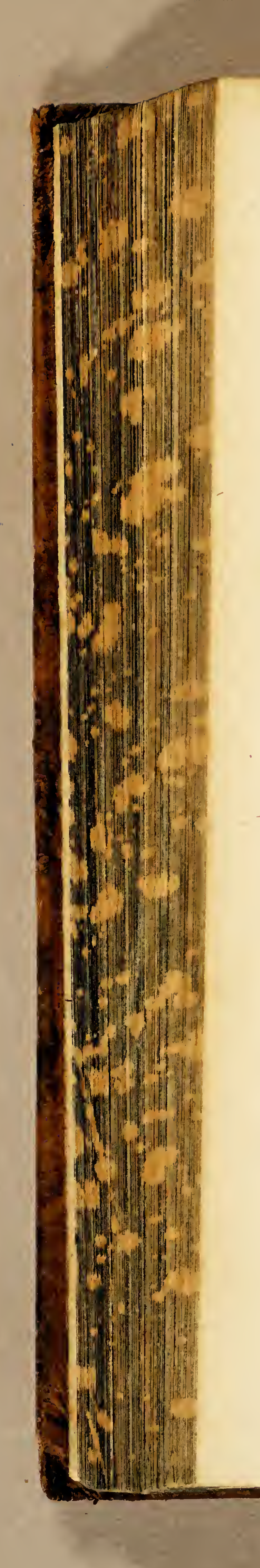
Ce grand projet fut repris par les Espagnols aussi-tôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro parti de Cusco au commencement de 1535 traversa les Cordillieres; & quoiqu'une grande partie des soldats qui le suivoient y eussent trouvé la mort, il fut reçu avec une soumission entiere par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venoit de renverser. La terreur de ses armes lui auroit fait obtenir vraisemblablement de plus grands avantages, si des intérêts particuliers ne l'eussent ramené au centre de l'empire où il trouva une mort tragique.

Les Espagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia qui les conduisoit y pénétra avec une facilité extrême. Les nations qui l'habitoient vouloient faire leur récolte. Dès qu'elle fut finie on prit les armes. La guerre dura dix ans sans interruption. A la vérité quelques cantons découragés par les pertes continuelles qu'ils faisoient, avoient pris le



parti de se soumettre ; mais d'autres défendoient toujours leur liberté, quoiqu'avec un désavantage presque continuel.

Un capitaine Indien auquel son âge & ses infirmités ne permettoient pas de sortir de sa cabane entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune qu'il mit à la queue l'une de l'autre, & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit mise en déroute, elle devoit éviter de se jeter sur la seconde, & s'aller rallier sous la protection de la derniere. Cet ordre qui fut fidellement suivi déconcerta les Espagnols. Ils enfoncerent successivement tous les corps sans en retirer aucun avantage. Les hommes & les chevaux ayant également besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé, où il prévoyoit qu'il seroit aisé de se défendre. On ne lui donna pas le temps d'y arriver. Les Indiens de l'arriere-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que ceux de l'avant-garde suivoient ses pas avec précaution, il fut enveloppé & massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient sa



troupe. On versa, dit-on, de l'or fondu dans sa bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont vous êtes si fort altérés toi & les tiens*, lui crioient les sauvages.

Ils profiterent de leur victoire pour porter la désolation & le feu dans les établissemens Européens. Plusieurs furent détruits, & tous auroient eu la même destinée si des forces considérables arrivées à propos du Pérou n'eussent mis les vaincus en état de défendre leurs postes les mieux fortifiés. On s'étendit un peu dans la suite, mais on ne fit jamais un pas sans combattre. De toutes les contrées du nouveau monde où les Espagnols ont voulu établir leur domination, c'est celle où ils ont toujours trouvé, où ils trouvent encore une plus grande résistance.

Leurs plus irréconciliables ennemis sont les habitans d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au sud de la riviere de Biobio, ou qui s'étendent vers la Cordilliere. Leurs mœurs qui ressemblent beaucoup plus à celles des sauvages de l'Amérique septentrionale qu'aux mœurs des Péruviens leurs voisins les rendent redoutables. Ils ne portent que leur corps à la guerre, & ne traînent après eux ni tentes ni

bagages. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture leur fournissent les lances & les javelots dont ils sont toujours armés. Assurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils ne regrettent point une grande étendue de pays qu'ils abandonnent. Tout séjour leur est égal. Leurs armées, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Ils exposent leur vie en hommes qui n'y sont pas attachés; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magasins & leurs campemens, par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ils invitent quelquefois leurs voisins à se joindre à eux pour attaquer l'ennemi commun, ce qui s'appelle faire courir la fleche, parce que cet appel vole d'une habitation à l'autre avec autant de célérité que de secret. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les esprits s'échauffent; on choisit un chef, & voilà la guerre. Dans les ténebres de la nuit fixée pour commencer les hostilités, on tombe sur le premier village où il y a des Espagnols, & de-là le carnage se disperse dans d'autres. Tout y est massacré, excepté les femmes blan-



ches qu'on ne manque jamais d'amener. De là vient qu'il y a tant d'Indiens blancs & blonds.

Avant que l'ennemi ait pu raſſembler ſes forces, ils ſe réuniſſent. Leur armée, quoique plus redoutable par le nombre que par la diſcipline, ne craint pas d'attaquer les poſtes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réuſſiſſent ſouvent, parce qu'ils reçoivent continuellement des ſecours qui les empêchent de ſentir leurs pertes. S'ils en font d'aſſez marquées pour ſe rebuter, ils ſe retirent à quelques lieux, & cinq ou ſix jours après, ils vont fondre d'un autre coté.

Ces barbares ne ſe croient battus que lorſqu'ils ſont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils ſe jugent vainqueurs, ils penſent au moins que les ſuccès ſont balancés. La tête d'un Eſpagnol qu'ils portent en triomphe, les conſole de la mort de cent Indiens. Un tel peuple vaincra.

Le pays eſt ſi vaſte que lorſqu'ils ſe voient trop preſſés, ils abandonnent leurs poſſeſſions, & s'enfoncent dans des déſerts inacceſſibles, dans des forêts impraticables. Fortifiés par d'autres Indiens, ils ne tardent pas à revenir

venir

venir dans les contrées qu'ils habitoient. C'est ce mêlange de fuite & de résistance, d'audace & de crainte, qui les rend comme indomtables.

La guerre est pour eux une espece d'amusement. Comme ils la font sans frais & sans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Espagnole doit se plier à en faire toujours les premieres ouvertures. Lorsqu'elles sont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili & le général Indien, accompagnés des capitaines les plus distingués des deux partis, reglent dans les plaisirs de la table les conditions de l'accommodement. Il en coûte toujours quelques présens aux Espagnols, qui, après cent tentatives, plus funestes les unes que les autres, ont été forcés de renoncer à l'espoir d'étendre leurs frontieres, & réduits à les couvrir par de fortes places de distance en distance. Ces précautions ont pour objet d'empêcher les Indiens soumis de se réunir aux sauvages indépendans, & ceux-ci de faire des incursions dans les colonies.

Elles sont répandues sur les bords de la mer du sud. Un désert de qua-



tre-vingts lieues les sépare du Pérou; & l'île de Chiloé les borne du côté du détroit de Magellan. Dans cette grande étendue de côtes, on ne trouve de villes que Chacao, Valdivia, la Conception, Valparayso, Coquinpo ou la Serena qui sont en même temps des ports. L'intérieur des terres soumises qui s'étend quelquefois jusqu'à trente lieues, en a moins encore. La seule qui y mérite quelque attention, est Santiago capitale du gouvernement. Les villages ne sont pas en beaucoup plus grand nombre; & loin des villes, il est rare de voir des habitations isolées. Les bâtimens sont bas par-tout, de brique crue, & le plus souvent couvert de paille. Cette maniere de se loger convient également, & à la nature du pays où les tremblemens de terre sont fréquens, & à l'indolence des habitans.

Ils sont robustes, bienfaits, mais en petit nombre. Dans ce grand établissement, il n'y a pas vingt mille blancs, & plus de soixante mille negres ou Indiens, en état de porter les armes. L'état de guerre de cette colonie, étoit autrefois de deux mille hommes; leur entretien fut trouvé trop cher, & on les réduisit à cinq cens au commencement

du ſiecle. La tranquillité n'y a pas été altérée par ce changement, parce que les Indiens n'y paient point de capitation, & qu'ils y ſont traités avec plus d'humanité que dans les autres provinces conquiſes. La valeur avec laquelle ils avoient défendu leur liberté, leur fit obtenir des conditions plus avantageuſes, lors même qu'ils eurent le malheur de la perdre ; & la crainte de les voir ſe réunir aux nations voiſines & indépendantes, a toujours empêché depuis qu'on ne violât cette capitulation.

Si le Chili eſt un déſert, ce n'eſt pas la faute du climat, un des plus ſains que l'on connoiſſe. Le voiſinage des Cordillieres, lui donne une délicieuſe température que ſa poſition ne permettoit pas d'eſpérer. Il n'y a point de province dans la Métropole, dont le ſéjour puiſſe être plus agréable.

On a trop exalté la richeſſe de ſes mines d'or. Celles de Petorca, d'Yapel, de Lumpangui, de Lavin, de Ligua, de Tiltil, qu'on exploite depuis long-temps, ſont des mines ordinaires. Il s'en découvre de temps en temps de nouvelles, mais toutes ſi ſuperficielles, que la veine ſe trouve épuiſée auſſi-tôt qu'en-

tamée. Les *lavaderos* ou torrens qui entraînent des métaux, sont aussi communs & ne sont pas plus utiles. Ces produits réunis forment la valeur d'un million de piastres. On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749, ils sont fabriqués dans l'hôtel des monnoies établi à Santiago. L'excellent cuivre qui sort des mines de Coquimbo se répand dans tout le Pérou.

Une richesse plus réelle, quoique moins chere à ses possesseurs, c'est la fertilité du sol. Elle est prodigieuse. Tous les fruits de l'Europe se sont perfectionnés sous cet heureux climat. Le vin en seroit exquis, si on ne lui communiquoit un goût amer en le déposant dans des vases de terre enduite d'une sorte de résine, & en les transportant dans des peaux de bouc. La récolte des grains passe pour mauvaise lorsqu'elle ne rend pas au-delà de cent pour un. Le bœuf le plus gros, le mieux engraissé, se vend à peine quatre piastres. Les chevaux y ont le feu, la fierté des chevaux Andalous dont ils tirent leur origine, & le climat ou le sol leur donnent plus de force & de vîtesse.

Malgré ces avantages, le Chili n'a point de liaison directe avec la Métropole. Toutes ses opérations de com-



merce se font avec le Pérou, le Paraguay, & les sauvages de sa propre frontiere.

On vend à ces barbares des mors de bride, des éperons, des couteaux, d'autres ouvrages de fer, diverses sortes de merceries. Leur paresse & leur mépris pour l'or, sur lequel ils marchent, les réduisent à donner en échange des bœufs, des chevaux, leurs propres enfans, qu'ils sacrifient aux plus vils objets.

Quelque passion qu'ils aient pour ces bagatelles quand ils les voient, ils n'y pensent point, quand elles ne se trouvent pas sous leurs yeux. Aussi ne sortent-ils pas de chez eux pour se les procurer; il faut les leur apporter. L'Espagnol qui veut entreprendre ce commerce, s'adresse d'abord aux chefs de famille, seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission dont il avoit besoin, il parcourt les habitations, & livre indifféremment la marchandise à tous ceux qui se présentent. Dès que sa vente est finie, il annonce son départ, & tous les acheteurs s'empressent de lui livrer dans le premier village où il s'est montré, les effets dont on est convenu. Il n'y a jamais eu d'exemple de la moindre infi-



délité. On lui donne une eſcorte, qui l'aide à conduire juſqu'à la frontiere les troupeaux & les eſclaves qu'il a reçus en paiement.

Juſqu'en 1724, on vendoit à ces ſauvage du vin & des liqueurs fortes, dont ils ont la paſſion comme preſque tous les peuples. Dans leur ivreſſe, ils prenoient les armes, ils maſſacroient tous les Eſpagnols qu'ils rencontroient, ils fondoient inopinément ſur les forts, ils portoient la déſolation dans les campagnes de leur voiſinage. Ces expériences cent fois répétées, ont fait ſévérement proſcrire un genre de commerce ſi dangereux. On recueille tous les jours le fruit d'une politique ſi raiſonnable. Les mouvemens de ces peuples ſont moins fréquens & moins dangereux. Avec cette tranquillité augmentent ſenſiblement les liaiſons qu'on entretenoit avec eux. Mais il n'eſt guere poſſible qu'elles deviennent jamais auſſi conſidérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Pérou tire annuellement de Chili une grande abondance de cuirs, de fruits ſecs, de cuivre, de viande ſalée, de chevaux, huit mille quintaux de chanvre, vingt mille quintaux de saindoux, cent quarante mille fanegues

de froment, & beaucoup d'or. Il lui fournit en échange du tabac, du sucre, du cacao, de la faïance, des draps, des toiles, des chapeaux fabriqués à Quito, tous les objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparayso qu'abordent les vaisseaux expédiés de Callao pour former cette communication. Les voyages furent quelque temps si longs, qu'il falloit compter sur une année entiere, pour l'aller & pour le retour. Jamais on n'avoit osé perdre les terres de vue, & on s'étoit réduit à louvoyer continuellement. Un Pilote Européen, qui avoit observé les vents, n'employa qu'un mois à cette navigation. On le crut sorcier. L'inquisition qui est ridicule par son ignorance, quand elle n'est pas odieuse par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal fit sa justification. Il fut reconnu que pour avoir le même succès, il ne falloit que s'éloigner des côtes. Bientôt sa méthode fut adoptée universellement.

Celle que suit le Chili dans son commerce avec le Paraguay, est bien différente. La communication des deux colonies ne se fait point par mer. Il faudroit, ou passer le détroit de


Magellan, ou doubler le cap de Horn; deux routes que les Espagnols ne prennent jamais sans une extrême nécessité. On a trouvé plus court, plus sûr, & même moins dispendieux, de se servir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cens lieues de Sant-Iago à Buenos-Ayres, & qu'il en faille faire quarante dans les neiges & les précipices des Cordillieres. Ceux qui ont entendu parler de la quantité de mulets, de l'abondance de fourrage dont ce grand espace est couvert, ne jugeront pas cette prédilection aussi déraisonnable qu'elle le paroît au premier coup d'œil.

Quoi qu'il en soit, le Chili envoie au Paraguay des étoffes de laine appellées *ponchos*, qui servent à faire des manteaux. Il envoie des vins, des eaux de vie, des huiles, sur-tout de l'or. Il reçoit en paiement de la cire, un suif propre à faire du savon, l'herbe du Paraguay, des marchandises d'Europe, & la plus grande quantité de negres que Buenos-Ayres peut lui fournir. Ceux qui viennent par Panama, détruits en partie par une longue navigation, & par des climats divers, sont plus chers & moins robustes.

Le Chili forme un état tout-à-fait distinct du Pérou. Son chef est absolu dans les affaires politiques, civiles & militaires. L'autorité du vice-roi se réduit à nommer par provision à ce gouvernement, lorsque la mort surprend celui qui en est pourvu avant que la Métropole lui ait désigné un successeur. Si dans quelques occasions il s'est mêlé de l'administration du pays, il y a été autorisé par une confiance particuliere de la cour, par la déférence qu'on a eue pour l'éminence de sa place, ou par l'ambition que les hommes puissans ont d'étendre les bornes de leur pouvoir. Le Paraguay jouit de la même indépendance.

Le Paraguay est borné au nord par la riviere des Amazones, au midi par la terre Magellanique, au levant par le Bresil, au couchant par le Chili & par le Pérou. Il tire son nom d'un grand fleuve qui sort du lac des Xarayès, qui coule à peu près du nord au sud, & qui, après avoir fait de longs détours dans un cours immense, va se perdre dans la mer par les trente-cinq degrés de latitude méridionale.

Cette région, qui a environ quinze cens milles de long sur mille de large, présente de grandes variétés.

On y trouve de vastes forêts, de longues chaînes de montagnes, dont plusieurs se perdent dans les nues, des terres basses submergées une grande partie de l'année, des marais dont les eaux croupissantes corrompent l'air continuellement. Les peuples errans dans ces déserts, dont le climat ne peut pas être par-tout le même, ont tous le teint plus ou moins olivâtre, la taille au dessus de la médiocre, le visage plat. Les hommes, les enfans vont nuds ordinairement, sur-tout dans les pays chauds; & les femmes ne sont couvertes, qu'autant que l'exige la pudeur la plus relâchée. Il n'y a pas de voyageur qui n'ait peint ces nations de couleurs odieuses. Tous les témoignages se réunissent pour assurer qu'elles sont stupides, inconstantes, perfides, voraces, adonnées à l'ivrognerie, sans aucune prévoyance, d'une indolence excessive. Les événemens attestent leur lâcheté. Si quelques-uns ont montré dans certaines occasions, une espece de fureur, elles l'ont dûe à l'attrait du brigandage, ou à la passion de la vengeance.

La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel qui est commun dans les forêts, les racines qui croissent sans

culture, forment leur nourriture ordinaire, peu y ajoutent le maïs & le manioc. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, les Indiens changent souvent de demeure. Comme ils n'ont à porter avec eux que quelques vases de terre, & qu'on trouve par-tout des branches d'arbre pour former des cabanes, ces émigrations sont extrêmement faciles. Quoique chaque individu se croie libre, & qu'ils vivent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur a appris à former entr'eux une espece de société. Quelques familles se réunissent sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations, plus ou moins nombreuses, selon la réputation & la capacité du chef, se dissipent avec la même facilité qu'elles se sont formées.

La découverte du fleuve Paraguay, appellé depuis Rio de la Plata, fut faite en 1516 par Diaz de Solis, grand pilote de Castillle. Il fut mis à mort avec la plupart des siens par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traiterent quelques années après de la même maniere les Portugais du Bresil.



Les deux nations rivales, également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, & tournerent leur avarice d'un autre côté. Le hasard y ramena les Espagnols en 1526.

Sébastien Cabot, en 1496, avoit fait la découverte de Terre-neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissemens dans le nouveau monde, porta ses talens en Espagne, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

La victoire, ce navire fameux pour avoir été le premier qui ait fait le tour du monde, & qui seul de l'escadre de Magellan étoit revenu en Europe, avoit rapporté beaucoup d'épiceries des Moluques. L'avantage qu'on retira de cette vente fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, cet amiral arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser sa navigation plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta le fleuve, & bâtit une forteresse à l'entrée de la riviere de Riotercero,

qui sort des montagnes de Tucuman. Tous les événemens qui suivirent cet établissement furent marqués par des prodiges. On en rapportera quelques-uns des plus propres à faire connoître le tour d'esprit de ces temps de crédulité.

Nuno de Lara fut chargé de garder le premier boulevard que la puissance des Espagnols, illimitée dans leur conquête, avoit bâti sur les heureux bords du Paraguay, pour mettre dans ses mains toutes les richesses d'un monde créé du ciel, à l'usage du peuple de la chrétienté le plus fidele à Dieu. Si le Gouverneur avoit eu seulement autant de soldats qu'il y avoit de nations à combattre ou à repousser, il se fût reposé de la conquête du Paraguay sur la valeur d'un sang fécond en victoires; mais on ne lui avoit donné que cent vingt hommes contre des peuples innombrables. Il crut donc devoir assurer sa situation par une alliance avec les Timbuez, nation voisine de son gouvernement. Mangora, leur cacique, fut charmé du caractere du Nuno, accepta des propositions qui devoient l'honorer & le distinguer de cette foule de sauvages, destinés un jour à n'être que les esclaves de la



nation maîtreſſe du nouveau monde. L'Eſpagnol reçut avec bonté les viſites de ſon allié. Mais admirez la puiſſance de l'amour, qui non content de triompher des dieux & des héros, ſe plaît encore à vaincre la férocité des nations barbares. Son carquois a des fleches plus ſûres & plus mortelles, que les dards empoiſonnés de l'Indien.

Un de ſes traits partit des yeux d'une Eſpagnole, c'étoit Luce Miranda, épouſe de l'invincible capitaine Sebaſtien Hurtado. Dès ce moment le cacique bleſſé devint furieux, & ſentit qu'en vain l'Amérique eſpéroit réſiſter à un peuple dont chaque ſoldat détruiſoit des Armées, & chaque femme pouvoit mettre à ſes pieds tous leurs chefs. Il oſa avouer ſa défaite à celle qui ne daignoit pas s'en appercevoir. Mais pour ſurprendre par la ruſe, une proie qu'il ne ſe flattoit pas d'enlever de force, il tendit un piege à l'ambition de Hurtado. Il l'invita donc à venir recevoir avec Miranda les hommages de toute ſa nation, en lui faiſant entendre qu'une beauté née pour triompher dans les deux mondes, acheveroit d'attacher ſans retour à l'alliance des Eſpagnols ceux des Tim-

buez qui pourroient douter de la supériorité d'un peuple si renommé, quand ils verroient à quelle source d'héroïsme les Européens puisoient ce courage qui les rendoit si facilement les maîtres de la terre : car le bruit des conquêtes de l'Espagne avoit volé d'un tropique à l'autre sur les ailes de la terreur, plus fortes, plus rapides que celles de la victoire.

Hurtado, que sa chaste compagne avoit instruit de la funeste passion du cacique, crut par pitié devoir éluder les progrès d'un feu qu'il n'auroit pu éteindre que dans le sang de cet infortuné. Il lui répondit qu'un soldat Européen n'oseroit quitter son camp ou sa garnison sans la permission du général ou du gouverneur, ni demander sans honte une pareille grace, à moins que ce ne fût pour combattre & vaincre. Le cacique éclairé par l'amour qui semble ne prêter son bandeau qu'aux amans heureux, vit bien que l'Espagnol se jouoit de sa passion ; & sentant qu'il ne seroit heureux que par la mort de son rival, il résolut de le perdre. Ce devoit être par une trahison. Hurtado ne craignoit que les lâches.

Le cacique apprit que ce brave Espa-



gnol étoit sorti de la garnison avec cinquante de ses invincibles soldats, pour aller chercher des vivres à la pointe de l'épée. Au lieu de l'attaquer ouvertement, il profita de son absence pour se défaire de lui. La garnison se trouvoit extrêmement affoiblie par l'éloignement de ce capitaine. Mangora ne tarde pas à former un corps de quatre mille Indiens. Il les cache bien armés dans un marais ouvert, voisin de la citadelle; ensuite, marchant aux portes de la place avec trente des siens chargés de subsistances, il fait dire à Lara qu'ayant appris que les Espagnols ses amis manquoient de vivres, il s'étoit empressé de venir leur en offrir, en attendant le retour du convoi qui devoit leur en apporter. La générosité du général étoit trop éloignée de la méfiance, pour suspecter les pieges de la perfidie dans les présens & les offres volontaires d'un allié. Lara reçut le cacique avec les témoignages les plus sinceres de la reconnoissance, & voulut le régaler avec sa troupe de tout ce qu'il put joindre des provisions étrangeres de l'Europe aux mets naturels du pays. On fit un festin de ce mêlange, & de l'ivresse de la débauche, on tomba dans les filets du sommeil, ou plutôt de la mort.

Le cacique avoit prémuni son escorte & sa troupe embûchée. Tout étoit prévu & concerté pour consommer la plus lâche des trahisons. A peine les Espagnols s'étoient endormis, que la lueur des flammes qui dévoroient le magasin avertit les Timbuez de marcher au saccagement de la place. Les soldats qui devoient la garder, mal éveillés par le bruit & la clarté de l'incendie, coururent encore ivres pour l'éteindre. Durant ce désordre, les auteurs de la trame ouvrent les portes à leurs compagnons, & tous ensemble fondent le poignard à la main sur les Espagnols, qui ne savent fuir ni le feu ni l'ennemi. Lara mortellement blessé, songe moins à retirer la fleche de ses flancs, qu'à enfoncer son épée au cœur de Mangora. Le cacique & lui tombent en se déchirant mutuellement : ils expirent ensemble dans un torrent formé du sang des Espagnols & des sauvages, de ce sang qui ne pouvoit se mêler & se confondre que dans le carnage.

Il ne restoit dans la place que quatre femmes & quatre enfans avec Miranda, cause innocente & malheureuse d'une scene si tragique. Ces tristes victimes furent emmenées à Siripa, frere & successeur du perfide cacique. L'amour

de celui-ci passa dans le cœur de son frere, comme un feu échappé de ses cendres. Semblable au soleil même qui luit sur les riches bords du Paraguay, Miranda ne pouvoit briller aux yeux sans enflammer tout ce qui la voyoit. Mais ses traits portoient dans les ames éprises, tantôt la rage du désespoir, & tantôt les douces foiblesses de la soumission & de la priere. Siripa se jette à ses pieds, lui déclare que non seulement elle est libre, mais qu'elle doit régner sur le chef & le peuple, que ses charmes eussent soumis à l'Espagne plus surement que les armes d'une nation victorieuse. Comment pourroit-elle encore, ajouta-t-il, ne pas oublier un époux malheureux, & sans doute tombé sous les fleches des Indiens conjurés ?

Miranda, plus irritée encore de l'amour du nouveau cacique, qu'elle n'avoit éte insensible à celui de son frere, y répondit par des traits sanglans de mépris & d'insulte, aimant mieux la mort que la couronne de la main d'un sauvage. Avoit-elle traversé les mers avec son époux pour l'abandonner & le trahir, dans un monde où les femmes de l'Europe devoient l'exemple de la vertu, comme les hommes y donnoient celui de la bravoure ? Mais Siripa, n'i-



maginant pas une fidélité d'une espece
aussi extraordinaire à ses yeux que l'hé-
roïsme des Espagnols, crut que le temps
affoibliroit ces sentimens dans un sexe
qui n'étoit pas fait pour une longue
résistance, ou que du moins rien ne
pourroit mieux vaincre tant de fierté,
que la douceur. C'est en vain que Mi-
randa repoussoit opiniâtrement les at-
tentions du cacique ; il lui prodigua
les soins & les respects à proportion
de ses refus.

Pendant ce combat, où le foible
opposoit la violence & la rigueur aux
vœux & aux soumissions du plus fort,
Hurtado revenu de son expédition ne
trouva qu'un amas de cendres ensan-
glantées à la place où il avoit laissé une
citadelle. Ses yeux cherchent par-tout
Miranda, sans découvrir même l'ombre
de cette épouse fidelle, ni les traces de
ses pieds. Il apprend enfin qu'elle est
chez les perfides Indiens qui dans une
seule nuit avoient commis tant de cri-
mes Aucun danger ne l'arrête dans la
résolution d'arracher Miranda à ses ra-
visseurs. Sa présence alluma toutes les
fureurs de la jalousie dans l'ame du
cacique. Il ordonne aussitôt la mort de
cet Espagnol, dont l'aspect lui étoit
odieux à tant de titres. Miranda fléchit



le cœur du barbare, & fait révoquer l'arrêt prononcé contre ſon époux ; elle obtient même la liberté de le voir quelquefois, mais à condition que s'ils oſent écouter l'amour & s'abandonner à ſes tranſports, le premier moment de leur félicité ſera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le roi des enfers accabla le malheureux Orphée ! Comment poſſéder une épouſe adorée & ne pas la voir ? Comment la voir long-temps ſans jouir une fois de ſes embraſſemens ? Qu'eſpéroit Siripa du tourment où il avoit condamné ces époux ? L'amour ſe nourrit des ſacrifices volontaires & des privations qu'il s'impoſe ; il s'irrite contre les loix qu'on lui preſcrit. La défenſe éveille ſes déſirs, le danger ſon audace, & la mort même ſemble l'inviter à goûter la vie. Après avoir paſſé des jours heureux à ſe conſoler de leur eſclavage, à ſe baigner de ces larmes qui s'attirent, s'eſſuient, & ſe renouvellent ſans ceſſe dans les tendres embraſſemens d'un amour vertueux & perſécuté, les deux époux oſerent ſouhaiter un de ces momens délicieux qui rachetent des années de ſouffrances, & valent des ſiecles de vie. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refuſé, dans l'eſpé-

rance de se revoir encore pour acquitter les droits & les sermens de l'hymen ; enfin l'amour, plus fort que les fers, les tyrans & la mort, exigea ce doux tribut de plaisir, dont la vertu même fait un hommage au ciel dans les bras de la fidélité conjugale. Ils jouirent enfin de ce plaisir que les anges bénissent autour du lit nuptial, en se couvrant le visage de leurs aîles, de peur d'envier aux hommes un bonheur inconnu dans le paradis. Un jour le barbare Siripa surprit Hurtado dans les bras de Miranda. Leur mort fut ordonnée, & tous deux traînés de la couche nuptiale au poteau du supplice, expirerent lentement à la vue l'un de l'autre dans les soupirs d'un amour éternel.

Pendant que cette scene se passoit, Moschera, devenu le chef de ce qui restoit d'Espagnols, s'embarqua avec sa petite troupe sur un bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Par cette retraite, le Paraguay se trouvoit totalement délivré d'une nation inquiete qui avoit menacé sa liberté. Cette tranquillité fut courte. Des forces plus considérables se firent voir vers le fleuve en 1535, & fonderent Buenos-Ayres. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres. Tous ceux qui se per-

mettoient d'en aller chercher étoient massacrés par les sauvages ; & on se vit réduit à défendre sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte du nouvel établissement.

Une femme à qui la faim sans doute avoit donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avoit établis autour de la colonie pour la garantir des dangers où l'exposoit la famine. Maldonata, c'étoit le nom de la transfuge, après avoir erré quelque temps dans des routes inconnues & désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Quelle fut sa terreur d'y rencontrer une lionne, & sa surprise, quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la caresser, & lui lécher les mains avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'effrayer. L'Espagnole s'apperçut bientôt que la lionne étoit pleine, & que ses gémissemens étoient le langage d'une mere qui réclamoit du secours pour se délivrer de son fardeau. Maldanata aida à la nature dans ce moment douloureux, où elle semble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissans, le jour & cette vie qu'elle lui laisse respirer



si peu de temps. La lionne heureusement délivrée va bientôt chercher une nourriture abondante & l'apporte aux pieds de sa bienfaictrice. Celle-ci la partageoit chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui nés par ses soins & élevés avec elle, sembloient reconnoître par des jeux & des morsures innocentes un bienfait que leur mere payoit de ses plus tendres empressemens. Mais quand l'âge leur eût donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie avec la force de l'atteindre & de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois, & la lionne que la tendresse maternelle ne rappelloit plus dans sa caverne, disparut elle-même, & s'égara dans un désert que sa faim dépeuploit chaque jour.

Maldonata seule & sans subsistance se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivans, mais dont sa pitié avoit su lui faire un asyle. Cette femme privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas longtemps errante, sans tomber entre les mains des sauvages Indiens. Une lionne l'avoit nourrie & des hommes la firent esclave. Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols qui la ramenerent à Buenos-Ayre. Le comman-


dant, plus féroce lui seul que les lions & les sauvages, ne la crut pas sans doute assez punie de son évasion par tous les dangers & les maux qu'elle avoit essuyé. Le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre au milieu d'un bois pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monstres dévorans.

Deux jours après, quelques soldats allerent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouverent pleine de vie, au milieu des tigres affamés, qui, la gueule ouverte sur cette proie, n'osoient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats, qu'ils en étoient immobiles d'attendrissement & de frayeur. La lionne en les voyant s'éloigna de l'arbre, comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaictrice. Mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer par des caresses & de doux gémissemens les prodiges de reconnoissance que cette femme racontoit à ses libérateurs. La lionne suivit quelque temps les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de regrets & d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater,

quand

quand elle accompagne jusqu'au vaisseau
un pere ou un fils chéri, qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le nouveau monde d'où peut-être il ne reviendra jamais.

Le commandant instruit de toute l'aventure par ses soldats, & ramené par un monstre des bois aux sentimens d'humanité que son cœur farouche avoit dépouillés, sans doute en passant les mers, laissa vivre une femme que le ciel avoit si visiblement protégée.

Cependant les Indiens qui erroient toujours autour de la colonie Espagnole avec la résolution de l'affamer, la resserroient de plus en plus dans ses palissades. Le retour en Europe paroissoit le seul remede à de si grands maux; mais les Espagnols s'étoient persuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines, & ce préjugé soutint leur constance. Ils abandonnerent Buenos-Ayres, & allerent fonder l'Assomption à trois cens lieues de la mer, toujours sur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner visiblement des secours de la Métropole; mais dans leurs idées c'étoit s'approcher des richesses, & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Les sauvages habitans d'un pays plus voisin du tropique étoient moins cou-



rageux que ceux de Buenos-Ayres, ou
plus aisés à policer. Loin de troubler
les travaux des Espagnols, ils leur four
nirent des vivres. Cette conduite fi
espérer qu'il seroit possible de se le
attacher, si on pouvoit les attirer à la
religion chrétienne; & on pensa qu'i
n'y avoit pas de meilleur moyen que
de leur en donner une grande idée. Dan
cette persuasion on imagina pour le
jours saints une procession, où suivan
l'usage de la Métropole tous les colon
devoient paroître les épaules découver-
tes, avec les instrumens de flagellation à
la main. Les Indiens invités à cette hor-
rible farce que respire le fanatisme de
Corybantes, & plus propre sans dout
à faire abhorrer qu'aimer le christia-
nisme, se trouverent à cette barbar
cérémonie au nombre de huit mill
hommes armés de leurs arcs & de leur
fleches qu'ils ne quittoient jamais. Il
étoient résolus de noyer ces étranger
dans leur propre sang, dont leur religion
ne pouvoit être avide, sans les rendr
en même temps féroces & cruels.

Le moment de la catastrophe appro
choit, lorsque Irala fut averti par un
Indien qui étoit à son service d'une cons
piration si peu soupçonnée. Ce généra
Espagnol fait courir le bruit que le

Topiges, ennemis de tout le pays s'approchent pour attaquer la place. Il ordonne à ses troupes de prendre les armes; il appelle les chefs des sauvages pour délibérer avec eux sur un danger commun à leur nation & à la sienne. Dès que ces hommes qu'on suppose en même temps couver une trahison, & n'avoir aucune méfiance, se sont livrés à la merci des Espagnols; Irala les fait mourir, & menace les Indiens qui les avoient accompagnés, du même supplice. Ces malheureux se jettent à ses genoux, & n'obtiennent leur pardon qu'en jurant pour eux & pour toute leur nation une obéissance éternelle & sans bornes. Cette réconciliation fut scellée par le mariage de quelques Indiennes avec les Espagnols, fête ou cérémonie bien plus agréable au ciel & à la terre, que cette procession de flagellans qui devoit se terminer par un massacre. De l'union de deux peuples si étrangers l'un à l'autre, sortit la race des Metis qui est si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols est d'être un sang mêlé dans tous les pays du monde. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des sauvages dans l'Amérique. Peut-être même



ne perdent-ils pas à ce mélange, s'i eſt vrai que les hommes gagnent comme les animaux à croiſer leurs races Et plût au ciel qu'elles ſe fuſſent déjà toutes fondues en une ſeule qui n conſervât aucun de ces germes d'antipathie nationale, qui éterniſent le guerres & toutes les paſſions deſtructives ! Mais la diſcorde ſemble naîtr d'elle-même entre des freres. Commen eſpérer que le genre humain devienn jamais une famille dont les enfans ſuçan à peu près le même lait, ne reſpiren plus la ſoif du ſang ? Elle s'engendre elle croît & ſe perpétue avec la ſoif d l'or.

C'eſt cette paſſion honteuſe, c'e cette cruelle avidité qui engageoit le Eſpagnols à ſe tenir de plus en plu éloignés de la mer, & voiſins des montagnes. Le danger qu'ils avoient cour d'être exterminés par les ſauvages e s'enfonçant trop avant dans les terres ne les avoit rendus, ni plus ſages, n plus humains. Ils ſembloient par le cruautés qu'ils exerçoient contre le Indiens, les punir de leur propre obſtination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Ce naufrage de plusieur vaiſſeaux qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés e

voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir leur avarice trompée d'une opiniâtreté funeste. Il fallut des ordres réitérés de la Métropole pour les déterminer à rétablir Buenos-Ayres.

Cette entreprise si nécessaire étoit devenue facile. Les Espagnols multipliés dans le Paraguay, étoiet assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverser. Elle n'éprouva comme on l'avoit prévu que de légers obstacles. Jean Ortiz de Zarate l'exécuta en 1580, sur un sol abandonné depuis quarante ans. Les petites nations qui étoient dans le voisinage de la place subirent le joug, ou se réfugierent dans des contrées éloignées pour continuer à jouir de leur liberté.

Dès que la colonie eut un point d'appui, elle prit de la consistance. Avec le temps on parvint à former quatre grandes provinces, le Tucuman, Santa Cruz-de-la-Sierra, le Paraguay particulier, & Rio-de-la-plata. Dans cet espace immense sont comme perdues une douzaine de villes qui seroient en Europe des bourgs médiocres. Elles sont composées d'un petit nombre de maisons ou cabanes, disposées sans or-



dre, & ſéparées par des petits bois qu donnent à chaque habitation un ai iſolé. On voit tout autour quelque petites peuplades d'Indiens ſoumis. L reſte du pays eſt déſert, ou habité pa des Indiens indépendans. Leur rag contre ceux qui les ont réduits à ſ réfugier dans des montagnes inacceſſi bles, eſt inexprimable. Ils en ſorten continuellement, dans l'eſpoir de maſ ſacrer quelques-uns de leurs tyrans. Ce courſes empêchent les établiſſemen Eſpagnols d'avoir aucune communica tion entr'eux, ou les réduiſent à l'en tretenir par de ſi longs détours, qu'ell leur devient comme inutile.

La Capitale même de la Colonie des vices deſtructeurs de toute induſtrie Buenos-Ayres réunit, à la vérité, quel ques avantages. La ſituation en eſt ſain & agréable. On y reſpire un air tem péré. Ses campagnes offrent un aſpec riant, & ſeroient très-fertiles ſi on dai gnoit les cultiver. Les bâtimens, qu étoient tous de terre, il y a quarante ans, ont acquis de la ſolidité, des commodités, depuis qu'on fait cuire de la brique, & faire de la chaux. On y trouve une population de ſeize mille ames, dont les blancs peuvent former le quart. Une fortereſſe, gardée par une

garnison de mille hommes, défend un côté de la ville, & les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Tout cela est bien en soi, mais insuffisant pour l'objet qu'on doit s'être proposé.

La place est située à soixante-dix lieues de la mer. Les gros vaisseaux ne peuvent pas y arriver, & les moindres courent de grands dangers, dans un fleuve qui manque de profondeur, qui est semé d'îles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes sont plus communes, & beaucoup plus terribles que sur l'Océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent; & il faut que dans les jours les plus calmes, des pilotes les précedent dans des chaloupes, la sonde à la main, pour leur tracer la route qu'ils doivent suivre. Les périls ne finissent pas même au port, situé à trois lieues de la Ville. La précaution qu'ont les bâtimens d'y jeter toutes leurs ancres, & d'assurer leurs cables avec de grosses chaînes de fer, n'empêche pas qu'ils ne courent le risque d'être submergés par un vent furieux qui, parti des frontieres du Chili, n'a rien trouvé, dans une plaine de trois cens lieues, qui pût modérer son impétuosité, & dont la furie augmente lors-

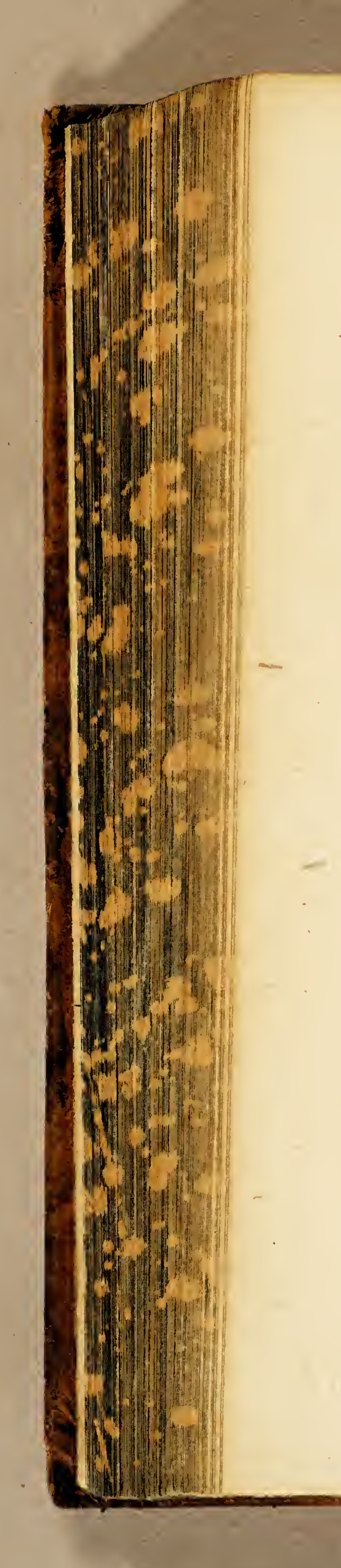


qu'il enfile directement le canal du fleuve.

Si les Espagnols n'avoient pas formé au hazard la plupart de leurs établissemens du nouveau monde, ils auroient occupé le port de Linsanada, de Baragon, qu'on trouve à l'embouchure de la riviere de la Plata, du côté du couchant, ou à celui de Maldonado, qui est sur la même ligne, du côté oriental. La cour de Madrid, à qui des raisons politiques & des naufrages fréquens ont enfin ouvert les yeux sur les inconvéniens de Buenos-Ayres, a bâti en 1726, quarante lieues plus bas, à Monte-Video, une citadelle flanquée de quatre bastions, défendue par une artillerie nombreuse, & par une garnison de deux cens hommes. On s'est apperçu dans la suite que le nouveau port n'étoit bon que pour de petits navires, & on s'est établi à Maldonado, dont les fortifications, ainsi que celles de Buenos-Ayres & de Monte-Video, ont été construites, sans solde par les Guaranis. La nature seule y a formé un des meilleurs havres du monde. Il peut contenir les plus nombreuses flottes, & l'entrée, qui est fort étroite, est très-aisée à défendre. L'air y est excellent, le bois en abondance, & la terre d'une grande fertilité. Lorsqu'on

aura soumis les naturels du pays, qui sont fiers, belliqueux, robustes; & que les familles Canariennes qu'on y transporte successivement, auront mis le sol en valeur, ce sera un établissement parfait. Les vaisseaux qui passeront d'Europe à la mer du sud, y trouveront un relâche sûr, & tous les rafraîchissemens dont ils auront besoin. Ce sera avec le temps l'entrepôt naturel du commerce du Paraguay. Il pourra recevoir des accroissemens, lorsque les Espagnols auront adopté les bons principes. Actuellement il n'est pas considérable.

La plus riche production qui soit naturelle à ce continent, est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne. Son goût approche de celui de la mauve, & sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La premiere, nommée Caacuys, est le bouton, qui commence à peine à déployer ses feuilles. Elle est fort supérieure aux deux autres; mais elle ne se conserve pas si long-temps, & il est difficile de la transporter au loin. La seconde, qui s'appelle Caamini, est la feuille, qui a toute sa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y restent, c'est la Caaguazu qui forme la



troiſieme eſpece. Les feuilles, après avoit été grillées, ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre, & couvertes d'une peau de vache.

Les montagnes de Maracaju, ſituées al'Orient du Paraguay, vers les vingt-cinq degrés vingt-cinq minutes de latitude auſtrale, fourniſſent les feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les donne ne croît pas ſur les hauteurs, mais dans les fonds marécageux qui les ſéparent. L'Aſſomption, qui porte le nom de la capitale du Paraguay, quoiqu'elle ne ſoit rien, donna d'abord de la célébrité dans des contrées éloignées à cette herbe précieuſe qui faiſoit les délices des ſauvages. L'exportation qu'elle en fit lui procura des richeſſes conſidérables. Cette proſpérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit, dans le long trajet qu'il falloit faire, tous les Indiens de ſon territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un déſert de quarante lieues, & il lui fallut renoncer à cette unique ſource de ſon opulence.

La nouvelle Villa Rica, qui s'étoit formée dans le voiſinage de Maracaju, s'empara de cette branche de commerce. Bientôt il fallut la partager avec les Guaranis, qui d'abord ne cueil-

loient de l'herbe que pour leur boisson, & qui ne tarderent pas à en ramasser pour la vendre. Cette occupation, & un voyage de quatre cens lieues pour l'aller ou pour le retour, les tenoient éloignés de leurs habitations une grande partie de l'année. Pendant ce temps-là ils manquoient d'instruction, ce qui les détachoit de la religion & de la colonie. Plusieurs périssoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déserts où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs les peuplades privées de leurs défenseurs restoient exposées aux irruptions de l'ennemi. Pour remédier à ces inconvéniens, les Missionnaires firent venir de Maracaju des graines qu'ils semerent dans le territoire de leur voisinage, qui approchoit le plus de celui de ces montagnes. Ces arbres se sont extrêmement multipliés, & n'ont point dégénéré, ou n'ont point dégénéré au moins d'une maniere sensible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que la nature donne ailleurs d'elle-même, est fort considérable. Une partie reste dans le Paraguay. Le Chili & le Pérou en consomment annuellement cent mille arrobes, qui, à raison



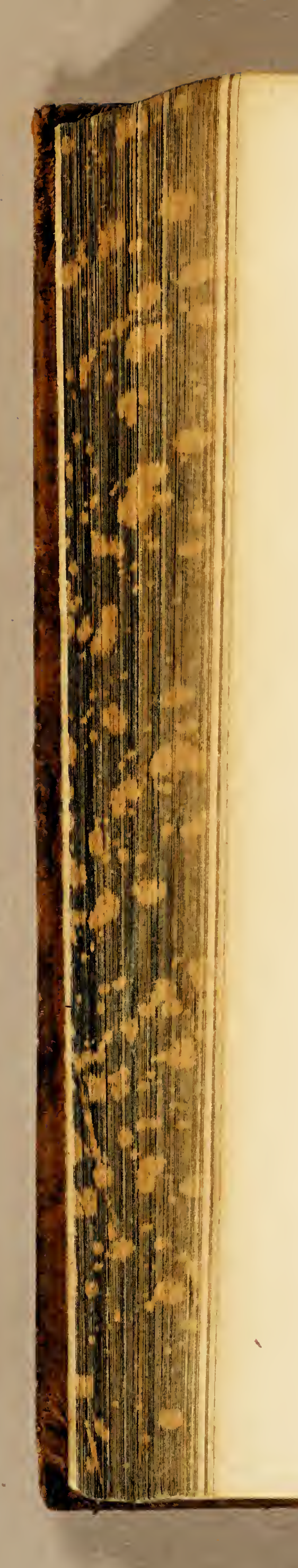
de quatre piaſtres & demie chacune, forment un objet d'exportation de quatre cens cinquante mille piaſtres.

Cette herbe, dans laquelle les Eſpagnols de l'Amérique méridionale croient trouver un remede ou un préſervatif contre la plupart des maladies, eſt d'un uſage général dans cette partie du nouveau monde, ſinguliérement dans les montagnes où ſe trouvent les mines. L'habitude d'en prendre en fait un beſoin, qu'on a bien de la peine à modérer. Les Européens dédaignent le vin pour cette boiſſon. Il en prennent toute la journée, & les plus pauvres en uſent au moins une fois le jour en ſe levant. On la jette ſéchée, & preſque en pouſſiere, dans l'eau bouillante. Au lieu d'en boire la teinture ſéparément, comme nous buvons le thé, ils mettent l'herbe dans une coupe, y ajoutent du ſucre, du jus de citron, ou des paſtilles d'une odeur fort douce; & pardeſſus ce mêlange ou cet aſſaiſonnement, verſent de l'eau chaude, qu'ils boivent auſſi-tôt ſans lui donner le temps d'infuſer, parce qu'elle noircit comme l'encre. Pour ne pas boire l'herbe qui ſurnage, on ſe ſert d'un chalumeau d'argent, au bout duquel eſt une ampoule percée de pluſieurs petits trous.

Ainsi la liqueur qu'on suce par l'autre bout, se dégage entiérement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau, en remettant de l'eau chaude sur la même herbe à mesure qu'on boit. La répugnance qu'ont montré quelques personnes de boire après toutes sortes de gens, dans un pays où les maladies vénériennes sont si répandues, a fait adopter quelques autres méthodes.

Elles sont indifférentes à l'Europe, qui ne connoît pas l'usage de cette boisson. Le Paraguay l'intéresse par d'autres côtés, & en particulier par les cuirs qu'il lui fournit. Lorsque les Espagnols abandonnerent en 1538 Buenos-Ayres, ils laisserent dans les campagnes voisines quelques bêtes à corne, qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles se multiplierent tellement dans ces pâturages, que personne ne daigna se les approprier lorqu'on eut rétabli la ville. On imagina dans la suite de les assommer uniquement pour en avoir la peau. La maniere dont on s'y prend est remarquable.

Plusieurs chasseurs à cheval se rendent dans les lieux où ils savent qu'il y a le plus de bœufs sauvages. Ils poursuivent chacun le leur, & lui coupent



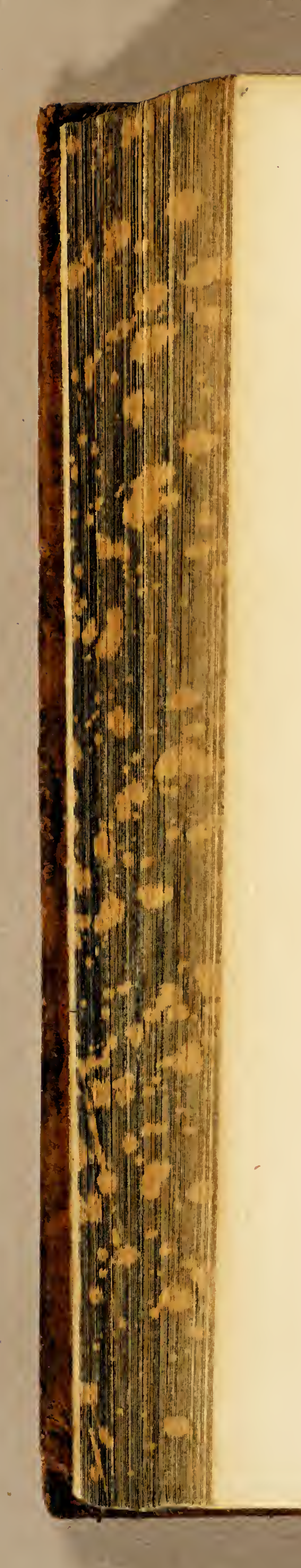
le jarret avec un long bâton armé d'un fer taillé en croiſſant & bien aiguiſé. Cet animal abattu, ſon vainqueur en pourſuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice ſi violent, les chaſſeurs retournent ſur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terraſſés, les écorchent, & prennent la peau, quelquefois la langue ou le ſuif, & abandonnent le reſte à une nuée de vautours & d'autres oiſeaux de proie.

Les cuirs étoient à ſi bon marché dans les premiers temps, qu'ils coûtoient à peine deux réaux, quoique ceux qui les achetoient en rebutaſſent près de la moitié qui n'avoient pas la grandeur qu'on leur déſiroit. Leur prix a augmenté à meſure que le nombre des bœufs a diminué. Cette diminution eſt moins l'ouvrage des chaſſeurs que des chiens devenus ſauvages. Ces animaux deſtructeurs font un tel ravage, qu'on eſt menacé de perdre entiérement une branche de commerce ſi précieuſe. Le gouvernement de Buenos-Ayres a cherché à prévenir ce malheur, en chargeant une partie de la garniſon de tuer à coups de fuſils ces bêtes devenues féroces. Les ſoldats chargés de

cette expédition néceſſaire, furent reçus à leur retour avec des huées ſi mépriſantes, qu'ils n'ont plus voulu recommencer des courſes qui les couvroient de ridicule aux yeux de leurs compatriotes.

Le vuide que laiſſera la diminution des cuirs, ſera rempli par le tabac qu'on a commencé à cultiver avec ſuccès dans le Paraguay. Il en arrive déjà tous les ans une aſſez grande quantité avec la laine de Vigogne qui vient des montagnes, & avec les métaux, qui ſont des matieres tout-à-fait étrangeres à la colonie.

Les premiers Eſpagnols qui y arriverent, ne douterent pas qu'un pays ſi voiſin du Pérou ne renfermât de grandes richeſſes. Leur conduite ſe régla ſur ces eſpérances, qui furent ſoutenues pendant un ſiecle par divers incidens plus frivoles les uns que les autres. Il fallut enfin renoncer à cette chimere ; mais des motifs particuliers la firent encore répandre long-temps, après qu'on eut ceſſé d'y croire. Tout le monde ſait aujourd'hui que le Paraguay n'a d'or & d'argent, que ce qui lui en vient du Chili & du Potoſi Une partie circule dans la Colonie. Il en paſſe beaucoup plus en fraude dans les établiſſemens



Portugais. On embarque tous les ans à Buenos-Ayres un million de piastres pour la Métropole.

Ce que nous avons dit du physique, du moral, des richesses du Paraguay, n'étoit guere propre à lui donner de la célébrité. Il n'a dû l'attention qu'on n'a cessé de lui accorder, qu'à un établissement formé dans son centre, qui, après avoir long-temps partagé les esprits, a obtenu l'approbation des sages. Le jugement qu'on doit en porter, paroît désormais fixé par la philosophie, devant qui l'ignorance, les préjugés, les factions doivent disparoître comme les ombres devant la lumiere.

Les Jésuites chargés des missions du Pérou, instruits de la maniere dont les Yncas gouvernoient leur empire & faisoient leurs conquêtes, les ont pris pour modeles dans l'exécution d'un grand projet qu'ils avoient formé. Les descendans de Manco Capac se rendoient sur leurs frontieres avec de puissantes armées, composées de soldats qui savoient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, & qui, avec des armes offensives meilleures que celles des sauvages, avoient des boucliers & des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils proposoient à la nation

qu'ils vouloient ajouter à leur empire, d'adopter leur religion, leurs loix & leurs mœurs; de quitter leurs forêts & de vivre en ſociété. Ils trouvoient ſouvent de la réſiſtance. La plupart de ces peuples défendoient long-temps leurs préjugés & leur liberté. Les Yncas s'armoient alors de patience. Ils envoyoient de nouveaux députés, qui tentoient encore de perſuader. Ces députés étoient quelquefois maſſacrés. Quelquefois les ſauvages venoient fondre ſur l'armée de l'Ynca. Elle combattoit avec courage & toujours avec ſuccès. Elle ceſſoit le combat à l'inſtant de la victoire. Si l'on faiſoit quelques priſonniers, on les traitoit avec tant de douceur, qu'enchantés du joug de ces vainqueurs humains, ils alloient le faire aimer à leur nation. Il n'eſt guere arrivé qu'une armée Péruvienne ait attaqué la premiere, & il eſt arrivé ſouvent qu'après avoir vu pluſieurs de ſes ſoldats maſſacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'Ynca ne permettoit pas encore les hoſtilités.

Les Jéſuites qui n'avoient point d'armée, ſe ſont bornés à la perſuaſion. Ils ont été dans les forêts pour chercher les ſauvages, & ils les ont déterminés à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embraſſer une religion à la-



quelle ces peuples n'entendoient rien, & pour goûter les douceurs de la ſociété qu'ils ne connoiſſoient pas.

Les Yncas avoient encore un avantage ſur les Jéſuites, c'eſt la nature de leur religion qui parloit au ſens. Il eſt plus aiſé de faire adorer le ſoleil, qui ſemble révéler lui-même ſon culte aux hommes, que de leur perſuader nos dogmes & nos myſteres inconcevables. Auſſi les Jéſuites ont-ils eu la ſageſſe de civiliſer juſqu'à un certain point les ſauvages, avant de penſer à les convertir. Ils n'ont eſſayé d'en faire des chrétiens qu'après en avoir fait des hommes. A peine les ont-ils raſſemblés, qu'ils les ont fait jouir de tout ce qu'ils leur avoient promis. Ils leur ont fait embraſſer le Chriſtianiſme, quand à force de les rendre heureux, ils les avoient rendu dociles.

La diviſion des terres en trois parts, pour la religion, le public & les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards & les ſoldats; les prix accordés aux belles actions; l'inſpection ou la cenſure pour les mœurs; le reſſort de la bienveillance, les fêtes mêlées aux travaux; les chefs, les exercices militaires; la ſubordination; les précautions contre l'oiſiveté; le reſpect pour la religion & les loix; l'union de l'autorité po-

litique & religieux dans les mêmes mains : tout ce qu'on admire dans la légiſlation des Yncas, ou ſe retrouve au Paraguay, ou s'y retrouve perfectionné.

Les Yncas & les Jéſuites ont également établi un ordre qui prévient les crimes, & diſpenſe des punitions. Il n'y a rien de ſi rare au Paraguay que des délits. Les mœurs y ſont belles & pures par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix étoient ſéveres dans cet empire ; elles ne le ſont pas chez les Guaranis. On n'y craint pas les châtimens, on n'y craint que ſa conſcience.

A l'Exemple des Yncas, les Jéſuites ont établi le gouvernement théocratique, mais avec un avantage particulier à la religion qui en fait la baſe : c'eſt la pratique de la confeſſion infiniment utile, tant que ſes inſtituteurs n'en abuſeront pas. Elle ſeule tient lieu de loix pénales, & veille à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay, la religion qui commande par l'opinion plus puiſſante que la force des armes, conduit le coupable aux pieds du Magiſtrat. C'eſt là que loin de pallier ſes crimes, le repentir les lui fait aggraver. Au lieu d'éluder ſa peine, il vient la demander à genoux. Plus elle eſt ſévere & publique, plus elle rend le calme à la conſcience du crimi-



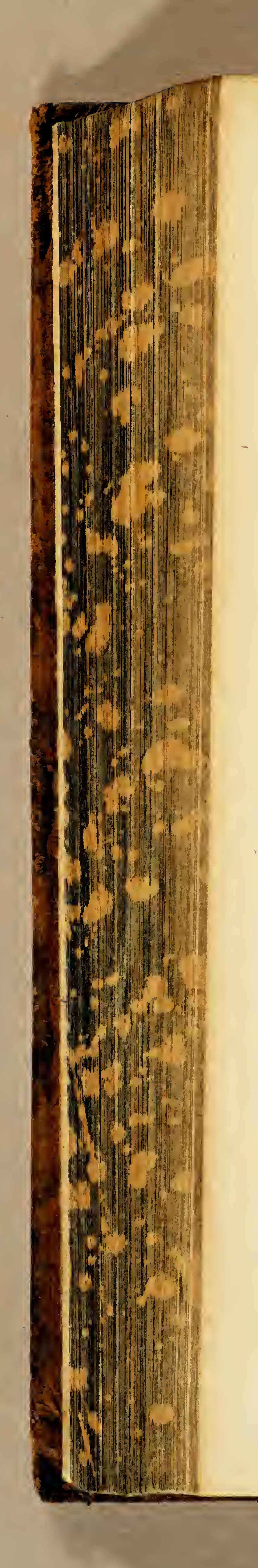
nel. Ainsi le châtiment qui par-tout ailleurs effraie les coupables, fait ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'ont point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissent point de propriété; ils n'ont point de loix criminelles, parce que chacun s'accuse & se punit volontairement : toutes leurs loix sont des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, ce seroit une théocratie où l'on établiroit le tribunal de la confession, s'il étoit toujours dirigé par des hommes vertueux, sur des principes raisonnables; si la religion n'inspiroit que les devoirs de la société, n'appellant crime que ce qui blesse l'humanité, & ne substituoit pas dans ses préceptes des prieres à des travaux, de vaines cérémonies de piété à des œuvres de charité, des scrupules puérils à des remords fondés.

Mais peut-on se flatter que des Jésuites Espagnols ou Italiens n'aient pas fait passer au Paraguay des idées & des usages monastiques de Rome ou de Madrid? Cependant s'ils y ont transporté des abus, il faut convenir que c'est avec des avantages si supérieurs, qu'il est peut-être impossible de faire nulle part autant de bien aux hommes avec si peu de mal.

Il y a plus d'arts & de commodités dans les républiques des Jésuites, qu'il n'y en avoit dans Cusco même, & il n'y a pas plus de luxe. L'usage de la monnoie y est même ignoré. L'horloger, le tisserand, le serrurier, le tailleur, déposent leurs ouvrages dans des magasins publics. On leur donne tout ce qui leur est nécessaire : le laboureur a cultivé pour eux. Les Jésuites veillent sur les besoins de tous, avec des Magistrats qui sont élus par le peuple même.

Il n'y a point de distinction entre les états, & c'est la seule société sur la terre où les hommes jouissent de cette égalité qui est le second des biens ; car la liberté est le premier.

Les Yncas & les Jésuites ont fait également respecter la religion par la pompe & l'appareil imposant du culte public. Rien de si magnifique, de si grand que l'étoient les temples du soleil ; & les Eglises du Paraguay sont comparables aux plus belles de l'Europe. Les Jésuites ont rendu le culte agréable, sans en faire une comédie indécente. Une musique qui plaît au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parlent aux yeux, la majesté des cérémonies attirent les Indiens dans les églises, où le plaisir se confond pour eux avec la piété,



C'eſt là que la religion eſt aimable, & c'eſt d'abord dans ſes miniſtres qu'elle s'y fait aimer. Rien n'égale la pureté des mœurs, le zele doux & tendre, les ſoins paternels des Jéſuites du Paraguay. Chaque paſteur eſt véritablement le pere comme le guide de ſes paroiſſiens On n'y ſent point ſon autorité, parce qu'il n'ordonne, ne défend & ne punit que ce que punit, défend & ordonne la religion qu'ils adorent & chériſſent tous comme lui-même.

Il ſemble que les hommes devroient s'être extrêmement multipliés ſous un gouvernement où perſonne n'eſt oiſif, où perſonne n'eſt excédé de travail, où la nourriture eſt ſaine, abondante, égale pour tous les citoyens qui ſont commodément logés, commodément vêtus; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades ont des ſecours inconnus ſur le reſte de la terre; où tout le monde ſe marie par choix, ſans intérêt; & où la multitude d'enfans eſt une conſolation, ſans pouvoir être une charge; où la débauche inſéparable de l'oiſiveté, qui corrompt l'opulence & la miſere, ne hâte jamais le terme de la dégradation, ou plutôt de la décadence de la vie humaine: où rien n'irrite les paſſions factices, & ne contrarie les appétits bien or-

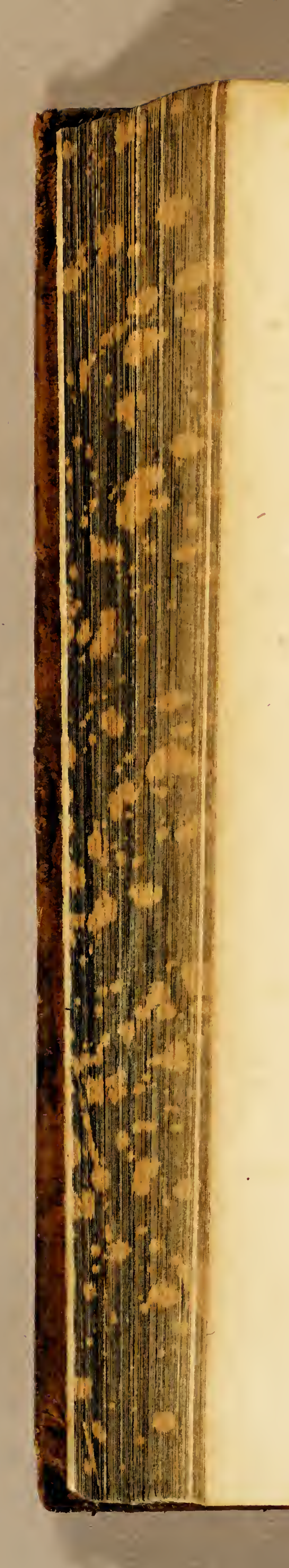
donnés, où l'on jouit des avantages du commerce, sans être exposé à la contagion des vices du luxe; où des magasins abondans, des secours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, sont une ressource assurée contre la disette qu'amenent l'inconstance& l'intempérie des saisons; où la vengeance publique n'a jamais été dans la triste nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée; où l'on ignore jusqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent par-tout l'espece humaine: un tel pays devroit être, ce me semble, le le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'est pas.

Cette domination commencée en 1610, s'étend depuis le Parana qui se jette dans le Paraguay sous le vingt-septieme degré de latitude méridionale, jusqu'à Lurugay qui se perd dans le même fleuve vers le trente-quatrieme degré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivieres qui descendent des montagnes voisines du Brésil, & dans les plaines fertiles qui la séparent, les Jésuites avoient formé, dès l'an 1676, vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702 on y

en comptoit vingt-neuf composées de vingt-deux mille sept cens soixante-une familles qui formoient quatre-vingt-neuf mille quatre cens quatre-vingt-onze têtes. Les habitations & les habitans ont augmenté depuis, & l'état peut avoir aujourd'hui deux cens mille ames.

On a long-temps soupçonné les religieux législateurs de diminuer le nombre de leurs sujets, pour priver l'Espagne du tribut auquel on s'étoit soumis, & la cour de Madrid a montré sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes ont dissipé ce soupçon aussi injurieux que peu fondé. Etoit-il vraisemblable qu'une compagnie dont la gloire a toujours été l'idole, sacrifiât à un intérêt obscur & bas un sentiment de grandeur proportionné à la majesté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de soins & de travaux ?

Ceux qui connoissoient assez le génie de la société pour ne la pas calomnier si grossiérement, répondoient que les Guaranis ne se multiplioient pas, parce qu'on les faisoit périr dans les travaux des mines. Cette accusation intentée, il y a plus d'un siecle, s'est perpétuée par une suite de l'avarice, de l'envie & de la malignité qui l'avoient formée. Plus le



le ministere Espagnol a fait chercher cette source de richesses, plus il s'est convaincu que c'étoit une chimere. Si les Jésuites avoient trouvé des mines, ils se seroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bien tôt désolé leur empire, & ruiné leur puissance.

L'oppression du gouvernement monacal a dû, selon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais comment concilier cette idée vague avec la confiance aveugle & l'attachement excessif qu'on reproche aux Guaranis pour les missionnaires qui les gouvernent? L'oppression n'est que dans les travaux & dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, soit d'hommes, soit d'argent, pour composer des armées & des flottes destinées à périr; dans l'exécution violente des loix imposées sans le consentement des peuples & contre la réclamation des Magistrats; dans la violation des privileges publics & l'établissement des privileges particuliers; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une, & tout ordonner au nom de l'autre; s'armer du glaive dans le sanctuaire, & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppression;



mais elle n'eſt jamais dans une ſoumiſſion volontaire des eſprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la perſuaſion opere & précede l'inclination; qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, & n'aiment que ce qu'ils font. C'eſt là ce doux empire de l'opinion, le ſeul peut-être qu'il ſoit permis à des hommes d'exercer ſur des hommes, parce qu'il rend heureux les peuples qui s'y abandonnent. Tel eſt ſans doute celui des Jéſuites au Paraguay, puiſque loin qu'on ait vu la moindre de leurs peuplades ſecouer le joug, à l'exemple de tant de nations indiennes qui ſe ſont cent fois révoltées contre les Eſpagnols, des peuples entiers de ſauvages ſe ſont venus incorporer d'eux-mêmes à leur gouvernement.

Il s'eſt trouvé des hommes qui ont ſoupçonné que les Jéſuites avoient répandu dans leurs peuplades, cet amour du célibat auquel les ſiecles de barbarie avoient attaché parmi nous une ſorte de vénération qui n'eſt pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raiſon, de la ſociété. Rien n'eſt plus éloigné de la vérité. Ces miſſionnaires n'ont pas ſeulement donné à leurs néophytes l'idée d'une ſuperſtition à la-

quelle le climat apportoit des obstacles insurmontables, & qui auroit suffi pour décrier, pour faire détester leurs meilleures institutions.

Enfin des politiques ont vu dans le défaut de propriété un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. La maxime qui nous fait regarder la propriété comme la source de la population, est-elle donc d'une vérité aussi incontestable qu'on le pense communément? Les peuples sauvages ne se multiplient pas, il est vrai, au gré de leurs penchans & de leurs efforts: mais aussi voyez combien des possessions nécessairement bornées, combien la cupidité, l'ambition, les besoins factices de toute espece, mettent parmi nous d'obstacles à l'envie qu'a chaque individu de multiplier sa famille. Quoiqu'il résulte de cette comparaison une supériorité décidée pour nous sur les nations errantes, il sera toujours vrai que l'esprit de propriété arrête la fécondité de la nature. Ces inconvéniens n'existent point dans le Paraguay. La subsistance étant assurée à tous, chacun y jouit par conséquent d'une propriété illimitée. On peut assigner d'autres causes du peu de population qui se trouve chez les Guaranis.

En premier lieu, les Portugais de



Saint Paul détruisirent en 1631 douze à treize peuplades formées dans la province de Guayra, la plus voisine du Brésil. Le plus grand nombre des quatre-vingt-dix-sept mille Indiens qui les habitoient, périt par le fer ou dans l'esclavage, de faim & de misere dans les forêts. Il n'en échappa que douze mille, qui trouverent un asyle dans des lieux plus éloignés des Portugais.

Cette destruction, qui ne pouvoit être réparée que par des siecles, a été suivie de pertes lentes & continuelles. Les nations sauvages qui erroient autour des habitations des Guaranis, trouvant commode d'enlever d'un seul coup de grandes provisions de vivres, massacroient sans pitié tout ce qui s'opposoit à leurs brigandages.

Ces malheurs n'ont cessé que pour faire place à un fléau plus redoutable encore. Les Européens ont porté aux Guaranis la petite vérole plus meurtriere sur les bords du Paraguay qu'en aucun lieu de la terre. Elle enleve par milliers, & en très-peu de temps, presque tous ceux qui en sont attaqués. Il est étonnant que les Jésuites qui ne pouvoient pas ignorer les salutaires effets de l'inoculation sur la riviere des Amazones, aient toujours négligé un moyen si sûr & si facile de

ſauver la vie à leurs néophytes. Ces légiſlateurs éclairés auroient-ils été retenus par les ridicules objections de quelques eccléſiaſtiques ignorans, contre une pratique univerſellement autoriſée par les plus heureuſes expériences ?

Outre ces cauſes de dépopulation, les Guaranis en ont encore dans leur propre climat qui leur verſent des maladies contagieuſes, ſur-tout au bord du Parana, où des brouillards épais, immobiles & continuels, ſous un ciel embraſé, rendent l'air humide & malſain. Les Guaranis réſiſtent d'autant moins à la malignité de ces vapeurs, qu'ils ſont très-voraces, quoique dans un pays chaud. Ils mangent des fruits encore verds, des viandes preſque crues. De là les mauvaiſes digeſtions, les humeurs corrompues & les infirmités qui paſſent des peres aux enfans. Ainſi la maſſe du ſang, altérée par l'air & les alimens, ne peut former une population abondante & de longue durée.

Les Chiquitos, quoiqu'ils s'avancent dans la zone torride, ſont beaucoup plus robuſtes & plus nombreux que les Guaranis, qui ſortent & s'éloignent du tropique. Sous le nom de Chiquitos on comprend pluſieurs petites nations ſemées dans un eſpace qui s'étend de-



puis le quatorzieme degré de latitude auſtrale, juſqu'au vingt & unieme. Ce pays eſt chaud, montueux, fertile, traverſé à l'occident par trois rivieres qui, jointes enſemble, vont ſous le nom de la Madere, ſe perdre dans le grand fleuve des Amazonnes.

Les premiers conquérans du Pérou connurent les Chiquitos, & ne purent les ſubmerger. Leurs ſucceſſeurs ne furent pas plus heureux. Les Jéſuites entreprirent en 1692 ce que la force n'avoit pu exécuter. Ce projet alarma les Eſpagnols de Santa-Crux-de-la-Sierra, qui trouvoient un grand avantage à faire des courſes dans ces contrées, & à y enlever des eſclaves qu'ils vendoient fort cher, pour les mines du Potoſi & pour d'autres uſages. On n'ignoroit pas que les miſſionnaires, qui, ſoit religion, ſoit ambition, avoient d'autres vues & d'autres maximes, ne ſouffriroient pas l'oppreſſion de leurs néophytes, & que les moyens ne leur manqueroient pas pour l'empêcher. Leur travaux furent traverſés par la ruſe, par la violence, par la calomnie, par tous les moyens qu'une avidité féroce peut inſpirer. Leur conſtance triompha des contradictions, & l'édifice s'éleva ſur le plan qui avoit été conçu.

Dès l'an 1726, on y comptoit six grandes peuplades séparées les unes des autres par une assez grande étendue de terrain, & des forêts immenses. La population passoit quarante mille ames. Ce nombre a été toujours en augmentant, & il étoit presque doublé, lorsque la nouvelle république reconnut en 1746, la domination de l'Espagne, aux mêmes conditions qu'elle avoit été reconnue plus anciennement par les Guaranis, qui lui avoient servi en tout de modele.

Les deux états ont également élevé entr'eux & les Espagnols une barriere insurmontable. Ils ont établi la même communauté de biens. C'est la cité qui fait le commerce. Leurs manufactures sont semblables, ainsi que leurs travaux champêtres. On cultive par-tout le sucre, le tabac, le coton, les fruits, les grains naturels au pays, tous ceux de l'Europe. La plupart de nos animaux s'y sont multipliés; les bœufs & les chevaux ne sont pas dégénérés. La seule différence qu'il y ait entre les deux nations, c'est que les Chiquitos sont plus forts, plus sobres, plus constans, plus actifs, plus laborieux que les Guaranis, qu'ils ont à droite vers le pole, en se tournant à l'orient. Ils ont aussi ces qualités

ſupérieurement aux Moxes, qui ſont à gauche vers l'équateur.

Les Moxes habitent ſous le douzieme degré de latitude méridionale. A l'orient, leur pays eſt ſéparé du Pérou par les Cordillieres. Du côté du midi, il n'eſt pas éloigné du Paraguay. Il a au nord & à l'occident des terres inconnues. L'état de ces ſauvages ſans culture, ſans religion, ſans mœurs, toucha, vers l'an 1670, l'ame ſenſible, noble, courageuſe d'un Jéſuite Eſpagnol nommé Baraze. Il fixa ces hommes errans; il les gouverna par les loix des Guaranis. Ses travaux & ceux de ſes ſucceſſeurs avoient raſſemblé trente mille ames au commencement du ſiecle. Nous ignorons les progrès que cet établiſſement a fait depuis; mais ſi l'on en juge par le temps & par les ſoins, il doit être aujourd'hui très-conſidérable.

Les Jéſuites travailloient ſans relâche à réunir les trois républiques, en civiliſant les peuples vagabonds diſperſés dans les déſerts qui ſéparoient ces ſociétés. Mais leur projet, dont l'exécution étoit douteuſe, ou du moins très-éloignée, ne s'accordoit pas avec le vil intérêt des aventuriers Eſpagnols. Ces barbares, uſurpateurs du nouveau monde, avoient très-bien ſervi la reli-

gion, tant qu'il n'avoit fallu que verser du sang pour avoir de l'or ; ils ne l'écoutoient plus depuis qu'elle ne parloit que d'humaniser des sauvages pour les rendre heureux. Ces exterminateurs ne voyoient dans les Américains qui avoient échappé à leur férocité, que des instrumens de leur avarice. Après les avoir dépouillés de leurs possessions, ils les réduisirent à l'esclavage, & les condamnerent aux travaux des mines. Cette insatiable cupidité fut trompée par les Jésuites, qui firent assurer la liberté de tous les Indiens qu'ils pourroient faire vivre en société, après les avoir arrachés des antres & des forêts qui leur servoient d'asyle. Bientôt cette premiere précaution ne parut pas suffisante aux législateurs pour assurer le sort de leur république. Sa stabilité parut exiger que les conquérans en fussent exclus, sous quelque dénomination qu'ils voulussent y paroître. On prévit que s'ils y étoient admis comme négocians, ou même comme simples voyageurs, ils affecteroient une fierté dédaigneuse, ils exciteroient ces orages, ils rempliroient de trouble des lieux paisibles ; ils y apporteroient l'exemple & le germe de toutes les especes de corruption. Les mesures qu'on prenoit contr'eux, les blesserent d'au-



tant plus profondément, qu'elles avoient l'approbation des sages. Dans leur désespoir ils remplirent l'univers d'imputations odieuses, que de légeres apparences firent regarder comme des démonstrations.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Ayres les ouvrages de leurs artisans, l'herbe du Paraguay. Ils recevoient en échange une somme sur laquelle on prélevoit le tribut d'une piastre que chaque citoyen au dessus de dix-huit ans & au-dessous de cinquante, payoit au roi. Le reste s'employoit en marchandises d'Europe nécessaires aux commodités de la colonie. Telle fut la base des principales accusations qu'on forma contre les Jésuites. Ils furent traduits au tribunal des quatre parties du monde, comme une société de marchands qui, sous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt sordide.

On avouera du moins que les fondateurs des premieres institutions du Paraguay, ne mériterent pas un pareil reproche. Les déserts qu'ils parcouroient ne produisoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des serpens, des marais, quelquefois la mort ou

des tourmens horribles, & toujours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coûtoit de soins, de travaux, de patience pour aborder les sauvages & les faire passer d'une vie errante à l'état social, étoit fort au dessus de ce que des hommes ordinaires auroient pu faire. Jamais ils ne songerent à s'approprier le produit d'une terre qui, cependant sans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Peut-être leurs successeurs auront eu des motifs moins purs & moins désintéressés; mais s'ils ont eu la bassesse de chercher un accroissement de richesses, où ils ne devoient voir que la gloire de la religion & de l'humanité; s'ils ont acquis des terres, amassé des trésors en Amérique, pour acheter du crédit en Europe, & de là s'agrandir, augmenter leur influence dans le monde entier, c'est une ambition qui n'a jamais altéré la félicité de leurs néophytes. Ce peuple a continué à jouir d'un calme inaltérable, & d'une aisance qui ne lui laissoit regretter, ni la propriété dont il n'avoit pas le désir, ni le superflu dont il ignoroit le besoin.

Mais ceux qui n'ont pas accusé l'avarice des Jésuites au Paraguay, ont censuré leurs établissemens comme l'ou-



vrage d'une aveugle superstition. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population; elle consacre à des pratiques inutiles le temps destiné aux travaux de la société; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le solitaire oisif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des sujets frivoles; elle donne au nom du ciel le signal & l'ordre de la révolte; elle soustrait ses ministres aux loix, aux volontés de la société: en un mot, elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juste. Est-ce là ce qu'on voit au Paraguay? Si c'est la superstition qui a créé les heureuses institutions de ces chrétiens ignorés du reste de la terre, c'est la premiere fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique toujours inquiete, parce qu'elle est ambitieuse, qui craint tout, parce qu'elle veut tout; la politique soupçonnoit avec plus de fondement que les républiques fondées par les Jésuites pourroient bien aspirer un jour à une indépendance entiere, & peut-être même former le projet de renverser l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Ces hommes si doux, si parfaitement unis entr'eux, si attachés

à leurs occupations, étoient en même temps les meilleurs soldats du nouveau monde. Ils étoient très-exercés. Ils obéissoient par principe de religion. Ils combattoient avec le fanatisme qui conduisit les martyrs du christianisme sur l'échafaud, & qui brisa tant de couronnes par les mains des disciples d'Odin & de Mahomet. Ils étoient dans la force que donnent des mœurs & des loix naissantes, tandis que les Espagnols de l'Amérique, énervés par la molesse qui suit les triomphes de la cruauté, n'étoient plus ce qu'ils avoient été au temps de leurs conquêtes. Leurs défiances n'étoient donc pas de vains ombrages, ni de fausses alarmes.

Dans les gouvernemens qui précéderent l'origine du christianisme, & dans la plupart de ceux qui ne l'ont point admis, on a constamment vu l'autorité civile & l'autorité religieuse se réunir dans les mêmes mains, comme partant de la même source pour un seul but, ou l'une tellement subordonnée à l'autre, que le peuple n'osoit l'en séparer dans ses idées & ses craintes. Les législateurs les plus sages ont toujours senti que la religion qui préparoit les ames à l'obéissance, devoit les y tenir asservies. Mais en Europe où le


christianisme vint s'établir sur les ruines d'une religion & d'un grand empire, il se forma dès l'origine une rivalité entre deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion, qui travaillerent en même temps à s'emparer des hommes & de leurs biens. Quand les barbares du nord fondirent sur les terres de la domination Romaine, les chrétiens persécutés par les empereurs payens ne manquerent pas d'implorer le secours des ennemis du dehors, contre l'état qui les opprimoit. Ils prêcherent à ces vainqueurs une religion nouvelle qui leur imposoit le devoir de détruire l'ancienne ; ils demanderent les décombres des temples, pour bâtir des églises. Les sauvages donnerent sans peine ce qui ne leur appartenoit pas. Ils exterminerent, ils prosternerent aux pieds du christianisme tous leurs ennemis & les siens ; ils prirent des terres & des hommes, & en céderent à l'Eglise. Ils exigerent des tributs, & en exempterent le clergé, qui préconisoit leurs usurpations. Des seigneurs se firent prêtres ; des prêtres devinrent seigneurs. Les grands attacherent les prérogatives de leur naissance au sacerdoce qu'ils embrassoient. Les évêques imprimerent le sceau de la religion aux

terres qu'ils possédoient. De ce mélange & de cette confusion du sang avec le rang, des titres avec les biens, des personnes avec les choses, il se forma un pouvoir monstrueux dès sa naissance, & qui devint énorme avec le temps, un pouvoir qui se distingua d'abord du seul & véritable pouvoir, qui est celui du gouvernement, qui prétendit ensuite l'emporter sur le plus fort, & qui depuis se sentant le plus foible, s'est contenté de s'en séparer, & de dominer en secret sur ceux qui voudroient bien en dépendre. Ces deux pouvoirs sont tellement discordans par leur nature, qu'ils troublent sans cesse l'harmonie des états.

Les Jésuites du Paraguay, qui connoissoient cette source de division, ont profité du mal que leur société avoit fait quelquefois en Europe, pour établir un bien solide en Amérique. Ils ont réuni les deux pouvoirs en un seul, subordonnant tout à la religion; ce qui leur donnoit la disposition entiere des pensées, des affections & des forces de leurs néophytes. Etoit-ce pour eux-mêmes ou pour leurs sujets?

La facilité inattendue avec laquelle ces missionnaires proscrits par la cour de Madrid, ont évacué un empire qu'il



leur étoit ſi aiſé de défendre, les a juſ-
tifiés aux yeux d'une grande partie du
public, du reproche d'ambition don
leurs ennemis on fait retentir l'Europe
Mais la philoſophie qui voit autrement
que le vulgaire, attend pour juger ces
légiſlateurs, que la conduite des habi-
tans du Paraguay parle & dépoſe en
leur faveur ou contr'eux. Si ces peuples
ſe ſoumettent à l'Eſpagne qui n'a ni
droit ni forces à leur oppoſer, on dira
que les Jéſuites ſe ſont plus occupés
d'inſpirer l'obéiſſance aux hommes,
que de les éclairer ſur les principes
d'équité naturelle, dont ces ſauvages
étoient ſi près; & qu'en les pliant à la
ſoumiſſion par l'ignorance, s'ils les ont
rendus d'abord plus heureux qu'ils n'é-
toient, c'eſt en ſe réſervant le droit
d'en faire un jour les inſtrumens de
leurs volontés arbitraires. Mais ſi ces
peuples armés & diſciplinés repouſſent
les barbares oppreſſeurs de leur pa-
trie, s'ils vengent ces immenſes con-
trées du ſang dont l'Eſpagne s'eſt eni-
vrée, les philoſophes diront que les
Jéſuites ont travaillé au bonheur du
genre humain avec le déſintéreſſement
de la vertu; qu'ils n'ont dominé les ha-
bitans du Paraguay que pour les inſ-
truire; qu'en leur donnant une reli-

gion, ils leur ont laiſſé les notions fondamentales qui ſont les premieres loix de la vraie religion; & qu'ils ont ſur-tout gravé dans leur ame ce principe de toute ſociété légitime & durable; que c'eſt un crime à des hommes raſſemblés de conſentir à une forme de gouvernement qui, leur ôtant la liberté de ſtatuer ſur leur deſtinée, peut un jour placer des crimes dans la liſte de leurs devoirs. Ainſi la tranquillité de l'Amérique Eſpagnole, dépend des opinions qui ſont établies dans le Paraguay.

Indépendamment de ce danger qu'on peut regarder comme domeſtique, elle reſte toujours expoſée aux invaſions étrangeres, ſur-tout dans la mer du ſud. On l'a crue long-temps inattaquable de ce côté par l'éloignement, les périls de la navigation, & le peu d'expérience qu'on avoit de cet océan. Les Hollandois qui ne jugeoient pas cette côte de l'Amérique ſi inacceſſible, y envoyerent en 1643 une foible eſcadre qui s'empara ſans peine de Baldavia, le premier port du Chili, le ſeul fortifié, & la clef de ces mers paiſibles. Ils dévoroient dans leur cœur les tréſors de ces riches contrées, lorſque la diſette & les maladies commencerent à ébranler leurs eſpérances. La mort de



leur chef augmenta leurs inquiétudes & les forces qu'on envoya contr'eux d[u] Pérou acheverent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, & la crainte d[e] tomber dans les fers d'une nation don[t] ils avoient si souvent éprouvé la haine, les détermina à se rembarquer. Avec plus de constance, ils se seroient vraisemblablement maintenus dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seroient partis de Zuyderzée, lorsqu'on y auroit appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensoient ceux des François qui en 1698 unirent leur richesse & leur audace pour former un établissement dans le détroit de Magellan, & sur la partie de la côte du Chili négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV qui y imprima le sceau de l'autorité publique. Les liaisons intimes que les circonstances formerent peu de temps après, entre ce prince & les maîtres du nouveau monde, empêcherent l'exécution d'un projet qui avoit plus d'étendue qu'on n'en laissoit paroître.

Les Anglois n'avoient pas attendu que la Hollande & la France leur ouvrissent les yeux sur la mer du sud

pour s'en occuper. Ses mines les tenterent dès 1624. La foibleſſe du prince qui gouvernoit alors la nation, fit tomber une aſſociation conſidérable qu'un ſi grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante. Il fit partir le chevalier Narborugh pour obſerver ces paſſages peu connus, & pour eſſayer d'ouvrir quelque communication avec les peuples du Chili. Ce monarque étoit ſi impatient d'apprendre le ſuccès de cette expédition, qu'averti que ſon navigateur de confiance étoit de retour aux Dunes, il ſe jeta dans ſa berge, & alla au devant de lui juſqu'à Graveſend. Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le miniſtere ne ſe découragea pas. Il forma en 1710 la compagnie de la mer du ſud qui trouva plus commode ou peut-être plus humain, de s'approprier par le commerce les tréſors des pays commis à ſon privilege, que d'y faire des conquêtes. Elle s'enrichiſſoit aſſez paiſiblement, lorſqu'une guerre ſanglante changea la ſituation des choſes. Une eſcadre commandée par Anſon remplaça ces négocians avides. Il eſt vraiſemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, ſans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée par des



arrangemens vicieux, à doubler le Ca
de Horn dans une saison où il n'est pa
praticable. Depuis 1764 l'Angleterr
s'occupe tranquillement d'un établisse
ment dans la mer du sud. Ses amirau
y ont déjà découvert sept îles bien peu
plées. Le temps nous apprendra de quel
le utilité elles peuvent être, & quel
secours elles fourniront pour précipite
les révolutions.

Ce sont des moyens bien lents pou
l'ambition. Mais si le désir noble & lé-
gitime d'affranchir la moitié de l'Améri-
que du joug des Espagnols, & l'ému-
lation d'en partager les richesses par le
commerce & l'industrie; si des vues
aussi élevées se mêloient à l'intérêt qui
divise les nations & allume la guerre, il
seroit aisé d'enlever d'un seul coup à
l'Espagne, tout ce qu'elle possede en
Amérique au delà du tropique du sud.
Douze vaisseaux de guerre partis d'Eu-
rope avec trois ou quatre mille hommes
de débarquement, tenteroient sans ris-
que cette entreprise. D'abord ils trou-
veroient des rafraîchissemens au Brésil,
à Rio Janeiro, à Sainte-Catherine,
dans tous les établissemens Portugais
qui ont le plus vif intérêt à l'abaisse-
ment des Espagnols. Si dans la suite ces
vaisseaux avoient besoin de quelques

réparations, elles pourroient ſe faire avec ſureté ſur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons dans le port Deſiré, ou dans celui de Saint-Julien. Ils doubleroient le Cap de Horn dans les mois de Décembre & de Janvier, temps de l'année où ces mers ne ſont pas plus orageuſes que les autres. En cas de ſéparation, on ſe réuniroit à l'île déſerte de Socolo, & on ſe porteroit en force ſur Baldivia.

Cette place eſt moins redoutable qu'elle ne le paroît. Ses fortifications ſont à la vérité conſidérables, mais elles ſont toujours en mauvais état. On y compte cent canons, mais ils ont rarement des affuts qui puiſſent ſervir. On n'y a jamais vu des munitions de guerre & de bouche pour ſoutenir un ſiege. Quand même une adminiſtration attentive, dont il n'y a point d'exemple dans ces contrées, remédieroit à ces déſordres, la réſiſtance ne ſeroit pas beaucoup plus opiniâtre. Une garniſon toute compoſée d'officiers & de ſoldats flétris par leurs crimes, & par l'exil auquel ils ſont condamnés, manqueroit toujours de l'honneur, de l'expérience, de la capacité néceſſaire pour une défenſe glorieuſe. Les vainqueurs trouveroient un port où les plus grandes flot-

tes sont en sureté, des bois excellens de construction, du chanvre, des grains des légumes. Les troupes aisément rétablies dans un pays si abondant & si sain, des fatigues d'une longue navigation, attaqueroient le reste du Chili avec une grande supériorité.

Ce Royaume, qui étoit autrefois défendu par deux mille soldats, n'en a pas plus aujourd'hui que cinq cens, moitié cavalerie & moitié infanterie. Il est vrai que tous les Espagnols, en état de porter les armes, & distribués par compagnie, sont obligés de se joindre aux troupes; mais que pourroient des bourgeois amollis & inexpérimentés, contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la discipline? Ce n'est pas tout. Les Araucos & leurs amis ne verroient pas plutôt cette diversion que, même sans y être excités, ils se mettroient en campagne. Leurs fureurs sont si connues, que tous les effets se tourneroient contr'eux, & qu'on ne songeroit guere à s'opposer aux entreprises des Européens.

Les côtes du Pérou feroient encore moins de résistance. Callao, le seul lieu fortifié qui les couvre, n'a qu'une mauvaise garnison de six cens hommes. La prise de ce port ouvriroit le chemin de Lima, qui n'en est éloigné que de deux



lieues, & qui est sans défense. Les secours qui leur viendroient de l'intérieur des terres où il n'y a pas un soldat, ne les sauveroient pas, & l'escadre ennemie intercepteroit aisément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur sans fossés & sans ouvrages extérieurs, seroit bientôt obligé de se rendre : sa garnison continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle fait pour la garde de Darien, du Charge & de Porto-Belo, seroit hors d'état de repousser une attaque vive.

Nous n'ignorons pas que l'ennemi, quoique maître des côtes, ne le seroit pas pour cela du Pérou. Il y a sans doute fort loin de la prise de deux mauvaises places à la conquête d'un si vaste empire. Qu'on fasse cependant attention aux mauvaises dispositions des Indiens, au mécontentement des Créoles, à leur mollesse, à leur inexpérience, à leur ignorance dans le maniement des armes, dont on n'a pas même l'attention de les pourvoir ; & peut-être qu'une si grande révolution ne sera pas jugée aussi chimérique, qu'elle le paroît au premier coup d'œil. La nation qui attaqueroit les Espagnols, n'auroit guere moins d'avantage sur eux, qu'ils en eurent eux-mê-



mes sur les Américains, lorsqu'ils l
découvrirent.

Quand même les succès du vainqueu
se borneroient à la prise de Callao
de Panama, l'Espagne ne se trouveroi
elle pas privée des trésors qu'elle reço
de la mer du sud? Il faudroit pour rou
vir la communication, qu'elle fît de
armemens considérables; qu'ils ne fus
sent pas interceptés; qu'ils franchissen
le Cap de Horn ou détroit de Ma
gellan. Il faudroit que sans ports, pour s
refaire & se recruter, les Espagnols pus
sent battre une escadre qui auroit reçu
par l'Isthme de Panama tous ses besoins
& qu'après leur victoire, ils fussent en-
core en état de former deux sieges, &
forcer deux places vaillamment défen-
dues. De pareilles difficultés sont-elles
faciles à surmonter?

Sans exécuter dans toute son étendue
le plan que nous venons de tracer, on
peut intercepter la navigation de la mer
du sud. Il suffit pour cela que deux vais-
seaux de force y arrivent sans être décou-
verts. En établissant leur croisiere au sud
& au nord de Lima, où tout aboutit
comme à un centre commun, rien de
ce qui en part, rien de ce qui en arrive,
ne peut échapper. Les bâtimens, qui,
à raison des vents & des courans, sui-
vent

vent tous exactement la même ligne, doivent tomber nécessairement sous les voiles ennemies. Lorsque le commerce, averti par ses malheurs, suspend ses armemens, on cesse à la vérité de faire des prises; mais si des officiers plus fideles à leur patrie, que touchés de leur intérêt personnel, perséverent dans leur station, l'Espagne reste toujours privée de ses avantages.

Tous ces malheurs que la hardiesse des navigateurs en général, & en particulier les découvertes récentes des Anglois dans la mer du sud, rendent tous les jours plus prochains, ne sauroient être écartés que par l'établissement d'une forte escadre. La puissance qui a besoin de ce soutien, en a tous les matériaux sous sa main. Ils se trouvent dans la mer du sud, & sont de la qualité convenable pour ces climats. On ne peut pas se dissimuler que les équipages, composés en grande partie d'Indiens ou de Negres, ne seront jamais comptables aux équipages Européens; mais qu'on les exerce avec soin, qu'on les accoutume à la mer, au feu, à la manœuvre, à la discipline, & ils seront suffisans pour arrêter des hommes qui, fatigués par une longue traversée, par un ciel brûlant, par des maladies, par une mau-

vaise nourriture, n'auroient aucun asyl
sur cette plage éloignée. Nous oseron
même ajouter que si l'Espagne pouvoi
faire aimer sa domination aux Indiens
& les former à la navigation avec un
force navale telle que nous venons de l
proposer pour la mer du sud, il n'y au
roit point de peuple sur la terre qui osâ
y faire voir son pavillon.

Quand cette espérance seroit vaine
il n'en faudroit pas moins construire, &
tenir dans une activité continuelle, un
escadre que les malheurs de la guerre n
pourroient occuper que par intervalles
Son loisir seroit utilement employé
ramasser sur les côtes des denrées qu
périssent faute d'occasions & de moyen
pour leur exportation. Cet arrangemen
tireroit vraisemblablement les Colons d
la léthargie où ils sont ensevelis depui
deux siecles. Assurés que leurs produit
arriveroient sans frais à Panama, &
qu'ils seroient embarqués sur le Chagr
pour passer en Europe avec des frais mé
diocres, ils aimeroient des travaux don
ils seroient sûrs de recueillir les fruits
Peut-être avec le temps, leur émula
tion deviendroit-elle assez vive pou
déterminer le ministere à creuser u
canal de cinq lieues, qui acheveroit l
communication des deux mers, déjà

avancée par un fleuve très-navigable. Le gouvernement partageroit nécessairement avec les peuples la prospérité qui naîtroit de l'exécution de ce projet; si cependant les Espagnols n'avoient pas le même intérêt à l'Isthme de Panama fermé, que les Califes ont cru avoir de ne pas ouvrir l'Isthme de Suez, le bien général des peuples & l'utilité du commerce demandent à grands cris que la terre ouvre ces deux portes à la navigation, rapproche les limites du monde, & lie les nations par une communication rapide & non interrompue. Le despotisme Oriental, & l'indolence Espagnole, s'opposent à une liberté de commerce, à un esprit d'égalité sociale qu'ils ne connoissent point. On aime mieux affamer un monde de richesses, & voir l'autre périr dans la misere & l'esclavage, que de partager la terre & ses trésors entre tous les peuples qui l'habitent. Mais peut-être que la jonction des deux mers exposeroit la cour de Madrid au danger de voir le Pérou & le Chili envahis par la mer du nord : c'est ce qu'il faut examiner.

Les possessions Espagnoles, sur cette derniere mer, s'étendent depuis le golfe du Mexique jusqu'à l'Orenoque. Dans cet espace immense, il y a une infinité

d'endroits où il n'est pas possible de débarquer, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes qu'on a regardés jusqu'ici comme importans, tels que la Vera-Cruz, Chagre, Porto-Belo, Carthagene, sont fortifiés, & le sont d'une maniere redoutable.

L'expérience l'a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'étoit imprenable. On connoît plus d'un peuple en état de s'emparer de celle dont il aura le plus d'intérêt à se rendre maître. Peut-être même y en a-t-il quelqu'un qui a assez d'hommes, d'argent & de vaisseaux pour les prendre toutes successivement, &, ce qui est bien plus difficile, pour les garder. Qu'est-ce qui arriveroit? L'air de ces riches contrées, presque toutes situées entre les tropiques, dévoreroit les conquérans en foule. Ce climat, dangereux dans toutes les saisons pour les Européens, mortel pendant six mois de l'année, pestiféré pour des étrangers accoutumés à un ciel tempéré, à une vie commode, à une nourriture abondante, deviendroit leur tombeau. Les calculs les plus modérés font monter la perte des François qui passent aux îles de l'Amérique, à trois dixiemes, & celle des Anglois à quatre, tandis que les Espagnols

ne perdent pas dans le continent, beaucoup plus mal-ſain, au-delà d'un dixieme.

Quand même l'eſprit humain parviendroit à dompter la malignité du climat, le vainqueur ne reſteroit-il pas néceſſairement confiné dans les fortereſſes qu'il auroit priſes, ſans aucun eſpoir de partager le produit des mines placées à une diſtance immenſe des côtes ? Imagine-t-on comment les génies les plus hardis & les plus féconds en reſſources, s'y prendroient pour pénétrer, ſans aucune reſſource pour les vivres, dans un pays qui n'eſt point cultivé ? Pour ſe préſenter avec de l'infanterie ſeulement devant une cavalerie nombreuſe & impétueuſe ? Pour avancer à travers des précipices dans des contrées où il n'y a jamais eu qu'un mauvais chemin qu'on ne manqueroit pas de rompre ? Pour forcer des défilés que cinq cens poltrons défendroient contre une armée de vingt mille hommes ?

Admettons tous ces prodiges opérés. Peut-on croire que les Eſpagnols Américains ſubiront le joug d'un ennemi, quel qu'il puiſſe être ? Idolâtres par goût, par pareſſe, par ignorance, par habitude, par orgueil, de leur religion & de leur gouvernement, jamais ils ne s'accoutu-

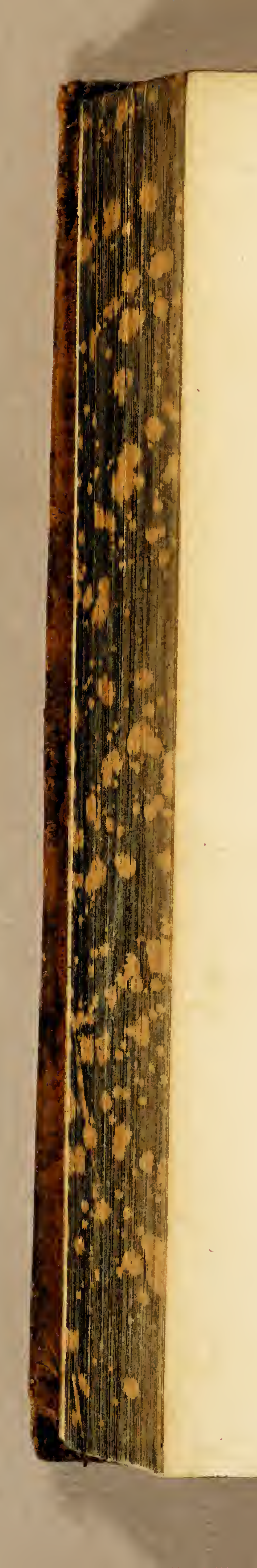
meront à des loix étrangeres. Leurs préjugés leur fourniront des armes suffisantes pour chasser aussi surement leur vainqueur, que les Portugais, poussés dans un coin de terre, chasserent autrefois du Brésil les Hollandois, qui l'avoient envahi presqu'entiérement.

Il ne resteroit, pour assurer la conquête, que d'exterminer tous les Européens qui s'y sont établis : car telle est la malheureuse destinée des conquérans, que, presque toujours après s'être emparés d'un pays, il leur en faut détruire les habitans. Mais, outre qu'il seroit odieux & injuste de soupçonner quelque nation que ce puisse être de ce dernier excès de cruauté, qui a voué les Espagnols à l'exécration de tous les siecles, cet expédient ne seroit pas moins insensé en politique, qu'horrible en morale. Tout peuple seroit forcé, pour tirer parti de ses nouvelles possessions, de leur sacrifier sa population, son activité, son industrie, & avec elles toute sa puissance. Il n'y en a point d'assez peu éclairé pour ignorer que depuis l'origine du monde, tous les états qui ont tourné leur administration du côté des mines, ont péri misérablement, ou langui dans la pauvreté & la dépendance.

Cependant l'enthousiasme pourroit

aveugler quelque puissance maritime au point qu'elle formât le projet de s'approprier exclusivement des richesses qu'elle partage aujourd'hui avec des rivaux. Son ivresse lui feroit voir les mines poussées au double, & la culture au centuple de ce qu'elles sont; les ouvriers quittant les états où ils manqueroient d'occupation pour s'incorporer dans la nation qui fourniroit des subsistances & des vêtemens au nouveau monde; les vaisseaux qui portoient aux extrémités de la terre le fruit de leur industrie, pourrissant dans des ports où la cessation du travail anéantiroit la navigation; toutes les branches de commerce tombant nécessairement dans les seules mains par qui découleroient tous les trésors; l'univers entier, recevant en quelque maniere la loi de la nation, qui en auroit envahi toutes les richesses.

Cette erreur brillante entraîneroit surement la ruine de la puissance qui en feroit la base de sa conduite; mais elle engageroit l'Espagne dans des guerres longues & ruineuses, qu'il lui est aisé & important de prévenir. Elle le peut, par le moyen d'une escadre qu'on construiroit dans l'île de Cuba. Ses ateliers sont d'autant mieux placés à la Havane, que les côtes les plus fréquentées par ses



vaiſſeaux ſe trouvent la plupart ſituées ſous la zone torride. Les bois d'Europe, trop tendres pour réſiſter aux chaleurs exceſſives de ces régions, s'y deſſechent, tandis que ceux du pays, élevés & endurcis ſous l'influence des rayons d'un ſoleil brûlant, s'y conſervent des ſiecles entiers avec des ſoins médiocres.

Ce ſeroit un grand déſordre en lui-même, & le principe de beaucoup d'autres déſordres, ſi l'utilité de cette marine ſe bornoit à défendre les côtes Eſpagnoles. Elle doit reſſuſciter la communication entre les colonies nationales, interrompues autrefois par les corſaires, & dont les liaiſons ont toujours été depuis languiſſantes. Elle doit prévenir les verſemens frauduleux & les brouilleries qui en ſont trop ſouvent la ſuite. Elle doit aſſurer la navigation, plus en danger que jamais depuis que le traité de 1763 a fait paſſer la Floride ſous la domination des Anglois.

Des eſprits inquiets, qui voient ſouvent le danger où il n'eſt pas, tandis qu'ils ne ſoupçonnent pas même celui qui frappe les yeux de tout le monde, ont voulu faire craindre à l'Eſpagne que ſa navigation ne fût interceptée au débouquement du canal de Bahama. Outre que le Port Saint-Auguſtin n'of-

fre d'afyle qu'à des vaiffeaux de grandeur médiocre, ces parages ont des courans fi rapides, ils font femés de tant d'écueils, agités de fi fréquentes tempêtes, qu'il eft impoffible aux plus hardis navigateurs d'y établir une croifiere. Un malheur plus réel pour l'Efpagne, feroit que les côtes de la Floride, fituées dans le golfe du Mexique, & jufqu'ici affez peu connues, offriffent aux recherches de la Grande-Bretagne un port propre à recevoir des flottes. Il eft poffible que cela ne foit pas; mais comme la cour de Madrid n'en a pas la fureté, elle doit s'occuper des moyens de rendre cet événement inutile par la formation d'une bonne efcadre.

Cette force auroit encore une deftination non moins importante. Les colonies Angloifes de l'Amérique feptentrionale prennent tous les jours des accroiffemens qui étonnent l'univers. Elles peuvent refter afferviesà leur métropole; elles peuvent en fecouer le joug. Quoi qu'il arrive, leurs befoins augmenteront avec leur population. Déjà elle eft fi confidérable, que les anciens débouchés ne fuffifent plus à l'extraction de leurs denrées, que les anciens retours ne fuffifent plus à leurs confommations. Ce vuide doit être l'origine de cette grande



fermentation qui s'est manifestée depui
peu par de grands éclats. La Grande
Bretagne, qui ne paroît pas avoir dé
mêlé jusqu'ici les causes d'une inquié
tude qui lui cause de si vives alarmes
s'éclairera un jour. Elle sentira qu'ell
ne peut rétablir la tranquillité dans se
possessions éloignées, qu'en donnan
plus d'extension à leur commerce. La
nécessité, autant que l'ambition, la ren
dra conquérante en Amérique, & il es
vraisemblable que l'orage fondra d'a-
bord sur le Mexique. Il n'y a que le
forces maritimes de l'Espagne qui puis
sent donner à ces grands efforts un
autre direction.

L'entrepôt de ces forces seroit ma
placé à la Havane, à Saint-Domingue
à la Vera-Cruz, à Porto-Belo & à Car-
thagene, lieux tous mal-sains & sous le
vent. Nous les réunirions à Bayahonda
situé entre Sainte-Marte & Maracaybo
Cette position, quoique peu connue
réunit tous les avantages qu'on peu
désirer : un port excellent, d'un accès
facile, & qu'il est aisé de rendre im-
prenable ; une grande abondance de
bois de construction ; un air très-salu-
bre ; un territoire également propre à
la culture & à la multiplication des
troupeaux. Les sauvages qui habiten

cette contrée, & qui font la pêche des perles au cap de Vela, ou s'éloigneroient, ou continueroient leurs occupations paisibles, si on les traitoit avec humanité. De cet asyle, les vaisseaux Espagnols menaceroient les établissemens ennemis, & protégeroient les possessions de leur nation.

Il est vrai que lorsqu'ils auroient une fois tourné leur pavillon vers les mers situées sous le vent, leur retour seroit difficile. Les vents réguliers du sud-est au nord-est, les courans, toujours dirigés vers l'ouest, rendroient nécessairement leur marche pesante & longue. Mais cet inconvénient ne doit pas faire abandonner un projet dont tout démontre la nécessité. Ce seroit un grand avantage si cette force pouvoit au besoin se porter dans la mer du sud. Par malheur la nature des choses s'oppose invinciblement à cet objet d'utilité. L'escadre, avant de faire route vers l'équateur, seroit obligée de s'élever à la hauteur du détroit de Gibraltar, ce qui l'exposeroit aux mêmes inconvéniens que si elle partoit d'Europe. Tout ce qu'elle pourroit, ce seroit de faire passer par terre des matelots tout formés aux bâtimens, qui protégeroient les côtes du Pérou.

Le plan de défense que nous venons de tracer à l'Espagne est susceptible de grandes difficultés. Peut-être cette monarchie n'est-elle pas en état de faire les avances nécessaires pour fonder la marine dont elle doit sentir le besoin ; peut-être ne peut-elle pas assigner les fonds indispensables pour son entretien ; peut-être n'a-t-elle pas assez de confiance en ses administrateurs du nouveau monde pour leur confier des soins aussi importans. Ces objections, que nous n'avons pu nous dissimuler, semblent en effet insolubles dans l'état d'épuisement, d'inaction, d'ignorance, de découragement, où se trouve aujourd'hui cette puissance, autrefois si redoutable. Mais une réforme éclairée, prompte, hardie, soutenue par le zele & l'autorité du gouvernement pour animer les esprits à penser, à tenter, à agir, feront disparoître en peu de temps une foule d'obstacles que la timidité grossit, multiplie & perpétue.

Des abus profondément enracinés, les protecteurs intéressés de ces abus énormes croiseront ces vues d'utilité publique dans les colonies. Mais ils seront bientôt dissipés, si on a le courage de les attaquer d'abord dans la Métropole.

Les écrivains politiques qui ont voulu

remonter à l'origine des plaies dont l'Espagne est depuis si long-temps affligée, ont tous répété que se voyant maîtresse des trésors du nouveau monde, elle avoit renoncé d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Aucun peuple n'a jamais raisonné, ne raisonnera jamais de cette maniere. Les nations ne raisonnent point ; elles sont conduites ou entraînées par les événemens qui sont dans les mains de ceux qui gouvernent. Loin que les richesses de l'Amérique aient anéanti les arts, elles leur donnerent d'abord, & devoient leur donner une nouvelle activité.

Ferdinand, par la conquête du royaume de Grenade, avoit acquis toutes les manufactures d'Espagne, qui étoient la plupart entre les mains des Maures ; mais il en avoit considérablement diminué l'exportation par l'expulsion des Juifs. La découverte du nouveau monde ranima bientôt l'industrie & le commerce. Ils augmenterent prodigieusement l'un & l'autre sous Charles-Quint, & même sous Philippe II. Dans les dernieres années du regne de ce prince, la seule ville de Séville contenoit soixante mille métiers en soie. Les draps de Segovie passoient pour les plus beaux de l'Europe. Le Levant & l'Italie préfé-


roient ceux de Catalogne à ceux des autres nations. Il y avoit dans le royaume une si grande activité, qu'il se négocioit, au rapport de Louis Valle de la Cerda, dans la seule foire de Medina, pour cent cinquante millions d'écus en lettres de change, & ce n'étoit pas la place de l'état où il s'en négocioit le plus. L'armement contre l'Angleterre, célebre dans l'histoire sous le nom de flotte invincible, & composé de cent cinquante gros vaisseaux, prouve que l'Espagne avoit alors une puissante marine, & par conséquent un commerce maritime très-étendu. Elle fit dans l'espace d'un siecle des entreprises immenses & très-cheres. Les seules guerres des Pays-bas & de la Ligue lui coûterent trois mille millions de livres. Par ces opérations, elle jeta infiniment plus de numéraire chez les étrangers qu'elle ne l'a fait depuis par la voie du commerce.

Si cette puissance avoit été obligée d'acheter, dans ces temps-là, les marchandises qu'elle envoyoit dans le nouveau monde, l'Europe auroit joui dès-lors des trésors de l'Amérique comme elle en jouit aujourd'hui. En ce cas, l'Espagne auroit été hors d'état de faire ces prodigieux armemens de terre & de

mer, de soudoyer tant d'armées étrangeres, d'entretenir la division dans les états voisins, de tout bouleverser par ses intrigues, de donner le branle à tous les événemens politiques, d'être la premiere, presque la seule puissance de l'univers.

L'expulsion totale & la proscription des Maures & des Juifs en 1611, fut la premiere époque sensible de la décadence de l'Espagne. Cette dégradation fut si rapide, qu'on vit des écrivains Espagnols former, dès l'an 1619, des projets pour le rétablissement politique de leur empire. On imaginera sans peine le vuide immense que devoient laisser dans leur patrie un million d'hommes laborieux, dans un temps où la noblesse, retenant encore tous les préjugés & les privileges barbares des Visigots dont elle se faisoit honneur de descendre, renvoyoit le travail à la classe du peuple la plus méprisée, quoique la plus utile. La guerre, qui détruit tout, étoit alors la seule profession distinguée ; & les arts qui créent, conservent ou réparent, déshonoroient, pour ainsi dire, tous les hommes qui s'en occupoient. S'il y avoit de l'agriculture, c'est parce qu'il y avoit des esclaves. S'il y avoit du commerce, c'est parce qu'il y avoit des Juifs. Enfin



ſi l'Eſpagne avoit des manufactures ; elle les devoit aux Maures qui vivoient dans le travail & dans l'opprobre. Cette puiſſance ne ſentit pas que le vrai moyen de retenir dans la Métropole les tréſors du nouveau monde, étoit de favoriſer l'induſtrie qui les y attiroit. La ſeule partie de la nation qui eût de l'activité, la ſeule capable de remplir ce grand objet, fut ignominieuſement proſcrite. En vain ces malheureux offrirent vingt millions au gouvernement, & ils en auroient donné le triple, pour qu'il leur fût permis de continuer à reſpirer leur air natal ; la ſuperſtition, qui avoit prononcé l'arrêt de leur deſtruction, ne permit pas à la politique de les écouter. Il ne ſe trouva même aucune puiſſance en Europe aſſez éclairée pour leur offrir un aſyle ; & ils furent réduits à ſe diſperſer en Afrique & en Aſie.

Tandis que le déſeſpoir conduiſoit ces malheureux ſur des côtes barbares, l'Eſpagne s'applaudiſſoit de ſon fanatiſme aveugle. Elle ſe croyoit toujours la plus riche puiſſance de l'univers, parce qu'elle ne ſoupçonnoit pas que les vaiſſeaux qui rempliſſoient ſes ports étoient des éponges qui commençoient à boire ſa ſubſtance. Lorſqu'elle s'apperçut de

la diminution de son numéraire, elle l'attribua au naufrage de quelques bâtimens qui revenoient des Indes, à l'enlevement de ses gallions par les Hollandois, à de mauvaises ventes. Elle crut qu'il ne falloit, pour remplir ces vuides, qu'augmenter les droits sur les manufactures & sur les ouvriers. Mais un fardeau qui eût été trop pesant même pour un grand nombre, fut encore plus insupportable au peu d'artisans qui restoient. Ils se réfugierent en Flandre & en Italie, ou, sans sortir d'Espagne, ils abandonnerent leur profession. Les soies de Valence, les belles laines d'Andalousie & de Castille, cesserent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le Fisc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea furent également vicieux par leur nature, leur multiplicité & par leurs excès. Aux impositions générales se joignirent ce qu'on appelle en finance affaires extraordinaires, qui est une maniere de lever de l'argent sur une classe particuliere de citoyens, imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgens du gouver-



nement, on exigea des financiers des avances conſidérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'état. Ils furent autoriſés à ſous-affermer les diverſes parries de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations ſe multiplierent avec ce déſordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pieges tendus à la bonne foi. Avec le temps ils uſurperent l'autorité ſouveraine, & parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à ſe choiſir des juges particuliers & à les payer : ils devinrent juges & parties.

Les propriétaires des terres, écraſés par cette tyrannie, ou renoncerent à leurs poſſeſſions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertilité péninſule, qui, malgré les fréquentes ſécheresse qu'elle éprouve, nourriſſoit vingt millions d'habitans avant la découverte du nouveau monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, ſe vit couverte de ronces. On contracta la funeſte habitude de fixer le prix des grains ; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient néceſſairement dirigés ſans intelligence, ſans zele, ſans probité.

Quand la décadence d'un état a com-

mencé, il eſt rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut ſuivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclaroit rapidement, & qu'une induſtrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Eſpagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes qu'on avoit laiſſé ſubſiſter dans le paſſage d'une province à l'autre, furent portés à l'excès, & interrompirent entr'elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un ſeul chemin. Les voyageurs ſe trouvoient arrêtés au paſſage des rivieres où il n'y avoit ni pont ni bateau. Il n'y eut pas un ſeul canal ni un ſeul fleuve navigable. Le peuple de l'univers que la ſuperſtition condamne le plus à faire maigre, laiſſa tomber ſes pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poiſſon. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés, deſtinés pour ſes colonies, il n'y eut pas un ſeul navire national dans ſes ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animoſité, à la férocité des barbareſques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger juſ-



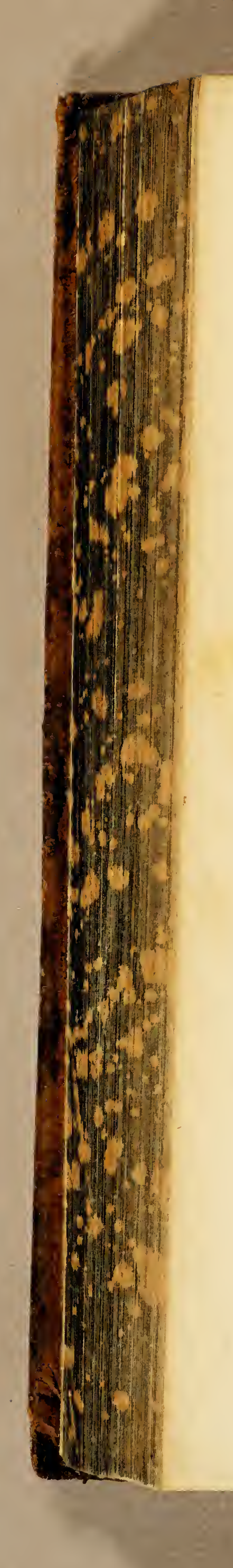
qu'aux *aviſo* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout à coup ſon or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal un prix preſqu'auſſi fort qu'à l'argent.

Ces déſordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Eſpagne, remplie d'une vénération ſtupide & ſuperſtitieuſe pour le ſiecle de ſes conquêtes, rejetoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces temps brillans. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, ſe fortifier, ſans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ſes voiſins formoit la baſe de ſon caractere.

L'inquiſition, ce terrible tribunal établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïſme & du mahométiſme, avoit porté un coup mortel aux arts, aux ſciences, à toutes les connoiſſances utiles. L'Eſpagne ne fut ni troublée, ni dévaſtée par les querelles de religion; mais elle reſta ſtupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces diſputes, quoique toujours miſérable & ridicule, intéreſſe plus vivement qu'aucun autre par ſa liaiſon avec le pre-

mier, le plus respectable des êtres. On veut avoir raison, & quand le voudroit-on, si ce n'est dans des questions qu'on lie avec le salut éternel ? On lit, on médite. A propos d'une sottise, l'esprit s'exerce & se porte à de bonnes études. On remonte aux sources primitives. On étudie l'histoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût solide. Bientôt le sujet qui échauffoit les esprits, tombe dans les mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matieres de religion ressemblent à ces parties acides & volatiles qui existent dans tous les corps propres à la fermentation. Elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur ; mais elles mettent bientôt en action toute la masse. Dans ce mouvement elles se dissipent ou se précipitent. Le moment de la dépuration arrive, & il surnage un fluide doux, agréable & vigoureux qui sert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matieres resta en Espagne. La superstition y avoit abruti les esprits au point que l'état s'applaudissoit de son aveuglement.

L'oubli de tous les bons principes jeta le gouvernement dans l'incertitude



de ce qu'il devoit faire. Au lieu de cette activité, qui auroit été néceſſaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop diſperſée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conſeils qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient ſeulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population qui ſuffiſoit à peine pour les nombreuſes garniſons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-bas, en Afrique & dans les Indes, ne laiſſoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premieres hoſtilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Eſpagnols qu'on faiſoit combattre avec ces troupes mercenaires puſſent les contenir, leur fidélité étoit ſouvent altérée par ce commerce. On les vit ſe révolter plusieurs fois de concert, & ravager enſemble les provinces commiſes à leur défenſe.

Une ſolde réguliere auroit infailliblement prévenu, ou bientôt diſſipé cet eſprit de ſédition. Mais pour payer des armées & les tenir dans cette dépendance & cette ſubordination néceſſaires à la bonne diſcipline, il auroit

fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointemens & leurs brigandages, absorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix, ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas dissiper ses trésors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu sur-tout ne pas faire consister la grandeur du prince, à accorder des pensions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autre titre à les obtenir que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit l'allure générale. L'Espagnol, né généreux & devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne respiroit qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvoient pas parvenir à ces emplois brillans, se glorifiant d'une superbe oisiveté, gardoient le ton de la cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru souiller ses mains victorieuses en les employant à des travaux paisibles. Les campagnes

& les ateliers étoient abandonnés à des étrangers qui venoient s'enrichir de l'indolence des habitans, & rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit.

Les hommes nés sans propriété préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse, briguoient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînoient à leur suite avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile, & la dégradation la plus nécessaire.

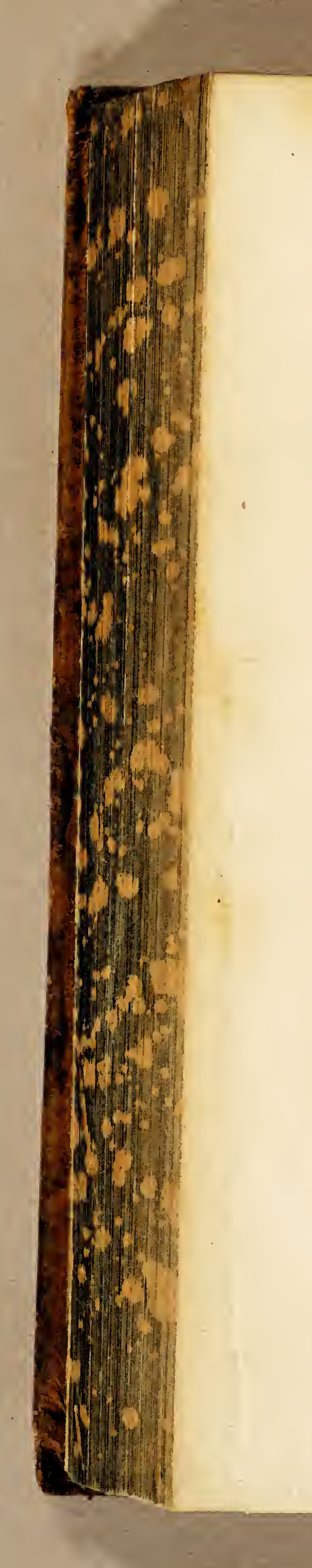
Ceux qui, par un reste de vanité, ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en foule dans les cloîtres, où la superstition avoit préparé depuis long-temps un asyle commode à leur paresse, & leur assuroit une sorte d'honneur & de distinction pour avoir changé l'état de leur pauvreté forcée à celui d'une pauvreté volontaire.

Les Espagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour & la vertu, s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord leurs enfans à l'éducation superstitieuse des colleges,

& dès l'âge de quinze ans les livroient à des courtisannes. Le corps & l'esprit de ces jeunes gens vieillis de bonne heure, s'épuisoient également dans ce commerce infame qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes. Ce désordre poussé jusqu'aux derniers excès fut la premiere & la seule cause de la stérilité des femmes Espagnoles, autrefois aussi fécondes que celles des états les plus peuplés.

C'est parmi ces hommes abrutis qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oisiveté & de corruption d'où ils sortoient. Rien n'étoit si rare que de leur voir des sentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger désir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs soins, pour aller dissiper à Madrid dans le sein de la volupté le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie, quoiqu'elle occasionât souvent des séditions, des révoltes, des conspirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la



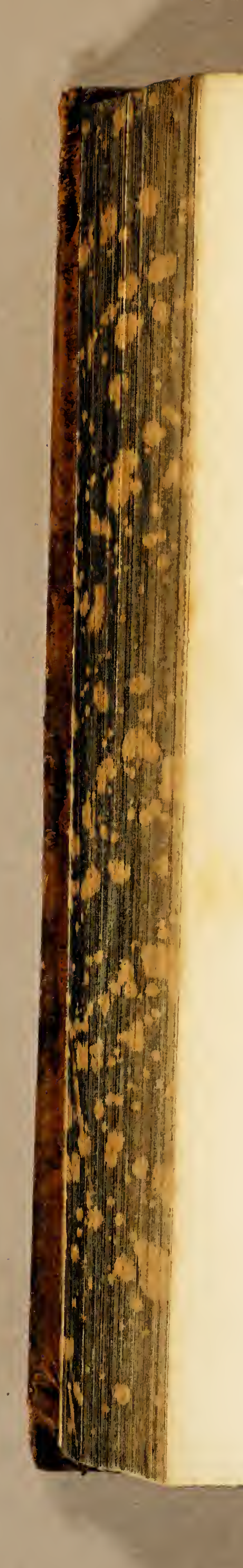
Castille, consommoient sa ruine. Les pays bas ne donnoient pas de quoi payer les garnisons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence, la Catalogne, le Roussillon, les îles Baléares & la Navarre prétendoient ne devoir à la Monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours & rarement au gré d'une cour avide & épuisée par ses folles largesses.

Pendant que tout tomboit ainsi dans la confusion en Espagne, les trésors de l'Amérique qui n'avoient d'abord passé aux autres États de l'Europe que par des combinaisons destructives de guerre & de politique, y couloient par une route heureuse & paisible. L'impossibilité où se trouvoit la Métropole de fournir aux besoins de ses colonies, anima l'industrie des autres peuples qui jusqu'alors avoit été extrêmement bornée. Les maîtres naturels des richesses du nouveau monde ne purent guere retenir que les droits de quint, d'indult, de garde-côte, de douane, de commission : droits qui ont ajouté aux marchandises une valeur qui ne prend sur

les négocians étrangers que parce qu'elle resserre les consommations, mais qui sont payés par les Péruviens & les Mexicains qui les consomment. C'est par cette voie que l'or & l'argent, dont l'Amérique a inondé l'Europe, ont passé dans plus de mains, & se sont distribués plus également.

En vain une loi sévere portée par Ferdinand & Isabelle, & confirmée par leurs successeurs, avoit exclu les nations étrangeres des ports de l'Amérique & des affaires qui s'y faisoient. L'impérieuse loi de la nécessité anéantit cet arrangement qui devoit être perpétuel, & fit tomber ce commerce dans leurs mains. D'environ cinquante millions de denrées ou de marchandises qui partent tous les ans de Cadix pour les Indes Occidentales, la huitieme partie appartient à peine à la Métropole. Le reste est fourni par les autres peuples amis ou ennemis de l'Espagne, sous le nom des Espagnols même, toujours fideles aux particuliers & toujours infideles à la loi. La bonne foi des Espagnols qui n'a jamais reçu d'atteinte est dans ce commerce la sureté des étrangers.

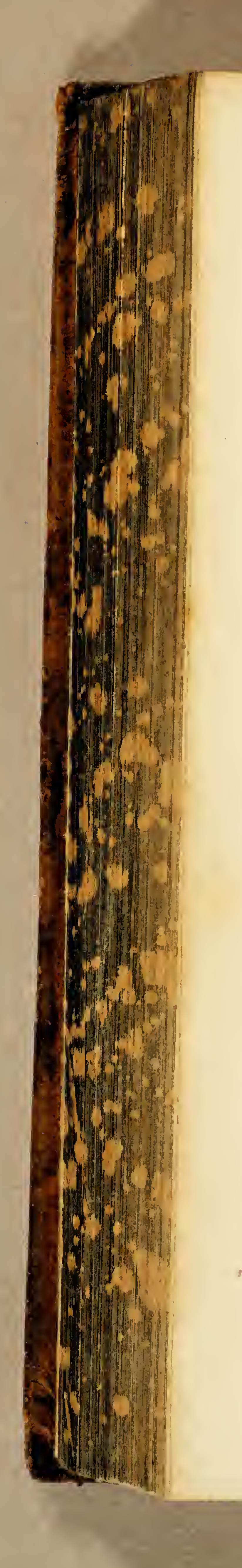
Le gouvernement ne pouvant se dissimuler l'inconvénient inévitable de ces



contraventions perpétuelles, crut en réparer le préjudice par une loi encore plus absurde. Il défendit sous des peines capitales l'exportation de l'or & de l'argent, comme si les Espagnols eussent pu se dispenser de payer les marchandises qu'ils avoient besoin d'acheter. Lorsqu'on tenoit la main à l'exécution de cette loi, l'Espagnol qui est à Cadix le facteur des autres nations confioit les lingots à des Braves appellés *Météores*, qui bien armés alloient porter les lingots numérotés au rempart, & les jetoient à d'autres Météores qui les portoient aux chaloupes chargées de les recevoir. Les facteurs, les commis & les gardes qui ne les troubloient jamais, tous avoient leurs droits sur cette fraude justifiée par l'iniquité de la loi, & le marchand étranger n'étoit jamais trompé. Ces frais ajoutoient aux marchandises un nouveau prix que le consommateur étoit obligé de payer. La défense de sortir l'or & l'argent étoit si inutile, que quoiqu'il en arrivât tous les ans d'Amérique une quantité prodigieuse, on n'en voyoit que peu dans le royaume. Plus de sévérité n'auroit fait que hausser le prix des marchandises par la difficulté d'en retirer la valeur. S conformément à la rigueur des

ordonnances, on eût saisi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant, & qu'on eût confisqué ses biens, cette atrocité, loin d'empêcher la sortie de l'argent, l'auroit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés jusqu'alors d'un bénéfice médiocre, exigeant un salaire proportionné au risque qu'ils devoient courir, auroient multiplié leurs profits par leurs risques, & fait passer beaucoup d'argent pour en avoir eux-mêmes davantage.

La cour de Madrid a senti enfin le vice de cet arrangement. Les gouvernemens anciens qui avoient pour les loix le respect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une dont l'observation auroit été démontrée chimérique. Dans nos temps modernes, où les empires sont plus conduits par les caprices de ceux qui sont à leur tête que sur des principes raisonnés, l'Espagne s'est contentée de régler, il y a quelques années, que le commerce étranger retireroit en payant trois pour cent la valeur des marchandises qu'il auroit fait passer dans le nouveau monde. Il devoit la recevoir par le canal des banquiers qu'on eut soin d'établir dans les principales places de l'Europe. L'objet du ministere étoit de se



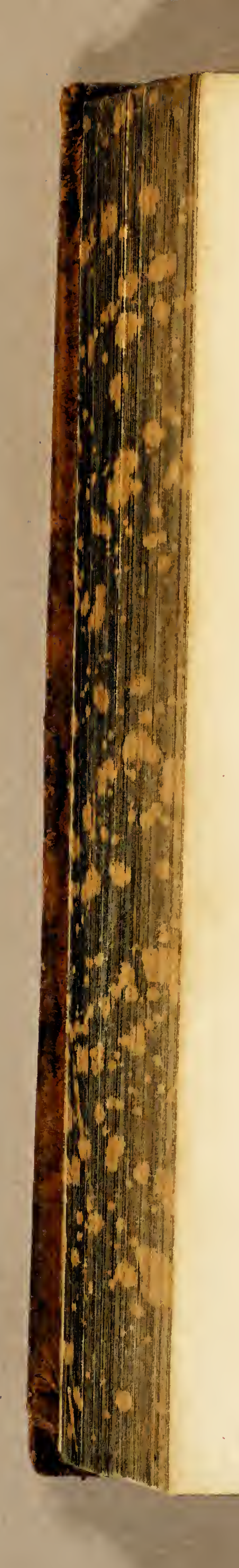
rendre maître du commerce des piaſtres, & par conſéquent du change. Ce plan qui peut-être étoit plus vaſte que juſte, n'a pas réuſſi. Les agens qu'on avoit choiſis, ont trahi la confiance qui leur avoit été accordée. La Cour d'Eſpagne ne s'eſt pas obſtinée à ſoutenir un édifice qui crouloit de toutes parts. Tous les particuliers ſont maintenant autoriſés à extraire directement leurs fonds en ſe ſoumettant aux droits établis, & qui en 1768 ont été portés de trois à quatre pour cent. S'ils étoient plus modérés, le gouvernement en tireroit de plus grands avantages. Il y a des temps où les fraudeurs Eſpagnols peuvent fournir les piaſtres à bord des vaiſſeaux au deſſous de l'impoſition, & on ſent bien que ces facilités momentanées ſont ſaiſies avec une avidité extrême.

Pendant que la Métropole dépériſſoit, il n'étoit pas poſſible que les colonies proſpéraſſent. Si les Eſpagnols euſſent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique ſe fuſſent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes qui auroient établi entr'eux une dépendance, un profit réciproque. Les productions des ateliers de l'ancien monde euſſent été échangées contre celles des mines du

nouveau ; & le fer ouvragé eût été payé à poids égal par de l'argent brut. Une union ſtable, ſuite néceſſaire d'un commerce paiſible, ſe ſeroit formée ſans répandre du ſang, ſans dévaſter des empires, l'Eſpagne ne ſeroit pas moins devenue maîtreſſe du Méxique & du Pérou, par la raiſon que tout peuple qui cultive les arts, ſans en communiquer les procédés & la pratique, aura une ſupériorité réelle ſur celui à qui il en vend les productions.

On ne raiſonna pas ainſi. La facilité qu'on avoit trouvée à ſubjuguer les Indiens, l'aſcendant que Charles-quint prit ſur toute l'Europe, l'orgueil ſi ordinaire aux conquérans, le caractere particulier des Eſpagnols, l'ignorance des vrais principes du commerce : toutes ces raiſons & pluſieurs autres empêcherent qu'on ne donnât d'abord aux pays conquis du nouveau monde, des loix ſages, une bonne adminiſtration, une conſiſtance inébranlable.

La dépopulation de l'Amérique fut la premiere ſuite de cette confuſion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruiſſeaux de ſang. Auſſi étonnés de leurs victoires que le vaincu de ſa défaite, ils crurent ne pouvoir jamais compter ſur une obéiſſance,



sur une fidélité qu'on ne leur devoit point ; & dans l'ivresse de leurs succès, ils prirent le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre à l'arrivée de ces barbares qui ne savoient ni gagner, ni posséder, ni employer les biens & les trésors qu'ils avoient engloutis.

Semblables aux Visigots dont ils étoient les descendans ou les esclaves, les Espagnols partagerent entr'eux les terres désertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas long-temps au carnage, dans un état d'esclavage pire que la mort. Les loix faites de temps en temps pour modérer la dureté de cette servitude ne produisirent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité se jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Les tyrans qui les exploitoient traînerent leurs esclaves dans des abymes profonds, où privés de la lumiere du jour, de la respiration d'un air libre & sain, des principaux soutiens de la vie, de la consolation

de pleurer avec leurs amis & leurs proches, les Indiens creusoient leur tombeau sous ces voûtes ténébreuses qui recelent aujourd'hui plus de cendres de morts que de poussiere ou de grains d'or. Quand on jette les yeux sur des traitemens si barbares, on est bien étonné d'entendre l'avare & stupide Espagnol se plaindre de ce que les Indiens lui refusent la connoissance de plusieurs mines découvertes avant ou depuis la conquête. Ces malheureux, en trahissant le secret qu'ils ont reçu de leurs peres, ou que le hasard leur a donné, que feroient-ils autre chose que de multiplier les moyens de les détruire?

Aussi voit-on ceux mêmes que la destinée avoit soumis au joug, déserter les terres qu'ils cultivoient pour leurs avides maîtres, & se réfugier en grand nombre parmi les sauvages qui errent dans les forêts ou les déserts des Cordillieres. Ces lieux impénétrables sont devenus l'asyle d'une infinité d'Indiens qui menacent toujours les provinces Espagnoles d'une guerre ouverte ou d'une invasion furtive. Ils contractent dans ces âpres climats un caractere féroce, qui les rend redoutables au point qu'on a été forcé d'abandonner des

mines très-abondantes qui étoient exposées à leurs incursions. Ce que la stérilité du sol, le défaut de prévoyance, & le manque des ressources de la société fait perdre de population à ces sauvages, est continuellement réparé par les esclaves fugitifs qui se dérobent à la tyrannie Européenne. C'est dans ces montagnes qui se régénere en secret une race légitime qui doit un jour, & peut-être bientôt, reprendre ses biens, ses droits & sa liberté dans les entrailles avides & cruelles de l'usurpateur du nouveau monde.

Il se dépeuple encore par les besoins que les Européens leur ont apporté, en leur ôtant les moyens d'y subvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nuds, ou ce qui servoit à leur parure ils le fabriquoient eux-mêmes : c'étoit une occupation & une sorte de métier. Leurs soins se réduisoient à la culture d'un champ de maïs. L'argent n'étoit point une richesse. Toutes choses s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien comme l'Espagnol vit en société, il est dans la nécessité de se loger, de se nourrir, de se vêtir le plus souvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne sauroit pourvoir à ces nouveaux besoins. Quand même il ne



seroit pas tombé dans un découragement excessif, son travail suffiroit à peine aux dépenses de premiere nécessité. Ainsi le luxe & l'indigence qui le pressent l'ont réduit à cacher à l'écart sa nudité, à vivre seul, & à renoncer à sa postérité.

De cette cause de dépopulation en naît une autre plus affreuse encore, & dont la seule idée fit autrefois frémir l'Europe. Le célebre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue en 1586, eut la preuve que parmi ces insulaires, les hommes en étoient venus à ce point de désespoir que, pour ne pas mettre au monde des enfans qui fussent la victime de leur oppresseur, ils avoient tous unanimement résolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triste conjuration contre la nature même & contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espece que l'histoire ait transmis à la mémoire des hommes, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du nouveau monde, pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à sa soif de détruire, que l'horrible vœu de ne pas se reproduire? Ainsi la terre fut doublement souillée du sang des peres & du germe des enfans.

Dès lors cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toute part. Les progrès du désordre & du crime furent extrêmement rapides. Les forteresses les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat qui n'étoit, ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent qui devoient entrer dans les coffres du souverain furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs qu'il avoit proscrits. Les premiers & les derniers magistrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funeste expédient de tous les états mal administrés, des impositions sans nombre.

On paroissoit s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de pair avec l'injustice. « J'ai vu, disoit un voyageur » célebre, porter dans le même tribu» nal & presqu'à la même heure une » même sentence sur deux cas direc» tement opposés. En vain s'efforça-t-on » d'en faire comprendre la différence » aux juges. Cependant le chef sortant » enfin des ténebres se leva sur son » siege, retroussa sa moustache, & jura » par la Sainte Vierge & par tous les » Saints, que les Luthériens Anglois » lui avoient enlevé parmi ses livres » ceux *du pape Justinien* dont il se ser» voit pour juger les causes équivoques; » mais que si ces chiens repassoient, » il les feroit brûler tous.

» Le hasard, dit le même voyageur, » fit tomber un jour les métamorphoses » d'Ovide entre les mains d'un Créole. » Il remit ce livre à un religieux qui » ne l'entendoit pas mieux, & qui fit » croire aux habitans de la ville que » c'étoit une bible Angloise. Sa preuve » étoit les figures de chaque métamor» phose qu'il leur montroit en disant: » voilà comme ces chiens adorent le dia» ble qui les change en bêtes. Ensuite la



» prétendue bible fut jetée dans un
» feu qu'on alluma exprès, & le reli-
» gieux fit un grand discours qui con-
» sistoit à remercier Saint François de
» cette heureuse découverte. »

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les ministres de la religion, sans être beaucoup plus éclairés que les autres, prirent un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute regle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce. Les autres abusoient de leur ministere & de la terreur des armes ecclésiastiques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient. Un Moine Espagnol passoit pour mal-adroit, lorsqu'un court voyage dans le nouveau monde ne lui valoit pas vingt ou trente mille piastres. Le plus souvent on prévenoit leur avidité par des dons immenses. On auroit cru que ce n'étoit que pour embellir des Eglises, que pour enrichir le clergé, que l'Amérique avoit été conquise.

La haine qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout précipiter. La cour avoit imprudemment jeté

les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les Créoles comme des demi-barbares, presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intelligence, sur leur courage, sur leur attachement; & elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les appaiser, les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des distinctions humiliantes. Il s'établit entre les deux classes, dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus, une aversion insurmontable. Elle s'est manifestée par des éclats qui ont plus d'une fois ébranlé l'empire de la Métropole dans le nouveau monde. Ce levain fermente toujours, & doit amener tôt au tard des révolutions. Elles paroissent d'autant plus sûres & plus prochaines, que le clergé Créole & le clergé Européen qui ont contracté la contagion de ces haines, de ses divisions, ne se rapprochent jamais, & travailleront, selon l'esprit dont ils ne se sont jamais écartés, à rendre les peuples irréconciliables.

Depuis que les Bourbons occupent le trône de Charles-Quint, les désordres qu'on vient de voir, & les maux qui



naiſſent de tant de maux ont un peu diminué. La nobleſſe n'affecte plus ces airs de grandeur qui tenoient de la royauté, & qui embarraſſoient ſouvent le gouvernement. Le maniement des affaires publiques a ceſſé d'être l'apanage de la ſeule naiſſance : il a paſſé à des gens de faveur, de fortune ou de mérite. Le produit des rentes générales & provinciales de toute l'Eſpagne, qu'une adminiſtration déteſtable avoit fait tomber au deſſous de huit millions ſur la fin du dernier ſiecle, monte aujourd'hui à ſoixante-douze millions ſix cens cinquante-ſix mille huit cens cinq livres. Cette heureuſe révolution qui a commencé par la Métropole, s'eſt étendue enſuite aux colonies. On a vu les trois tribunaux chargés en Europe de leur direction, perdre ſucceſſivement quelque choſe du mauvais eſprit qui dirigeoit leurs opérations. Le conſeil des Indes s'occupe plus utilement de leur gouvernement, de leur conſervation. La contractation tranſportée de Seville à Cadix en 1717 conduit leur commerce avec plus d'intelligence. Le conſulat qui juge des différents ſurvenus entre les négocians mêlés dans les affaires de cette partie de l'Amérique, & qui doit veiller à la conſervation de leurs privileges,

a acquis quelque activité, quelques lumieres.

Ces premiers pas vers le bien doivent faire espérer au ministre Espagnol qu'il arrivera à une bonne administration, lorsqu'il aura saisi les vrais principes, & qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractere de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au temps où ce préjugé défavorable s'établissoit, on verra que cet engourdissement ne s'étendoit pas à tout; & que si l'Espagne étoit dans l'inaction au dedans, elle portoit son inquiétude chez ses voisins dont elle troubloit sans cesse la tranquillité. Son oisiveté a pris sa naissance en partie dans un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Espagnol décharné, demi nud, nonchalamment assis à terre, regarde avec pitié son voisin, qui bien vêtu, bien nourri, rit en travaillant de sa folie. L'un méprise par orgueil ce que l'autre recherche par vanité, les commodités de la



vie. Le climat avoit rendu l'Eſpagnol ſobre, & il l'eſt encore devenu par indigence. L'eſprit monacal qui le gouverne depuis long-temps, lui fait une vertu, de cette même pauvreté qu'il doit à ſes vices. Comme il n'a rien, il ne déſire rien ; mais il mépriſe encore moins les richeſſes, qu'il ne hait le travail.

De ſon ancien caractere il n'eſt reſté à ce peuple pauvre & ſuperbe, qu'un penchant démeſuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimeres, une immenſe perſpective de gloire. La ſatisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaiſſement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la Cour avec reſpect & avec confiance. Qu'on dirige à ſon bonheur ce puiſſant reſſort ; qu'on cherche les moyens plus aiſés qu'on ne penſe de lui faire trouver le travail honorable, & on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du nouveau monde, dans ces temps brillans où ſans ſecours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuſe, il faudra ſonder d'autres plaies. Celle qui affecte le

plus la masse de l'état, c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées est d'augmenter la population de la Métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue intéressant à la fois pour l'humanité & pour la politique, que les nations éclairées de l'Europe ont formé leurs établissemens du nouveau monde. Le succès a par-tout couronné un si noble & si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne, qui avoit formé son systême avant que la lumiere en fût répandue, qui ait vu sa population diminuer en Europe, à mesure que ses possessions augmentoient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire & ses habitans n'est pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent avec le temps rétablir l'équilibre. L'Espagne qui en 1747 n'avoit que sept millions quatre cens vingt-trois mille cinq cens quatre-vingt-dix ames, en y comprenant cent quatre-vingt mille quarante-six ecclésiastiques, & qui ne compte guere dans ses colonies que la vingtieme partie de la population qu'il y avoit au temps de la conquête, ne peut ni se repeupler, ni les repeupler



ſans des efforts extra ordinaires & nouveaux. Il faut pour augmenter les claſſes laborieuſes du peuple, qu'elle diminue ſon clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ſes ſoldats, que l'amitié de la France & la foibleſſe du Portugal lui rendent inutiles. Il faut, puiſque ſon revenu net eſt de cent vingt-quatre millions, & que ſes dépenſes ordinaires n'en abſorbent que quatre-vingt-ſeize, qu'elle s'occupe du ſoulagement des peuples auſſi-tôt que les poſſeſſions de l'ancien & du nouveau monde auront été tirées du cahos où deux ſiecles d'inertie, d'gnorance, & de tyrannie les avoient plongées. Il faut avant tout qu'elle aboliſſe l'infame tribunal de l'inquiſition, qui ſemble érigé contre le monarque & contre le peuple, en tenant l'un & l'autre ſous le joug d'une ſuperſtition ſtupide.

La ſuperſtition quelle qu'en ſoit la cauſe, eſt répandue chez tous les peuples ſauvages ou policés. Elle eſt née ſans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ſes cauſes & de ſes remedes. C'en eſt aſſez du moins pour l'enraciner dans l'eſprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens im-

prévus, les phénomenes destructeurs, toutes les causes cachées de la douleur & de la mort sont si universelles sur la terre, qu'il seroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été dans tous les temps & dans tous les pays vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi à proportion de l'ignorance & de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des élémens qui font les grands ravages sur la terre, comme les déluges, les incendies, les pestes, le culte des animaux, soit venimeux, soit voraces, mais toujours nuisibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des faiseurs de prodiges apparens, bons ou mauvais; le culte des êtres invisibles que l'imagination suppose cachés dans tous les instrumens du mal. L'étude de la nature & la méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'esprit humain se sera élevé du polythéisme au monothéisme; mais cette derniere idée simple & sublime sera toujours restée informe dans les esprits grossiers, & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doc-



trine d'un être unique ; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, ſi les barbares du nord qui inonderent les provinces de l'Empire Romain n'euſſent apporté des préjugés ſacrés qu'on ne pouvoit chaſſer que par d'autres fables. Le chriſtianiſme vint ſe préſenter malheureuſement à des eſprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux, dont l'ignorance eſt toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révérés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze ſiecles à ſe partager, à ſe diſputer les provinces de la Monarchie univerſelle, qu'une ſeule nation avoit formée en moins de deux cens ans, admirent ſans examen toutes les erreurs que les prêtres étoient convenus entr'eux, après bien des chicanes, d'impoſer à la multitude. Mais le clergé trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans ſon ſein un germe de diviſion qui devoit tôt ou tard ſe communiquer au peuple. Le moment vint où l'eſprit d'ambition & de cupidité qui dévoroit toute l'égliſe, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animoſité un grand nombre de ſuperſtitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laissé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raisonnement, ni par esprit de parti, ceux qui avoient le plus d'intérêt à les soutenir se trouverent hors d'état de les défendre, lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fiere d'avoir à balancer de si grands, de si chers intérêts. L'ébranlement étoit si général qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes, si le magistrat n'avoit cru avoir intérêt à arrêter le torrent. Il avoit besoin, ainsi que la religion, d'une obéissance implicite sur laquelle son autorité étoit principalement fondée, & il craignit qu'après avoir renversé les fondemens antiques & profonds de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissoit naturellement parmi les réformés augmentoit encore cette défiance.

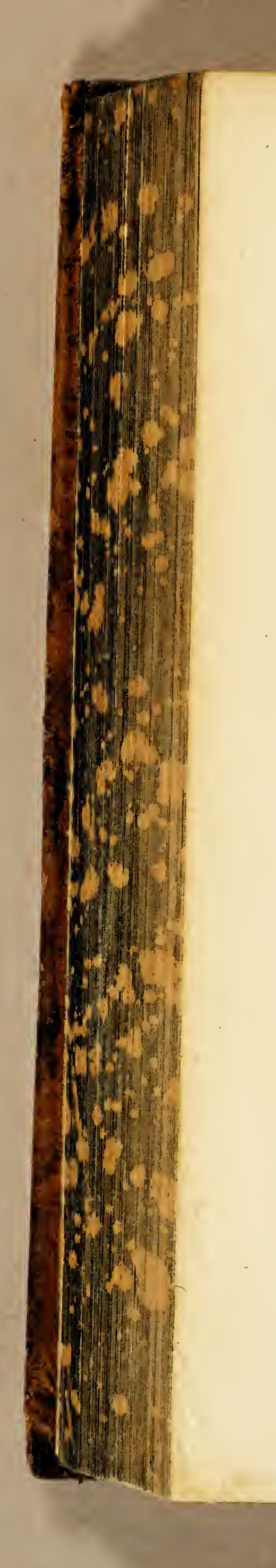
Les rois d'Efpagne, plus jaloux de leurs ufurpations que les autres fouverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis dans des fuperftitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les fyftêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes fur un être inconnu. En vain la raifon crioit à ces imbécilles monarques que nulle puiffance n'eft en droit de prefcrire aux hommes ce qu'ils doivent penfer ; que la fociété chargée de diriger leurs actions extérieures n'a nul droit fur les mouvemens intérieurs de leur cœur ; que la politique doit préférer tout citoyen qui fert la patrie à celui qui eft inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & inconteftables ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince devenu leur efclave, fut forcé d'abandonner fes fujets à leurs caprices, de les laiffer opprimer, d'être fpectateur oifif des cruautés qu'on exerçoit contr'eux. Dès-lors les mœurs fuperftitieufes, utiles feulement au facerdoce, devinrent nuifibles à la fociété. Des peuples ainfi corrompus & dégénérés furent les plus cruels des peuples. Leur obéif-

fance

ſance pour le monarque, fut ſubordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs, il fut le vrai ſouverain de l'état.

L'inaction fut la ſuite néceſſaire d'une ſuperſtition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, ſe manifeſta juſque dans leur religion. C'étoit la victoire, Bellone, la fortune, le génie du peuple Romain, Rome même qui étoient leurs dieux. Une nation qui aſpiroit à marcher ſur leurs traces, & qui ſongeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal. Il a détruit tous les reſſorts; il les empêchera de ſe rétablir en Eſpagne & en Amérique, s'il n'eſt renverſé lui-même avec toute l'horreur dont il eſt digne. L'abolition de l'inquiſition doit hâter ce grand changement.

Ce moyen tout néceſſaire qu'il eſt au rétabliſſement de la monachie, n'eſt pas ſuffiſant. Quoique l'Eſpagne ait mis à cacher ſa foibleſſe plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ſes plaies. Elles ſont ſi profondes & ſi invétérées qu'il lui faut des ſecours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuſe pas,



& elle verra ses provinces de l'ancien & du nouveau monde remplies de nouveaux habitans qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du nord & ceux du midi, possédés de l'ambition des richesses qui caractérise notre siecle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique suivra les fortunes particulieres. Les fortunes particulieres des étrangers deviendront elles-mêmes une richesse nationale, si ceux qui les auront élevées en peuvent jouir assez surement, assez agréablement, assez honorablement pour perdre le souvenir de leur pays natal.

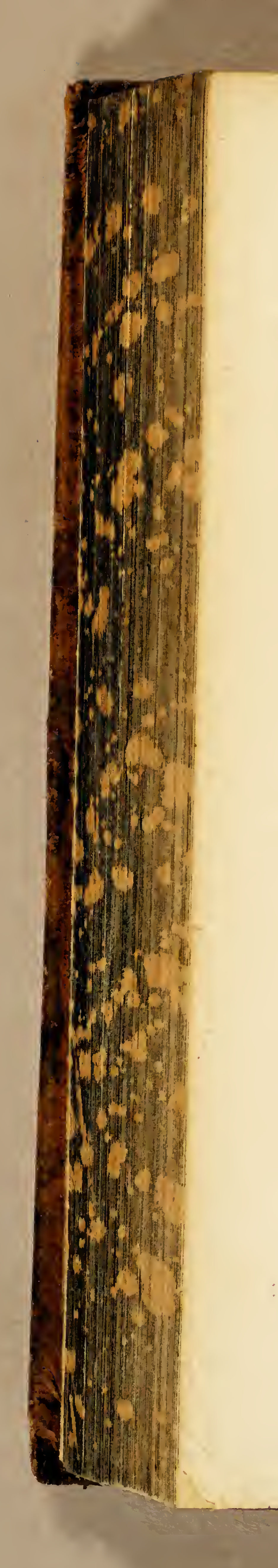
Pour porter rapidement ce grand ouvrage à sa perfection, il ne suffit pas que l'Espagne ouvre son sein aux peuples de sa communion, il faut que toutes les sectes sans distinction y soient admises. Elle a cru trop long-temps que la liberté de conscience ne pouvoit être fondée que sur l'impiété la plus monstrueuse, & que la tolérance n'étoit pas même favorable à la politique, puisque le principe fondamental de toutes les sectes étoit de se détester, & de déchirer tôt ou tard les gouvernemens où elles se multiplioient. Si les païens avoient raisonné ainsi, jamais le christianisme ne

se fût établi. Il est du moins évident que leurs persécutions contre les fondateurs de notre religion, n'auroient pas besoin d'apologie.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui sera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avoit de voir les trésors du monde passer chez ses rivaux & ses ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétablissement de ses manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ses écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce systême nous paroissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer les marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique, s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matieres premieres & la main-d'œuvre ; mais il faudra des siecles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Il n'y auroit qu'une révolution qui transporteroit en Espagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artistes étrangers, qui pût procurer ce grand changement. Jusque

à cette époque qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on hasardera auront une issue funeste. On en a fait une expérience bien instructive, lorsqu'on a prohibé l'exportation des matieres premieres. La défense de sortir les soies n'a fait que les avilir. La culture en diminuoit sensiblement, & seroit entiérement tombée, si le gouvernement n'avoit eu la sagesse de rendre au commerce son ancienne liberté.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer que, quand l'Espagne pourroit se procurer la supériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un succès momentané seroit suivi d'une ruine entiere. Qu'on suppose que cette monarchie tire de son sein toutes les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement de ses colonies, les tréforts immenses qui seront le produit de ce commerce concentré dans sa circulation intérieure, y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de sa terre, du salaire de ses ouvriers sera une suite nécessaire de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entr'elle & les peuples voisins. Ceux-ci dès-lors en état de donner leurs marchandises à plus bas prix, la forceront



à les recevoir, parce qu'un bénéfice exhorbitant ſurmonte tous les obſtacles. Ses habitans ſans occupation ſeront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même-temps ſon induſtrie & ſa population.

Puiſqu'il eſt impoſſible à l'Eſpagne de retenir le produit entier des mines du nouveau monde, & qu'elle doit partager neceſſairement avec le reſte de l'Europe, toute ſa politique doit tendre à en conſerver la meilleure part, à faire pencher la balance de ſon côté, & à ne pas rendre ſes avantages exceſſifs afin de les rendre permanens. Elle obtiendra cette ſupériorité de la pratique des arts de premiere néceſſité, de l'abondance, de l'excellente qualité de ſes productions naturelles.

Le miniſtere Eſpagnol qui a entrevu cette vérité s'eſt mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le ſeul mobile de l'agriculture. C'eſt une vérité inconteſtable que les manufactures favoriſent l'agriculture des terres. Elles ſont même néceſſaires par-tout où les frais de tranſport arrêtant la circulation & la conſommation des denrées, le cultivateur ſe trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il n'a pas beſoin de l'encouragement que

donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce : il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'Etranger en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude, pour plus de six millions de piastres. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol de l'Europe, sont susceptibles d'une grande augmentation, & si nous ne nous trompons, peuvent être plus que doublées. Elles suffiront indépendamment des Indes pour payer tout ce que l'Etat pourra consommer de marchandises étrangeres. Il est vrai qu'en livrant ainsi aux autres nations ses productions brutes, il augmentera leur population, leurs richesses & leur puissance; mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus sûr, plus avantageux. Son existence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure; & le peuple cultivateur l'emportera sur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux & par ses denrées.



Suivant les calculs les plus modérés, ces précieuses colonies ont versé dans la Métropole, depuis 1492, jusqu'en 1740, c'est-à-dire, dans l'espace de 248 années plus de neuf milliards de piastres, dont la moindre partie est restée à ses maîtres naturels; le reste s'est répandu en Europe, ou a été porté en Asie. Depuis le premier janvier 1754, jusqu'au dernier décembre 1764, on n'est pas réduit aux conjectures. L'Espagne a reçu dans ce période en piastres fortes qui valent chacune environ cinq livres cinq sols.

De la Vera-cruz en or, 3, 151, 354 piastres, 5 réaux: en argent, 85, 899, 307 piastres, 2 réaux.

De Lima en or, 10, 942, 846 piastres, 3 réaux: en argent, 24, 868, 745 piastres, 3 réaux.

De Buenos-Ayres en or, 2, 143, 626 piastres, 3 réaux: en argent, 10, 326, 090 piastres, 8 réaux.

De Carthagne en or, 10, 045, 188 piastres, 8 réaux: en argent, 1, 702, 174 piastres, 3 réaux.

De Honduras en or, 37, 254 piastres, 9 réaux: en argent, 677, 444 piastres, 7 réaux.

De la Havane en or, 656, 064 piastres, 3 réaux: en argent, 2, 639, 408 piastres, 2 réaux.



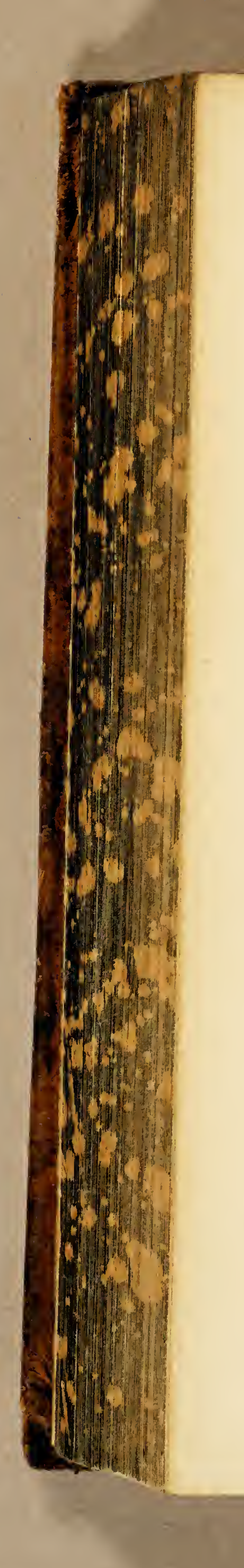
De Caraque en or, 52, 034 piaſtres, 4 réaux : en argent, 276, 002 piaſtres, 6 réaux.

De Saint-Domingue & Porto-rico en or, 526 piaſtres, 5 réaux : en argent, 317, 521 piaſtres, 1 réal.

De Campêche, Cunama, Maracaïbo en argent, 91, 564 piaſtres, 6 réaux.

C'eſt en tout vingt-ſept millions, vingt-ſept mille, huit cens quatre-vingt-ſeize piaſtres en or, & cent vingt-ſix millions, ſept cens quatre-vingt-dix-huit mille, deux cens cinquante-huit piaſtres, huit réaux en argent. Les deux objets réunis forment donc une maſſe de cent cinquante-trois millions, huit cens vingt-ſix mille, cent cinquante-quatre piaſtres & huit réaux. Qu'on diviſe cette ſomme en onze parties, & on trouvera que les retours année commune ont été de treize millions, neuf cens quatre-vingt-quatre mille, cent quatre-vingt-cinq & trois quarts de piaſtres. Il faut ajouter à ces richeſſes celles que pour éviter de payer les droits, on n'enrégiſtre pas, & qui peuvent monter à un peu plus du quart de ce qui eſt enrégiſtré ; & il ſe trouvera que la Métropole reçoit annuellement de ſes colonies environ dix-ſept millions de piaſtres.

Il feroit possible d'augmenter ce produit. Pour y parvenir, le gouvernement n'auroit qu'à faire passer dans le nouveau monde des gens plus habiles dans la Métallurgie, & à se relâcher sur les conditions auxquelles il permet d'exploiter des mines. Mais ce succès ne feroit jamais que passager. La raison en est sensible. L'or & l'argent ne sont pas des richesses, ils représentent seulement des richesses. Ces signes sont très-durables comme il convient à leur destination. Plus ils se multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils représentent moins de choses. A mesure qu'ils sont devenus communs depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il est arrivé que ce qu'on a tiré des mines a toujours moins valu, & que ce qui en a coûté pour les exploiter a toujours valu davantage. La balance qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépense, peut rompre l'équilibre au point qu'il faudra renoncer à cette source d'opulence. Mais ce feroit toujours un grand bien que de simplifier ces opérations, & d'employer toutes les ressources de la physique à rendre ce travail moins destructeur qu'il ne l'a été jusqu'ici. Il est un autre moyen de prospérité pour



l'Eſpagne, qui loin de s'affoiblir, acquérera tous les jours de nouvelles forces. C'eſt le travail des terres.

Toutes les nations ont trouvé du danger à permettre l'établiſſement des manufactures dans leurs poſſeſſions du nouveau monde; mais elles y ont encouragé la culture par tous les moyens poſſibles. Si l'Eſpagne adopte un principe ſi raiſonnable, elle parviendra vraiſemblablement à retenir dans ſon ſein deux millions cinq cens mille piaſtres qu'en font ſortir tous les ans les épiceries. Il n'eſt guere poſſible que dans cette étendue de terres, dans cette variété de climats, l'Amérique n'ait quelques cantons propres à produire la cannelle, le girofle, la muſcade, les autres aromates de l'Aſie. Il eſt certain qu'on trouve de la cannelle à Quito. En la cultivant, on lui donneroit peut-être les qualités qui lui manquent.

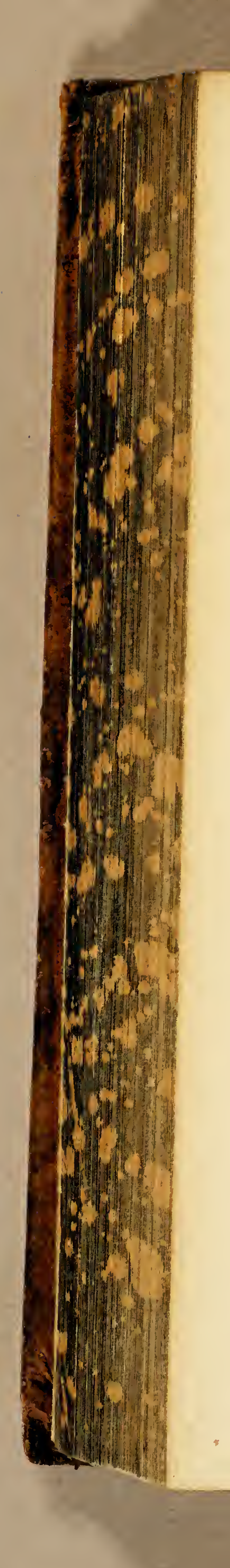
Soit que ces expériences réuſſiſſent, ſoit qu'elles ne réuſſiſſent pas, on peut toujours cultiver le café dont l'uſage s'étend tous les jours en Europe; le coton qui manque ſouvent à nos manufactures; le ſucre dont l'Eſpagne achete tous les ans pour plus d'un million de piaſtres, & qu'elle devroit fournir à toute l'Europe.

Plusieurs provinces du Mexique produisoient autrefois des soies excellentes qu'on employoit avec succès à Seville. Cette production s'est perdue par les contrariétés sans nombre qu'elle a essuyées. Rien n'est plus aisé que de la ressusciter & de l'étendre.

La laine de Vigogne est recherchée par toutes les nations. Ce que les flottes en rapportent est peu de chose en comparaison de ce qu'on en demande. Il est possible, facile même de multiplier dans le climat convenable l'espece de brebis qui donne cette laine précieuse.

L'excessive cherté de la cochenille & l'empressement de tous les peuples pour s'en procurer, avertissent continuellement l'Espagne de l'intérêt qu'elle a à la multiplier.

Mais ce qu'il faudroit sur-tout encourager, ce seroit les vignes & les oliviers dont la culture n'est permise que dans une partie du Pérou. De petites nations toujours errantes seroient fixées par ce genre de travail. Distribuées avec intelligence, elles serviroient à établir des communications entre les différentes colonies, maintenant séparées par des terrains immenses & inhabités. Les loix qui sont toujours sans force parmi des



hommes trop éloignés les uns des autres & du magistrat, seroient observées. Le commerce ne seroit pas continuellement interrompu par l'impossibilité de faire arriver même avec de grands frais les marchandises au lieu de leur destination. En cas de guerre on seroit averti à temps du danger, & on se donneroit des secours prompts & efficaces. Si l'Espagne étoit privée par cet arrangement de quelques foibles exportations, ce léger sacrifice seroit compensé par les plus grands avantages. Les moins pénibles des occupations que nous indiquons, seroient le partage des naturels du pays que leur indolence & peut-être leur foiblesse rendent incapables de travaux plus rudes. Les autres occupations seroient réservées pour les esclaves actifs & vigoureux que fournit l'Afrique.

On eut l'idée de ce secours étranger dans les premieres années qui suivirent la découverte du nouveau monde. Il fut bientôt proscrit, parce qu'on crut s'appercevoir que les Noirs corrompoient les Américains, & qu'on craignit qu'ils ne les poussassent à la révolte. Las Casas qui s'occupoit sans cesse du soulagement des Indiens obtint en 1517, la révocation de cette loi qu'il croyoit nuisible à leur conservation. A cette

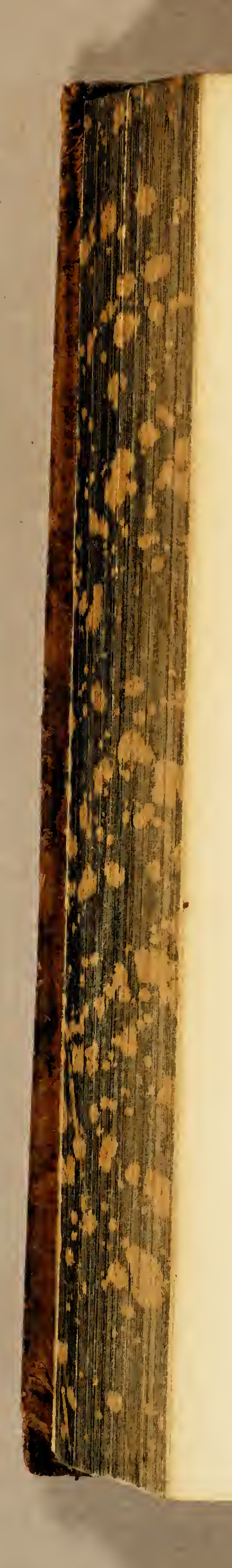
époque, on accorda à un favori le privilege exclusif de porter quatre mille negres dans les Antilles. Il vendit son droit aux Génois, qui abuserent de leur monopole. Cet odieux commerce passa successivement aux Castillans, aux Portugais, aux François & aux Anglois. Il est enfin rentré dans les mains des Espagnols, qui l'exercent de la maniere la plus nuisible pour leur patrie. Ses ennemis les plus dangereux deviennent leurs agens. Toutes leurs liaisons se forment avec des sujets de la Grande Bretagne.

Si la politique croit pouvoir autoriser un commerce que l'humanité réprouve, il convient à l'Espagne de se passer de secours étrangers pour le faire. Le défaut de forts à la côte d'Afrique ne doit pas la décourager. Mille expériences lui démontrent qu'elle y traitera avec autant d'avantage que les nations qui y ont formé les plus grands établissemens. Pour obtenir ce succès, elle n'a besoin que de recevoir directement des Indes orientales les marchandises propres à ces contrées barbares, que d'exciter par des gratifications l'introduction des negres dans ses colonies, au lieu de l'arrêter par des impôts excessifs; que de décharger de tout droit d'entrée & de sortie les denrées qui proviendront de

la vente de ces eſclaves. On verra bientôt ſe former dans la Métropole la foule d'ouvriers que cette nouvelle branche d'induſtrie exigera. Les vaiſſeaux ſe multiplieront. Les navigateurs étrangers dont on aura emprunté les lumieres, ſeront remplacés par des nationaux. Tout s'animera dans des colonies depuis ſi long-temps languiſſantes. Leurs productions qui ne paſſent pas annuellement cinq à ſix millions de piaſtres, n'auront d'autres bornes que celles qu'y mettra la conſommation de l'Eſpagne & de l'Europe entiere.

Après que le gouvernement ſe ſera occupé avec ſuccès à perfectionner l'exploitation des mines, à étendre la culture de ſes provinces du nouveau monde, il faudra qu'il trouve les moyens d'amener ces richeſſes dans la Métropole. L'expérience doit lui avoir appris que la vigilance de ſes gardes-côtes, que la fidélité de ſes commandans ſont des barrieres que le commerce interlope franchit ſouvent & facilement.

Tous les peuples à portée par leurs poſſeſſions des colonies Eſpagnoles, ont toujours cherché à s'approprier frauduleuſement les tréſors & les denrées de cette nation peu active. Les Portugais ont tourné leurs vues vers la riviere de



la Plata. Les Danois, les François & les Hollandois sur la côte de Carthagene & de Porto-belo. Les sujets de la Grande Bretagne, qui connoissoient toutes ces voies, ont trouvé dans les cessions qui leur ont été faites par les derniers traités, des routes nouvelles pour se procurer une part plus considérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres ont atteint leur but, en trompant ou en corrompant les gardes-côtes; mais les Anglois assurés de n'être pas désavoués par leur gouvernement, ont soutenu par la violence, en pleine paix, chez les étrangers, un commerce clandestin qui chez eux est puni de mort. Leur marine militaire l'autorise si ouvertement, qu'il existe entr'elle & les négocians de la nation, un contrat public en vertu duquel le vaisseau de guerre tire de l'interlope cinq pour cent de sa vente, pour prix de la protection qu'il lui accorde.

Les gouverneurs font encore plus mal leurs devoirs que les gardes-côtes. Quoique la corruption soit extrême en Espagne, elle l'est infiniment davantage aux Indes. Depuis les vice-rois jusqu'aux derniers commis, personne ne paroît jamais avoir eu de principe. Tous ceux qui y passent avec quelque autorité, ont



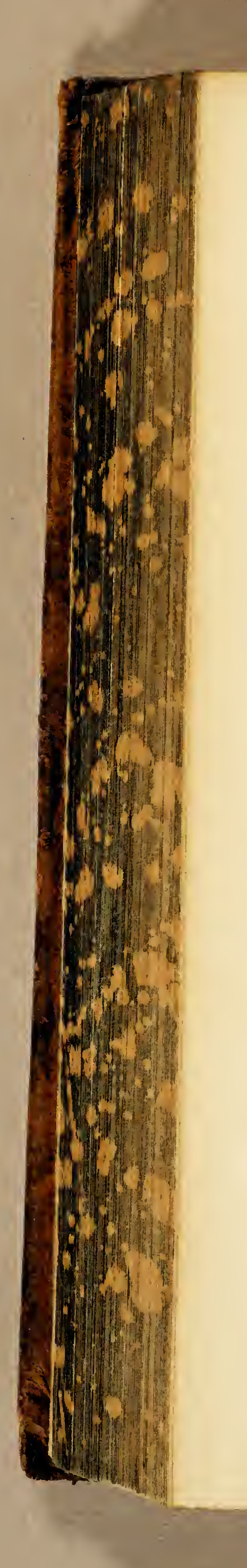
acheté fort cher leurs places. Il faut se rembourser des avances qu'on a faites. Il faut élever la fortune qu'on est allé chercher si loin. Il faut se payer des dangers qu'on a courus en changeant de climat. Il faut faire tout cela fort vîte, parce qu'il est rare qu'on soit continué au delà de trois ou cinq ans dans son poste. On diroit que l'Espagne ne pouvant empêcher le brigandage, a voulu le rendre moins odieux, en y faisant participer plus de monde.

Tous les moyens de s'enrichir sont jugés licites. Celui qu'on adopte le plus généralement, est de favoriser le commerce interlope, ou de le faire soi-même. Il est facile, il est rapide, il est doux. Personne en Amérique ne réclame, parce qu'il convient à tout le monde. Si les cris de quelques négocians Européens arrivent à la Cour, ils sont aisément étouffés par des largesses versées à propos sur les ministres, les confesseurs, les maîtresses ou les favoris. Le coupable n'est pas seulement exempt de recherches, il est encore récompensé. Rien n'est si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du nouveau monde, où il avoit occupé une place importante, se plaignoit à quelqu'un des préjugés qu'il

trouvoit répandus contre l'honnêteté de son administration. *Si on vous calomnie,* lui dit son ami, *vous êtes perdu sans ressource, mais si on n'exagere pas vos brigandages, vous en serez quitte pour en sacrifier une partie : vous jouirez paisiblement, glorieusement même du reste.*

Il faudroit refondre la nation entiere, peut-être même l'humanité, pour parvenir à détruire des abus si enracinés. Tout le temps que les arrangemens qui ont donné naissance au désordre subsisteront, le contrebandier fera son commerce ; les gens chargés de l'empêcher le protégeront. L'Espagne ne réussira à rétablir l'ordre, qu'en diminuant les droits, qu'en changeant la maniere d'entretenir ses liaisons avec ses colonies.

Cette puissance à laquelle la situation des choses ne permet pas de fabriquer tout ce qu'il lui faut pour les besoins de l'Amérique, doit s'approprier les travaux de tous les peuples commerçans de l'Europe. Elle doit se regarder au milieu d'eux comme un négociant parmi des manufacturiers. Il faut qu'elle leur fournisse les matieres premieres. Il faut qu'elle leur paie convenablement les valeurs nouvelles, que leur industrie aura ajoutées aux productions naturelles. Il faut qu'elle répande tout chez les



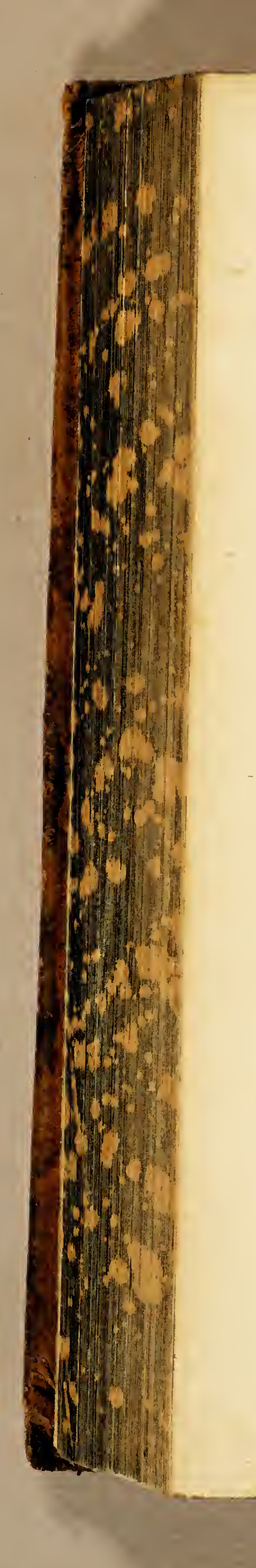
consommateurs de la maniere qui lui sera la plus avantageuse.

Ces maximes sont trop simples pour lui avoir échappé ; mais elle en a fait une mauvaise application. Son avidité ou ses besoins l'ont continuellement égarée. Séparant toujours les intérêts de la couronne de ceux des citoyens, elle n'a jamais vu d'inconvénient à surcharger ses douanes. Aucun de ses administrateurs ne paroît avoir senti que la richesse des peuples étoit la seule vraie richesse de l'Etat. Peut-être même leur aveuglement a-t-il été assez grand pour croire que les impositions qu'on mettoit sur les marchandises, étoient supportées par ceux qui les fournissoient. On ne sauroit guere douter que ce préjugé n'ait été leur regle, quand on voit que toutes les ouvertures qui ont été faites pour la modération des droits, ont été rejetées comme ruineuses pour la monarchie. Ce mauvais esprit de finance, qui corrompt tous les jours de plus en plus le commerce de l'Europe, a ralenti les expéditions qui se faisoient directement de la Métropole pour ses colonies. L'activité de la contrebande s'est accrue dans les proportions. On lui portera le coup mortel, dès qu'on réglera les tarifs d'entrée & de sortie avec plus de modé-

ration, dès qu'on débarrassera la navigation des entraves qui rendent sa marche si pesante.

Ceux qui pensent que la voie communément pratiquée des flottes & des galions est la plus convenable, ont été séduits par l'habitude qui regle les opinions de la plupart des hommes. Ils n'ont pas vu que cette méthode lente par sa nature, devoit tout ruiner nécessairement. Le commerce illicite averti par ses émissaires des besoins des colonies, & abondamment pourvu de ce qui peut leur convenir, prévient toujours les vaisseaux Espagnols qui trouvant les magasins remplis, sont forcés de vendre à perte, ou, ce qui est souvent plus fâcheux, sont dans l'impossibilité de vendre. Si pour prévenir cet inconvénient, on retarde leur départ, c'est un nouvel encouragement pour la contrebande, dont les dépôts sans cesse renouvellés, sont intarissables.

Pour écarter cette concurrence ruineuse, on a souvent proposé au gouvernement de faire le commerce de l'Amérique par des compagnies. La cour de Madrid a toujours rejeté ce projet comme un monopole destructif, & plus destructif peut-être que la tolérance interlope. L'ignorance où elle



vivoit de tous les principes ; ne l'a pas empêché de ſentir que quand bien même il ſeroit poſſible que les privileges excluſifs fuſſent utiles en certaines circonſtances, chez un peuple qui ne manqueroit pas d'objets pour exercer ſon activité, ils ne peuvent être que funeſtes à une nation dont l'induſtrie n'eſt pas aſſez vivement excitée.

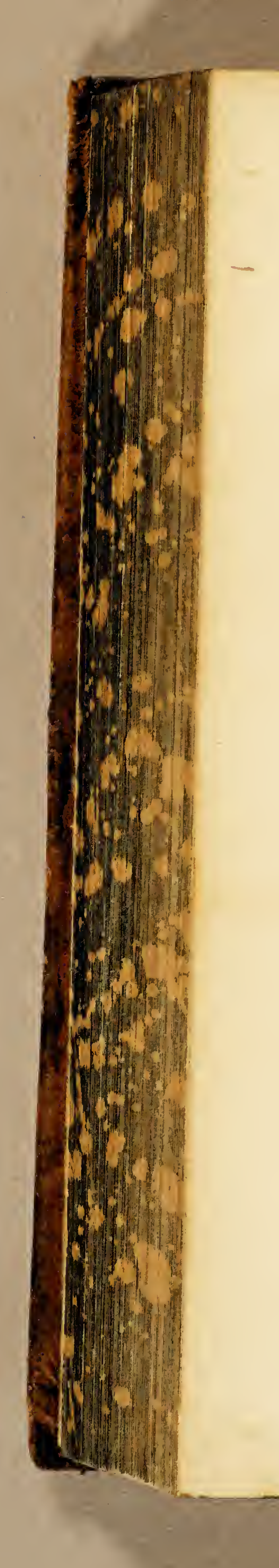
Il n'y a qu'une liberté entiere dans les expéditions de Cadix, qui puiſſe ſapper la contrebande, donner au commerce l'activité, l'extenſion dont il eſt ſuſceptible. L'intérêt de l'Eſpagne, comme de toutes les nations qui ont formé des colonies dans le nouveau monde, eſt d'y porter beaucoup de denrées, de marchandiſes d'Europe, & d'en rapporter beaucoup de celles de l'Amérique. Ces opérations ſont inſéparablement liées. L'une ſans l'autre eſt impoſſible, & toutes deux proſcrivent les gênes.

Les colonies trouveront un grand avantage de cet arrangement qui répandra l'abondance dans leurs ports. La concurrence d'un plus grand nombre de vendeurs a toujours été, ſera toujours favorable aux acheteurs.

La Métropole ramenera par cet heureux moyen des eſprits aigris, ou parce

qu'on les a laissé manquer des choses les plus nécessaires, ou parce qu'on les leur a fait payer à un prix excessif. Elle fera tomber par le bon marché des manufactures que les besoins absolus ont fait établir, & qu'il seroit dangereux de vouloir détruire par l'autorité. Elle tournera l'industrie vers l'agriculture, qui deviendra, comme il convient, l'occupation la plus profitable. Enfin elle doublera, triplera peut-être sa navigation, dont les opérations languissantes exposent toujours la fortune publique, & la livrent si souvent à l'ennemi.

Tous les peuples de l'Europe qui prennent plus ou moins de part à ce commerce, le feront plus utilement. Si le système des flottes qui fixe la quantité des marchandises qu'on peut embarquer à Cadix, est plus favorable au petit nombre des négocians livrés à ses spéculations, la liberté d'envoyer, en payant les droits, autant de marchandises qu'on voudra, baissera le prix & augmentera la consommation. L'Europe aura plus d'occupation. Le profit de chaque nation sera plus considérable, quoique celui de chaque particulier le soit moins. Cet avantage est infiniment plus précieux que l'autre.



Nous n'ignorons pas que ce commerce n'aura pas plutôt acquis la liberté que nous regardons comme nécessaire, qu'il sera porté à l'excès par une émulation sans bornes. L'avidité, l'imprudence des négocians doivent préparer à ce désordre. Peut-être sera-ce un bien. La Métropole aura toujours exporté une plus grande quantité de ses productions, aura reçu des retours plus riches.

Les colons encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avoient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins, & se livreront par conséquent à de nouveaux travaux. Le commerce averti par la perte d'une partie de ses capitaux, mettra plus d'activité, d'économie, de vigilance dans ses expéditions. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal réel, il ne seroit jamais que momentané. Les affaires, comme cela est toujours arrivé, comme cela arrivera toujours, ne tarderont pas à reprendre leur niveau. Chercher à détourner cet orage par des loix destructives de toute liberté, c'est vouloir prévenir une révolution heureuse par une oppression perpétuelle. Dès que l'Espagne aura ouvert les yeux, le commerce de ses colonies cessera d'être un

pur monopole, leur religion cessera d'être une pure superstition, leur gouvernement cessera d'être une pure tyrannie. Par une suite des progrès du bon exemple & d'une heureuse rivalité, le Portugal, qui n'a guere eté jusqu'ici plus éclairé que l'Espagne, adoptera peut-être pour le Brésil ce plan de réformation.

Fin du huitieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

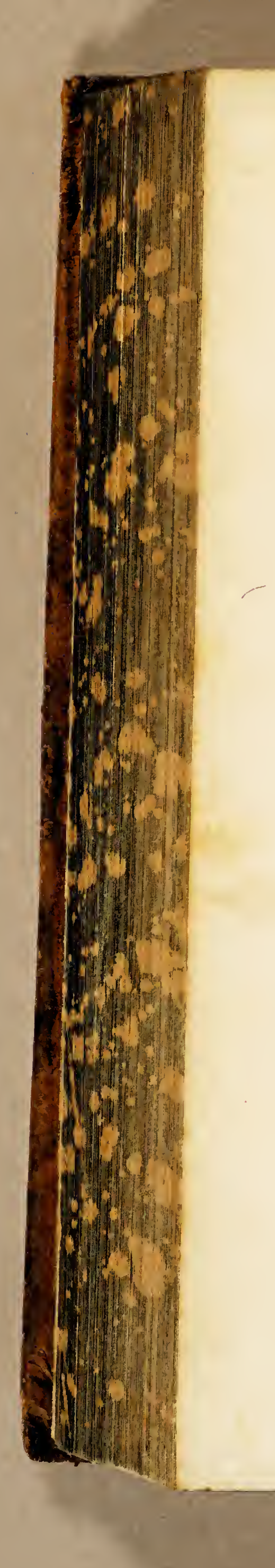
LIVRE NEUVIEME.

LE Bréſil eſt un continent immenſe de l'Amérique méridionale. Il eſt borné au nord par la riviere des Amazones, au ſud par le Paraguay, au couchant par une longue chaîne de montagnes qui le ſéparent du Pérou, au levant par la mer du nord. On donne à ſes côtes

côtes douze cens lieues d'étendue. L'intérieur des terres, trop peu connu pour qu'on en puisse déterminer la profondeur, est coupé du nord au sud par les hauteurs d'où sortent plusieurs grandes rivieres, dont les unes se jettent dans l'océan, & les autres dans la Plata.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orenoque dans son troisieme voyage en 1499, eût continué à s'avancer vers le midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au nord-ouest, vers le golfe qui s'enfonce entre cette riviere & la Floride. Les établissemens déjà faits, l'or qu'on en apportoit, l'espérance qu'il avoit de trouver une route pour les Indes orientales : tout le conduisoit de ce côté-là.

Un heureux hasard procura l'année suivante l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Cet amiral Portugais conduisoit une flotte au delà du cap de Bonne-Espérance. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue située à l'ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asyle. Il mouilla sur la côte au quinzieme degré de latitude australe, dans un lieu qu'il appella Porto-seguro. Il



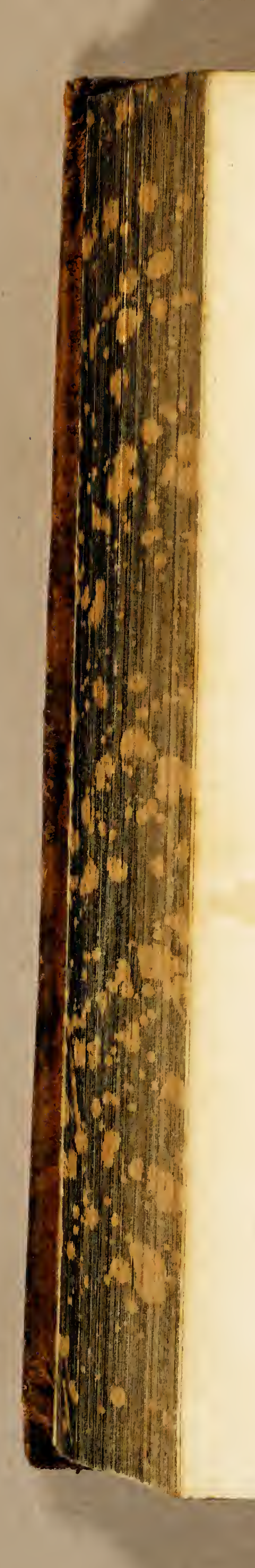
prit poſſeſſion du pays, ſans y former d'établiſſement, & lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on ſubſtitua depuis celui du Bréſil, parce que le bois qui portoit ce nom étoit la production du pays la plus frappante & la plus précieuſe pour les Européens, qui l'employerent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en ſe portant aux Indes, & qu'on ignoroit ſi elle n'en faiſoit pas partie, on la comprit d'abord ſous la même dénomination; mais on la diſtingua par le ſurnom d'Indes occidentales, parce qu'on prenoit la route de l'orient pour aller aux véritables Indes, & la route d'occident pour aller au Bréſil. Cette dénomination s'étendit depuis à toute l'Amérique, & les Américains furent appellés fort improprement Indiens.

C'eſt ainſi que les noms des lieux & des choſes, aſſignés au haſard par des ignorans, ont toujours embarraſſé les philoſophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonſtances purement acceſſoires, & ſouvent étrangeres aux qualités phyſiques des objets déſignés & nommés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe tranſportée & reproduite pour ainſi dire en Amérique, par le nom

& la forme de nos villes, par les loix, les mœurs & la religion de notre continent. Mais tôt ou tard la climat reprendra son empire, & rétablira les choses dans leur ordre & leur nom naturel, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui sait si dans trois ou quatre mille ans l'histoire actuelle de l'Amérique ne sera pas aussi confuse, aussi inexplicable pour ses habitans, que l'est aujourd'hui pour nous celle des temps de l'Europe antérieurs à la république Romaine. Ainsi les hommes, & leurs connoissances, & leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des loix & des mouvemens de la nature entiere qui suit son cours, sans égard à nos projets & à nos pensées, peut-être même à notre existence, qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité que l'imprudence & l'instabilité des desseins & des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans ses recherches, & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les



baies, les rivieres, les côtes du Bréſil, & qu'elle ſe fut aſſurée qu'il n'y avoit ni or ni argent dans ſes terres, elle les mépriſa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, que des femmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partoit du Portugal un ou deux vaiſſeaux qui alloient porter dans ce nouveau monde tous les ſcélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre ; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandiſe ne nuiſît au commerce qu'on en faiſoit pour les grandes Indes.

L'Aſie occupoit alors tous les eſprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la conſidération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faiſoient les Portugais, les richeſſes qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation dans toutes les parties du monde une ſupériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthouſiaſme étoit général. Perſonne ne paſſoit librement en Amérique ; mais on commença à aſſocier aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquiſition voulut proſcrire.

On ne connoît pas de haine natio-

nale plus profonde & plus active que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient le caractere. Soit analogie de climat & de penchant à la superstition, soit conformité de circonstances & de situation, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions, mais la plus vicieuse de leurs imitations a été sans doute celle de l'inquisition.

Ce tribunal de sang érigé en Espagne en 1482 par un mêlange de politique & de fanatisme sous Ferdinand & Isabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cens victimes dont il faisoit brûler la dixieme partie, & réléguoit le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient soupçonnés de pédérastie, désordre nouveau dans l'état, mais inséparable d'un climat chaud où le célibat deviendra commun; les sorciers qui dans ces temps



d'ignorance étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité dans toute l'Europe bigotte & barbare ; les Mahométans extrêmement diminués depuis qu'ils avoient perdu l'empire ; les Juifs sur-tout, que leurs richesses rendoient plus suspects.

On sait que lorsque cette nation long-temps concentrée dans un petit & misérable coin de terre, fut dispersée par les Romains, plusieurs de ses membres se réfugierent en Portugal. Ils s'y multiplierent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes. On les faisoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles Juives ne s'y retirassent, quand après la conquête de Grenade, les rois Catholiques les condamnerent à sortir du royaume ou à changer de culte. Chaque famille paya cet asyle de huit cruzades. La superstition arma bientôt Jean II contre cette nation trop persécutée. Ce prince en exigea onze mille ducats, & la réduisit ensuite à l'esclavage. Emmanuel bannit en 1496 ceux qui refuserent de se faire Chrétiens ; mais il rendit la liberté aux

autres, qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Asie, dont on ouvroit alors les sources. L'établissement de l'inquisition ralentit en 1548 leur activité. Les confiscations que se permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de temps en temps, augmentoient la défiance. Ils espérerent que cent mille cruzades qu'ils fournirent à Sébastien pour son expédition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureusement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II, qui étendit peu après ses loix sur le Portugal, régla que ceux de ses sujets qui descendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis ni dans l'état ecclésiastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainsi dire, sur le front de tous les nouveaux Chrétiens, dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservoit pas de l'humiliation. Ils porterent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie jusqu'alors concentrée en Espagne & en Portugal, & priva les


deux états des avantages que l'un tiroit des Indes orientales, & l'autre des Indes occidentales.

Antérieurement à ces dernieres époques, les Juifs dépouillés de leurs biens par l'inquisition, proscrits, exilés dans le Brésil, ne furent pas sans ressource. Plusieurs trouverent des parens tendres, des amis fidelles; & les autres dont l'intelligence, la probité étoient connues, obtinrent des fonds des négocians de différentes nations avec lesquels ils avoient commercé. Ces secours mirent des hommes entreprenans en état de cultiver des cannes à sucre, dont les premieres leur vinrent de l'île de Madere.

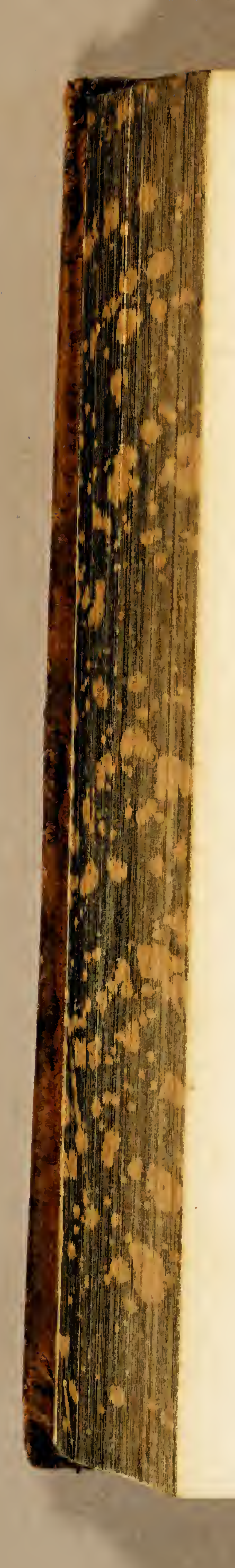
Cette production bornée jusqu'alors, à cause de sa rareté, aux usages de la médecine, devint un objet de luxe. Les princes, les grands, les gens opulens voulurent jouir de ce nouveau genre de volupté. Ce goût fut favorable au Brésil, qui étendit de plus en plus sa culture. Malgré ses préventions, la cour de Lisbonne commença à sentir qu'une colonie pouvoit devenir utile à la Métropole autrement que par des métaux. Elle jeta des regards moins dédaigneux sur une contrée immense que le hasard lui avoit donnée, & qu'elle étoit

accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutissoient toutes les immondices de la monarchie. Cet établissement abandonné aux seuls caprices des colons, fut jugé digne de quelque administration. Thomas de Sousa y fut envoyé en 1549, pour le régler & pour le conduire.

Dès que ce gouverneur éclairé eut assujetti à l'ordre des hommes qui avoient toujours vécu dans l'anarchie; dès qu'il eut formé quelques liaisons entre des habitations qui jusqu'alors avoient été entiérement isolées, il chercha à connoître les naturels du pays avec lesquels il auroit sans cesse à négocier ou à combattre. Ces lumieres n'étoient pas aisées à acquérir. Le Brésil étoit rempli de petites nations dont les unes habitoient au milieu des forêts & des montagnes, & les autres dans des plaines ou sur des rivieres. S'il s'en trouvoit qui eussent des demeures fixes, un plus grand nombre encore erroit de région en région. La plupart n'avoient aucune communication entr'elles, & leurs langues étoient différentes. Plusieurs qui n'étoient pas divisées par des guerres continuelles, l'étoient par des haines & des jalousies héréditaires. On en voyoit qui vivoient de leur chasse & de leur

pêche, & d'autres qui cherchoient leurs alimens dans l'agriculture. Toutes ces causes & cent autres devoient avoir introduit des différences très-considérables dans les occupations, dans les coutumes de ces peuples. Un examen réfléchi fit connoître que malgré la diversité de quelques nuances distinctives, le fond du caractere étoit entiérement le même.

Les Brésiliens sont en général de la taille des Européens, mais ils sont moins robustes. Ils ont aussi moins de maladies. Il n'est pas rare de leur voir pousser leur carriere au delà d'un siecle. Leurs cheveux ne blanchissent que rarement. Avant d'avoir vu des Européens, ils ne connoissoient aucune espece de vêtement. Ils ont commencé depuis à se couvrir le milieu du corps, & à porter dans leurs fêtes, de la ceinture en bas, une toile bleue ou rayée, à laquelle ils pendent de petits os ou des sonnettes, lorsqu'ils peuvent s'en procurer. Les plus considérables même d'entr'eux portent des manteaux dans les occasions brillantes, mais on s'apperçoit aisément que cette parure les gêne, & que leur plus grande satisfaction est d'être nuds. Hors les cheveux qui couvrent leur tête, ils ne souffrent point le moindre poil sur



le reste du corps, où il ne leur en vient pas avant cinquante ans. La parure des femmes differe de celle des hommes en ce qu'elles ont les cheveux extrêmement longs, & qu'ils les tiennent courts, qu'elles portent en bracelet des os d'une blancheur éclatante, qu'ils ont en collier, & qu'elles peignent leur visage, au lieu qu'ils peignent leurs corps. La passion des deux sexes est égale pour le bain.

Quoique la langue des Topinamboux soit dominante sur les côtes, on peut dire en général que chacune des nations innombrables, mais toutes peu nombreuses, qui habitent ce vaste continent, a son idiome particulier. Quelques-uns ont de l'énergie, mais ils sont tous extrêmement bornés. On n'en trouve pas un seul qui ait des termes pour exprimer des idées abstraites & universelles, ni même aucun être moral. Cette pénurie de langage qui est commune à tous les peuples de l'Amérique méridionale, est la preuve la plus sensible du peu de progrès qu'y ont fait les esprits. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres, prouve que les transmigrations réciproques de ces sauvages ont été fréquentes & considérables. Peut-être par la comparaison qu'on fera un jour de leur langue avec les langues de



l'Afrique des Indes orientales & de l'Europe, parviendra-t-on à découvrir l'origine des Américains, qui juſqu'ici a occupé ſans fruit les veilles de tant de ſavans.

La nourriture des Bréſiliens ne ſauroit être auſſi variée que leur langage, mais elle l'eſt autant qu'elle puiſſe l'être dans un pays où avant l'arrivée des Européens, on ne connoiſſoit point d'animaux domeſtiques. Ceux qui habitent ſur les côtes, vivent de coquillages que la mer y jette. Sur les rivieres on ſe nourrit de pêche, & dans les forêts de chaſſe. Pour remplir le vuide qui peut ſe trouver dans des reſſources auſſi incertaines, on a deux racines qui dans trois mois deviennent hautes d'un demi pied & de la groſſeur du bras.

Elles ſervent à la fois de pain & de boiſſon. On ne craint pas d'en manquer dans un pays où le ſol eſt communément ſi fertile, qu'un homme un peu laborieux peut dans peu de jours cultiver de quoi vivre une année. Le maïs d'ailleurs n'y eſt pas fort rare, & il deviendroit aiſément commun, ſi on le vouloit.

C'eſt un uſage particulier aux Bréſiliens de boire & de manger à des heures différentes. Jamais il ne boivent

quand ils mangent, & jamais ils ne mangent quand ils boivent. Ces occupations, qu'ils regardent comme les plus importantes de leur vie, ne ſont mêlées d'aucun entretien. Ce n'eſt qu'après avoir ſatisfait leurs beſoins, qu'ils parlent de leurs affaires, de leurs projets & de leurs vengeances.

Le travail leur eſt inconnu. Manger, chanter, danſer, c'eſt tout leur bonheur; ils n'en connoiſſent pas d'autre. Ils danſent en rond ſans changer de place. Leurs chanſons ne ſont qu'une longue tenue ſans aucune variété de tons, & elles roulent ordinairement ſur leurs amours ou leurs exploits guerriers. Tandis qu'ils les chantent, leurs femmes leur ſervent à boire, & dès qu'ils ſont ivres, ils tombent par terre.

Leurs plaiſirs ne ſont pas interrompus par l'obligation d'honorer un Etre ſuprême qu'ils ignorent, ou leur tranquillité troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'ont point d'idée. Ils ont cependant des devins qui par des mouvemens & des contorſions extraordinaires, ſurprennent ſouvent leur crédulité au point de cauſer parmi eux des révolutions violentes. Ces fourbes finiſſent par être maſſacrés, ſi on parvient à démêler leurs impoſtures, ce qui



arrête un peu l'esprit de divination & de mensonge.

Les idées de dépendance & de soumission qui ne dérivent parmi nous que de l'idée d'un Etre suprême, sont inconnues à ces peuples athées. Ils ne conçoivent pas qu'il existe des hommes assez audacieux pour vouloir commander. Encore moins imaginent-ils qu'il y en a d'assez fous pour vouloir obéir. Seulement ils accordent plus d'estime à ceux qui ont massacré le plus d'ennemis.

Les Brésiliens vivent tous selon leurs désirs, & de même que presque tous les peuples sauvages, ils ne marquent aucun attachement particulier pour les lieux qui les ont vu naître. L'amour de la patrie qui est une affection dominante dans les états policés ; qui dans les bons gouvernemens va jusqu'au fanatisme, dans les mauvais passe en habitude ; qui conserve à chaque nation pendant des siecles entiers son caractere, ses usages & ses goûts, n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du sauvage est entiérement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans son enfance. A

mesure que ses forces & la raison se développent, il perd de vue le présent pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi l'âge des passions & des plaisirs, le temps sacré que la nature destinoit à la jouissance, se passe dans la spéculation & dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il désire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse sa liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient en soupirant sur ses premieres années que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiosité, d'espérance. Il se rappelle avec attendrissement le théâtre de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit sans cesse l'image de son berceau, & le retient ou le ramene dans sa patrie : tandis que le sauvage qui jouit à chaque époque de sa vie des plaisirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins laborieuse, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au sentiment qu'il éprouve ; sent que la source de son plaisir est en lui-même, & que sa patrie est par-tout.

Malgré le peu de consistance des Brésiliens & le principe d'anarchie qui en



résulte, les divisions sont très-rares parmi eux. S'il s'éleve une querelle & que quelqu'un y périsse, son meurtrier est livré aux parens du mort qui l'immolent à leur vengeance. Ensuite les deux familles s'assemblent, pleurent & se réconcilient dans un repas. Lorsque le coupable s'est échappé, ses filles, ses sœurs ou ses cousines deviennent les esclaves de ceux qui ont perdu leur parent ou leur ami.

Tout Brésilien épouse autant de femmes qu'il veut, & les répudie quand il commence à s'en dégoûter. Celles qui manquent à leurs promesses, seule formalité qui les lie, si on les surprend en adultere, sont punies de mort, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les femmes enceintes ne sont pas dispensées du travail commun, parce qu'on le croit nécessaire à l'heureux succès de leur couche. Elles demeurent au lit un ou deux jours au plus ; & portent leur fruit pendu au cou dans une écharpe de coton faite pour cet usage ; elles reprennent leurs occupations domestiques.

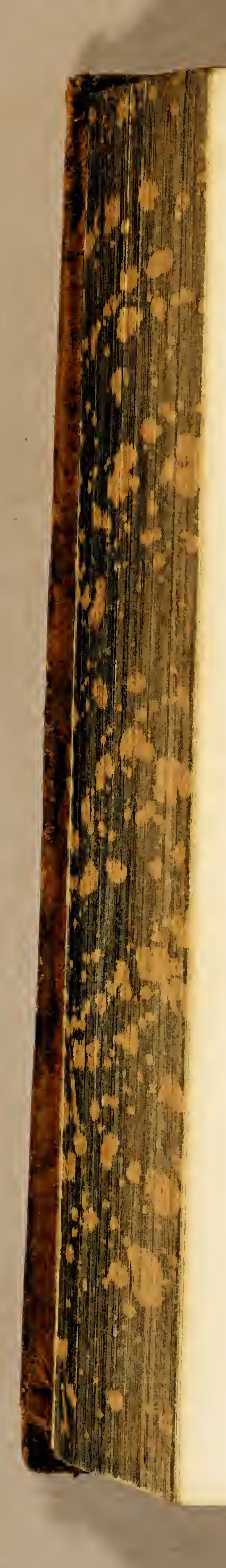
Les filles sont plus heureuses que les femmes en ce sens, qu'elles peuvent se livrer sans honte à tout homme libre qui leur plaît. Leurs peres & leurs

meres n'ont aucun pouvoir sur elles, mais elles dépendent de leurs freres à qui l'usage qui tient lieu de loi, donne le droit de les marier ou de les vendre.

Les étrangers qui voyagent au Brésil sont reçus très-humainement. A leur arrivée on les fait asseoir dans un lit de coton suspendu en l'air. Il est bientôt entouré de femmes qui laissent tomber des larmes de joie, & qui adressent mille choses flatteuses à leur hôte. On lui sert ce qu'on a de meilleur, on ne manque jamais de lui laver les pieds. Quand on doit aller plusieurs fois au même village, il faut choisir le pere de famille chez lequel on veut loger constamment. Celui auquel on s'est d'abord adressé seroit très-offensé qu'on le quittât pour un autre.

Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct & de la destination de l'homme pour la sociabilité. C'est le plus beau caractere des peuples sauvages, celui où devroient s'arrêter peut-être les progrès de la police & des institutions sociales.

Dans leurs maladies, les Brésiliens se traitent & s'assistent, avec toute la cordialité d'une tendresse plus que fraternelle. Un homme a-t-il une plaie,



ſon voiſin ſe préſente auſſi-tôt pour la ſucer, & tous les offices de l'amitié ſont rendus avec un égal empreſſement. Aux plantes des forêts & des montagnes, ils joignent l'abſtinence qui eſt le premier remede, jamais ils ne donnent de nourriture à leurs malades.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foibleſſe qui nous font fuir nos morts, qui nous ôtent le courage d'en parler, qui nous éloignent de tous les lieux qui pourroient nous en rappeller l'idée, ces ſauvages regardent les leurs avec attendriſſement, racontent leurs exploits avec complaiſance, louent leurs vertus avec tranſport, on les enterre debout dans une foſſe ronde. Si c'eſt un chef de famille, on enterre avec lui ſes plumes, ſes coliers & ſes armes. Lorſqu'une peuplade change de lieu, ce qui arrive ſouvent ſans d'autre raiſon que de changer, chaque famille met de grandes pierres ſur la foſſe de ſes morts les plus reſpectés. Jamais on n'approche de ces monumens de douleur, ſans pouſſer des cris horribles aſſez ſemblables à ceux dont on fait retentir les airs quand on va ſe battre.

L'intérêt ni l'ambition n'ont jamais conduit les Bréſiliens à la guerre. L'ori-

gine de leurs plus sanglantes invasions a toujours été de venger la mort de leurs parens ou de leurs amis. On court aux armes sans beaucoup de formalités. Chaque nation a pour directeurs ou pour orateurs plutôt que pour chefs, un certain nombre de vieillards qui décident les hostilités : ils donnent le signal du départ, & pendant la marche font retentir les lieux où ils passent des expressions de la plus violente haine. On frappe des mains à ce cri, & on promet de ne pas ménager son sang. Quelquefois même on s'arrête pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entieres. C'est ce qui rend vraisemblables toutes celles qu'on lit dans Homere, & dans les historiens Romains ; mais alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattans sont armés d'une massue de bois d'ébene pesante, ronde à l'extrêmité & tranchante par les bords. Elle a six pieds de long, un de large & un pouce d'épaisseur. Leurs arcs & leurs fleches sont du même bois, mais leurs boucliers sont de peau. Ils ont pour instrumens de musique guerriere des flûtes qu'ils ont faites avec des os des jambes de leurs ennemis. Elles



valent bien pour inſpirer le courage, nos tambours qui étourdiſſent ſur le danger, & nos trompettes qui donnent le ſignal, & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux ſont les meilleurs ſoldats des guerres précédentes.

Lorſque les aggreſſeurs arrivent dans le pays qu'ils veulent ravager, les anciens & les femmes chargées de proviſions s'arrêtent, pendant que les guerriers pénetrent au travers des bois. Leur premiere attaque n'eſt jamais ouverte. Ils ſe cachent à quelque diſtance des habitations ennemies pour chercher l'occaſion de les ſurprendre. Dans les ténebres, ils mettent le feu aux cabanes, & profitent de la confuſion pour aſſouvir leur fureur. Lorſqu'ils ſont réduits à la guerre de campagne, ils ſe diviſent par pelotons & ſe mettent en embuſcade. Si leurs ennemis ſont ſupérieurs, ils les laiſſent paſſer, & les accablent de fleches. Vaincus, ils gagnent les forêts avec une vîteſſe extrême. Ils ne mettent point de gloire à combattre de pied ferme.

L'ambition des Bréſiliens eſt de faire des priſonniers. Ceux-ci ſont conduits dans le village du vainqueur où ils ſont égorgés & mangés avec de grandes cérémonies. Le feſtin eſt long, & pendant

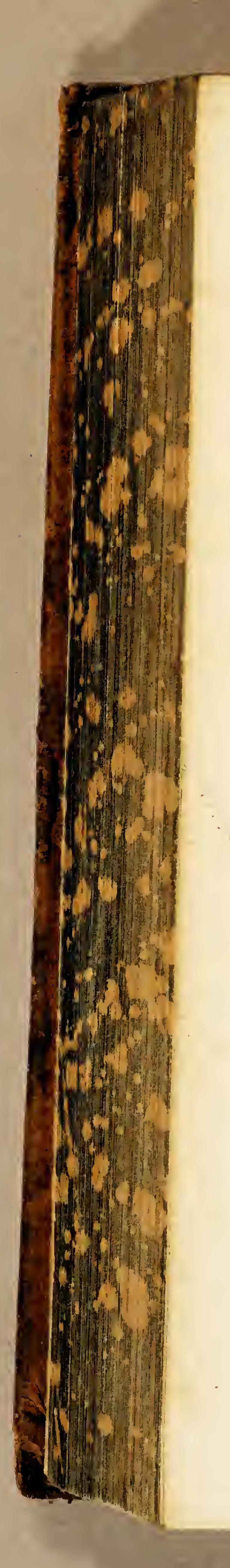
qu'il dure, les anciens exhortent les jeunes gens à devenir bons guerriers pour l'honneur de leur nation, & pour se régaler d'un mets si exquis. Cette passion pour la chair humaine ne fait jamais dévorer ceux des ennemis qui ont péri sur le champ de bataille : les Brésiliens se bornent à ceux qui sont tombés vifs entre leurs mains, & qui ont été tués avec certaines formalités. Il semble que la vengeance seule assaisonne un aliment que l'humanité repousse.

La tête des morts est conservée précieusement dans les villages. On les montre aux étrangers avec appareil comme un monument de valeur & de victoire. Ils gardent les os des bras comme des jambes pour en faire des flûtes, & les dents qu'ils attachent au cou en forme de collier. Ceux qui ont le plus entassé de ces affreux monceaux dans le carnage, indépendamment de leurs blessures, gravent leurs exploits sur leurs membres par des incisions qui les honorent aux yeux de leurs compatriotes. Ce ne sont pas des ornemens d'or ou de soie que l'ennemi puisse lui enlever. Il est beau pour eux d'avoir été défigurés dans les combats. Aux yeux de leurs femmes, un homme qui

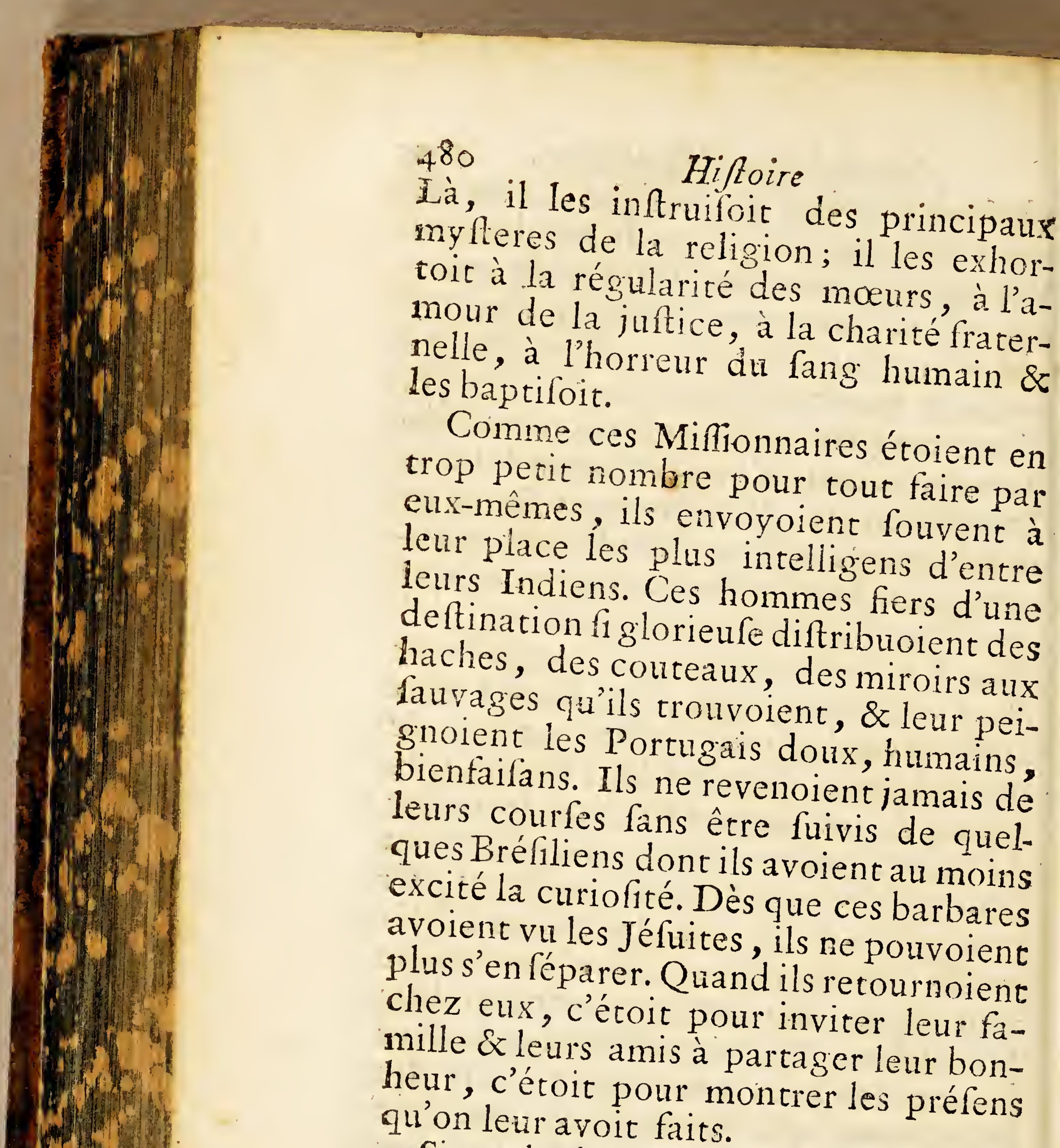
cherche à plaire doit être couvert de sang & non de roses.

Ces mœurs n'avoient pas disposé les Brésiliens à subir le joug que le Portugais voulut leur imposer à son arrivée. Ils se contenterent d'abord de n'avoir aucune communication, de ne former aucune habitude avec ces étrangers. Se voyant poursuivis pour être faits esclaves, pour être employés au travail des terres, ils prirent le parti de massacrer, de dévorer tous les Européens qu'ils pourroient surprendre. Les parens, les amis de ceux qui étoient aux fers s'enhardissoient à tenter de les délivrer. Ils y réussissoient quelquefois. Ces succès multiplioient les ennemis des Portugais, qui tandis qu'ils travailloient d'un bras étoient obligés de se battre de l'autre.

Sousa n'amena pas des forces suffisantes ponr changer la situation des choses. En bâtissant San Salvador, il donna à la vérité un centre à la colonie; mais la gloire de l'affermir, de l'étendre, de la rendre véritablement utile à la patrie principale, étoit réservée aux Jésuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides à qui la religion ou l'ambition ont toujours fait entreprendre de grandes choses, se dif-



perserent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires qui en haine du nom Portugais étoient massacrés, se trouvoient aussi-tôt remplacés par d'autres qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient occupés que de leur bonheur. Leur penchant pour les Missionnaires devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoir arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au devant de lui, & se cachoient dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils remplissoient les airs des chants d'alégresse, ils dansoient, ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations qui montroient une joie aussi vive mais plus réservée. Un peu plus loin on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse & convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisoient en triomphe leur pere dans les lieux où on devoit s'assembler.



Là, il les instruisoit des principaux mysteres de la religion ; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain & les baptisoit.

Comme ces Missionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient souvent à leur place les plus intelligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes fiers d'une destination si glorieuse distribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux sauvages qu'ils trouvoient, & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaisans. Ils ne revenoient jamais de leurs courses sans être suivis de quelques Brésiliens dont ils avoient au moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoient plus s'en séparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leur famille & leurs amis à partager leur bonheur, c'étoit pour montrer les présens qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaisance & de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les Jésuites ont faits en très-peu de temps dans l'Amérique méridionale avec ceux que les

armes

armes & les vaisseaux des cours d'Espagne & de Portugal n'ont pu faire en deux siecles. Tandis que des milliers de soldats changeoient deux grands empires policés en déserts de sauvages errans, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes rares avoient eu leur esprit de corps moins infecté de l'esprit de Rome ; si leur société née & formée à la cour la plus intriguante & la plus corrompue de l'Europe, ne s'étoit pas introduite dans toutes les autres cours pour influer sur tous les événemens politiques ; si les chefs n'avoient pas abusé des vertus mêmes de leurs membres, on ne seroit pas réduit à douter, à balancer aujourd'hui entre le fanatisme d'une société qu'on accuse de politique, & la politique des cours, qui de tout temps eut une ambition exclusive.

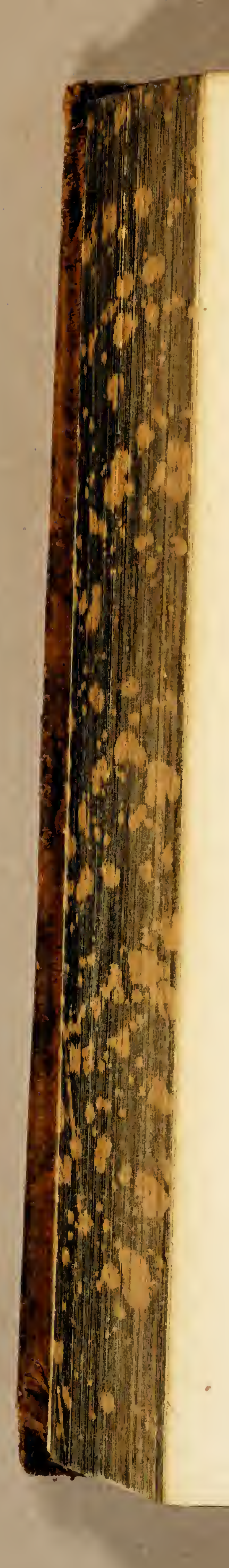
Les Brésiliens avoient eu trop sujet de haïr les Européens pour ne pas se défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de justice qui fit un grand éclat diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer, au vingt-quatrieme degré de latitude australe. Là, ils commer-

çoient paisiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaison n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante & dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où ils les avoit pris, & à faire les excuses qu'exigeoit une si grande insulte. Deux Jésuites chargés de faire recevoir les réparations que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Farancaha l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au devant d'eux, & les embrassant avec des larmes de joie : » mes peres, » leur dit-il, nous consentons à oublier » le passé, & à faire une nouvelle alliance » avec les Portugais ; mais qu'ils soient » désormais plus modérés & plus fidelles » aux droits des peuples qu'ils ne l'ont » été. Notre amitié mérite au moins » de l'équité. On nous traite de barbares, cependant nous respectons la » justice & nos amis. " Les Missionnaires ayant promis que leur nation observeroit désormais plus religieusement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit : » si vous doutez de la » bonne foi des Cariges, je vais vous » en donner une preuve. J'ai un neveu

» que j'aime tendrement ; il eſt l'eſpérance de ma maiſon, & fait les délices de ſa mere : elle mourroit de douleur ſi elle perdoit ſon fils. Je veux cependant vous le donner en ôtage. Amenez-le avec vous, cultivez ſa jeuneſſe, prenez ſoin de ſon éducation, inſtruiſez-le de votre religion. Que ſes mœurs ſoient douces, qu'elles ſoient pures. J'eſpere qu'à votre retour vous m'inſtruirez auſſi, & que vous me rendrez la lumiere. « Pluſieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyerent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Les Jéſuites étoient trop adroits pour ne pas tirer un grand parti de cet événement ; & rien ne fait ſoupçonner qu'ils cherchaſſent à tromper les Indiens en les portant à la ſoumiſſion. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces Miſſionnaires, & le crédit qu'ils avoient alors à la cour les faiſoit aſſez reſpecter dans la colonie, pour que le ſort de leurs néophytes ne fût pas à plaindre.

Ce temps de tranquillité fut mis à profit. Les manufactures de ſucre furent vivement pouſſées avec les inſtrumens que fourniſſoit l'Afrique. Cette vaſte région n'avoit pas été plutôt reconnue & en partie ſubjuguée par les Portugais,



qu'ils en avoient tiré un grand nombre d'esclaves que la Métropole employoit au service domestique & à l'exploitation des terres. Cet usage qui n'a été proscrit que par le monarque actuel, & qui est un de ceux qui ont le plus influé dans le caractere national, s'introduisit plus tard dans les possessions du nouveau monde. Il n'y commença que vers l'an 1530. Les negres s'y multiplierent prodigieusement au temps dont nous parlons. Les naturels du pays ne partagerent pas à la vérité leurs travaux, mais ils ne les traverserent plus : ils les encouragerent même en se vouant à des occupations moins rudes, & en fournissant à la colonie quelques subsistances. Un accord si heureux produisit les plus grands avantages.

Cette prospérité dont tous les marchés de l'Europe étoient le théâtre, excita la cupidité des François. Ils tenterent de former successivement des établissemens à Rio-Janeiro, à Rio Grande, à Paraïba, dans l'île de Maragnan. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit communément tardif des nouvelles entreprises. Ils abandonnerent par inconstance & par lassitude des espérances capables de soutenir des esprits, qui n'auroient pas été aussi faciles

à se rebuter que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses, est un dialogue qui peint d'autant mieux le sens naturel des sauvages, qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérisoit, il y a deux siecles la langue françoise, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

» Les Brésiliens, dit Lery l'un des » interlocuteurs, fort ébahis de voir les » François prendre tant de peine d'aller » quérir leur bois, il y eut une fois un » de leurs vieillards qui me fit cette » demande. Que veut dire que vous » autres François venez de si loin quérir » du bois pour vous chauffer ? N'y en » a-t-il point en votre terre ? A quoi » lui ayant répondu qu'oui & en grande » quantité, mais non pas de telle sorte » que le leur, lequel nous ne brûlions » pas comme il pensoit, ainsi comme » eux-mêmes en usoient pour teindre » leurs cordons & plumages, les nôtres » l'amenoient pour faire la teinture : » il me repliqua : voir, mais vous en » faut-il tant ? Oui, lui dis-je, car y » ayant tel marchand en notre pays » qui a plus de frises & de draps rouges » que vous n'en ayiez jamais vu par » deçà, un seul achetera tout le bois



» dont plusieurs navires s'en retournent
» chargés. Ha, ha ! dit le sauvage,
» tu me contes merveilles. Puis pen-
» sant bien à ce que je lui venois de
» dire, plus outre dit ; mais cet hom-
» me tant riche dont tu parles, ne
» meurt-il point ? Si fait, si fait, lui
» dis-je, aussi-bien que les autres. Sur
» quoi, comme ils sont grands discou-
» reurs, il me demanda derechef :
» & quand doncques il est mort, à
» qui est tout le bien qu'il laisse ? A
» ses enfans, lui dis-je, s'il en a, & à
» défaut d'iceux à ses freres, sœurs,
» ou plus prochains. Vraiment, dit
» alors mon vieillard, à cette heure
» cognois-je que vous autres François
» êtes de grands fols ; car vous faut-il
» tant travailler à passer la mer pour
» amasser des richesses à ceux qui sur-
» vivent après vous, comme si la terre
» qui vous a nourris n'étoit point suf-
» fisante aussi pour les nourrir. Nous
» avons des enfans & des parens les-
» quels, comme tu vois, nous aimons,
» mais parce que nous sommes assurés
» qu'après notre mort, la terre qui
» nous a nourris les nourrira, certes
» nous nous reposons sur cela. »

Cette philosophie, si naturelle à des peuples sauvages que la nature exempte

de l'ambition, mais plus nécessaire encore aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, cette philosophie ne fit pas grande impression sur les François. Ils devoient succomber à la tentation des richesses dont la soif dévoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois qui etoient devenus républicains par hasard & commerçans par nécessité, furent plus constans & plus heureux que les François dans leurs entreprises sur le Brésil. Ils n'avoient à faire qu'à une nation aussi petite que la leur, qui à leur exemple devoit secouer le joug de l'Espagne, mais non pas comme eux celui des rois.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui souleverent les pays-bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer ; mais les plus pauvres, celles qui étoient comme submergées, réussirent par des efforts plus qu'humains à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allerent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, jusques aux Moluques qui faisoient partie de la domination

Espagnole depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ses passions. La treve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuse république, le temps de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclaterent en 1221 par la création d'une compagnie des Indes Occidentales dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique & dans l'Amérique, comprises dans son privilege exclusif, qu'avoit eu en Asie celles des Indes Orientales.

Les fonds de la nouvelle société furent de six millions de florins. La Hollande y entra pour quatre neuviemes, la Zélande pour deux, la Muse & Westfrise pour un chacune, la Frise & Groningue ensemble pour un neuvieme. L'assemblée générale devoit se tenir six ans sans interruption à Amsterdam, & ensuite deux à Milddebourg. La compagnie Occidentale mécontente que son privilege fût moins étendu que celui de la compagnie Orientale ne se pressa pas d'agir. Les états établirent l'égalité, & les opérations commencerent par l'attaque du Brésil.

On avoit les lumieres nécessaires pour se bien conduire. Quelques armateurs Hollandois avoient hasardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisoit l'entrée à tous les étrangers.

Comme suivant l'usage de leur nation, ils offroient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la Métropole, ils furent accueillis favorablement. Ils dirent à leur retour que le pays étoit dans une espece d'anarchie ; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la patrie ; que l'intérêt personnel y avoit corrompu tous les esprits ; que les soldats étoient devenus marchands, qu'on avoit oublié jusqu'aux premieres notions de la guerre, & qu'il suffiroit de se présenter avec des forces un peu considérables pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargea en 1624 Jacob Willekens, de cette importante & glorieuse entreprise. Il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue de la flotte Hollandoise. Le reste de la province ou de la capitainerie qui étoit la plus étendue, la plus riche, la plus peuplée de la colonie ne fit guere plus de résistance.

Cette nouvelle causa plus de joie que de douleur au conseil d'Espagne. Les ministres qui le composoient furent consolés du triomphe du plus opiniâtre ennemi de leur patrie par le chagrin



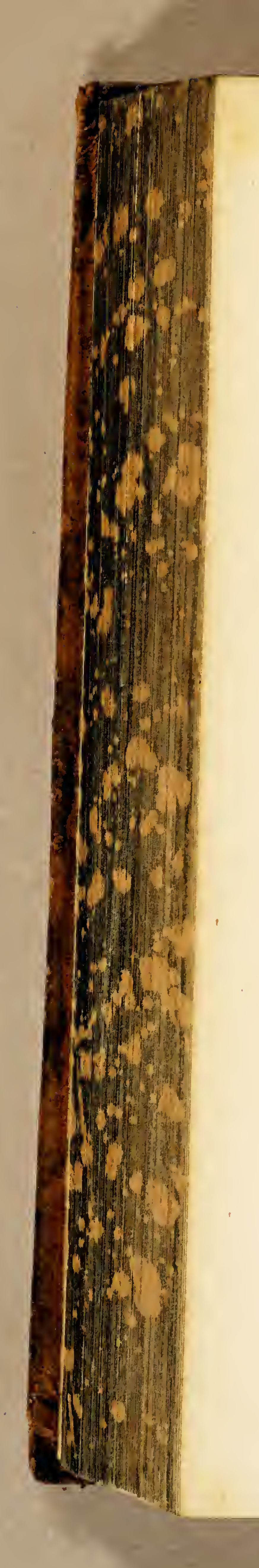
qu'il devoit donner aux Portugais. Depuis qu'ils travailloient à opprimer cette nation malheureuſe, ils éprouvoient une réſiſtance qui bleſſoit l'orgueil de leur deſpotiſme. Un revers qui pouvoit la rendre moins fiere & plus ſouple leur parut un événement précieux. Ils crurent toucher au but qu'ils s'étoient propoſé, & ils étoient bien réſolus à ne rien faire qui pût les en éloigner encore.

Sans perdre de vue d'auſſi vils ſentimens, Philippe penſa que la majeſté du trône exigeoit de lui quelques démonſtrations, quelques bienſéances. Il écrivit aux Portugais les plus conſidérables, les plus diſtingués pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonſtances. Ils y étoient diſpoſés. L'intérêt perſonnel, le zele pour la patrie, le déſir de réprimer les tranſports indécens de leurs tyrans : tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient ſervir. En trois mois, on arma 26 vaiſſeaux. Ils partirent au commencement de 1626 avec ceux que la lenteur & la politique de l'Eſpagne avoient fait trop long-temps attendre.

L'archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un ſuccès facile. Ce prélat guerrier à la

tête de quinze cens hommes avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la misere, forcerent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer la dédommagerent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports que triomphans & chargés des dépouilles des Portugais & des Espagnols. Elle jetoit un éclat qui causoit de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandois. L'océan étoit couvert de ses flottes. Ses amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conserver sa confiance. Les officiers subalternes vouloient s'élever en secondant la valeur, l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat & du matelot étoit sans exemple. Rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés : tout sembloit aguerrir, renforcer & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce sentiment utile par des récompenses fréquentes & bien placées.



Outre la paie qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit & en multiplioit le nombre. Leur fortune ſe trouvant liée par un arrangement ſi ſage avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leur vaiſſeau ; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaiſſeaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui aſſurent la victoire. En treize ans de temps, la compagnie arma huit cens navires, dont la dépenſe montoit à quarante-cinq millions de florins. Ils en prirent cinq cens quarante-cinq à l'ennemi, qui avec les marchandiſes dont ils étoient chargés, furent vendus quatre-vingt-dix millions de florins. Auſſi le dividende ne fut-il jamais au deſſous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il ſouvent à cinquante. Cette proſpérité qui n'avoit d'autre baſe que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Bréſil.

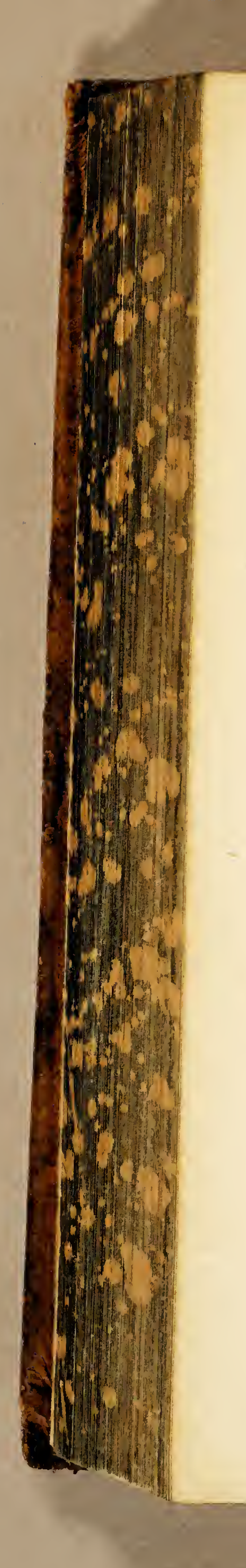
Son amiral Henri Lonk arriva au commencement de 1630 avec quarante-ſix vaiſſeaux de guerre ſur la côte de Fernambuc, une des plus grandes capitaineries du pays, & la mieux fortifiée. Il la ſoumit, après avoir livré pluſieurs

combats sanglans dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il laissa en partant subjuguerent celles de Tamaraca, de Paraïba, de Rio-grande dans les années 1633, 1634, 1635. Elles fournissoient tous les ans avec Fernambuc vingt mille caisses de sucre, beaucoup de bois de teinture, & d'autres denrées.

Ces richesses qui avoient quitté la route de Lisbonne, pour prendre celle d'Amsterdam, enflammerent la compagnie. Elle résolut la conquête du Brésil entier, & chargea le comte Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arriva à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouva de la discipline dans ses soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il entra en campagne. On lui opposa successivement Alburquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, & à qui il ne manqua, pour être général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différens chefs se donnerent de grands mouvemens pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense. Leurs efforts furent inutiles. Les Hollandois s'emparerent des capitaineries de Siara,

de Sogeripe, de la plus grande partie de celle de Bahia. Déjà sept des quatorze provinces qui formoient la colonie, avoient reconnu leur domination. Ils espéroient qu'une ou deux campagnes leur donneroient tout ce qui restoit à leur ennemi dans cette partie de l'Amérique, lorsqu'ils se virent arrêtés au milieu de leurs succès par une révolution que l'Europe désiroit sans l'avoir prévue.

Depuis que les Portugais avoient subi le joug Espagnol en 1581, ils n'avoient pas connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, despote, profond & dissimulé, avoit cherché à dégrader leur caractere; mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour y réussir. Son fils trop fidelle à ses maximes, convaincu qu'il valoit mieux régner sur un état ruiné, que devoir dépendre la soumission de ses habitans de leur volonté, les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoit coûté des ruisseaux de sang, & leur avoit procuré beaucoup de gloire & de puissance. Le successeur de ce foible prince plus imbécille encore que son pere, attaqua à découvert & avec mépris leur administration, leurs privileges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation



d'Olivarez, il vouloit les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration préparée pendant trois ans, avec un secret incroyable éclata le 3 Décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, & le duc de Bragance, placé sur le trône de ses peres. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, & tout ce qui restoit des établissemens formés en Asie, en Afrique & en Amérique dans des temps heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ses intérêts, ses ressentimens à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 25 de Juin 1641, avec les provinces unies, une alliance offensive défensive pour l'Europe, & une trêve de dix ans pour les Indes orientales & occidentales. Nassau fut aussi-tôt rappellé avec la plus grande partie des troupes; & le gouvernement des possessions Hollandoises dans le Brésil, fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam à Bassis, orfevre de Harlem;



à Bullestraat, charpentier de Middelbourg. Ce conseil devoit décider de toutes les affaires qu'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

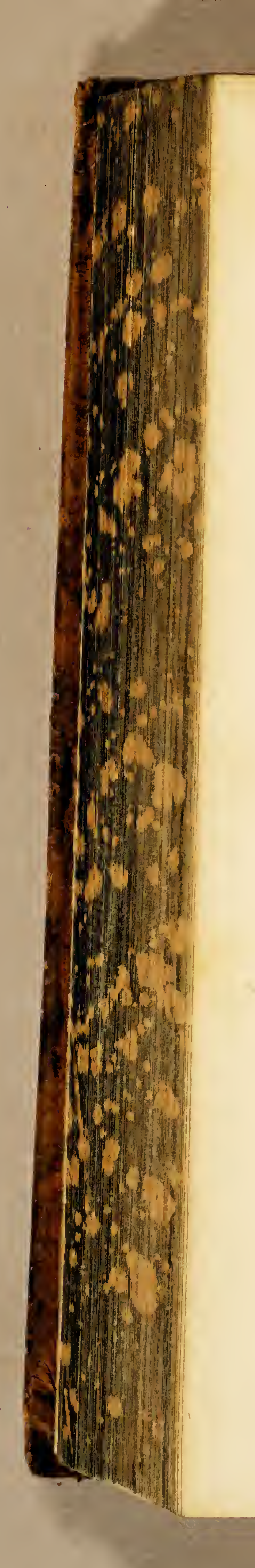
Les nouveaux administrateurs entrerent facilement dans les vues économiques de la compagnie. Leurs propres inclinations les menerent bientôt trop loin. Ils laissoient écrouler les fortifications déjà trop négligées ; ils vendoient à leurs rivaux des armes & des munitions de guerre, qu'on payoit fort cher ; ils permettoient de repasser en Europe à tous les soldats qui le désiroient. Leur ambition étoit de supprimer toutes les dépenses, & de multiplier les bénéfices du corps qu'ils représentoient. Les éloges que leur attiroit la richesse des cargaisons, de la part d'une direction également avide & bornée, acheverent de leur tourner la tête. Pour les grossir encore, ils commencerent à opprimer ceux des Portugais, que de grandes possessions ou des circonstances particulieres avoient retenus sous la domination de la compagnie. La tyrannie fit des progrès rapides. Elle fut enfin portée à cet excès, qui justifie toutes les résolutions, & qui détermine aux plus violentes.

Ceux qui en étoient la victime, ne

perdirent pas leur temps à se plaindre. Les plus hardis s'unirent, en 1645, pour se venger. Leur projet étoit de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire ensuite main-basse sur le peuple qui étoit sans précaution, parce qu'il se croyoit sans danger. Plusieurs des conjurés avoient acheté des marchandises payables à terme, dans l'espoir de les retenir après l'exécution du complot. Il fut découvert; mais ceux qui y étoient entrés, eurent le temps de sortir de la place, & de se mettre en sureté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obscurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique, il s'étoit élevé à celui de commissaire, & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses. Il devoit à sa probité la confiance universelle, & sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver, n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il osa lever le véritable étendart de la guerre.

Son nom, ses vertus & ses projets assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il

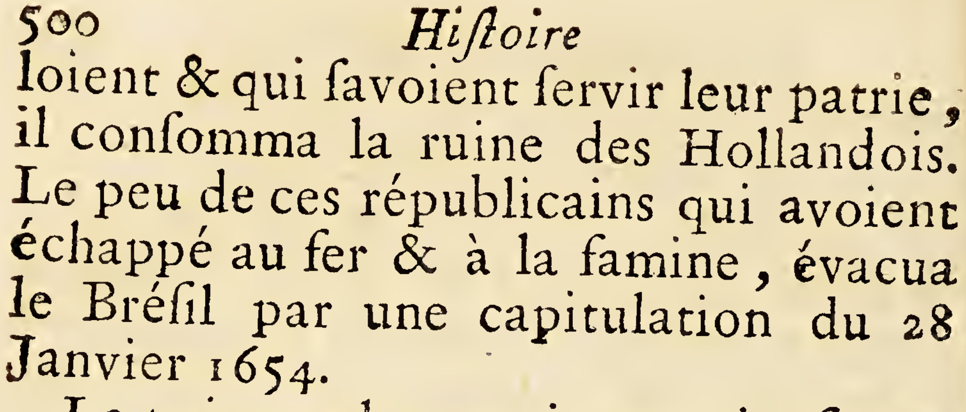


leur donne ſa confiance, ſon activité, ſon courage. On le ſuit dans les combats ; on ſe preſſe autour de ſa perſonne ; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas ſur les lauriers. Il ne laiſſe pas au vaincu le temps de ſe reconnoître. Quelques diſgraces qu'il éprouve en pourſuivant le cours de ſes proſpérités, ne ſervent qu'à développer la fermeté de ſon ame, les reſſources de ſon génie, l'élévation de ſon caractere. Il montre un front menaçant, même après le malheur, plus redoutable encore par ſa conſtance, que par ſon intrépidité. La terreur qu'il inſpire, ne permet plus à ſes ennemis de tenir la campagne. A cette époque brillante, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la trêve, les Hollandois s'étoient emparés en Afrique & en Aſie de quelques places qu'ils avoient opiniâtrement refuſé de reſtituer. La cour de Lisbonne occupée de plus grands intérêts, n'avoit pas pu ſonger à ſe faire juſtice ; mais ſon impuiſſance n'avoit pas diminué ſon reſſentiment. Dans cette diſpoſition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Bréſil, elle avoit même favoriſé ſous main ceux qui avoient commencé les hoſtilités. L'attention qu'elle eut tou-

jours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe qu'elle désavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-temps à la compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de suite. Son avarice trop long-temps amusée par ces protestations fausses & frivoles se réveilla enfin. Jean IV averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens considérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit. « Si le Roi, dit-il, » étoit instruit de notre zele, de ses » intérêts & de nos succès, bien loin » de rechercher à nous arracher les » armes, il nous encourageroit à pour- » suivre notre entreprise, il nous ap- » puieroit de toute sa puissance. » Ensuite dans la crainte de voir ralentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événemens. Ils continuerent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vou-

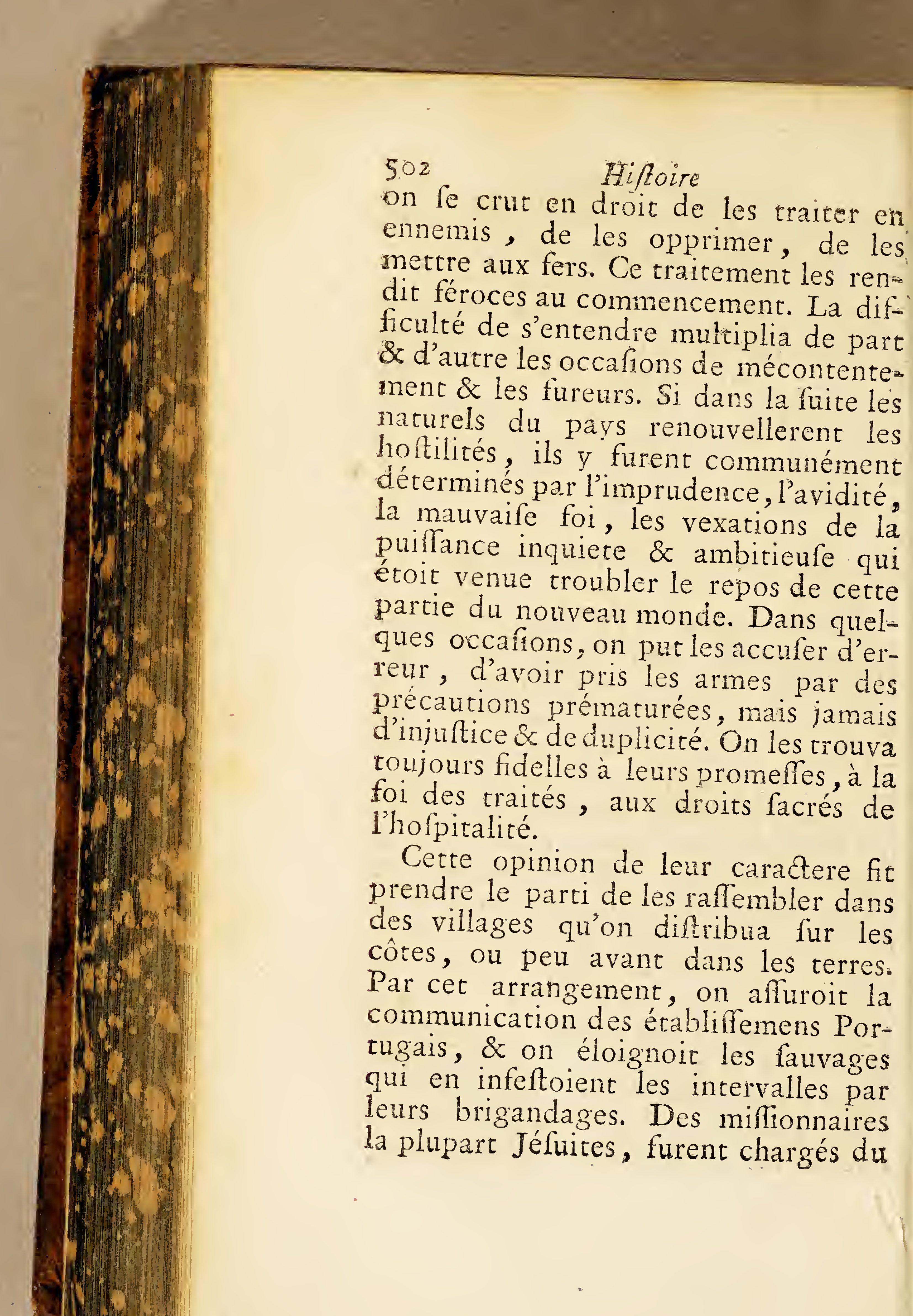


loient & qui ſavoient ſervir leur patrie, il conſomma la ruine des Hollandois. Le peu de ces républicains qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Bréſil par une capitulation du 28 Janvier 1654.

La paix que les provinces unies ſignerent quelques mois après avec l'Angleterre, paroiſſoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante poſſeſſion que des vues fauſſes & des circonſtances malheureuſes leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations. Effrayées l'une & l'autre des dépenſes qu'il y auroit à faire, des difficultés qu'il faudroit ſurmonter, de l'impoſſibilité morale de réuſſir avec les plus grands efforts, on donna une autre direction à la guerre, à laquelle le gouvernement ſe portoit avec répugnance. Si on ſe flatta d'arriver au but par des voies détournées, l'événement prouva qu'on s'étoit mépris. Le traité qui en 1661 termina les diviſions des deux puiſſances, aſſura la propriété du Bréſil entier au Portugal, qui s'engagea de ſon côté à payer aux provinces-unies quatre millions de florins en argent ou en marchandiſes. Un article du traité portoit que les Hollandois pourroient

commercer au Brésil aussi librement que les Portugais même. Nous ignorons si cette stipulation étoit sérieuse, ou seulement convenue pour ménager la fierté républicaine. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'a jamais eu d'exécution, & qu'elle ne pouvoit en avoir : ou la compagnie auroit éprouvé trop de vexations pour soutenir ce commerce, ou si elle avoit pu l'y continuer, elle auroit repris à la longue son ascendant & son empire dans le Brésil.

Les Portugais ne s'y virent pas plutôt délivrés des Hollandois d'une maniere irrévocable, qu'ils songerent à mettre dans leur colonie un ordre qui n'y avoit jamais été, même avant la guerre. Le premier moyen qu'on imagina pour y réussir, fut de régler le sort des Brésiliens qui s'étoient soumis, qu'on espéroit soumettre. En examinant les choses de plus près qu'on ne l'avoit fait, on sentit que ceux qui les avoient peints comme des barbares qui ne connoissoient aucun frein, qui n'avoient aucun principe, les avoient calomniés ; parce que la premiere impression que firent les Européens sur des petites nations divisées par des guerres continuelles fut un sentiment de défiance,

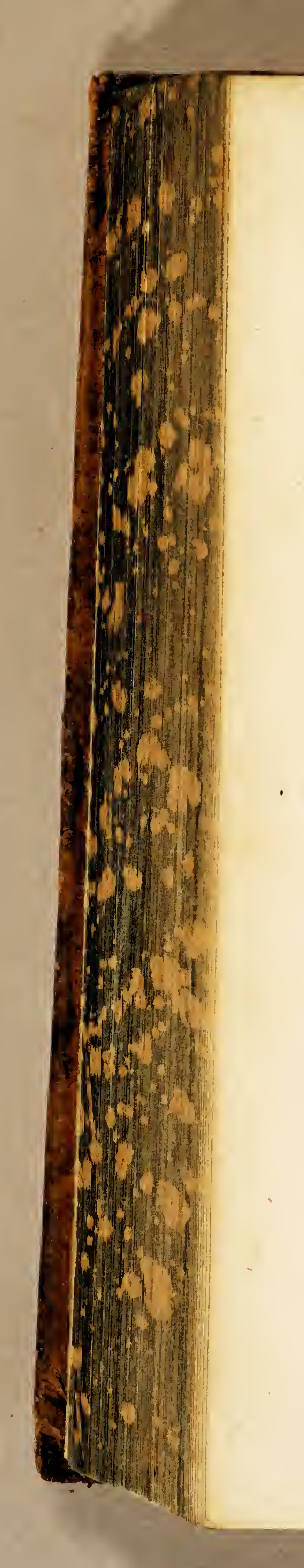


on ſe crut en droit de les traiter en ennemis, de les opprimer, de les mettre aux fers. Ce traitement les rendit féroces au commencement. La difficulté de s'entendre multiplia de part & d'autre les occaſions de mécontentement & les fureurs. Si dans la ſuite les naturels du pays renouvellerent les hoſtilités, ils y furent communément déterminés par l'imprudence, l'avidité, la mauvaiſe foi, les vexations de la puiſſance inquiete & ambitieuſe qui étoit venue troubler le repos de cette partie du nouveau monde. Dans quelques occaſions, on put les accuſer d'erreur, d'avoir pris les armes par des précautions prématurées, mais jamais d'injuſtice & de duplicité. On les trouva toujours fidelles à leurs promeſſes, à la foi des traités, aux droits ſacrés de l'hoſpitalité.

Cette opinion de leur caractere fit prendre le parti de les raſſembler dans des villages qu'on diſtribua ſur les côtes, ou peu avant dans les terres. Par cet arrangement, on aſſuroit la communication des établiſſemens Portugais, & on éloignoit les ſauvages qui en infeſtoient les intervalles par leurs brigandages. Des miſſionnaires la plupart Jéſuites, furent chargés du

gouvernement ſpirituel & temporel des nouvelles peuplades. Des recherches auſſi exactes qu'il eſt poſſible de les faire dans un pays où tout eſt myſtere, nous ont appris que ces eccléſiaſtiques agiſſoient en vrais deſpotes. Ceux qui avoient conſervé quelques principes de douceur & d'humanité, ſoit pareſſe, ſoit fanatiſme, entretenoient ces petites ſociétés dans une enfance perpétuelle, n'avançoient pas leur raiſon, ni juſqu'à un certain point leur induſtrie.

Peut-être que quand ils auroient voulu leur être plus utiles, ils ne l'auroient pu que difficilement. Il y a des gouvernemens qui ſont vicieux, & par le mal qu'ils font, & par le bien qu'ils empêchent de faire Une mauvaiſe adminiſtration corrompt tous les germes de vertu & de proſpérité. La cour de Lisbonne en diſpenſant les Indiens de tout tribut, les avoit aſſujettis à des corvées. Cette loi funeſte les mettoit dans la dépendance des commandans & des magiſtrats voiſins, qui, ſous le prétexte ſi familier aux gens en place de les employer pour les beſoins publics, les ſacrifioient trop ſouvent à leur ſervice. Ceux que cette tyrannie & celle de leurs conducteurs n'occu-



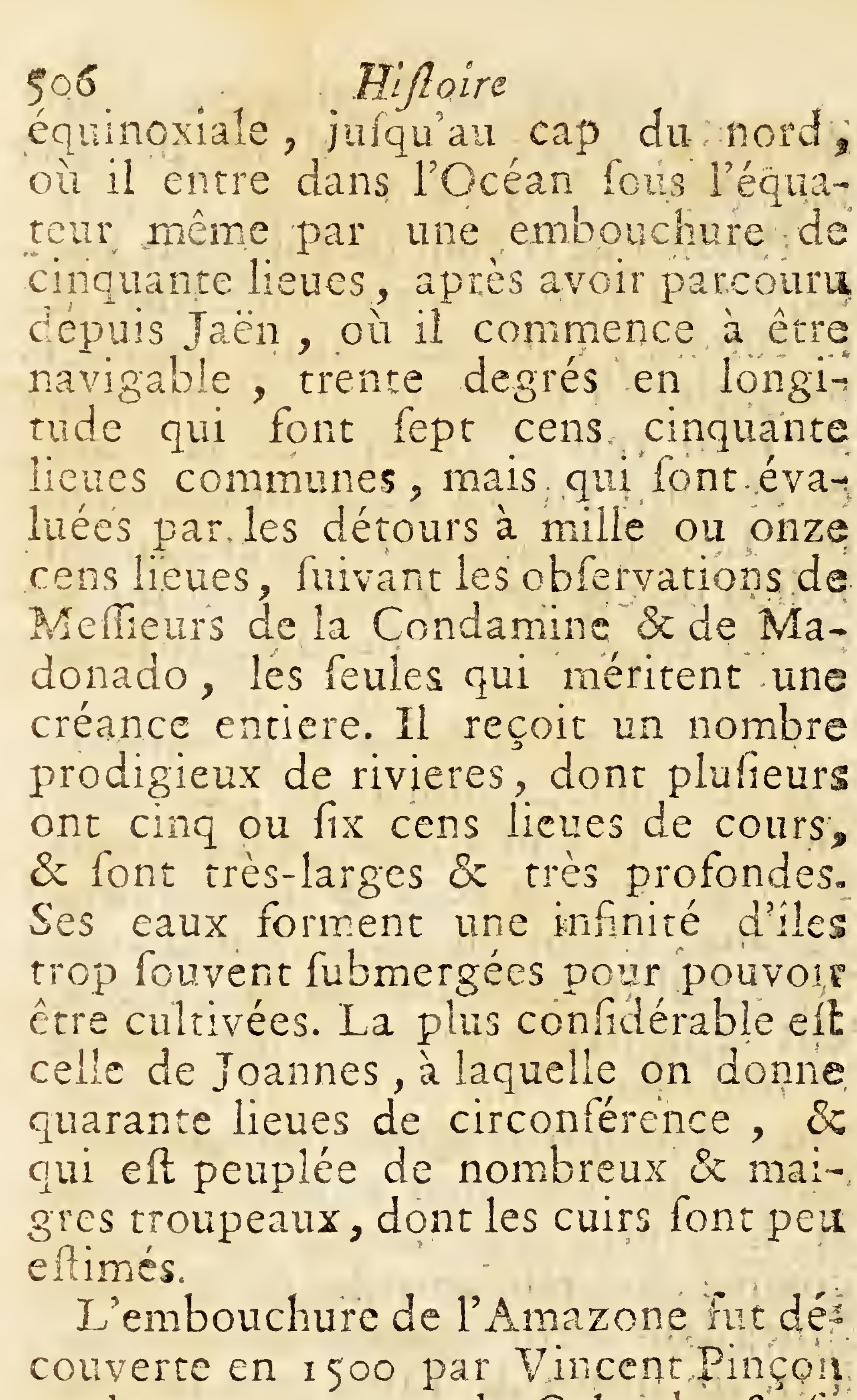
poient pas, étoient ordinairement ſans rien faire. S'ils ſortoient de leur indolence naturelle, c'étoit pour chaſſer, pour pêcher, pour cultiver un peu de magnoc, autant ſeulement que le ſoin de leur conſervation l'exigeoit. Leurs manufactures ſe réduiſoient à des ceintures de coton pour couvrir leur nudité, & à l'arrangement de quelques plumages pour orner leur tête. Les plus actifs trouvoient dans les forêts ou dans leurs cultures de quoi ſe procurer des clincailleries & d'autres bagatelles de peu de prix. Lorſque quelques-uns d'entr'eux ſe louoient par inconſtance aux Portugais pour le ſervice domeſtique ou pour la petite navigation, c'étoit toujours pour peu de temps, parce qu'ils avoient le travail en horreur, & un ſouverain mépris pour l'argent.

Tel fut le ſort des Bréſiliens ſoumis, dont le nombre ne paſſa jamais deux cens mille. Les indépendans n'eurent guere de rapport avec les Européens que par les eſclaves qu'ils vendoient eux-mêmes, ou qu'on faiſoit ſur eux. Les actes d'hoſtilité entre les deux nations devinrent rares, & finirent enfin tout-à-fait. Depuis 1717, les Portugais n'ont pas été troublés par les naturels du

du pays, & eux-mêmes ne les ont pas inquiétés depuis 1756.

Tandis que la cour de Lisbonne s'occupoit du soin de régler l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses sujets songeoient à l'étendre. Ils s'avancerent au midi vers la riviere de la Plata, & au nord jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux fleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

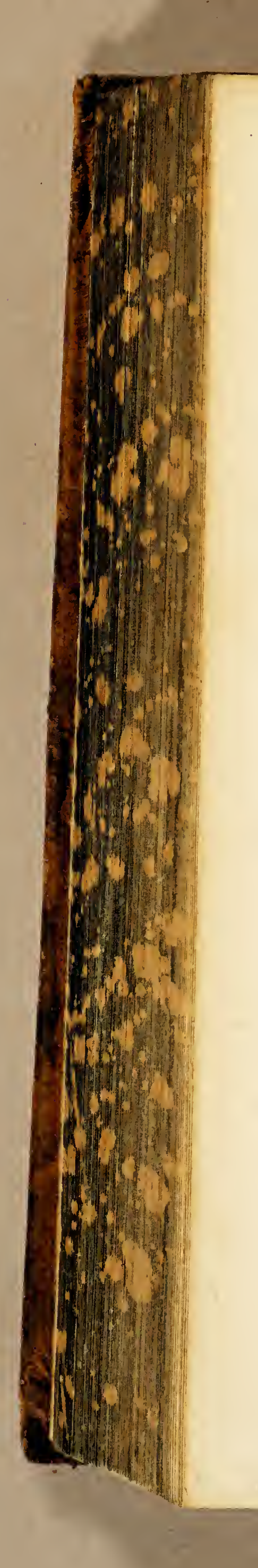
L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrens qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrain spacieux, pour en composer cette riviere immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha comme d'un réservoir des Cordillieres, situés dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima vers les onze degrés de latitude australe. Il tombe & s'avance vers le cinquieme jusqu'à Jaën de Bracamoros. De-là il tourne à l'est, & coule parallelement à la ligne


équinoxiale, jusqu'au cap du nord, où il entre dans l'Océan sous l'équateur même par une embouchure de cinquante lieues, après avoir parcouru depuis Jaën, où il commence à être navigable, trente degrés en longitude qui font sept cens cinquante lieues communes, mais qui sont évaluées par les détours à mille ou onze cens lieues, suivant les observations de Messieurs de la Condamine & de Madonado, les seules qui méritent une créance entiere. Il reçoit un nombre prodigieux de rivieres, dont plusieurs ont cinq ou six cens lieues de cours, & sont très-larges & très profondes. Ses eaux forment une infinité d'îles trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. La plus considérable est celle de Joannes, à laquelle on donne quarante lieues de circonférence, & qui est peuplée de nombreux & maigres troupeaux, dont les cuirs sont peu estimés.

L'embouchure de l'Amazone fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon un des compagnons de Colomb, & sa source, à ce qu'on croit, en 1538 par Gonzale Pisarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à

combattre un grand nombre de nations qui embarrassoient la navigation avec leurs canots, & qui du rivage l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols une armée de femmes guerrieres, & détermina l'officier qui commandoit à changer le nom de Maranon que portoit ce fleuve, en celui d'Amazone qu'on lui a depuis conservé.

On pourroit s'étonner que l'Amérique n'eût pas enfanté beaucoup plus de prodiges dans la tête des Espagnols, si leurs conquêtes & les richesses que leur valoient des massacres inouis, n'avoient détruit cette source féconde pour le merveilleux qui leur est si cher. C'est là que l'imagination des Grecs auroit puisé d'agréables chimeres. Ce peuple qui ne pouvoit faire un pas dans un territoire borné, sans y trouver une foule de merveilles, avoit, plusieurs siecles auparavant, donné l'existence à une nation d'Amazones. Cette idée l'enchantoit tellement, qu'il ne manqua jamais d'en embellir l'histoire de tous ses héros, jusqu'à celle d'Alexandre. Peut-être les Espagnols infatués encore de ce songe



de l'antiquité profane, en furent plus disposés à réaliser cette fiction, en transportant dans le nouveau monde ce qu'ils avoient appris dans l'ancien.

Il est vraisemblable que telle fut l'origine de l'opinion qui s'établit alors en Europe & en Amérique, qu'il existoit une république de femmes guerrieres qui ne vivoient pas en société avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaisir de se perpétuer. Ce qu'on a dit de plus raisonnable en faveur de cette idée romanesque, c'est que dans le nouveau monde les femmes étoient toutes si malheureuses, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'il n'étoit pas étonnant que plusieurs eussent formé de concert le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre, de porter les vivres & le bagage dans leurs guerres & dans leurs chasses, devoit les rendre naturellement capables de cette résolution. Mais s'il étoit vrai que des femmes eussent pu se séparer, s'éloigner ainsi des hommes qui les avilissoient, étoit-il vraisemblable que ces hommes eussent recherché tous les ans un sexe qu'ils avoient si fort dégradé? La société n'a point encore interverti jusqu'à ce point l'économie

de la nature ; & si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous des congrégations de l'un & de l'autre sexe qui vivent séparés sans ce besoin & ce désir naturel qui doit les rapprocher & les réunir, il n'est pas dans l'ordre des choses que le hasard ait composé des peuples d'hommes sans femmes, encore moins un peuple de femmes sans hommes. Ajoutez à cette réflexion, qu'on n'a jamais pu déterminer le lieu où les Amazones avoient établi leur empire. Il en sera donc de ce prodige singulier comme de tant d'autres qu'on suppose toujours exister, sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en soit du phénomene des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumieres qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la satisfaire. Les esprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orsua gentilhomme Navarrois, distingué par sa sagesse & par son courage, offrit au vice-roi en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cusco avec sept cens hommes. Ces monstres nourris dans le sang & altérés de celui de tous les gens de bien, massacrerent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils



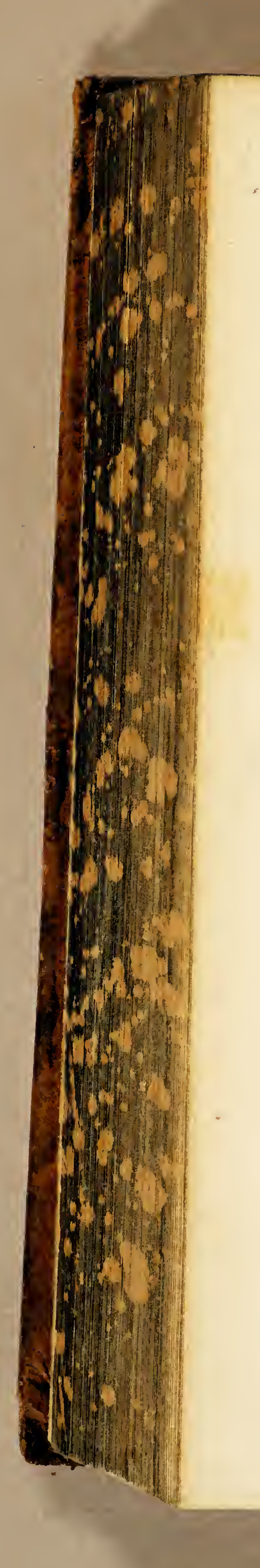
mirent à leur tête, avec le titre de roi, un basque féroce nommé Lopés d'Aguirre, qui leur promettoit tous les trésors du nouveau monde.

Echauffés par des espérances si séduisantes ces barbares descendirent dans l'Océan par le fleuve, & aborderent à la Trinité. Le gouverneur de l'île est égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent les mêmes horreurs, de plus grandes encore, parce qu'elles sont plus riches. On pénetre dans la nouvelle Grenade, pour gagner Quito & le sein du Pérou, où tout devoit être mis à feu & à sang. Un corps de troupes assemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les disperse. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. » Mon enfant, dit-il à sa fille unique » qui le suivoit dans ses voyages, j'espé» rois te placer sur le trône; les évé» nemens trompent mon attente. Mon » honneur & le tien ne permettent pas » que tu vives pour devenir l'esclave » de mes ennemis : meurs de la main » d'un pere. « A l'instant il lui tire un coup de fusil au travers du corps, & l'acheve tout de suite en plongeant un poignard dans son cœur encore palpi-

tant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne; il est pris & écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entiérement pendant un demi siecle. Quelques tentatives qu'on fit dans la suite pour en reprendre la découverte, furent mal combinées, & plus mal conduites. L'honneur de surmonter les difficultés qui s'opposoient à une connoissance utile de ce grand fleuve étoit réservé aux Portugais.

Cette nation qui conservoit encore un reste de vigueur, avoit bâti depuis quelques années à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Para. Pedro Texeira en partit en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embouchure du Napo, & ensuite le Napo même qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit par terre. La haine qui divisoit les Espagnols & les Portugais, quoique soumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards, l'estime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un signalé service. Il repartit accompagné de d'Acuna & d'Artieda, deux Jésuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ses observations & d'en



faire d'autres. Le résultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-temps les colonies Espagnoles communiquoient difficilement entr'elles. Des corsaires ennemis qui infestoient les mers du nord & du sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Havane, n'étoient pas sans dangers. Les galions étoient souvent attaqués par des escadres qui les enlevoient, & toujours suivis par des armateurs qui manquoient rarement de prendre les bâtimens qui se trouvoient écartés du convoi par le gros temps ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier à ces inconvéniens. On crut possible, facile même, d'y faire arriver par des rivieres navigables, ou à peu de frais, par terre, les trésors de la nouvelle Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Descendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le port de Para les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil auroit fortifié la flotte Espagnole, en se joignant à elle. On seroit parti en toute sureté des parages peu connus & peu fréquentés, & on seroit

arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer, ou avec des moyens de surmonter les obstacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à sa situation.

Les Jésuites Espagnols entreprirent de former une mission dans les pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo, jusqu'au confluent de ces deux rivieres. Chaque missionnaire, accompagné d'un seul homme de sa nation, se chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes sortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il passoit les mois entiers à grimper sur des arbres, pour voir s'il ne découvriroit pas quelques cabanes, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendroit pas le son de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il étoit assuré qu'il y avoit des sauvages au voisinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, sur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, se laissoient séduire par les seuls présens dont leur ignorance leur permit de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le missionnaire pût employer, & dont il eut besoin,

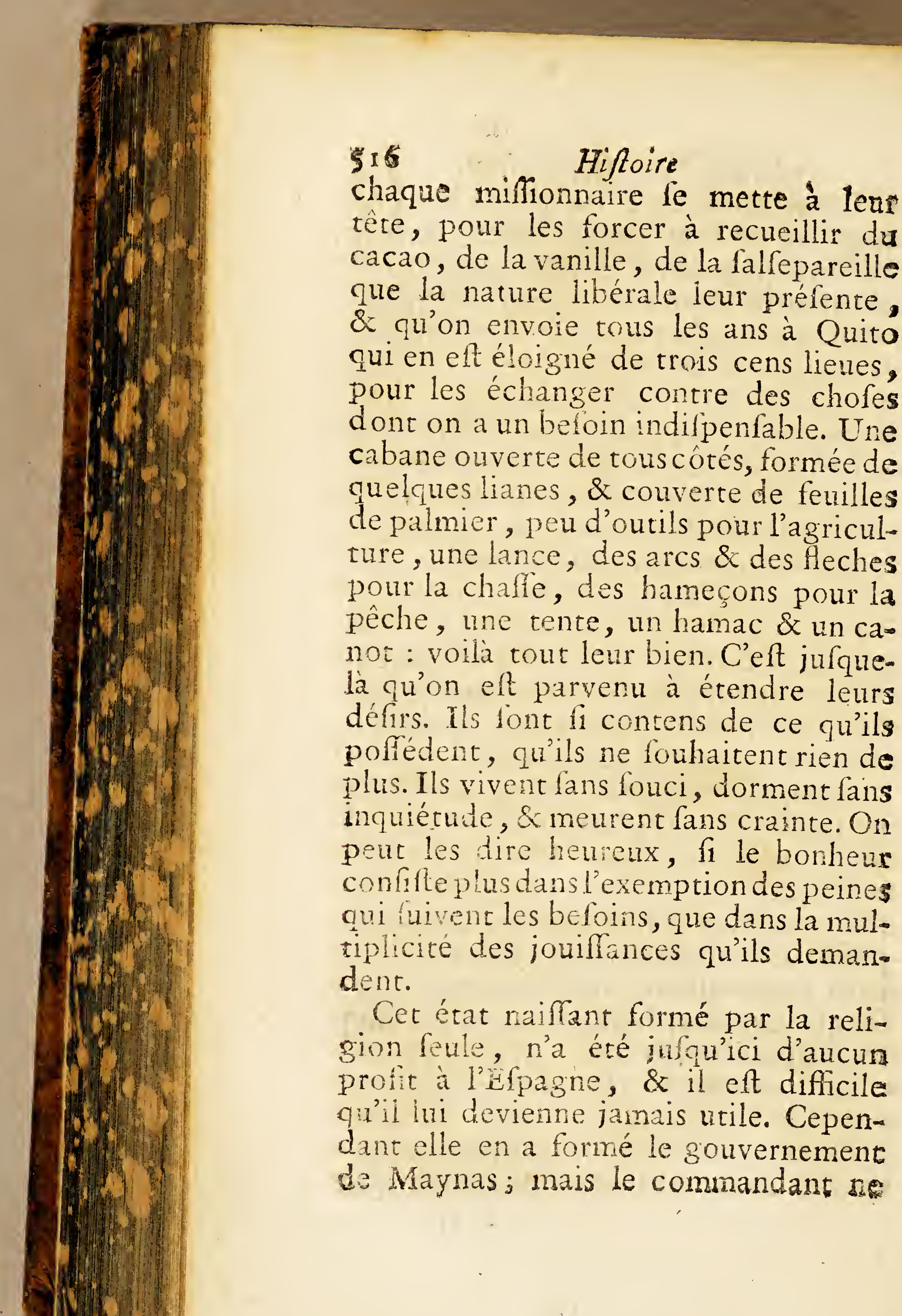


Lorsqu'il avoit rassemblé quelques familles, il les conduisoit dans les lieux qu'il avoit choisis pour former une bourgade. Il réussissoit rarement à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroissoit préférable à l'esprit de société qu'on vouloit qu'ils prissent; & une aversion insurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient passé leur vie sans rien faire. Ceux mêmes qui étoient contenus par l'autorité, ou les soins paternels de leur législateur, ne manquoient guere de se disperser à la moindre absence qu'il faisoit. Sa mort, au plus tard, entraînoit la ruine entiere de l'établissement.

La constance des Jésuites a surmonté ces obstacles, qui paroissoient insurmontables. Leur mission commencée en 1637, a pris par degrés quelque consistance. On y compte aujourd'hui trente-six peuplades, dont douze sont situés sur le Napo, & vingt-quatre sur l'Amazone. La plus nombreuse n'a pas plus de douze cens habitans, & les autres en ont moins encore. Ses accroissemens doivent être fort lents, & ne peuvent jamais être considérables.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne sont pas fécondes, & leur stérilité augmente lorsqu'on les fait changer de demeure : elles se font souvent avorter. Les hommes sont foibles, & l'habitude où ils sont de se baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'est pas sain, & les maladies contagieuses y sont fréquentes. On n'a pas encore réussi, & il est vraisemblable qu'on ne réussira jamais à fixer ces demi-sauvages à la culture. Ils se plaisent à la pêche & à la chasse, qui ne sont pas favorables à la population. Dans un pays presque entiérement submergé, il y a peu de positions favorables pour des établissemens. Ils sont la plupart si éloignés les uns des autres, qu'il leur est impossible de se secourir. Il est difficile enfin que les recrues puissent être désormais nombreuses. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer, sont éloignées, la plupart enfoncées dans des lieux inaccessibles, & si peu nombreuses qu'elles se réduisent souvent à cinq ou six familles.

De tous les Indiens que les Jésuites avoient rassemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de ressort. Il faut que



chaque missionnaire se mette à leur tête, pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la salsepareille que la nature libérale leur présente, & qu'on envoie tous les ans à Quito qui en est éloigné de trois cens lieues, pour les échanger contre des choses dont on a un besoin indispensable. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes, & couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des fleches pour la chasse, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot : voilà tout leur bien. C'est jusque-là qu'on est parvenu à étendre leurs désirs. Ils sont si contens de ce qu'ils possédent, qu'ils ne souhaitent rien de plus. Ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, & meurent sans crainte. On peut les dire heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins, que dans la multiplicité des jouissances qu'ils demandent.

Cet état naissant formé par la religion seule, n'a été jusqu'ici d'aucun profit à l'Espagne, & il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. Cependant elle en a formé le gouvernement de Maynas ; mais le commandant ne

s'y rend jamais, & on n'y voit d'Espagnols que quelques Métis fixés dans le bourg de Borgia, regardé comme la capitale de la province. Les destructeurs du nouveau monde n'ont jamais troublé un pays qui n'offre ni métaux, ni aucune des richesses qui excitent si puissamment leur avidité. Sa tranquillité est même respectée par les sauvages voisins qui viennent de temps en temps s'y incorporer.

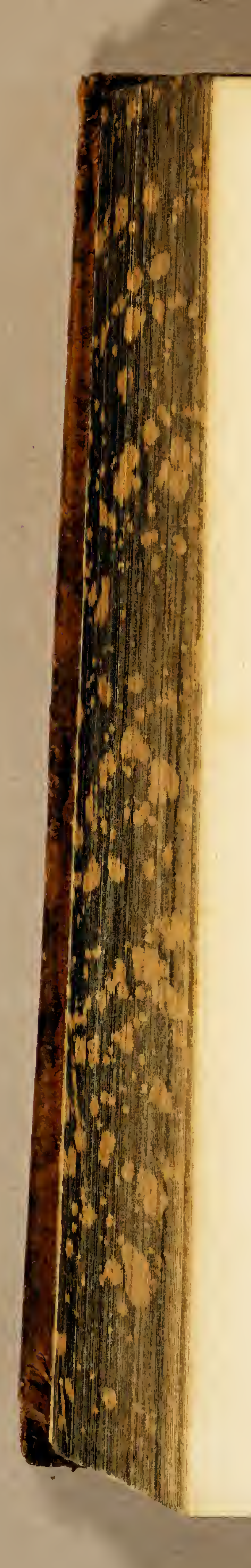
Tandis que des missionnaires établissoient l'autorité de l'Espagne sur les bords de l'Amazone, d'autres missionnaires rendoient à ses rivaux un pareil service. A six ou sept journées au dessous de Pevas, la derniere peuplade dépendante de la cour de Madrid, on trouve Saint-Paul la premiere des six bourgades formées par des Carmes Portugais, à une très-grande distance l'une de l'autre. Elles sont toutes situées sur la rive australe du fleuve où les terres sont plus élevées & moins exposées aux inondations. Ces missions offrent à cinq cens lieues de la mer un spectacle agréable, des églises & des maisons joliment bâties, des Américains avec du linge, mille meubles d'Europe que les Indiens se procurent tous les ans à Para dans les voyages qu'ils y

font sur leurs bâtimens pour vendre le cacao qu'ils recueillent sans culture sur les bords du fleuve. Si les Maynas avoient la liberté de former des liaisons avec ses voisins, ils parviendroient à se procurer par cette communication des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordilliere qu'ils ne le seroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal sentissent qu'il seroit de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que le Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux provinces, en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleveroient à un degré de prospérité où sans cela elles ne sauroient atteindre. Les Métropoles tireroient avec le temps de grands avantages de cette activité qui ne peut jamais leur nuire, puisque Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'ancien monde dans le nouveau, & que Para ne consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger.



Mais il en est des antipathies nationales ou des jalousies des couronnes, comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement pour mettre des barrieres éternelles entre des familles & des peuples dont le plus grand intérêt est de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien universel. La haine & la vengeance consentent à souffrir, pourvu qu'elles nuisent. Elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font, du sang qu'elles s'arrachent. Non l'homme n'a jamais été bon, il est digne des maux qu'il s'est forgés.

Témoins de sa méchanceté, ces boulevards & cette échelle de forts que l'avarice & la méfiance des conquérans du Brésil ont élevés depuis la peuplade de Coari jusqu'aux bords de l'océan. C'est pour garder leurs usurpations dans cette partie du nouveau monde, que les Portugais les ont bâtis. Quoique ces forts soient situés à une grande distance les uns des autres, qu'ils aient peu d'ouvrages, que les garnisons en soient très-foibles, les Indiens peu nombreux, placés dans les intervalles, sont parfaitement soumis. Les petites nations qui se sont refusées au joug, ont disparu, & ont été chercher un



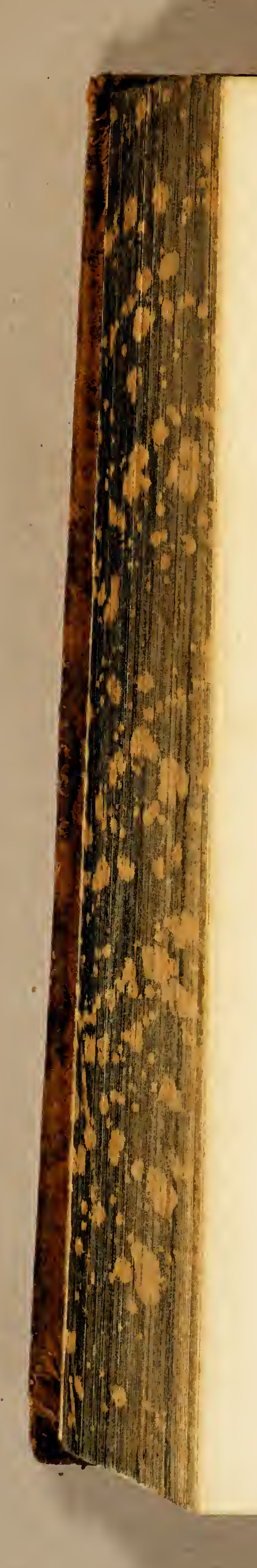
afyle dans des contrées éloignées ou inconnues. Le riche terrain qu'elles ont abandonné n'a pas été cultivé comme l'intérêt de la Métropole le vouloit. Ainfi les Portugais & les Efpagnols ont recueilli jufqu'à préfent de leurs conquêtes plus de haine & d'indignation contre leurs cruautés, que de richeffes & de profpérité.

A la vérité l'Amazone fournit au Portugal de la falfepareille, de la vanille, du café, du coton, des bois de marqueterie & de conftruction, & beaucoup de cacao, qui jufque dans les derniers temps, a été la monnoie courante du pays; mais ces productions ne font rien en comparaifon de ce qu'elles pourroient être. On n'en trouve qu'à quelques lieues du grand Para, capitale de la colonie, tandis qu'elles devroient occuper tout le cours du fleuve & les rives très-fertiles d'une infinité de rivieres navigables qui y portent leurs eaux.

Ces objets d'un grand commerce ne font pas même les feuls que cette partie du nouveau monde offriroit au Portugal, s'il avoit l'attention d'y envoyer des naturaliftes habiles, comme les autres nations en ont fait paffer en divers temps dans leurs colonies.

Le hasard seul a fait découvrir le cucheris & le pecuri, deux arbres aromatiques, dont les fruits ont les propriétés de la muscade & du girofle. La culture leur donneroit peut-être la perfection qui leur manque. Une étude suivie feroit arriver vraisemblablement à d'autres connoissances utiles, dans un climat où la nature est si différente de la nôtre.

Malheureusement les Portugais qui sur l'Amazone n'emploient à leurs travaux que des sauvages, n'ont cherché qu'à faire des esclaves. Au commencement, ils plantoient une croix sur quelque lieu élevé des contrées qu'ils parcouroient. Les Indiens étoient chargés d'en prendre soin. S'ils la laissoient dépérir, eux & leurs enfans étoient saintement réduits en servitude pour cette horrible profanation. Ainsi ce signe de salut & de délivrance pour les chrétiens, devenoit un signe de mort & d'esclavage pour les Indiens. Dans la suite les forts qu'on avoit élevés, servirent à augmenter le nombre des esclaves. Cette ressource n'étant pas suffisante, les Portugais du Para firent des courses de cinq à six cens lieues pour grossir ces troupeaux d'hommes, qui devoient leur tenir lieu de bêtes



pour la culture. En 1719 ils en allerent prendre chez les Maynas ; en 1733 dans les missions du Napo, en 1641 jusqu'à la source de la Madere, & dans les différens temps sur des rivieres moins éloignées. Rio-negro est celle qui leur en fournit le plus. Ils y ont déjà depuis long-temps un fort considérable. Sur ses bords campe & veille sans cesse un détachement de la garnison de Para pour contenir & pour rassurer les peuples soumis. Ses rives sont couvertes de missions dirigées par les Carmes, dans lesquelles on encourage chrétiennement les Indiens à attaquer les nations voisines, pour faire des esclaves. Enfin une troupe militaire chargée en 1744 de pousser les découvertes, est arrivée sur des bateaux jusqu'à l'Orenoque. Ce dernier succès, en dissipant tous les doutes sur la communication de ce fleuve avec l'Amazone par Rio-negro, a étendu les vues des Portugais. C'est à la cour de Madrid à voir si elles sont chimériques, ou s'il lui convient de prendre des mesures pour les rendre vaines. Nous oserons l'assurer au moins que les projets de la Cour de Lisbonne sur la riviere de la Plata méritent une attention sérieuse.

Les Portugais qui s'y étoient montrés peu après les Espagnols, ne tarderent pas à s'en dégoûter. Le désir de s'y fixer leur revint en 1679. Leur activité qui étoit alors plus grande dans le nouveau monde, que la conduite & les mœurs qu'ils avoient en Europe ne permettoient de le soupçonner, les conduisit dans le Paraguay. Ils avoient déjà formé la colonie du Saint Sacrement auprès des îles Saint Gabriel, situées vis-à-vis de Buenos-Ayres, lorsque le hasard fit découvrir cette entreprise. Les Indiens Guaranis accoururent pour réparer les fautes du gouvernement. Ils attaquerent sans délibérer les fortifications qui venoient, pour ainsi dire, de sortir de dessous terre, & les emporterent avec une audace qui rendit leur valeur célebre.

La cour de Lisbonne qui avoit fondé de grandes espérances sur cette entreprise, ne fut pas découragée par les revers qu'elle venoit d'éprouver. Elle demanda qu'en attendant que ces prétentions fussent éclaircies, il fût accordé un entrepôt aux Portugais, où, s'ils étoient obligés par les vents d'entrer dans la riviere de la Plata, ils fussent à l'abri des tempêtes, & en sureté contre les Pirates.



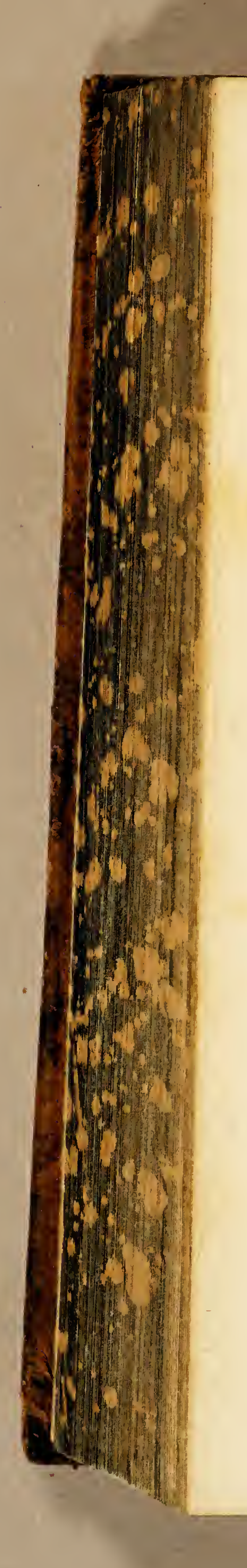
Charles II, qui craignoit la guerre & les affaires, eut la foibleſſe d'accorder ce qu'on demandoit. Il ſtipula ſeulement que la propriété de l'aſyle continueroit à lui appartenir ; qu'on n'y pourroit pas envoyer au delà de quatorze familles Portugaiſes ; que les maiſons y ſeroient bâties de bois & couvertes de paille ; qu'on n'éleveroit point de fort, & que le gouverneur de Buenos-Ayres auroit également le droit de viſiter, & la colonie, & les vaiſſeaux qui y arriveroient.

Si les Jéſuites avoient conduit la négociation, comme ils avoient dirigé la guerre, ils auroient ſurement prévu les conſéquences d'une pareille complaiſance. Il étoit impoſſible qu'un établiſſement fixe, quel qu'il fût, dans une poſition ſi importante, ne devînt une ſource féconde de conteſtations avec un voiſin entreprenant, qui formoit des prétentions immenſes, qui étoit aſſuré de l'appui de tous les ennemis de l'Eſpagne, & que la proximité du Bréſil mettoit en état de profiter des conjonctures, pour s'agrandir & fortifier. Les événemens ne tarderent pas à montrer le danger qu'on devoit prévoir.

Dans les premiers momens qui ſuivirent l'élévation d'un prince François ſur le trône d'Eſpagne, lorſque tout étoit

encore dans la confusion & dans l'incertitude de ce que produiroit cette grande révolution, les Portugais releverent les fortifications du Saint-Sacrement avec une célérité extrême. L'attention qu'ils eurent, de donner dans le même temps de l'inquiétude aux Guaranis, en faisant avancer quelques troupes vers leur frontiere, leur fit espérer qu'ils n'auroient pas à soutenir les efforts d'un ennemi si redoutable. Ils se tromperent. Les Jésuites ayant démêlé la ruse, menerent, en 1705, leurs néophytes au Saint-Sacrement, dont le siege étoit déja formé. Ces braves Indiens demanderent en arrivant à monter à l'assaut, quoiqu'ils n'ignorassent pas que la breche étoit à peine ouverte. Lorsqu'ils commençoient à se mettre en marche, on tira de la place quelques batteries, dont ils essuyerent le feu, sans quitter leurs rangs. La mousqueterie, qui leur tua aussi beaucoup de monde, n'eut pas plus de force pour les arrêter. L'intrépidité avec laquelle ils avançoient toujours, étonna tellement les Portugais, qu'ils se précipiterent dans leurs vaisseaux, & abandonnerent la place.

Les malheurs que Philippe V éprouvoit en Europe, rendirent ce succès inu-



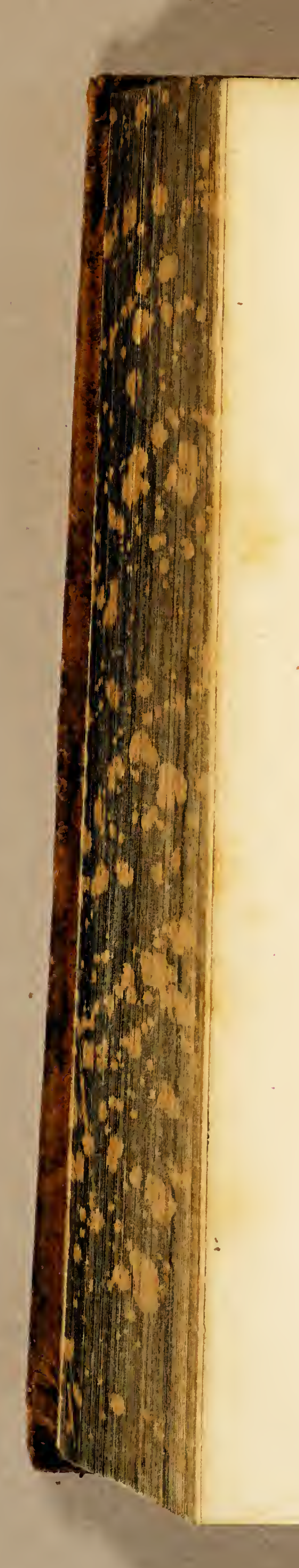
tile. La colonie du Saint-Sacrement reçut une exiſtence ſolide à Utrecht. La reine Anne, qui donnoit la paix, & qui ne négligeoit ni ſes intérêts, ni ceux de ſes alliés dont la puiſſance augmentoit ſes forces, exigea de l'Eſpagne ce grand ſacrifice.

A cette époque, le nouvel établiſſement, qui n'avoit plus rien à ménager, ſe livra à un commerce immenſe avec Bunos-Ayres. Cette contrebande avoit commencé depuis long-temps. Rio-Janeiro étoit en poſſeſſion de fournir du ſucre, du tabac, du vin, des eaux de vie, des negres, des étoffes d'Europe à Buenos-Ayres, qui donnoit en retour des farines, du biſcuit, des viandes ſéchées ou ſalées, & de l'argent. Dès que les deux colonies eurent un entrepôt ſûr & commode, leurs liaiſons n'eurent plus de bornes. La cour de Madrid, qui ne tarda pas à s'appercevoir de la route que prenoient les tréſors du Pérou, témoigna un chagrin extrême. Son mécontentement augmentoit, avec le préjudice dont elle ſe plaignoit. C'étoit entre les deux nations une ſource perpétuelle de diviſion, qui paroiſſoit à chaque moment, devoir aboutir à une rupture. Les voies de conciliation que la politi-

que ouvroit de temps en temps, étoient toutes jugées impraticables. Enfin on se rapprocha.

Il fut convenu à Madrid, le 13 janvier 1750, que le Portugal céderoit à l'Espagne la colonie du Saint-Sacrement & le bord septentrional de la riviere de la Plata, qui lui appartenoit par le traité d'Utrecht; le village de Saint-Christophe & les terres adjacentes, dont les Portugais étoient en possession, entre les rivieres Japura & Isa, qui se jettent dans celle des Amazones. L'Espagne abandonnoit de son côté au Portugal toutes les terres & habitations du bord oriental de la riviere Uruguay, depuis la riviere Ibicui, du côté du nord, le village de Sainte-Rose, & tous les autres établis par les Espagnols sur le bord oriental de la riviere de Guarapé.

Cet échange trouva des censeurs dans les deux corps. Des ministres même oserent dire à Lisbonne qu'il étoit d'une mauvaise politique de sacrifier une colonie, dont le commerce interlope faisoit entrer annuellement plus de deux millions de piastres dans la Métropole, à des possessions, dont les avantages étoient incertains, du moins éloignés. Les clameurs furent encore plus fortes, plus communes à Madrid. On croyoit



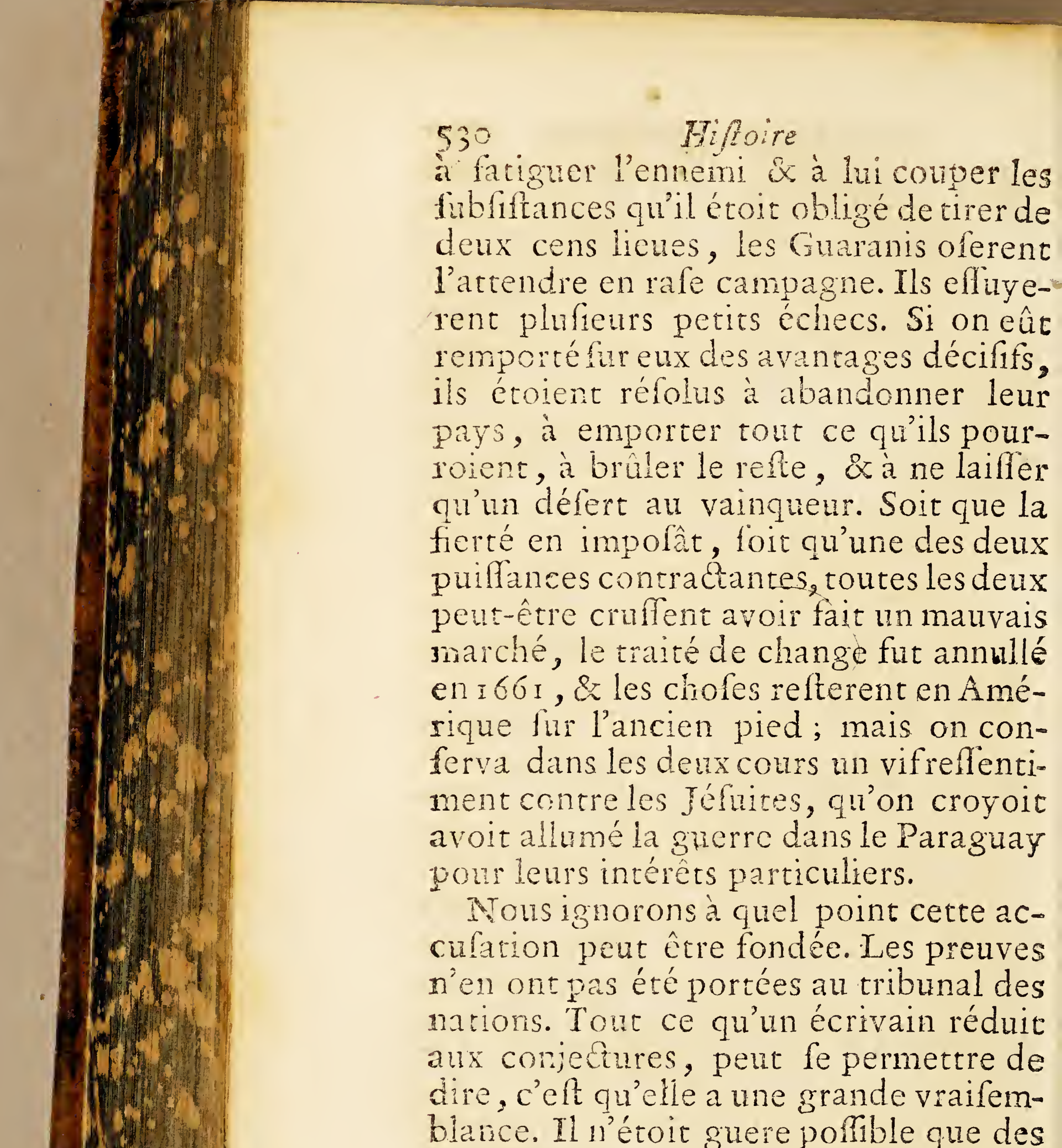
déjà voir les Portugais maîtres de tout le cours de l'Uruguay, rempliſſant de leurs marchandiſes les peuplades répandues ſur la Plata ; pénétrant par divers fleuves dans le Tucuman, dans le Chili, juſqu'au Potoſi, s'emparant peu à peu de toutes les richeſſes du Pérou. Il paroiſſoit incroyable que les mêmes adminiſtrateurs, qui regardoient comme impoſſible d'arrêter la contrebande, qui ne ſe pouvoit faire que par un ſeul point, ſe flattaſſent de l'empêcher, lorſqu'elle auroit cent voies pour ſe faire jour. C'étoit, diſoit-on, fermer une fenêtre aux voleurs, & leur ouvrir les portes de la maiſon.

Ces diſpoſitions firent naître une infinité de cabales, dont les Jéſuites furent regardés comme auteurs ou acteurs. On ſavoit qu'ils étoient mécontens de voir par cet arrangement démembrer une république qu'ils gouvernoient, & l'on crut pouvoir les ſoupçonner ſans témérité de faire jouer tous les reſſorts poſſibles pour empêcher que cet accord ne ſe terminât. On les chaſſa des deux cours. Les intrigues finirent, & le traité fut ratifié.

Il s'agiſſoit d'en procurer l'exécution en Amérique. La choſe ne paroiſſoit pas aiſée. Les Guaranis n'avoient pas été ſubjugués.

jugués. Ils s'étoient librement soumis à l'Espagne. Il étoit possible qu'ils crussent n'avoir pas donné à cette couronne le droit de disposer d'eux en faveur d'un autre. Sans avoir médité sur les subtilités des droits des nations, ils pouvoient penser qu'eux seuls devoient décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour le joug Portugais, étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur simplicité. Ces répugnances pouvoient être fortifiées par des impulsions étrangeres. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions ; on les prit.

Les forces que les deux puissances avoient fait partir d'Europe, & celles qu'on put rassembler dans le nouveau monde, se réunirent pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageoit. Cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les sept peuplades cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades, ou ne le fussent pas ouvertement, quoiqu'elles ne vissent pas à leur tête les guides qui, jusqu'alors, les avoient amenées au combat, elles ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté. Leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de se borner

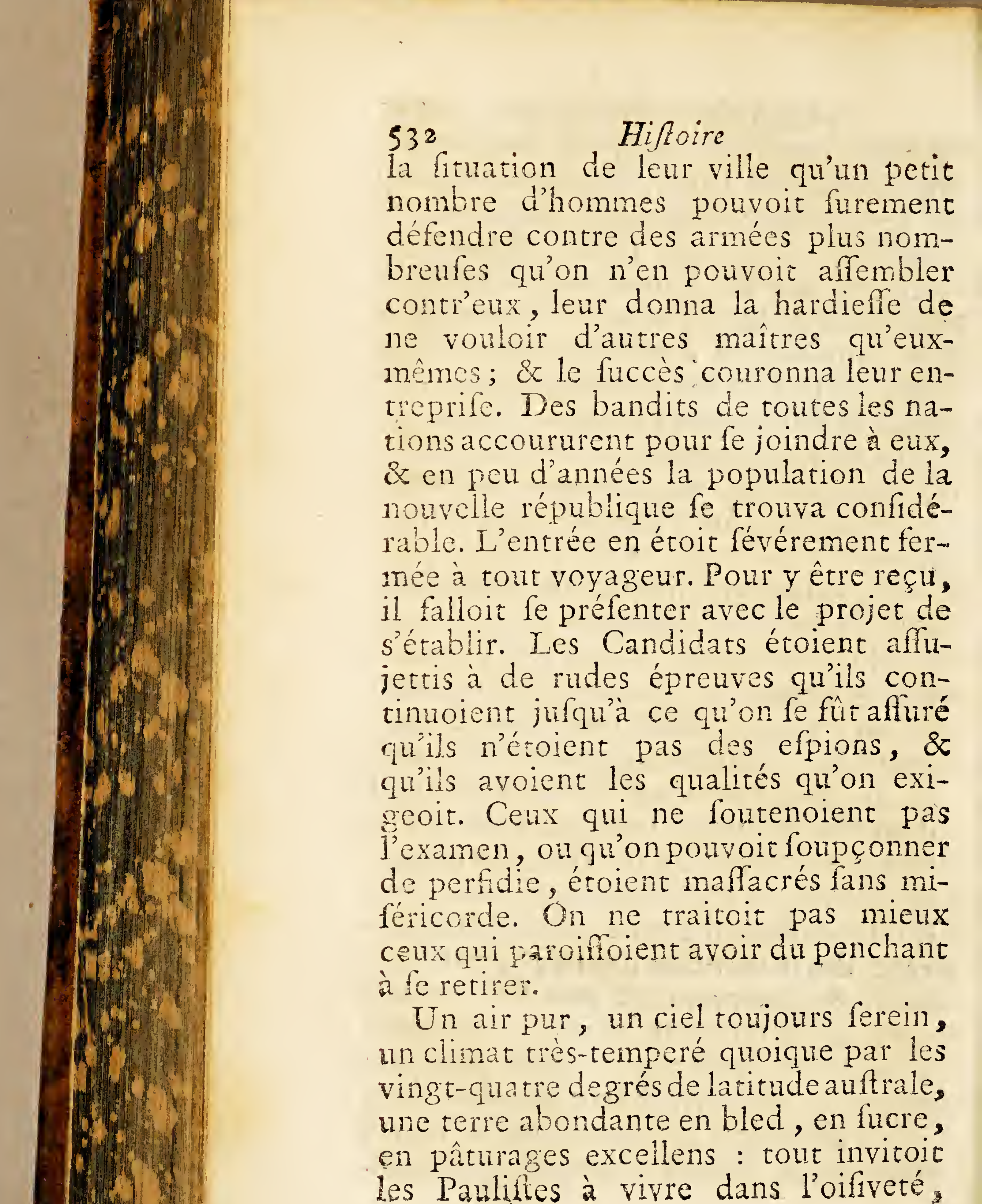


à fatiguer l'ennemi & à lui couper les subsistances qu'il étoit obligé de tirer de deux cens lieues, les Guaranis oserent l'attendre en rase campagne. Ils essuyerent plusieurs petits échecs. Si on eût remporté sur eux des avantages décisifs, ils étoient résolus à abandonner leur pays, à emporter tout ce qu'ils pourroient, à brûler le reste, & à ne laisser qu'un désert au vainqueur. Soit que la fierté en imposât, soit qu'une des deux puissances contractantes, toutes les deux peut-être crussent avoir fait un mauvais marché, le traité de change fut annullé en 1661, & les choses resterent en Amérique sur l'ancien pied; mais on conserva dans les deux cours un vif ressentiment contre les Jésuites, qu'on croyoit avoit allumé la guerre dans le Paraguay pour leurs intérêts particuliers.

Nous ignorons à quel point cette accusation peut être fondée. Les preuves n'en ont pas été portées au tribunal des nations. Tout ce qu'un écrivain réduit aux conjectures, peut se permettre de dire, c'est qu'elle a une grande vraisemblance. Il n'étoit guere possible que des hommes qui avoient élevé un vaste édifice par de grands travaux, en vissent tranquillement la chûte. Le zele de la religion, qui avoit fondé leur puissance,

devoit leur servir de prétexte pour s'y maintenir. Le caractere qu'on suppose à cette société, qui s'est ouvert dès sa naissance une route secrete à la domination, fait soupçonner qu'elle n'étoit pas délicate sur les moyens de conserver son pouvoir en Amérique. Cette seule idée mene à de longues réflexions, que nous abandonnons à la sagacité des lecteurs les plus judicieux, pour parler d'une nouvelle maniere que les Portugais imaginerent d'étendre leurs possessions.

Dans la capitainerie de Saint-Vincent, la plus méridionale du Brésil, & la plus voisine de Rio de la Plata, à treize lieues de la mer, est une ville qu'on nomme Saint-Paul. Les Portugais qui la fonderent, furent les malfaicteurs qu'on avoit d'abord envoyés dans le nouveau monde. Dès qu'ils virent qu'on vouloit les assujettir à quelques loix, ils s'éloignerent des lieux qu'ils avoient d'abord habités. Ils prirent des naturelles du Pays pour femmes, & devinrent en peu de temps si corrompus que leurs compatriotes rompirent tout commerce avec eux. Le mépris, la crainte d'être troublés dans leurs désordres, l'amour de la liberté leur firent désirer d'être indépendans.



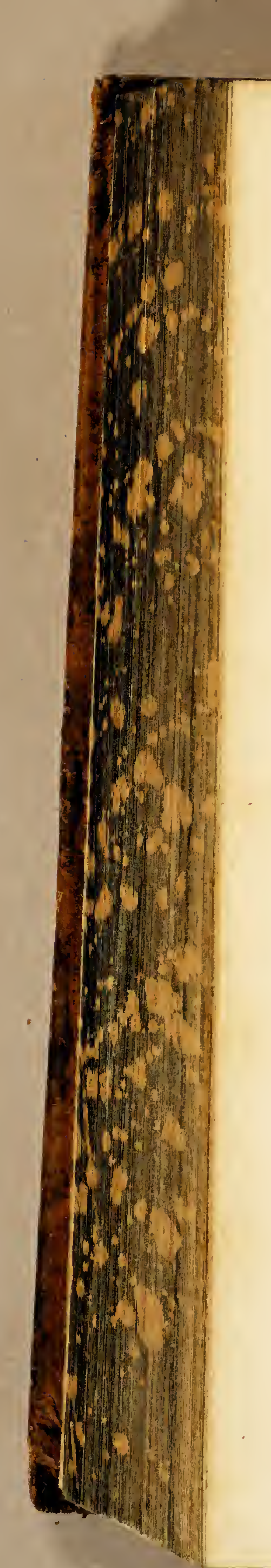
la ſituation de leur ville qu'un petit nombre d'hommes pouvoit ſurement défendre contre des armées plus nombreuſes qu'on n'en pouvoit aſſembler contr'eux, leur donna la hardieſſe de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes; & le ſuccès couronna leur entrepriſe. Des bandits de toutes les nations accoururent pour ſe joindre à eux, & en peu d'années la population de la nouvelle république ſe trouva conſidérable. L'entrée en étoit ſévérement fermée à tout voyageur. Pour y être reçu, il falloit ſe préſenter avec le projet de s'établir. Les Candidats étoient aſſujettis à de rudes épreuves qu'ils continuoient juſqu'à ce qu'on ſe fût aſſuré qu'ils n'étoient pas des eſpions, & qu'ils avoient les qualités qu'on exigeoit. Ceux qui ne ſoutenoient pas l'examen, ou qu'on pouvoit ſoupçonner de perfidie, étoient maſſacrés ſans miſéricorde. On ne traitoit pas mieux ceux qui paroiſſoient avoir du penchant à ſe retirer.

Un air pur, un ciel toujours ſerein, un climat très-temperé quoique par les vingt-quatre degrés de latitude auſtrale, une terre abondante en bled, en ſucre, en pâturages excellens : tout invitoit les Pauliſtes à vivre dans l'oiſiveté,

dans le repos & dans la mollesse. Une certaine inquiétude naturelle à des brigands courageux ; peut-être l'envie de dominer qui suit de près l'amour de l'indépendance, les progrès de la liberté qui menent au désir d'un nom, d'une gloire quelconque, les pousserent à sacrifier un genre de vie commode à des courses pénibles & périlleuses.

Elles eurent d'abord pour objet de faire des esclaves pour la culture. Après avoir dépeuplé les contrées voisines, on se porta dans la province de Guayra où les Jésuites Espagnols avoient rassemblé & civilisé les Guaranis. Ces nouveaux chrétiens étoient si souvent enlevés ou massacrés, qu'ils se laisserent persuader de se transporter sur les bords mal-sains du Parana & de l'Uruguay où ils sont encore. Cette émigration ne servit de rien. On fut convaincu plus que jamais qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de vivre en sureté, que de se procurer pour se défendre des armes pareilles à celles des aggresseurs.

C'étoit une proposition délicate à faire. L'Espagne avoit pour maxime fondamentale de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Indiens. Les législateurs des Guaranis oserent représenter que cette précaution nécef-

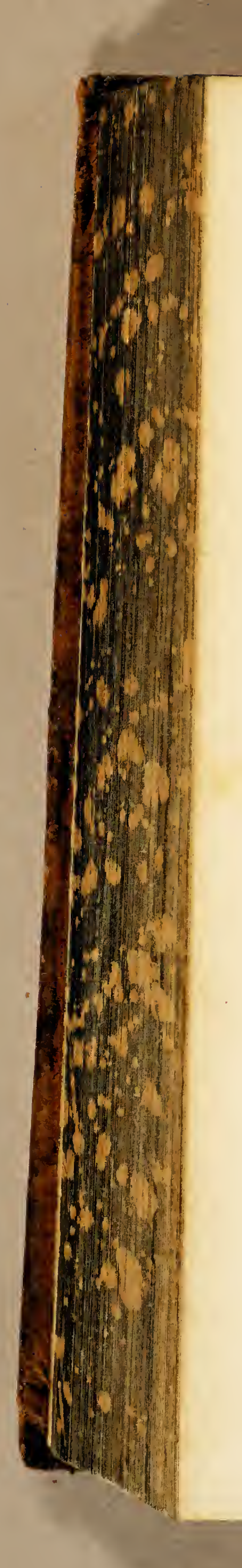


faire avec des esclaves dont la soumission étoit forcée, devoit être superflue contre des hommes qui trouvant leur bonheur à vivre sous la domination des rois catholiques qu'ils avoient volontairement reconnue, ne pouvoient être tentés de la secouer, à moins qu'on ne voulût changer leur obéissance en servitude, ce que le souverain avoit promis de ne jamais faire. Ils plaiderent si bien la cause de leurs néophytes, que malgré les oppositions & les préjugés, ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Les Guaranis eurent des fusils en 1639 ; & ils ne tarderent pas à s'en servir assez bien pour devenir le boulevard du Paraguay, pour écarter les Paulistes.

Ces hommes féroces résolurent de se procurer par la ruse ce qu'ils ne pouvoient plus obtenir par la force. Ils alloient dans les lieux où ils savoient que les missionnaires faisoient ordinairement leurs courses ; ils y plantoient des croix. Deux ou trois des plus intelligens s'habilloient en Jésuites, faisoient de petits présens aux Indiens qu'ils rencontroient, donnoient des remedes aux malades, & leur persuadoient de venir se faire chrétiens dans un lieu commode où rien ne manqueroit à leur

bonheur. Lorsqu'ils en avoient rassemblé un grand nombre, leurs troupes qu'ils avoient tenu cachées se montroient, & se jetoient sur ces Indiens crédules, les chargeoient de fers, les menoient dans leur repaire. Quelques-uns qui s'échapperent, répandirent l'alarme. Tous les esprits se remplirent de soupçons, & les soupçons mirent fin aux hostilités.

Alors les Paulistes tournerent d'un autre côté leurs brigandages. Ils les étendirent jusque sur la riviere des Amazones. On les accuse d'avoir fait périr un million d'Indiens. Ceux qui dans l'espace de trois ou quatre cens lieues ont échappé à leur fureur, sont devenus encore plus sauvages qu'ils ne l'étoient. Ils se sont cachés dans les antres, dans le creux des montagnes, ou se sont dispersés au hasard dans les endroits les plus sombres des forêts. La destinée de leurs destructeurs n'a pas été plus heureuse. Ils se sont insensiblement fondus & anéantis, dans ces excursions périlleuses qui le plus souvent duroient des années entieres. Mais le malheur du nouveau monde a voulu qu'ils fussent remplacés dans leur république par des Brésiliens vagabonds, par des negres qui avoient brisé leur



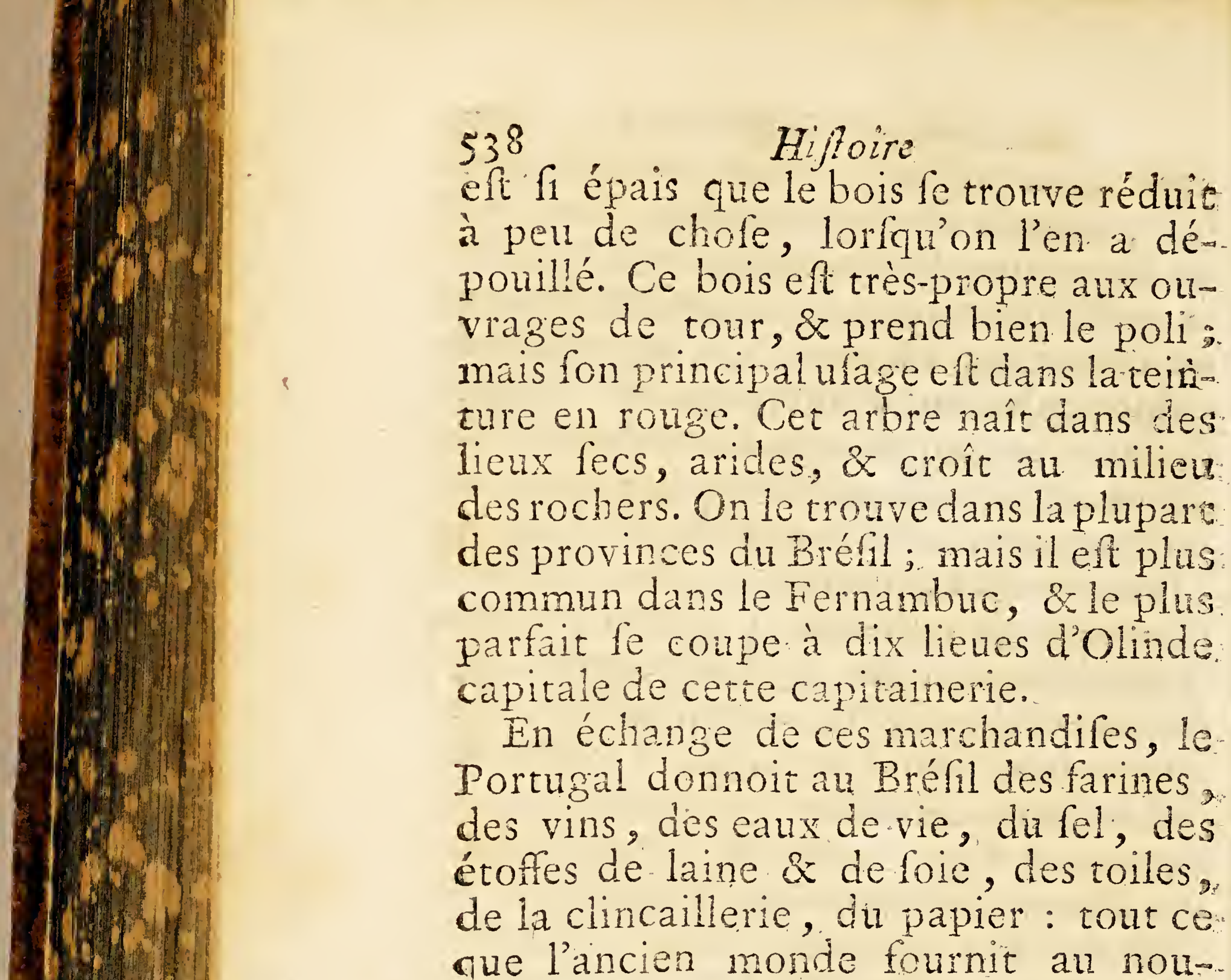
chaîne, par des Européens pour qui ce genre de vie avoit des attraits.

Le même esprit a toujours régné à Saint-Paul, après même qu'il s'est déterminé par des circonstances particulieres à reconnoître l'autorité du Portugal. Seulement les courses de ses habitans ont pris une direction, qui loin de contrarier les vues de la Métropole, les favorisoit. Ils ont travaillé, en s'aidant du cours de plusieurs rivieres, à s'ouvrir un chemin au Pérou par le nord du Paraguay. Le voisinage du lac Xarayés leur a offert les mines d'or de Cuyaba & de Motto Grosso, qu'ils ont exploitées, qu'ils exploitent encore, sans que l'Espagne qui croyoit avoir des droits sur cette contrée, ait jamais entrepris de les troubler. Ils auroient poussé plus loin leurs usurpations, s'ils n'avoient été arrêtés par les Chiquitos. Cette barriere qu'ils savent bien être insurmontable, les a obligés à ralentir leur marche, & les forcera, pour suivre la carriere de leur ambition, à prendre des voies très-détournées.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenans désoloient l'Amazone, la Plata, les montagnes du Pérou par des brigandages sans frein & sans terme, les côtes du Brésil voyoient multiplier

tous les jours leurs riches productions. Cette colonie offroit à la Métropole assez de sucre pour sa consommation & pour la consommation d'une grande partie de l'Europe; du tabac qui trouvoit un débit également avantageux en Afrique & dans l'ancien monde; le baume de Caparva, huile balzamique qui découle par incision d'un arbre appellé Cobaiba; l'Ipecacuanha, vomitif fort doux & d'un grand usage; du cacao que la nature seule donnoit dans quelques endroits, & qui étoit cultivé dans d'autres; du coton supérieur à celui du Levant & des Antilles, presque égal au plus beau des indes Orientales; de l'indigo qui n'a jamais assez occupé l'industrie Portugaise; des cuirs qui étoient le produit des bœufs errans & très-multipliés dans les forêts, enfin du bois du Brésil.

L'arbre qui le fournit est de la hauteur de nos chênes, & n'a pas moins de branches. Ses feuilles sont petites, à demi-rondes, d'un très-beau verd luisant. Son tronc est communément tortu, raboteux, plein de nœuds comme l'épine blanche. Ses fleurs semblables au muguet & d'un très-beau rouge, exhalent une odeur agréable & très-amie du cerveau qu'elle fortifie. Son aubier



est si épais que le bois se trouve réduit à peu de chose, lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre aux ouvrages de tour, & prend bien le poli ; mais son principal usage est dans la teinture en rouge. Cet arbre naît dans des lieux secs, arides, & croît au milieu des rochers. On le trouve dans la plupart des provinces du Brésil ; mais il est plus commun dans le Fernambuc, & le plus parfait se coupe à dix lieues d'Olinde, capitale de cette capitainerie.

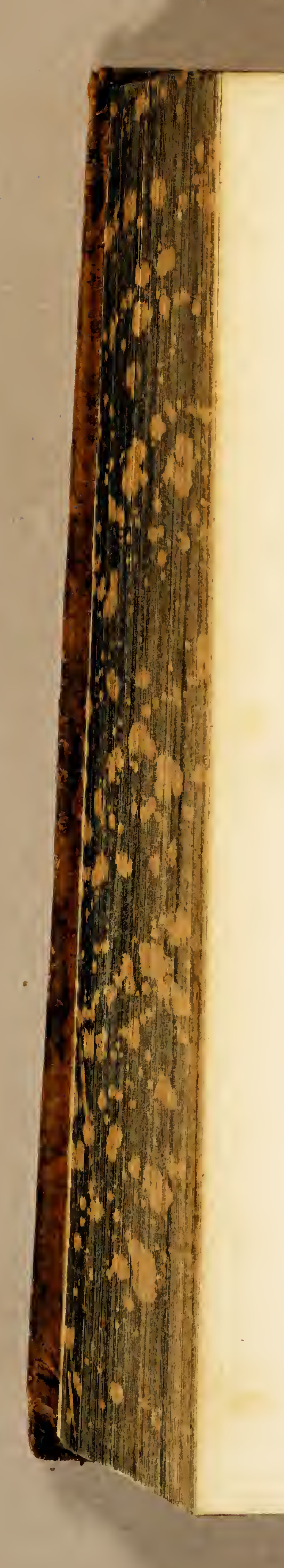
En échange de ces marchandises, le Portugal donnoit au Brésil des farines, des vins, des eaux de vie, du sel, des étoffes de laine & de soie, des toiles, de la clincaillerie, du papier : tout ce que l'ancien monde fournit au nouveau, excepté les étoffes d'or & d'argent dont la Métropole avoit bien ou mal à propos interdit l'usage à ses colonies.

Tout le commerce se faisoit par la voie d'une flotte qui partoit tous les ans dans le mois de mars de Lisbonne & de Porto. Elle étoit composée de vingt à vingt-deux navires pour Rio-Janeiro, de trente pour la Bahia, d'un égal nombre pour Fernambuc, de sept ou huit pour Para. Les bâtimens se séparoient à une certaine hauteur pour aller à leur

destination respective. Ils se réunissoient à la Bahia pour regagner le Portugal dans le mois de septembre ou d'octobre de l'année suivante sous l'escorte de cinq ou six vaisseaux de guerre qui les avoient envoyés à leur départ.

Cet arrangement blessoit les bons spéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laissé aux négocians la liberté de faire partir, de faire revenir leurs vaisseaux dans le temps qu'ils auroient jugé le plus convenable à leurs intérêts. Un systême si sage auroit fait nécessairement tomber le prix du fret qui nuit à celui des marchandises en les faisant hausser. La liberté du commerce auroit augmenté le nombre des vaisseaux, & les voyages se feroient multipliés. La marine auroit acquis de nouvelles forces, & la culture eût été encouragée. La correspondance entre les colonies & la Métropole devenue plus vive auroit répandu des lumieres, & donné plus de facilité au gouvernement pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations, mais elle fut long-temps arrêtée par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi, les vaisseaux qui auroient navigué séparément ; & en-



ſuite par les obſtacles que mettoient les vice-rois du Bréſil à ce grand changement. Comme l'intérêt de leur fortune & de leur grandeur demandoit que toutes les affaires de la colonie aboutiſſent à la capitale, ils réuſſirent à les y retenir, après avoir eu l'adreſſe de les y attirer. Par-là cette ville, qu'on nomme indifféremment Cahia ou San Salvador, devint très-floriſſante.

On y arrive par la Baie de Tous-les-Saints dont l'ouverture eſt de deux lieues & demie. Chaque côté préſente une fortereſſe dont la deſtination eſt d'empêcher plutôt les deſcentes que le paſſage. Sa profondeur qui eſt de treize à quatorze lieues eſt ſemée de petites îles qui produiſent du coton, & qui forment une perſpective agréable. Le fond qui eſt reſſerré & à couvert de toute inſulte forme un port excellent, où les plus nombreuſes flottes jouiſſent d'une ſureté entiere, de la plus grande tranquillité. Il eſt dominé par la ville bâtie ſur une pente rapide vers les douze degrés quarante-cinq minutes de latitude auſtrale. Quoique les Portugais aient laiſſé ruiner un rempart de terre dont les Hollandois l'avoient revêtue, ils la croient ſuffiſamment défendue par un grand nombre de fortins élevés

de diſtance en diſtance, & par une garniſon de ſix compagnies. Des ingénieurs aſſez intelligens pour profiter de l'avantage du terrain, la rendroient à peu de frais imprenable.

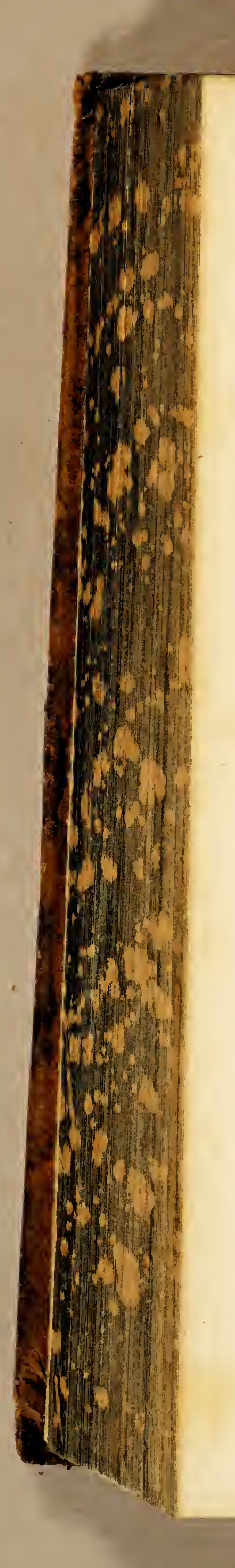
Elle mériteroit cette attention. On y voit deux mille maiſons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en eſt d'autant plus riche & plus ſomptueux, que le luxe des habits eſt ſévérement proſcrit. Une loi fort ancienne qui a été ſouvent violée, & qu'on a renouvellée en 1749, avec une intention très-décidée de la faire obſerver au Bréſil comme en Europe, interdit l'uſage des étoffes d'or & d'argent, des galons dans le vêtement. La paſſion du faſte que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un équivalent dans des croix, des médailles, des chapelets de diamans, riches enſeignes d'une religion pauvre. L'or qu'on ne peut porter ſoi-même eſt prodigué, pour la parure des eſclaves deſtinés au ſervice domeſtique.

La ſituation de la ville ne permettant pas l'uſage des carroſſes & des chaiſes, les gens opulens toujours attentifs à ſe diſtinguer du vulgaire, ont imaginé de ſe faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés ſur des carreaux de velours, entourés de ri-

deaux de soie, qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces superbes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques & les plus aisés.

Les femmes jouissent rarement de cette heureuse commodité chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme : à peine leur permet-on d'aller à l'église couvertes de leurs mantes dans les plus grandes solemnités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui sans l'aveu de leurs meres, ou même sous leur abri, s'attachent à des amans, sont traitées avec moins de sévérité. Si les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtisanes. C'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des richesses, sur-tout quand achetées par le sang & par le meurtre, elles ne se conservent pas dans le travail.

Le défaut de société que la séparation



des deux sexes entraîne inévitablement, n'est pas le seul inconvénient qui trouble les jouissances & les délices de la vie à Bahia. L'hypocrisie des uns; la superstition des autres; l'avarice au dedans & le faste au dehors; une extrême mollesse, qui tient à l'extrême cruauté dans un climat où toutes les sensations sont promptes & impétueuses; les défiances qui accompagnent la foiblesse; une indolence qui se repose entiérement sur des esclaves du soin de ses plaisirs & de ses affaires : tous les vices qui sont épars ou rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractere des Portugais de Bahia. Cependant on espere que ces mœurs, dont la teinte s'est déjà affoiblie, se dépouilleront encore d'une partie de leur corruption, à mesure que le gouvernement de la Métropole s'éclairera, si les lumieres qui affoiblissent quelquefois des peuples vertueux, peuvent épurer & réformer des nations corrompues.

Le physique du climat de la capitale du Brésil, quoique bon, laisse beaucoup de choses à désirer. On n'y voit point de mouton, la volaille est rare, & le bœuf mauvais. Les fourmis y désolent, comme dans le reste de la colonie, les fruits & les légumes. Les baleines



y dévorent le poisson dans la baie. D'un autre côté, les vins, les farines, les salaisons, tous les vivres qu'on porte d'Europe n'arrivent pas toujours bien conservés. Ce qui a échappé à la corruption est d'une cherté extrême. Le prix de ce qui appartient à l'industrie, est plus exhorbitant encore. Les derniers des Portugais uniquement occupés du commerce du tabac & de quelques autres marchandises croiroient s'avilir en exerçant les arts. Peu d'affranchis ont le talent nécessaire pour y réussir, ou la volonté de s'y livrer. Les esclaves qui forment la plus grande partie de la population, sont tous employés à la culture des terres, ou à grossir le cortege, à soutenir la représentation des riches.

Malgré ces vices qui dominoient généralement, mais non pas également dans toute la colonie, elle avoit longtemps prospéré. La découverte des mines d'or lui fit jeter au commencement du siecle, un nouvel éclat qui étonna toutes les nations.

On n'est pas d'accord sur les circonstances qui amenerent cet événement. Selon l'opinion la plus commune, des Portugais sortis en caravane de Rio-Janeiro, pénétrerent dans le continent en 1695. Ils rencontrerent les Paulistes qui

en échange de quelques marchandiſes d'Europe, donnerent de la poudre d'or. On apprit qu'ils la tiroient des mines de Parana-Panema ſitués à leur voiſinage.

Quelques années après, des ſoldats de Rio-Janeiro chargés d'une expédition contre des Indiens qui habitoient aſſez avant dans les terres, remarquerent dans les pays qu'ils traverſoient, que les habitans ſe ſervoient d'or pour leurs hameçons. Les éclairciſſemens qu'ils ne pouvoient manquer de demander, leur apprirent que les torrens en deſcendant des montagnes, apportoient une grande quantité de ce métal qu'on alloit chercher dans le ſable après que les eaux étoient écoulées. Cette connoiſſance fut miſe à profit. Elle occaſiona des recherches. On trouva ſur les hauteurs quelques rochers qui contenoient de l'or; mais les frais qu'il falloit faire pour l'en tirer, firent abandonner cette fauſſe route des tréſors. Une veine d'or qui s'étend dans un eſpace immenſe, ne ſe trouva pas aſſez riche pour être exploitée. Après pluſieurs expériences toutes malheureuſes, on ſe borna à la pratique des Indiens. Elle a été ſuivie du plus grand ſuccès à Villa-rica & dans une étendue de pays très-conſidérable. Le



gouvernement y accorde gratuitement depuis trois juſqu'à cinq lieues de ce ſol précieux à ceux qui ont des moyens pour en tirer parti.

Des eſclaves negres ſont condamnés à chercher l'or dans le lit des torrens & des rivieres, & à le ſéparer du ſable & de la boue où la nature l'a caché. L'uſage le plus ordinaire eſt que chaque eſclave rende chaque jour la huitieme partie d'une once d'or. Celui d'entr'eux qui peut avoir aſſez de bonheur ou d'activité pour s'en procurer davantage, a la propriété du ſurplus. Le premier emploi qu'il en fait, eſt d'acheter d'autres eſclaves qu'il charge de ſon travail & du ſoin de le faire vivre à ſon tour dans l'opulence. Pourvu qu'il paie le tribut de ſa tâche, ſon maître ne peut rien exiger de lui. C'eſt encore une douceur dans l'eſclavage que d'en pouvoir ſortir par les peines mêmes qui s'y trouvent attachées.

Si l'on jugeoit de l'or que fournit annuellement le Bréſil par le quint que le Roi de Portugal en retire, on l'évalueroit à dix-huit millions de cruzades ou à quarante-cinq millions de livres. On ne ſera pas accuſé d'exagération en avançant que le déſir de ſe ſouſtraire aux droits, fait dérober le huitieme des

produits à la vigilance du gouvernement.

Il faut joindre à ce numéraire ce qu'on tire d'argent en fraude de Buenos-Ayres. Cette contrebande étoit autrefois immense. Les mesures qu'a pris l'Espagne l'ont réduite dans les derniers temps à six ou sept cens mille piastres chaque année. Il y a même des gens étonnés que cette communication existe entre deux nations qui ne fabriquant rien, & mettant à peu près les mêmes impositions sur l'industrie étrangere, ne devroient rien avoir à se vendre. On ne fait pas attention que la côte du Portugal, qui est très-étendue & partout accessible, donne des facilités que n'a pas la presqu'île de Cadix, pour dérober à l'oppression des douanes les marchandises expédiées pour le nouveau monde. D'ailleurs les échanges ne sont pas le seul principe du versement de l'argent Espagnol dans les caisses Portugaises. Indépendamment de tout achat, les Péruviens trouvent un grand bénéfice à faire arriver en Europe leurs capitaux par cette voie détournée.

Les premiers écrivains politiques qui porterent leur attention sur les sujets que devoit avoir la découverte faite dans le Brésil, ne craignirent pas de prédire que les prix de l'or & de l'argent se

rapprocheroient plus qu'ils ne l'étoient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu quelques onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un en ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié dans chaque pays suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent est comme un à huit. A la Chine, comme un à dix. Dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grece l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibere, soit que l'or fût devenu plus rare, soit que l'argent fût devenu plus commun. On trouve des variations sans nombre & sans mesure dans les temps de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le nouveau monde, l'or étoit à l'égard de l'argent au dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux qu'on porta du Mexique & du Pérou ne les rendit pas seulement plus communs ; elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent qui se trouva plus abondant dans ces riches contrées. L'Espagne qui étoit le juge le plus naturel de la proportion, la fixa comme un seize dans ses monnoies, & son systême avec quelques légeres différences fut adopté par toute l'Europe.

Ce systême existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculations qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés, & n'a point baissé du tout dans les monnoies, c'est par des circonstances particulieres qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'argent de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a soutenu le prix des diamans, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

Dans tous les temps les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses, soit parce que dans l'origine elles ont été



le prix de la force & le ſigne du pouvoir, ſoit parce qu'elles ont obtenu par-tout la conſidération due aux talens, aux vertus. Le déſir de fixer les regards ſur ſoi, invite l'homme à ſe parer de ce que la nature a de plus éblouiſſant & de plus rare. Les peuples ſauvages & les nations civiliſées ont à cet égard la même vanité. De toutes les matieres qui repréſentent l'éclat de l'opulence, le diamant eſt la plus précieuſe. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, ni qui ait été d'un ſi grand ornement dans la ſociété. On en trouve de toutes les couleurs & de toutes les nuances de couleurs. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinthe, le bleu du ſaphir, le verd de l'émeraude. Cette derniere couleur, lorſqu'elle eſt d'une belle teinte, eſt la plus rare & la plus chere. Viennent enſuite les diamans roſe, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres ſont les moins eſtimés. La tranſparence & la netteté ſont les qualités naturelles & eſſentielles du diamant; l'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Il y a très-peu de mines de diamant. Juſqu'à nos jours on n'en connoiſſoit que dans les Indes orientales,

La plus ancienne est dans la riviere du Gouel qui se perd dans le Gange. On l'appelle mine de Soulempour, du nom d'un gros bourg situé près de l'endroit de la riviere où sont les diamans. On en a toujours tiré fort peu, ainsi que de la riviere de Succadan qui coule dans l'île de Borneo. La chaîne de montagnes qui s'étend depuis le cap Commorin jusqu'au Bengale, en a fourni infiniment davantage. on ne les y trouve pas rassemblés : ils sont épars dans un terrain sablonneux, pierreux, stérile, enfoncés à six, huit, dix, douze pieds de profondeur, & quelquefois davantage. On achete le droit d'y fouiller. Quelquefois on s'enrichit, quelquefois on se ruine, selon qu'on est heureux ou malheureux.

Il étoit à craindre que les guerres continuelles qui désolent l'Inde, ne tarissent la source de cette richesse, lorsqu'on fut rassuré par une découverte qui se fit à la Serra-do-frio dans le Brésil. Des esclaves condamnés à chercher de l'or trouvoient de petites pierres luisantes qu'ils jetoient avec le sable & le gravier. Quelques mineurs curieux conserverent plusieurs de ces singuliers cailloux. On en fit voir à Pedro d'Almeyda, gouverneur général

des mines. Comme il avoit été à Goa, il soupçonna que ce pouvoit être des diamans. Pour savoir à quoi s'en tenir, la cour de Lisbonne chargea en 1730 d'Acunha son ministre en Hollande, d'éclaircir ces soupçons. Les gens de l'art, après avoir taillé plusieurs de ces pierres, répondirent que c'étoient de très-beaux diamans.

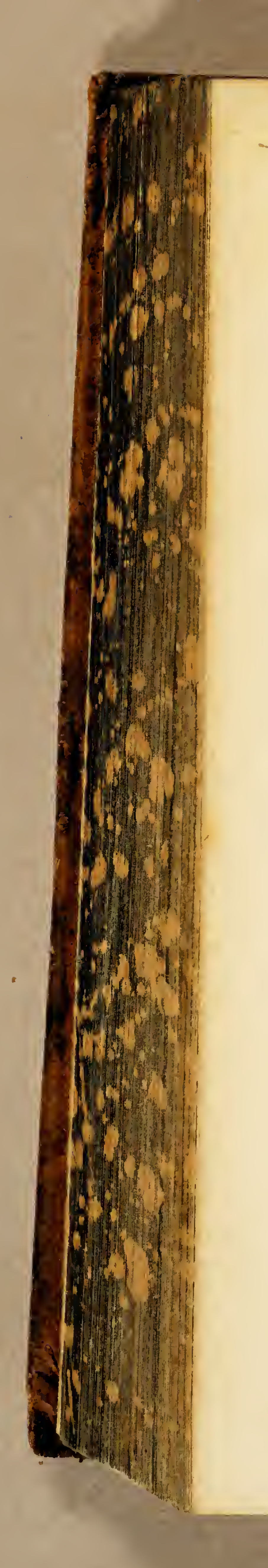
Aussi-tôt les Portugais en chercherent avec tant de succès, que la flotte de Rio-Janeiro en porta onze cens quarante-six onces. Cette abondance en fit sur le champ baisser le prix des trois quarts. Mais le ministere prit des mesures qui les ramenerent bientôt à leur premiere valeur, où ils se sont toujours soutenus depuis. Il conféra à une compagnie le droit exclusif de chercher & de vendre des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on voulut qu'elle ne pût employer à ce travail que six cens esclaves. On lui a accordé dans la suite la permission d'en employer autant qu'elle voudroit, en payant six cens cruzades par tête de mineur. La cour s'est réservée dans les deux contrats tous les diamans qui passeroient un certain nombre de carats.

Une

Une loi qui défendroit sous peine de la vie d'empiéter sur ce privilege, ne parut pas sans doute suffisante pour en assurer l'exécution. Il parut plus court de dépeupler les lieux voisins de cette riche mine, & de faire une vaste solitude de toutes les contrées qui auroient pu s'ingérer dans un commerce si lucratif. Il n'existe dans l'espace de cent lieues qu'un grand village uniquement habité par les agens & les esclaves de la compagnie.

Son privilege constamment protégé par la Métropole n'a jamais essuyé la moindre contradiction. L'agent de ce corps en Europe, c'est le gouvernement lui-même. Quel que soit le produit nécessairement varié des mines, la cour livre tous les ans à un seul contractant pour cinq millions de cruzades de diamans. Elle s'oblige à n'en pas vendre d'autres, & jusqu'ici cet engagement a été sacré. Ils sont achetés bruts par des Anglois ou des Hollandois qui, après les avoir taillés, les répandent dans toute l'Europe & sur-tout en France, où s'en fait la plus grande consommation. Ils sont moins durs, moins nets, ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes orientales, mais ils sont plus blancs. A poids égal, ils sont vendus dix pour cent de moins.

Les plus beaux diamans que l'on



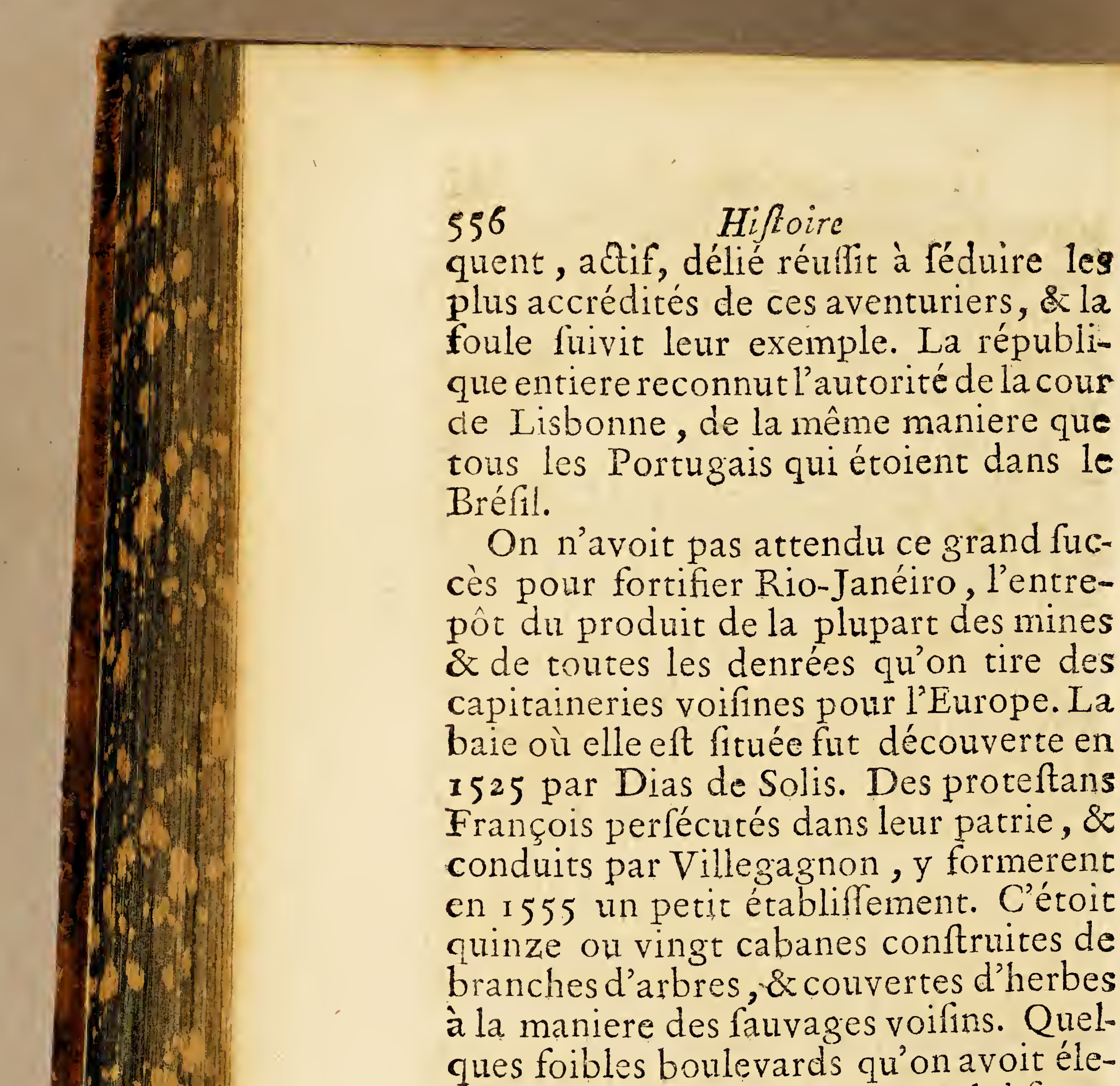
connoiſſe, ſont celui du grand Mogol qui peſe deux cens ſoixante-dix-neuf carats & un ſeizieme, celui du grand Duc de cent trente-neuf carats, le Sanci de cent ſix carats, le Pitre de cent trente ſix carats trois grains. Tout cela eſt bien peu de choſe en comparaiſon du diamant envoyé du Bréſil au roi de Portugal : il peſe ſeize cens quatre-vingts carats ou douze onces & demie. Comme il n'y a point de meſure connue pour l'apprécier, il s'eſt trouvé un écrivain Anglois qui a oſé l'eſtimer deux cens vingt-quatre millions de livres ſterlings. Il y auroit bien à rabattre de cette valeur, ſi, comme de très-habiles lapidaires le ſoupçonnent, ce diamant n'étoit qu'un topaze.

On ignore ſi les diamans du Bréſil ſe forment dans les vallées où on les trouve, où s'ils y ſont entraînés par une infinité de torrens qui s'y précipitent, & par cinq petites rivieres qui coulent des hautes montagnes dont ſe couronnent ces riches vallées. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les diamans ne ſortent point d'une carriere, que ces pierreries ſont éparſes, & qu'on en ramaſſe une plus grande quantité dans la ſaiſon des pluies & après de grands orages.

Les mines d'or & de diamans ajoutées à une riche culture devoient faire

du Brésil la premiere colonie du monde. Il falloit pour cela la préserver des troubles intérieurs & des invasions étrangeres. On s'occupa de ce double objet.

Toutes les mines se trouvoient réunies dans les capitaineries de saint Vincent & de Rio-janeiro, ou dans les terres limitrophes. Quelques-unes étoient entre les mains des Paulistes, & les autres étoient exposées à leurs courses. Comme le nombre, la valeur de ces brigands ne permettoient pas d'espérer qu'on les réduiroit par la force à l'obéissance, on prit le parti de négocier avec eux. L'impossibilité de jouir de leurs nouvelles richesses sans une communication facile avec les ports où se trouvoient le luxe & les commodités d'Europe, les rendit plus faciles qu'on ne le pensoit. Ils consentirent à payer comme les autres Portugais le quint de leur or; mais ils régloient eux-mêmes à quoi devoit monter ce tribut, & il ne fut jamais ce qu'il devoit être. Le gouvernement étoit assez sage pour fermer les yeux sur cette infidélité. Il prévoyoit que les liaisons, le nouveau genre de vie des Paulistes adouciroit, amolliroit leurs mœurs, & que tôt ou tard on les mettroit sous le joug. L'époque de cette heureuse révolution parut arrivée vers l'an 1730. Un homme élo-


quent, actif, délié réussit à séduire les plus accrédités de ces aventuriers, & la foule suivit leur exemple. La république entiere reconnut l'autorité de la cour de Lisbonne, de la même maniere que tous les Portugais qui étoient dans le Brésil.

On n'avoit pas attendu ce grand succès pour fortifier Rio-Janéiro, l'entrepôt du produit de la plupart des mines & de toutes les denrées qu'on tire des capitaineries voisines pour l'Europe. La baie où elle est située fut découverte en 1525 par Dias de Solis. Des protestans François persécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent en 1555 un petit établissement. C'étoit quinze ou vingt cabanes construites de branches d'arbres, & couvertes d'herbes à la maniere des sauvages voisins. Quelques foibles boulevards qu'on avoit élevés pour y placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligni. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de Sa qui jeta sur le continent les fondemens d'une ville que la culture du tabac & sur-tout du sucre rendit dans la suite considérable. Sa position au vingt-deuxieme degré vingt minutes de latitude australe l'éloignoit assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense.

Mais la tentation de l'attaquer ayant augmenté à proportion de ses richesses, on crut devoir multiplier les ouvrages.

La baie de Rio-janeiro est fermée par un goulet étroit. Au millieu de ce goulet, est un gros rocher qui met les vaisseaux dans la nécessité de passer à la portée de la mousqueterie des forts qui en défendent l'entrée des deux côtés.

A droite est le fort de Sainte-croix garni de quarante-huit gros canons depuis dix-huit jusqu'à quarante huit livres de balle, & une autre batterie de huit pieces qui est un peu en dehors de ce fort.

A gauche est le fort de Saint-Jean & deux autres batteries de quarante-huit pieces de gros canons qui font face au fort de Sainte-croix.

Au dedans de la baie, on trouve sur la droite en entrant le fort de Notre-Dame de bon voyage, situé sur une presqu'île, & muni de seize pieces de canon de dix-huit à vingt-quatre livres de balle.

Vis-à-vis est le fort Villegagnon, où il y a vingt pieces de même calibre.

En avant de ce dernier fort est celui de Sainte-Théodore de seize canons qui battent la plage. On y a fait une demi-lune.

Après tous ces forts, on voit l'île des Chevres à portée du fusil de la ville, sur laquelle est un fort à quatre bastions garni de dix pieces de canon, & sur un plateau au bas de l'île une autre batterie de quatre pieces.

Vis-à-vis de cette île, à une des extrémités de la ville, est le fort de la Miséricorde muni de dix-huit pieces de canon qui s'avance dans la mer. Il y a encore d'autres batteries du côté de la rade.

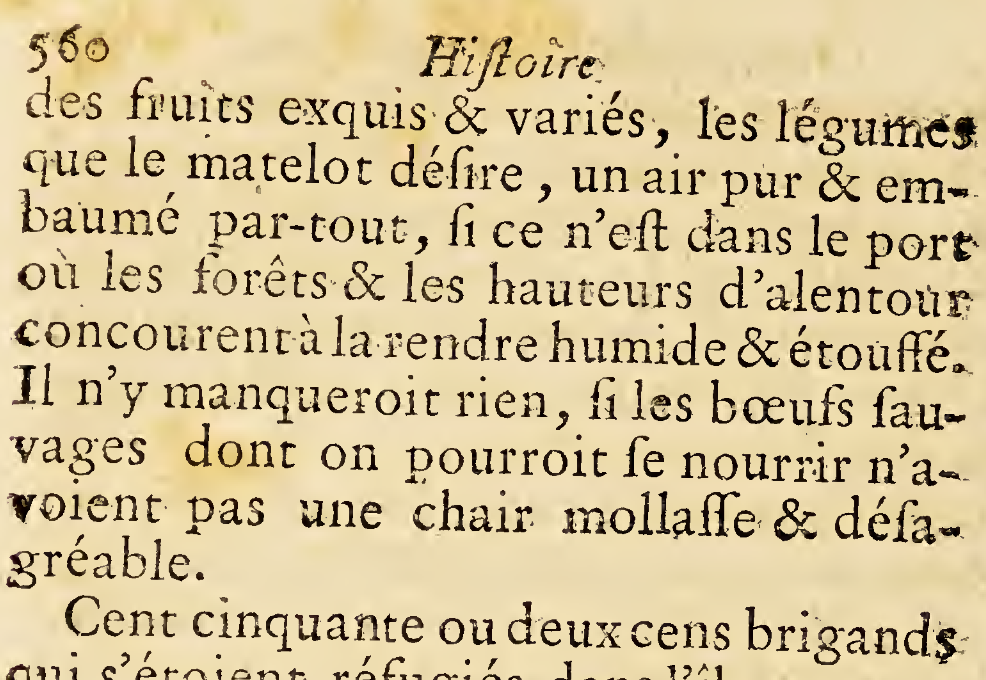
La ville est bâtie sur le bord de la mer, au milieu de trois montagnes qui la commandent, & qui sont couronnées de forts & de batteries. Elle est fortifiée par des redans & par des batteries dont les feux se croisent. Du côté de la plaine, elle est défendue par un camp retranché & par un bon fossé plein d'eau. Au dedans de ces retranchemens, il y a deux places d'armes qui peuvent contenir quinze cens hommes en bataille.

Telle étoit Rio-janeiro en 1711, lorsque du Guay-Trouin s'en rendit le maître avec une audace & une capacité qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déjà si fort illustrée. Les nouveaux ouvrages qu'on a depuis ajoutés aux ouvrages que les François avoient emportés, n'ont pas rendu la place plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés où

la descente est très-praticable. Si l'or pénetre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverse encore plus surement les portes de l'or & des diamans. Aussi le ministere de Lisbonne ne s'est-il pas borné à faire fortifier Rio-janeiro.

Entre la capitainerie de Saint-Vincent & l'embouchure de la Plata, est une côte assez stérile d'environ cent cinquante lieues. Comme rien n'invitoit les Portugais à s'y établir, elle avoit toujours été extrêmement négligée. Une quantité considérable d'or trouvée récemment dans des rivieres qui arrosent ces déserts, n'a pu manquer d'y attirer quelques colons. La prudence vouloit qu'on donnât de la stabilité à cette nouvelle source d'opulence. On a établi quelques postes sur la côte, & fortifié sur-tout Sainte Catherine.

Cette île qui n'est séparée du continent que par un canal très-étroit, a environ neuf lieues de long sur deux de large. Quoique ses terres soient assez hautes, on ne peut la découvrir de dix lieues, parce que dans cet éloignement elle est obscurcie par le continent dont les montagnes sont extrêmement élevées. Son port offre une relâche facile & sûre au plus grandes flottes. Elles trouvent un printemps continuel, des eaux excellentes, une grande abondance de bois,



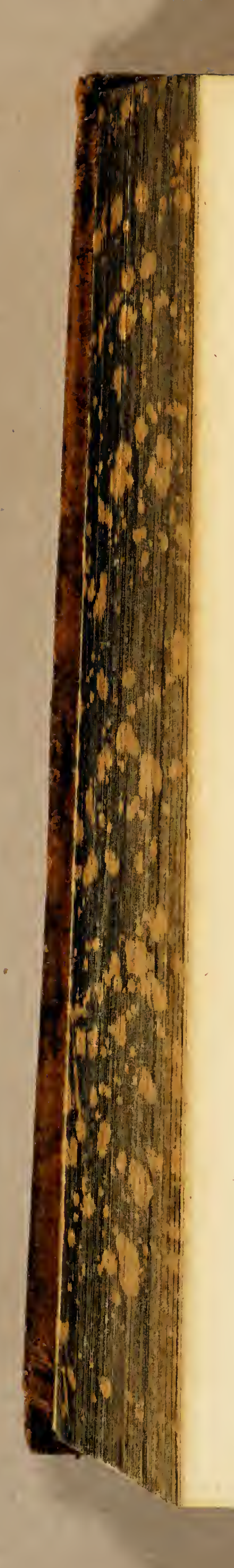
des fruits exquis & variés, les légumes que le matelot désire, un air pur & embaumé par-tout, si ce n'est dans le port où les forêts & les hauteurs d'alentour concourent à la rendre humide & étouffé. Il n'y manqueroit rien, si les bœufs sauvages dont on pourroit se nourrir n'avoient pas une chair mollasse & désagréable.

Cent cinquante ou deux cens brigands qui s'étoient réfugiés dans l'île au commencement du siecle, reconnoissoient l'autorité du Portugal, mais sans adopter ses haines. Ils recevoient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui alloient à la mer du sud, & leur livroient leurs productions pour des armes, de l'eau de vie, des toiles & des habits. Ils méprisoient l'or, & avoient, pour toutes les commodités que la nature ne leur fournissoit pas, une indifférence qui eût fait honneur à des hommes vertueux.

L'écume & le rebut des sociétés policées peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix, c'est l'injuste distribution de la propriété, ce sont les supplices & les fardeaux de la misere, c'est l'insolence & l'impunité des richesses, c'est l'abus du pouvoir qui fait souvent des rebelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux que la rigueur outrée des loix souvent injustes a bannis de la socié-

té, donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé; vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidele observateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations; tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la merci des hasards & des événemens, il sera méchant, inquiet, avide, sans stabilité, toujours en guerre, soit avec lui-même, soit avec ses voisins: tels furent les Paulistes. Enfin s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre ou de la culture & du commerce que du pillage, il prendra les vertus de sa situation, les doux penchans qu'inspire l'intérêt raisonné du bien être. Civilisé par le bonheur & la sécurité d'une vie honnête & paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la surabondance de ses productions avec les commodités des autres peuples: tels furent les réfugiés de l'île Sainte-Catherine.

Exilés par la crainte des peines atroces qui suivent trop souvent des crimes malheureux, ils formerent un établissement de commerce, avantageux même pour l'état qui les avoit repoussés de son sein. Vers l'an 1738, on leur donna un



gouverneur & des soldats; on entoura leur port de fortifications. Comme il est fort supérieur à tous ceux de cette côte, il est aisé de prévoir que si les richesses des environs répondent à l'espérance qu'on en a conçue, ce repaire de bandits deviendra avec le temps la principale colonie du Brésil, le port le plus considérable de l'Amérique méridionale.

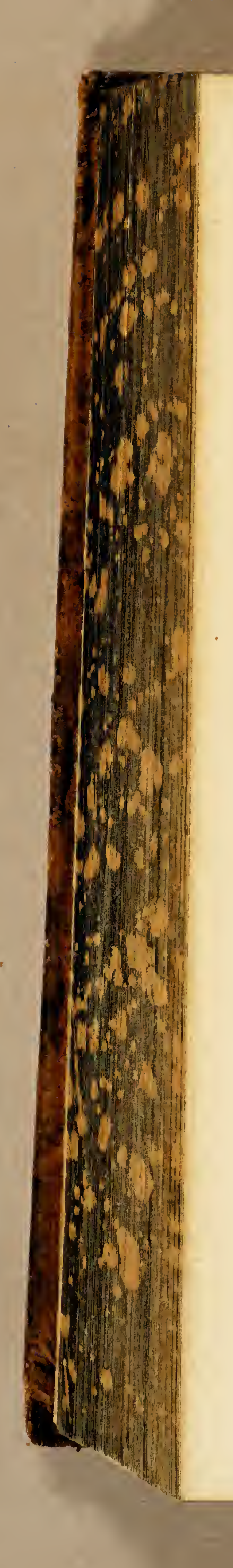
Il paroît assez prouvé par les détails où nous sommes entrés, que la cour de Lisbonne a pris les mesures les plus sages pour s'assurer le produit des mines. La culture des terres n'a pas également attiré son attention, ou ne l'a pas fixée si heureusement. Cette précieuse source de richesses se trouvoit cependant dans un état de crise qui exigeoit des réflexions profondes.

Toutes les nations de l'Europe qui avoient formé des établissemens en Amérique, commençoient à y cultiver les productions qui avoient long-temps enrichi le Brésil seul. Cette concurrence avoit fait tomber le prix de ces denrées; & les Portugais sans rien retrancher de leur travail, voyoient diminuer tous les jours leur bénéfice. Ils se dégoûtoient de leurs occupations, lorsque l'espérance de faire une fortune brillante en ramassant de l'or, en détermina un grand nombre à les abandonner. Si la Métropole

moins enflée de cette nouvelle veine de richesses eût connu ses vrais intérêts, elle eût prévenu les malheurs qui devoient naître de cette prospérité. Elle le pouvoit aisément, en supprimant les droits énormes que payoient ses colonies pour les marchandises qu'elles envoyoient, ou qu'elles recevoient, & en donnant s'il l'eût fallu des encouragemens que ses nouveaux trésors la mettoient en état de prodiguer. A ces conditions, le cultivateur qui ne pouvoit pas ignorer la supériorité de son sol sur celui des Antilles, ni ses autres avantages sur les colons qui exploitoient ces îles, auroit persévéré dans une carriere, qui sans trouble & sans incertitude, lui auroit assuré de l'aisance, de l'opulence même.

Tous ceux qui ont porté un œil attentif sur le nouveau monde sont instruits que les côtes du Brésil sont d'une fertilité admirable. Les canes à sucre y sont plus fortes que celles des autres colonies; & les autres denrées y ont la même supériorité. On n'y est pas réduit à exploiter des terres maigres ou épuisées. Le terrain est si étendu qu'on peut quitter un sol qui s'épuise ou se lasse pour en prendre un autre qui offre des récoltes faciles & abondantes. L'intérieur du pays n'attend que des bras qui veuillent s'enrichir; & des fleuves navigables sans nombre s'offrent d'eux-mê-

mes au transport des denrées. Des ouragans destructeurs, des sécheresses dévorantes ne ruinent jamais les travaux. On voit peu de position au Brésil où les intempéries de l'air abregent des jours utiles; & il n'y en a aucune où on éprouve ces affreuses mortalités qui désolent si souvent tant de contrées de l'Amérique. Toute entreprise devient facile par le secours des innombrables troupeaux qui couvrent les campagnes. L'esclave n'est pas dans l'impatience de voir arriver à travers des mers vastes & orageuses, une nourriture souvent trop chere pour n'être pas quelquefois insuffisante: il la trouve dans le sol qu'il cultive, saine, abondante & presque sans soins. Son maître de son côté ne craint pas d'être au terme de sa fortune. Il sait bien que la colonie n'est pas au dixieme de sa culture. Cent cinquante mille noirs qui y sont employés, & qu'on recrute tous les ans par quatre ou cinq mille, peuvent être aisément multipliés, si l'on y est encouragé. L'usage où est le colon de les tirer directement d'Afrique, ne lui laisse pas craindre la négligence, l'ineptie, l'avidité des négocians d'Europe. Ses vaisseaux ont le double avantage de s'arrêter peu au terme de leur traite, & d'avoir, soit en allant, soit en revenant une traversée courte & facile.



Il est vraisemblable que la cour de Lisbonne frappée de tant d'avantages, a voulu ranimer la culture du Brésil réduite à vingt-deux millions pesant de sucre brut, à onze ou douze mille ballots de tabac, à un peu de salse-pareille, de cacao, de café, de ris, d'indigo. Ces exportations sont grossies par quelques fanons de baleine, par du bois de teinture, de construction, de marqueterie, par quatorze ou quinze mille cuirs.

Entre tous les moyens que la politique présentoit au ministere Portugais pour opérer cette grande révolution, il a préféré la liberté des Brésiliens comme le plus sûr, le moins dispendieux & le plus humain. On a déclaré en 1755 qu'à l'avenir tous les sujets volontaires ou forcés de la couronne, seroient citoyens dans toute l'étendue du terme. Ils doivent jouir de ce titre aux mêmes conditions que les Européens. On ne leur impose pas d'autres obligations; la même carriere est ouverte à leurs talens, & ils peuvent arriver aux mêmes honneurs. Il n'est point de puissance qui ait porté plus loin sa prédilection pour ses sujets du nouveau monde. Cette singularité qui auroit dû frapper tous les esprits, n'a pas été seulement remarquée. On s'occupe de politique, de guerre, de plaisir, de fortune. Une ré-



volution favorable à l'humanité échappe même au milieu du dix-huitieme siecle, de ce siecle de lumieres, de philosophie. On parle de bien public, & l'on ne le voit pas, l'on ne le sent pas.

Le Portugal seroit vengé de cette indifférence, si le nouveau systême avoit le succès qu'on s'en est promis. On verroit les Brésiliens s'attacher à la culture des terres, & en multiplier les productions. Leur travail les mettroit en état de se procurer des commodités sans nombre dont ils n'ont pas joui. Le spectacle de leur bonheur dégoûteroit les sauvages de leurs forêts, & les fixeroit à un genre de vie plus paisible. De proche en proche, un exemple si séduisant auroit la plus féconde influence, & avec le temps tout le Brésil se trouveroit civilisé. La confiance s'établiroit entre les Américains & les Européens, & ils ne formeroient qu'un peuple. Tout agiroit de concert pour former le fonds d'un commerce immense à la Métropole, qui de son côté ne négligeroit rien pour fournir aux consommations tous les jours plus étendues de la colonie. Une balance exacte peseroit leurs intérêts réciproques, & on écarteroit avec soin tout ce qui pourroit troubler l'harmonie d'une liaison si importante. Enfin les Portugais auroient réparé par

un seul acte d'humanité tous les maux qu'ils ont faits aux habitans du nouveau monde.

Malheureusement ces douces espérances sont chimériques. Pour qu'on pût se flatter raisonnablement de les voir réalisées, il auroit fallu préparer de loin un si grand changement. On auroit peut-être fait goûter insensiblement aux Brésiliens les douceurs de la société. On les auroit formés aux travaux utiles. On auroit vaincu peu à peu leur paresse naturelle. On les auroit accoutumés au désir de la propriété. Quand même on auroit ouvert ces douces voies à une heureuse révolution, il seroit encore resté beaucoup de choses à faire qui paroissent avoir échappé à la prévoyance du ministere. Il n'a pas été assigné aux nouveaux citoyens des terres dans des lieux commodes. On ne leur a pas fait les avances nécessaires. Des guides éclairés n'ont pas conduit leurs pas. Leurs chefs n'ont pas été humains & désintéressés. On n'a donc rien fait pour la fortune publique en donnant la liberté aux Brésiliens, & on a beaucoup fait contr'elle en l'ôtant aux Européens qu'on a asservis au monopole toujours tyrannique d'un privilege exclusif. Personne n'avoit prévu, n'avoit soupçonné un arrangement si opposé au génie de la nation.

Le Portugal a fait sans le secours d'aucune compagnie, des découvertes immenses en Afrique & dans les deux Indes. De simples sociétés de négocians dans lesquelles s'intéressoient les rois, les princes & la noblesse, expédierent des flottes nombreuses pour ces trois parties du monde, éleverent le nom Portugais au dessus des plus grands noms, & furent les auteurs de la révolution la plus importante, la plus intéressante en fait de commerce que l'univers eût encore éprouvé. On ne se seroit pas attendu qu'un peuple qui dans des temps de barbarie avoit saisi les avantages inestimables de la concurrence, finiroit par adopter dans un siecle de lumiere un systême destructeur, qui rassemblant dans une petite partie du corps politique les principes du mouvement & de la vie, ne laisse dans tout le reste que l'inertie & la mort.

Ce systême a été conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre repoussant pour ainsi dire ses habitans de son sein, ils n'avoient ni d'asyle ni de salut que sur la mer ou dans le nouveau monde. Les terribles secousses qui avoient renversé cette superbe capitale, se renouvelloient encore; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorsqu'on établit une compagnie exclusive pour vendre à l'étran-

ger les vins si connus sous le nom de Porto qui forment la boisson de beaucoup de colonies, d'une partie du nord, sur-tout de l'Angleterre. La ville de Porto devenue par sa population, ses richesses & son activité la premiere du royaume depuis que Lisbonne avoit comme disparu, crut avec raison son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entiere en faveur d'une association La province entre Douro & Minho la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur la culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, & la sédition rendit cruel le gouvernement. Douze cens personnes furent livrées au bourreau, condamnées aux travaux publics, reléguées dans les forts d'Afrique, ou réduites à la mendicité par la confiscation de leurs biens. Le monopole qui avoit occasioné ces malheurs continua. Il dure encore avec toutes les calamités que les esprits les moins exercés aux spéculations politiques, avoient prévues.

Cette fatale expérience qui auroit dû éclairer le ministere ne fit aucune impression sur lui. Déja il avoit créé dès le 6 juin 1755 la compagnie de Maranon; & loin de revenir sur ses pas, il érigea, quatre ans après, la compagnie d Fernambuc qui achevoit de mettre dans les fers toute la partie septentrio-

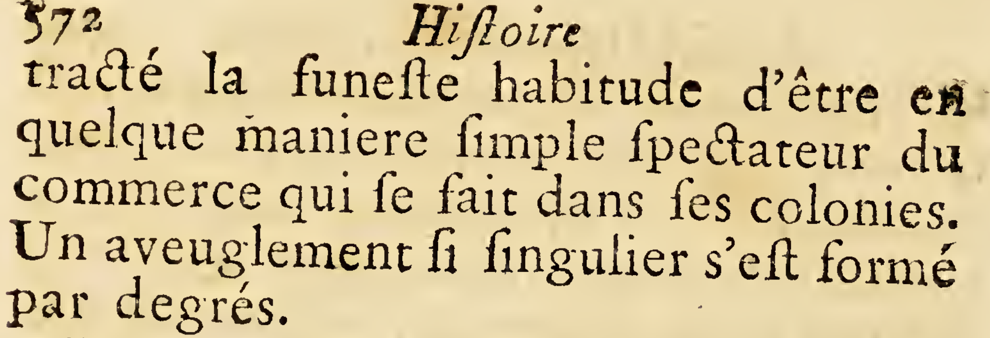

nale du Brésil. Douze cens actions forment le fonds de la premiere, & trois mille quatre cens ceux de la seconde. Leur privilege doit durer vingt ans, & les étrangers qui vivent en Portugal peuvent s'y intéresser. Elles exercent une tyrannie affreuse sur l'immense côte qui leur a été abandonnée. Cet attentat contre la liberté publique, contre le droit de propriété, a jeté dans tous les cœurs des sentimens de haine qu'une diminution sensible de productions nourrit continuellement. Ce levain est aigri, augmenté par une combinaison des plus destructives que l'on connoisse.

En général les actions des compagnies de commerce sont des effets dont la valeur n'est pas fixe, & varie sans cesse au gré de l'opinion qui suit elle-même les vicissitudes de la fortune. Aussi ces corps se bornent-ils à en augmenter, à en diminuer le dividende selon le succès de leurs opérations. Les compagnies Portugaises sont autorisées à fixer à leur gré à la fin de chaque année la valeur capitale de leurs actions; & c'est sur ce taux souvent éloigné de la vérité, que la loi ordonne de les recevoir en paiement, quoiqu'elles ne soient point admises dans les caisses royales. Cet inconvénient qui est également éprouvé par les négocians étrangers & par les nationaux, entre néces-

fairement dans le calcul de toutes les ventes, & fait du commerce Portugais une espece de labyrinthe dont il est bien difficile de saisir le fil.

Nous ignorons quels sont les motifs qui ont déterminé la cour de Lisbonne à une opération qui a révolté tous les ordres de l'état, toutes les parties de la monarchie. Il n'est pas possible qu'une conduite si tyrannique n'ait eu d'autre but que d'empêcher le commerce interlope, comme on l'a publié. Outre que les compagnies exclusives sont plus propres par leur nature à étendre qu'à resserrer la contrebande, on sait qu'il ne s'en fait pas dans le Brésil septentrional, seule partie de la colonie qui soit soumise au monopole. Toutes les liaisons étrangeres qu'entretient cette partie du nouveau monde, se réduisent à celles de Sainte Catherine avec les vaisseaux qui fréquentent la mer du sud, & à celles de Rio-Janeiro avec les navigateurs de différentes nations qui, sous divers prétextes, relâchent dans son port, quand ils vont aux Indes orientales, ou qu'ils en reviennent.

Quelles que soient les raisons qui ont donné l'existence aux compagnies exclusives, on peut assurer que le Portugal n'est pas la puissance de l'Europe qui a le plus perdu à un arrangement si déraisonnable. Ce royaume a con-



tracté la funeste habitude d'être en quelque maniere simple spectateur du commerce qui se fait dans ses colonies. Un aveuglement si singulier s'est formé par degrés.

Les premiers succès des Portugais en Afrique & en Asie n'étoufferent pas les racines de leur industrie. Quoique Lisbonne fût devenue le magasin général des marchandises des Indes, ses manufactures de soie & de laine se soutinrent. Elles suffisoient à la consommation de la Métropole & du Brésil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque maniere un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule des calamités dont la tyrannie Espagnole écrasa le royaume, on ne compta pas la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guere diminué, lorsque le Portugal recouvra sa liberté.

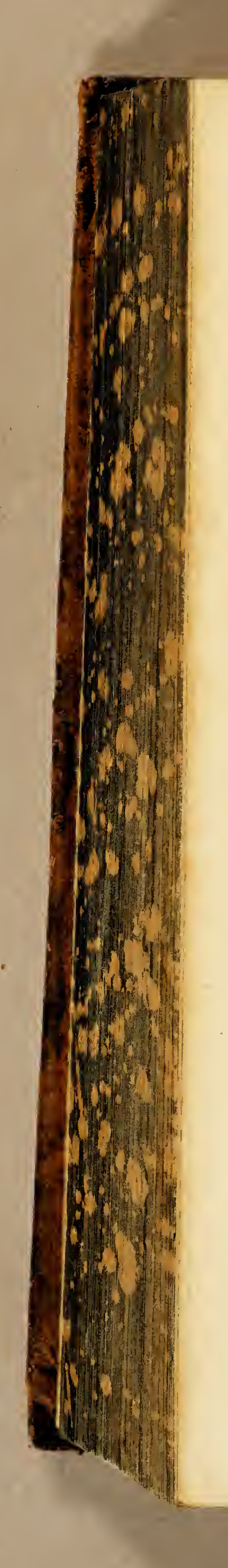
L'heureuse révolution qui plaça le Duc de Bragance sur le trône, fut l'époque de cette décadence. L'enthousiasme saisit les peuples. Une partie passa les mers pour aller défendre les possessions éloignées contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il

devoit arriver naturellement que lorsque le premier feu seroit passé, chacun reprît ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle qui suivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le ministere favorisa cette inaction par des mesures dont on ne doit pas le blâmer trop sévérement.

Sa position le mettoit dans la nécessité de former des alliances. La politique seule lui assuroit celle de tous les ennemis de l'Espagne. Les avantages qu'ils devoient tirer de la diversion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisoit présumer, elle auroit senti qu'il étoit inutile de faire des sacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeste ruina ses affaires. Elle livra son commerce à des puissances presque aussi intéressées qu'elle-même à sa conservation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout hasarder; & elles étendirent infiniment les privileges qu'on leur avoit accordés. L'industrie portugaise fut entiérement écrasée par cette concurrence. Une

faute du ministere de France la releva.

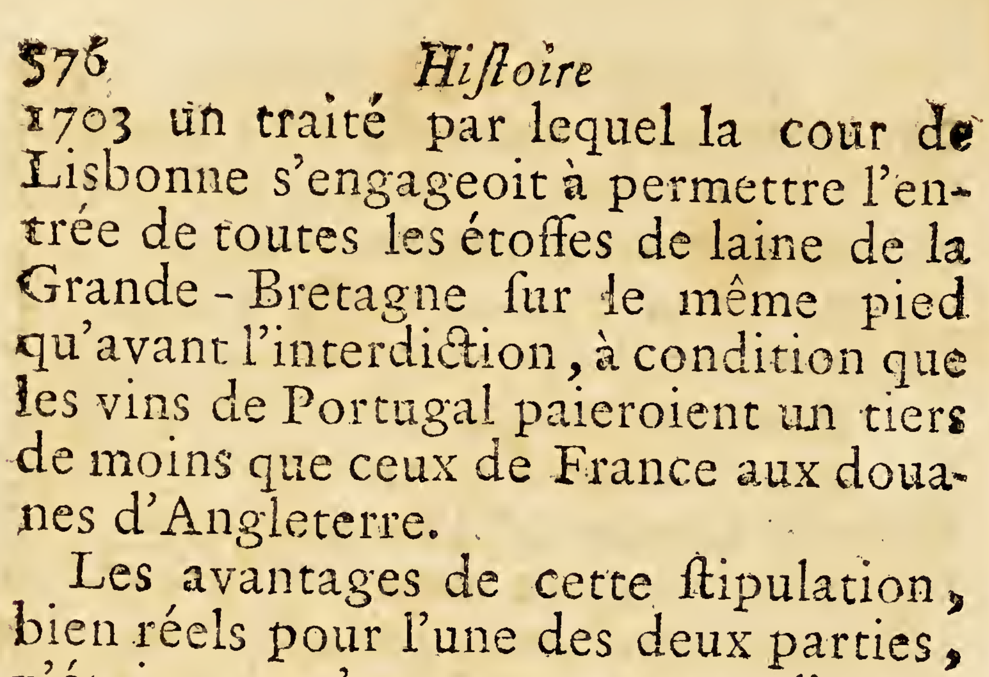
Cette couronne qui n'avoit qu'un peu de tabac assez mauvais, & pas encore du sucre, s'avisa en 1664, sans qu'il ait été jamais possible d'en découvrir une raison qu'on pût avouer, d'interdire l'entrée des sucres & du tabac du Brésil. Le Portugal défendit par représailles l'entrée des manufactures Françoises, les seules qui y eussent alors de la faveur. Gênes s'empara alors de la fourniture des soieries qu'elle a toujours conservée depuis; mais la nation, après quelques incertitudes, commença en 1681 à fabriquer elle-même ses laineries. Des ouvriers tirés d'Angleterre travaillerent avec une telle vivacité & tant de bonne foi, qu'ils mirent le peuple qui avoit emprunté leur industrie, en état de proscrire en 1684 plusieurs especes de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute espece. Quoique par le bas prix auquel on les estimoit, ils ne payassent que douze au lieu de vingt-trois pour cent qu'ils devoient payer à leur entrée, le produit des douanes se trouva si fort diminué, qu'il s'éleva de tous côtés des murmures d'improbation. Le comte d'Ericeira, auteur de ces innovations heureuses, eut le courage de se laisser blâmer. Il lui suffisoit de travailler



utilement pour sa patrie, en coupant cours à une importation qui faisoit sortir un grand nombre de millions.

L'Angleterre qui avoit élevé en Portugal son commerce sur les ruines de celui de France, vit avec chagrin ces arrangemens. Elle travailla long-temps à se rouvrir la communication qu'on lui avoit fermée. Plus d'une fois elle crut l'avoir recouvrée, lorsqu'elle se trouva plus éloignée que jamais de ses espérances. On ne pouvoit pas prévoir où tant de mouvemens aboutiroient, lorsqu'il se fit dans le systême politique de l'Europe un changement qui bouleversa toutes les idées.

Un petit fils de Louis XIV fut appellé au trône d'Espagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandissement d'une maison qu'on trouvoit déjà trop ambitieuse & trop redoutable. Le Portugal en particulier, qui n'avoit vu jusqu'alors dans la France qu'un appui solide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui désiroit nécessairement, qui procureroit peut-être son oppression. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner toutes les négociations à l'avantage de son commerce, n'eut garde de négliger une occasion si favorable. Son Ambassadeur Méthuen, négociateur profond & délié, signa le 27 Décem-



1703 un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne sur le même pied qu'avant l'interdiction, à condition que les vins de Portugal paieroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties, n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre qui obtenoit un privilege exclusif à ses manufactures, puisqu'on laissoit subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de son côté, ayant déjà établi pour son intérêt particulier, ce qu'elle avoit l'art de faire valoir au Portugal comme une grande faveur. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ses vins nuisoit trop à la balance, & on avoit cherché à en diminuer la consommation par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été poussée plus loin par les mêmes motifs, sans qu'on ait cessé de la faire envisager à la cour de Lisbonne comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Si elle eût cherché à s'éclairer, elle en seroit venue aisément à bout. Les registres des douanes Angloises font foi que

que dans les quatre années qui avoient précédé le traité, il s'étoit consommé en Angleterre 31324 tonneaux de vin de Portugal, & que l'augmentation ne fut dans les quatre années qui le suivirent que de 698 tonneaux. Ce calcul montre ce que le ministere Portugais avoit gagné, & les suites ont fait voir ce qu'il avoit sacrifié.

Les manufactures Portugaises ne purent soutenir la concurrence Angloise. Elles disparurent depuis 1703 jusqu'en 1713, la grande-Bretagne fournit par an au Portugal, indépendamment de quelques autres marchandises, pour un million trois cens mille livres sterlings d'étoffes de laines. Elle ne tira chaque année du Portugal en vins, en huiles, en sel, en fruits, que pour cent douze mille huit cens vingt livres sterlings : d'où l'on peut juger de l'or qu'elle retiroit pour solde de la balance de son commerce. Il a reçu depuis cette époque des augmentations proportionnées aux progrès des mines du Brésil, & de la consommation des colonies Portugaises. Insensiblement il a presque tout absorbé, & il n'étoit guere possible que cela ne fût pas.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont suivi les révolutions, savent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui est



parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins conſidérables. Il a de ſi grands avantages ſur ſes concurrens, qu'il les dégoûte; & les forçant à lui abandonner la carriere, il exerce enſuite un monopole tout-à-fait deſtructif pour le pays qui ſert de théâtre à ſon induſtrie. C'eſt ainſi que la grande Btetagne a réuſſi à envahir tous les produits du Portugal & de ſes colonies.

Elle lui fournit ſon vêtement, ſa nourriture, ſa clincaillerie, les matériaux de ſes édifices, tous les objets de ſon luxe; elle lui renvoie ſes propres matieres manufacturées. Un million d'Anglois, artiſans ou cultivateurs, ſont occupés de ces travaux.

Elles lui fournit des vaiſſeaux, des munitions navales, des munitions de guerre, pour ſes établiſſemens du nouveau monde, & fait toute ſa navigation dans l'ancien.

Elle fait tout le commerce d'argent du Portugal. On en emprunte à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocie à Lisbonne, où il en vaut dix. Au bout de dix ans, le capital eſt payé par les intérêts, & ſe trouve encore dû. Ajoutez à ces profits exorbitans que les intérêts ſont plus chers ſur les marchandiſes pour une nation

qui n'achete jamais qu'à crédit, & à long crédit. Souvent elle les paie le double de leur valeur, quelquefois même davantage.

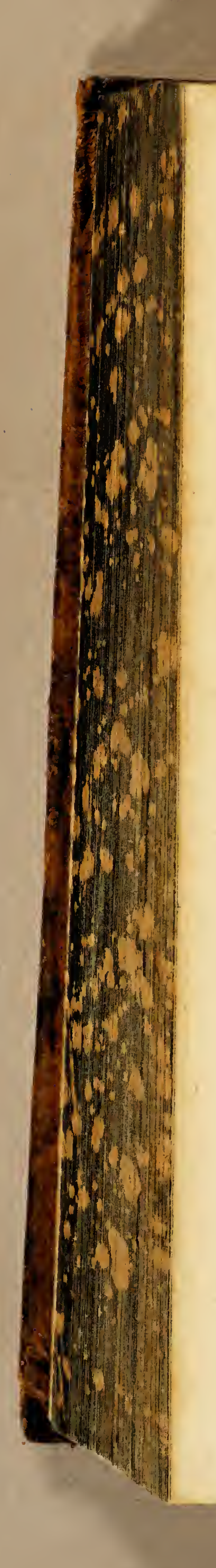
Elle lui enleve tout le commerce intérieur. Des maisons Angloises établies à Lisbonne reçoivent les marchandises de leur patrie, & les distribuent à des marchands répandus dans les provinces, qui les vendent le plus souvent pour le compte de leurs commettans. Un modique salaire est l'unique fruit de cette industrie avilissante pour une nation qui trafique chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui enleve jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour le Brésil appartiennent en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportent doivent leur revenir. Ils ne souffrent pas seulement que ces produits passent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntent & n'achetent que le nom, parce qu'ils ne peuvent s'en passer. Ces étrangers disparoissent aussitôt qu'ils sont parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient proposé, & tiennent l'Etat aux dépens duquel ils se sont enrichis, dans un épuisement continuel. Il doit être sorti du Brésil environ trois milliards en or ou en diamans, & cependant tout le numéraire de Portugal ne monte pas à quarante-huit millions de livres tour-

nois. Cet état en doit plus de soixante-douze à ses oppresseurs. Il est aisé de juger par-là de sa situation.

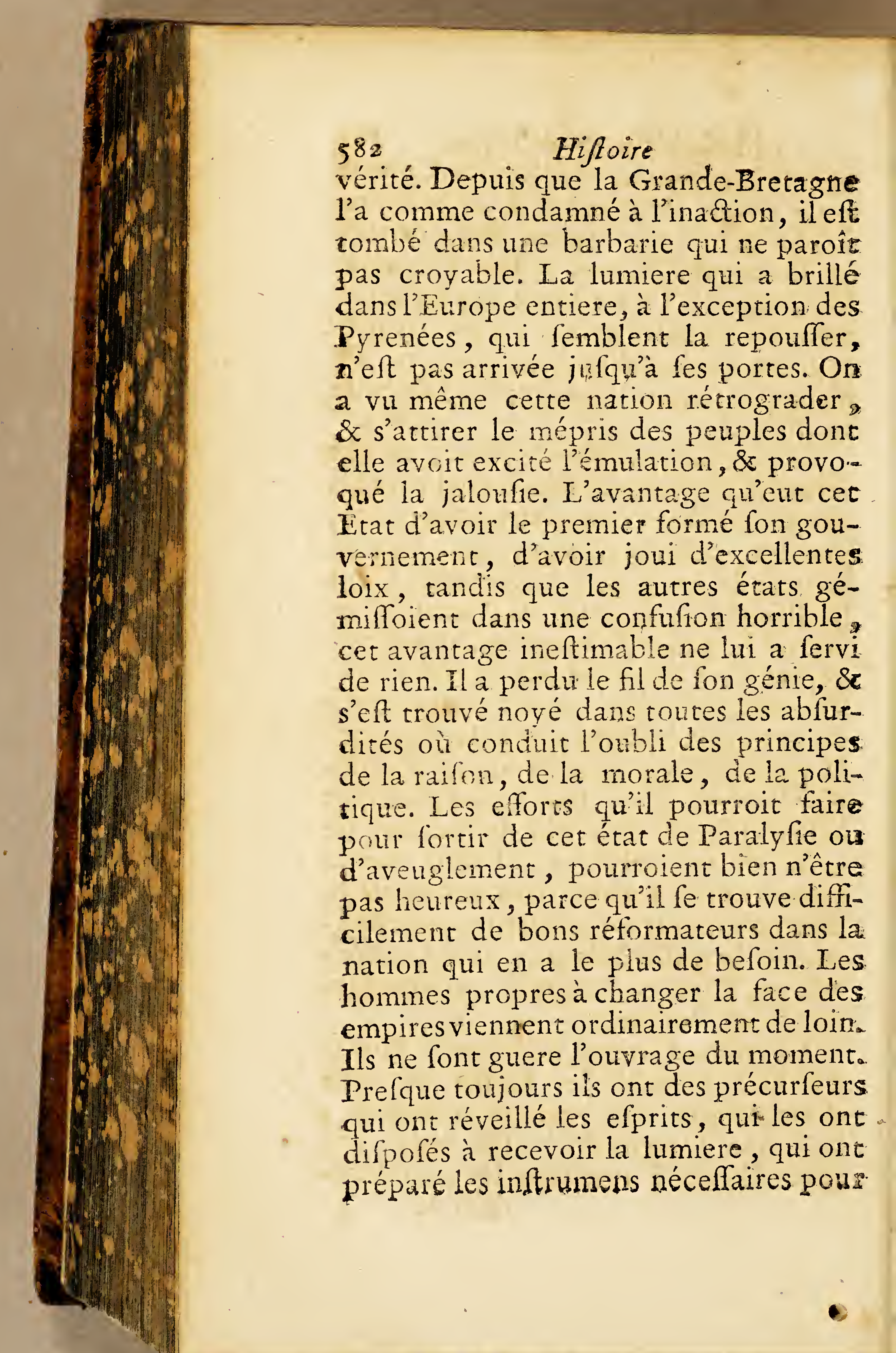
Mais ce que Lisbonne a perdu, Londres l'a gagné. L'Angleterre n'étoit appellée par ses avantages naturels, qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changemens arrivés successivement dans sa religion, dans son gouvernement, dans son industrie, eussent amélioré sa situation, augmenté ses forces, développé son génie, il ne lui étoit pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernemens anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorsque sans liaison avec ses voisins, il sortoit pour ainsi dire seul de son néant, n'étoient pas suffisans dans les temps modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun communs à tous, laissoit au nombre & à la force leur supériorité naturelle. Depuis que les soldats, les généraux, les nations se vendoient pour faire la guerre; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets, & faisoit tous les traités, l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un Etat dépendoit de ses richesses, & que sa puissance politique se mesuroit sur la quantité de ses millions.

Cette vérité qui avoit dû sans doute affliger son ambition, lui devint favo-



rable aussitôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ses premiers besoins, & qu'elle l'eut lié par des traités à la nécessité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume se trouva dans la dépendance de ses faux amis pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, selon l'expression d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jetées dans cet empire. Ils allerent plus loin : ils lui firent perdre toute considération, tout poids, tout mouvement dans la combinaison des affaires générales, en lui persuadant de n'avoir ni forces de terre, ni forces de mer. Reposez-vous sur nous, lui disoient les Anglois : fiez-vous à nos forces navales : ne faites point la guerre, nous la ferons pour vous. C'est ainsi que sans avoir prodigué ni sang, ni travaux, sans avoir éprouvé aucun de ces maux qui sont le prix des conquêtes, ils se rendirent bien plus maîtres du Portugal que celui-ci ne l'étoit des mines du Brésil.

Tout se tient dans la nature & dans la politique. Il est difficile, impossible peut-être qu'une nation perde son agriculture, son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences, tous les principes de bonne police & d'administration. Le Portugal est une triste preuve de cette



vérité. Depuis que la Grande-Bretagne l'a comme condamné à l'inaction, il eſt tombé dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumiere qui a brillé dans l'Europe entiere, à l'exception des Pyrenées, qui ſemblent la repouſſer, n'eſt pas arrivée juſqu'à ſes portes. On a vu même cette nation rétrograder, & s'attirer le mépris des peuples dont elle avoit excité l'émulation, & provoqué la jalouſie. L'avantage qu'eut cet Etat d'avoir le premier formé ſon gouvernement, d'avoir joui d'excellentes loix, tandis que les autres états gémiſſoient dans une confuſion horrible, cet avantage ineſtimable ne lui a ſervi de rien. Il a perdu le fil de ſon génie, & s'eſt trouvé noyé dans toutes les abſurdités où conduit l'oubli des principes de la raiſon, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire pour ſortir de cet état de Paralyſie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux, parce qu'il ſe trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus de beſoin. Les hommes propres à changer la face des empires viennent ordinairement de loin. Ils ne ſont guere l'ouvrage du moment. Preſque toujours ils ont des précurſeurs qui ont réveillé les eſprits, qui les ont diſpoſés à recevoir la lumiere, qui ont préparé les inſtrumens néceſſaires pour

opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens & de préparatifs ne paroît pas encore s'être formée en Portugal, il sera réduit à ramper long-temps, s'il n'adopte pas les maximes des peuples éclairés avec les précautions convenables à sa situation, s'il n'appelle pas des étrangers capables de le diriger.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux, sans lequel tous les autres seroient chancelans, incertains, inutiles, peut-être dangereux, sera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans la disposition actuelle, le Portugal ne sauroit se passer de marchandises étrangeres : il est donc de son intérêt d'établir chez lui la plus grande concurrence de vendeurs possible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se défaire du superflu de son sol, de celui de ses colonies, il doit par la même raison attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs pour augmenter la masse & le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre aux mêmes conditions qu'avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres na-

tions, sans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple ne fut jamis un privilege exclusif & perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son état. On ne conçoit pas ce que le ministere Britannique pourroit opposer de raisonnable à un roi de Portugal qui lui diroit : je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes sujets à aussi bon marché, à meilleur marché que vous ; des négocians qui emporteront le produit de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage par les événemens arrivés indépendamment de cette résolution. Le Portugal reçoit annuellement pour trente millions de cruzades en marchandises étrangeres, qu'il paie du produit de son sol, avec son or & ses diamans, ou dont il reste débiteur. L'appas d'un gain de trente-cinq pour cent qui est d'ordinaire dans ce commerce, invite toutes les nations à s'y intéresser le plus qu'il leur est possible, sans qu'elles en soient détournées par la crainte bien fondée de n'être pas payées, ou de ne l'être que fort tard.

Les efforts de la plupart n'ont pas été impuissans. La France & l'Italie sont parvenues à s'approprier le tiers de ces importations. La Hollande, Hambourg & le reste du nord y entrent pour la même quantité. Le reste est le partage de l'Angleterre, qui autrefois absorboit presque tout. Il est prouvé par les registres de ses douanes, que dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement, elle n'a envoyé en Portugal que pour 4, 249, 491 livres sterlings de marchandises, qu'elle a reçu pour 1, 678, 270 en denrées, & que la solde en argent n'a été que 2, 564, 110.

Ce qui trompe l'Europe entiere sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Brésil prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent pas sortir librement du Portugal; qu'il n'est possible de les extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités; que la Grande-Bretagne en expédie aussi réguliérement que la mer le permet, deux toutes les semaines; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur île, d'où les négocians répandus dans différentes contrées les

retirent en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le miniſtere Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas ſur la diminution de la plus précieuſe branche de ſon commerce, ſe donne depuis quelque temps des mouvemens incroyables pour la rétablir dans ſon premier état. Ses ſoins n'auront nul ſuccès, parce que c'eſt un de ces événemens qui ne ſont pas du reſſort de la politique. Si le mal prenoit ſa ſource dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre; ſi cette couronne avoit été dépouillée des privileges dont elle étoit en poſſeſſion, des négociation heureuſement conduites pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans ſa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres Etats. Ses ſujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandiſes qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à un meilleur marché pluſieurs des choſes qu'ils achetent, lorſque leur gouvernement aura établi dans ſes ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir rendu ſon commerce

passif moins désavantageux, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Son penchant ; le goût du siecle, l'attrait pour la renommée paroissent la décider pour les manufactures. Déjà on fait dans l'intérieur du royaume une assez grande quantité de grosses étoffes, quoique la laine soit trop courte pour y être très-propre, & qu'il fût convenable de la destiner à d'autres usages. L'état fait fabriquer à Lisbonne & à Lamégo des soieries qui lui coûtent plus qu'elles ne valent. Si on ne travaille pas à des étoffes d'or & d'argent, c'est que l'usage en est sévérement proscrit dans la Métropole & dans les colonies. Nous avons prouvé que cette espece d'industrie ne convenoit pas à l'Espagne. Les mêmes raisons l'interdisent au Portugal. Il doit plutôt tourner ses vues vers l'agriculture.

Son climat est favorable à la production des soies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptisés qui les cultivoient & les travailloient. L'inquisition plus sévere & plus puissante sous la maison de Bragance qu'elle ne l'avoit été au temps de la domination Espagnole, les persécuta. La plupart des fabricans se réfugierent dans le royaume de Valence, & ceux qui vendoient leur industrie

porterent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande dont ils augmenterent l'activité. Cette dispersion ruina successivement la culture de la soie, de sorte qu'il n'en reste point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle existe. Elle fournit constamment aux besoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où on n'exporte quelques huiles. Ce n'est pas assez. Il est facile au Portugal d'entrer d'une maniere plus marquée en concurrence avec les nations qui tirent le plus d'avantage de cette production réservée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines sont également susceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles soient inférieures à celles d'Espagne, les François, les Hollandois, les Anglois même ne laissent pas d'en exporter annuellement douze à treize mille quintaux, & en acheteroient une plus grande quantité, s'ils pouvoient s'en procurer. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation qui fait juger sainement des choses, pensent que la quantité en pourroit être doublée sans faire aucun tort aux autres branches d'industrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paroît avoir été poussée

avec plus de vivacité. Le nord en tire annuellement cent cinquante mille muids qui peuvent coûter six cens mille cruzades. Il est corrosif, il diminue le poids & le goût des alimens; mais il a l'avantage de conserver plus long-temps le poisson & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher à mesure que la navigation étendra sa marche.

Nous n'oserions prédire au vin la même destinée. Il a si peu de qualité qu'il est étonnant qu'une grande partie de l'Europe ait pu se déterminer à en faire sa boisson la plus ordinaire. On comprend encore moins comment le ministerre Portugais a abusé de son autorité pour arrêter une culture si avantageuse. L'ordre d'arracher les vignes est un attentat contre le droit sacré & imprescriptible de la propriété. Cet ordre ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers ou de fausses vues. Le prétexte dont on s'est servi pour justifier une loi si extraordinaire n'a trompé personne. Il est connu de tout le monde, que le terrain que couvroient les seps ne peut jamais être utilement employé en grains.

Il faut d'autres moyens pour encourager la plus importante des cultures. Elle est si languissante que le Portugal tire annuellement de l'étranger le tiers


du bled qu'il consomme. Ce désordre peut cesser. Tous ceux qui ont suivi les révolutions arrivées dans le commerce de la nation savent qu'avant qu'elle fût livrée à la navigation, elle approvisionnoit de grains une partie de la méditerranée, souvent l'Angleterre même. Ses propres besoins sollicitent aujourd'hui son activité. Il n'y a qu'une impuissance totale qui puisse justifier un gouvernement de mettre la Métropole & ses colonies dans la dépendance des autres états pour les denrées de premiere nécessité.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuse, si elle pensoit que le temps seul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par la diminution des impôts, sur-tout par l'adoucissement dans leur perception souvent plus destructive que l'impôt même. Lorsqu'on aura levé les obstacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funestes au bonheur des hommes, à la prospérité des empires, est celui qui veut qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges prouve qu'il ne faut beaucoup demander à la terre qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a pas peut-être dans le Portugal vingt cultivateurs en état de faire les avances nécessaires. Le gouvernement doit venir à leur secours.

Un revenu de dix-huit millions de cruzades dont près de la moitié lui vient de la Métropole & le reſte des colonies, facilitera ces libéralités plus économiques que l'avarice la plus ſordide.

Un premier changement en aſſurera d'autres. Les arts néceſſaires à la culture naîtront infailliblement & s'éleveront avec elle. De proche en proche, l'induſtrie étendra, pouſſera toutes ſes branches; & le Portugal ne montrera plus un peuple ſauvage entre des peuples civiliſés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier pour trouver de l'occupation. Des maiſons commodes ſe rétabliront ſur des ruines. Des ateliers remplaceront des cloîtres. Semblables à des arbuſtes épars & rampant triſtement ſur le ſol des plus riches mines, les ſujets de cet état preſque anéanti, ceſſeront enfin de manquer de tout avec leurs fleuves ou leurs montagnes d'or. Les métaux reſteront dans la circulation, & n'iront plus ſe perdre dans les égliſes. La ſuperſtition finira avec la pareſſe, l'ignorance, le découragement. Les eſprits qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, de miracles & de ſortileges s'échaufferont ſur les intérêts publics. La nation débarraſſée de ſes entraves, rendue à ſon acti-

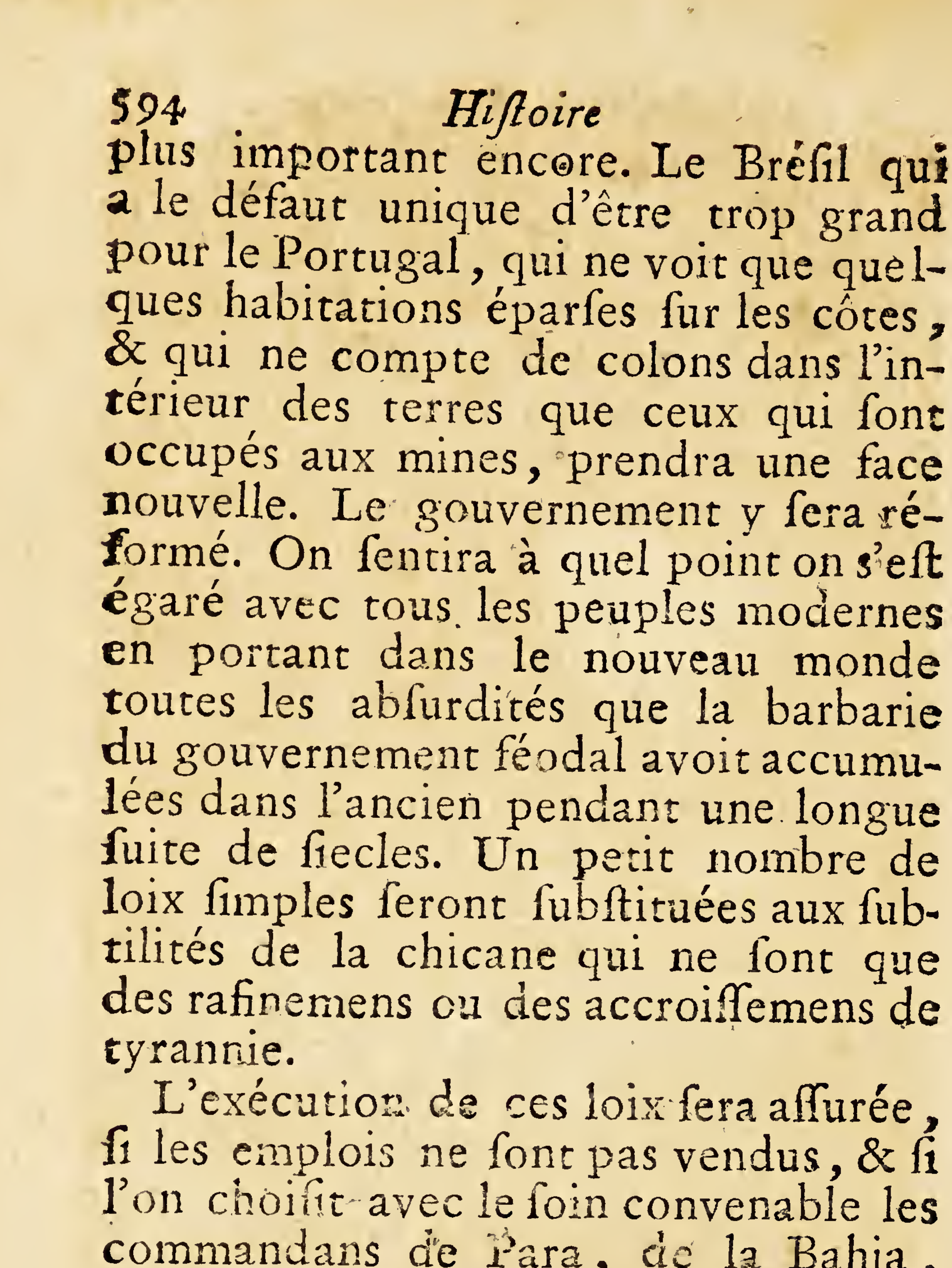
vité naturelle prendra un eſſor digne de ſes premiers exploits.

Le Portugal ſe rappellera qu'il dût ſon opulence, ſa gloire, ſa force à ſa marine; & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-huit vaiſſeaux de guerre mal conſtruits, mal équipés, mal armés, & à une centaine de navires marchands de ſix à huit cens tonneaux qui ſont dans un plus grand déſordre encore. Sa population qui de trois millions d'ames eſt tombée inſenſiblement à dix-huit cens mille revivra pour couvrir ſes ports & ſes rades de flottes agitantes. Cette création ſera difficile ſans doute pour une puiſſance dont le pavillon n'eſt connu ſur aucune mer d'Europe, & qui depuis un ſiecle a abandonné ſa navigation à qui a voulu ou ſu s'en ſaiſir; mais un gouvernement devenu ſage ſurmontera ces puiſſans obſtacles. Il appellera des commandans & des matelots étrangers pour en former des nationaux. Il avancera ſans intérêt des ſommes conſidérables à ceux de ſes ſujets qu'il jugera propres à la conſtruction des navires, & donnera des encouragemens à ceux qui n'auront pas beſoin d'avances. Il déchargera ſes armateurs de tous les droits qui les gênent; il leur accordera des gratifications ſuffiſantes pour leur aſſurer la ſupériorité ſur les nations qui,

quoiqu'obligées de mieux nourrir, de mieux payer leurs équipages, naviguent à meilleur marché. Une économie bien raiſonnée, le rendra prodigue. Il ſentira que lorſqu'il ſera parvenu à faire toute la navigation qui lui eſt propre, il retiendra dans l'état des ſommes immenſes que le frêt en fait ſortir continuellement.

Ce changement influera ſur le ſort des îles qui dépendent du Portugal. Madere ne ſera plus ouverte aux Anglois. Le ſoin d'en extraire vingt-cinq ou trente mille pieces de vin qu'elle produit, ſera réſervé à la Métropole. C'eſt dans les rades de Lisbonne & de Porto que toutes les nations iront ſe pourvoir d'une liqueur chérie dans les quatre parties du monde. Les Açores fourniront au Portugal pour ſon agriculture, pour ſa conſommation & pour ſes ſalaiſons des bœufs que la ſechereſſe de ſon terroir ne lui permet pas d'élever, & il trouvera dans les îles du Cap Verd plus d'ânes & de mulets qu'il ne lui en faudra pour ſes uſages. La nouvelle Angleterre les y prenoit autrefois pour les porter dans les Antilles. Une mortalité conſidérable arrivée en 1750 a mis fin à ce commerce. Le vuide ſera rempli dans peu, pourvu qu'on y donne une attention ſuivie.

Ces changemens en ameneront de



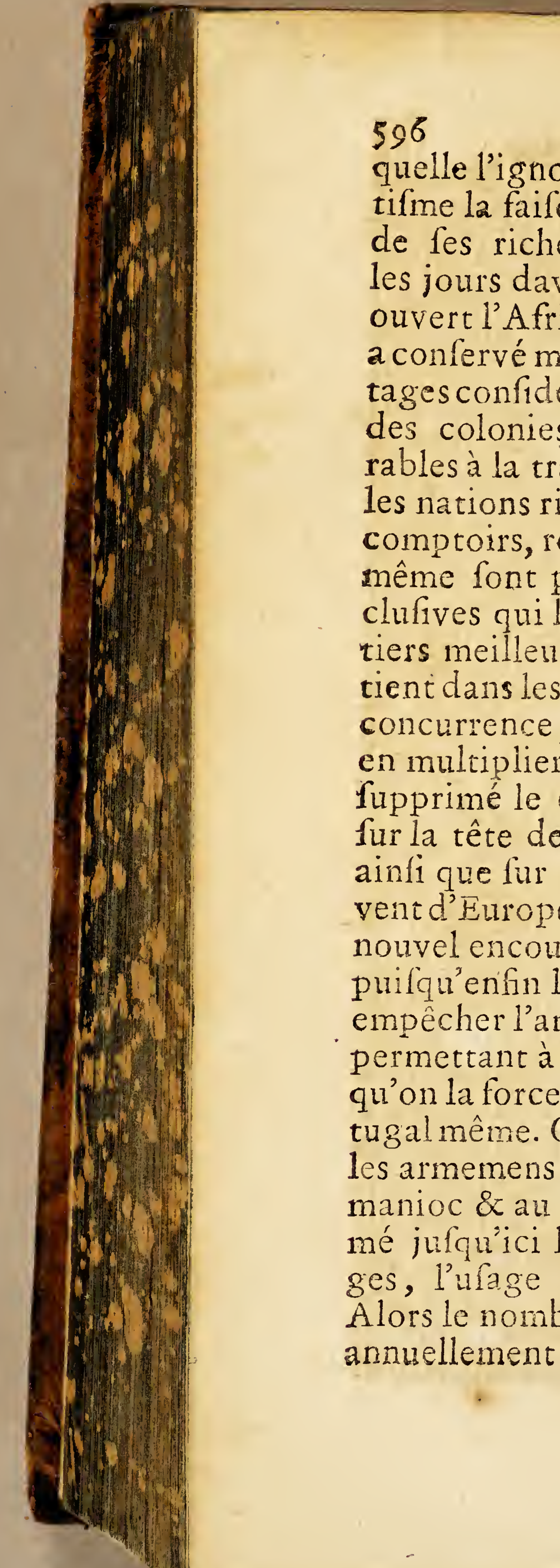
plus important encore. Le Brésil qui a le défaut unique d'être trop grand pour le Portugal, qui ne voit que quelques habitations éparses sur les côtes, & qui ne compte de colons dans l'intérieur des terres que ceux qui sont occupés aux mines, prendra une face nouvelle. Le gouvernement y sera réformé. On sentira à quel point on s'est égaré avec tous les peuples modernes en portant dans le nouveau monde toutes les absurdités que la barbarie du gouvernement féodal avoit accumulées dans l'ancien pendant une longue suite de siecles. Un petit nombre de loix simples seront substituées aux subtilités de la chicane qui ne sont que des rafinemens ou des accroissemens de tyrannie.

L'exécution de ces loix sera assurée, si les emplois ne sont pas vendus, & si l'on choisit avec le soin convenable les commandans de Para, de la Bahia, de Rio-Janeiro, indépendans les uns des autres, quoique le dernier ait le titre de vice-roi. La vigilance des trois chefs fera finir les trahisons, les atrocités que les Portugais Brésiliens se permettent depuis trop long-temps, ou qu'ils exercent par le ministere de leurs esclaves.

Après avoir changé les mœurs, on s'occupera de l'administration. La liber-

té d'expédier à sa volonté des vaisseaux de la Métropole qui a succédé à la tyrannie des flottes, sera suivi d'autres innovations favorables. On ne bornera pas les expéditions aux ports de Lisbonne & de Porto, parce que les autres qui sont également soumis aux charges publiques doivent participer aux mêmes droits. Les compagnies exclusives seront abolies. Cette foule d'impôts qui font le malheur de l'Europe, cesseront d'affliger le Brésil. Il ne sera plus dévoré par des légions de traitans qui ruinent les plus heureux travaux. La patrie principale sentira qu'elle n'est en droit de demander à sa colonie que des productions. Ces productions elles-mêmes ne seront pas étouffées dans leur naissance par des droits énormes qui en arrêtent la circulation. L'or, cette richesse qui est le signe de toutes les autres, cette marchandise qui est la plus précieuse de toutes celles du Brésil, débarrassé de toutes les entraves qui interrompent sa marche, coulera librement dans les contrées qui auront fourni les choses qu'il représente. Il ne sera plus nécessaire que des vaisseaux de guerre, Hollandois, François, Anglois couvrent ou dérobent sa sortie franduleuse sous leur pavillon.

L'agriculture annoblie par la liberté secouera le joug de l'oppression sous la-



quelle l'ignorance, l'avarice & le deſpotiſme la faiſoient gémir. Les inſtrumens de ſes richeſſes ſe multiplieront tous les jours davantage. Le Portugal qui a ouvert l'Afrique aux autres peuples, y a conſervé malgré ſa décadence des avantages conſidérables. Il y poſſede de grandes colonies ſur les côtes les plus favorables à la traite des eſclaves, tandis que les nations rivales n'y ont que de foibles comptoirs, reſſource dont quelques-unes même ſont privées. Ces poſſeſſions excluſives qui lui procurent les negres à un tiers meilleur marché qu'on ne les obtient dans les ports où ils ſont achetés en concurrence, détermineront le Bréſil à en multiplier le nombre, lorſqu'on aura ſupprimé le droit de dix pour cent mis ſur la tête de ces miſérables Africains, ainſi que ſur les marchandiſes qui arrivent d'Europe. La métropole donnera un nouvel encouragement à ce commerce, puiſqu'enfin le cri de l'humanité ne peut empêcher l'ambition de le continuer, en permettant à ſa colonie de faire du ſel qu'on la force aujourd'hui à tirer du Portugal même. Cette complaiſance rendra les armemens plus faciles en ajoutant au manioc & au poiſſon ſéché qui ont formé juſqu'ici la nourriture des équipages, l'uſage du bœuf & du porc ſalés. Alors le nombre des expéditions qui eſt annuellement de trente ou quarante bâ-

timens depuis soixante jusqu'à cent tonneaux, s'élevera à cent, & si l'on veut avec le temps à un plus grand nombre.

On accéléroit cette amélioration, en permettant au Brésil la navigation directe des Indes Orientales. Ce commerce est ruineux en lui-même. Les nations qui le font l'ont si bien senti, qu'elles ont cherché à consommer le moins qu'il étoit possible des productions de cette riche partie du monde, & à les vendre à ceux de leurs voisins qui n'avoient pas le même intérêt à les rejeter. Non-seulement le Portugal peut sans inconvénient s'en permettre l'usage, mais sa situation exige qu'il le rende général le plus qu'il pourra. Comme il n'a ni ne peut avoir des manufactures, il doit donner la préférence à des toiles, à des étoffes qui sont agréables & à bon marché, qui conviennent à son climat & à celui de ses colonies, qui sont absolument nécessaires pour ses comptoirs d'Afrique. La Métropole ne feroit point de sacrifice en associant le Brésil à cette branche de son industrie. Elle ne peut pas avoir oublié qu'elle forma en 1723 une compagnie qui n'eut aucun succès. Depuis sa chûte, on n'a expédié annuellement qu'un vaisseau peu riche qui en revenant d'Asie a long-temps touché à Bahia, & qui depuis quelques années va se rafraîchir à Angole par les ordres



du gouvernement auquel il appartient. Les expéditions directes du Brésil seroient plus nombreuses. Son commerce interlope avec Buenos-Ayres lui fourniroit les piastres nécessaires à ses opérations ; & il trouveroit sur l'Amazone une partie des matériaux de sa navigation. L'abondance des bois qui couvrent les rives de ce fleuve immense, est encore inférieure à leur perfection. On sait qu'ils durent très-long-temps, qu'ils sont inaccessibles aux vers devenus partout le fléau de la marine, qu'ils conservent toujours une odeur exquise, & que le scorbut ne s'y engendre jamais. L'obstacle que le défaut de lin & de chanvre pouvoit apporter à ces armemens est actuellement levé. On a découvert dans les forêts de Bahia deux plantes très-multipliées nommées *Gravata* & *Tieu*, dont le fil est très-propre pour des toiles communes, pour des voiles & des cordages. Le droit exclusif d'en fabriquer a été malheureusement accordé pour quinze ans à un particulier fixé dans le voisinage.

Un moyen infaillible pour opérer bientôt ces grands changemens, seroit d'ouvrir les ports du Brésil à toutes les nations. Cette liberté donneroit à la colonie une activité qu'elle n'acquerra peut-être jamais autrement. Les peuples qui pourroient y naviguer seroient éga-

lement intéressés à sa prospérité & à sa défense. Elle deviendroit plus utile à sa Métropole par le produit tous les jours plus grand de ses douanes que par un monopole destructif de toute industrie. Le Portugal qui est sans manufactures doit avoir un systême différent des autres puissances de l'Europe qui ont plus de marchandises qu'il n'en faut pour pourvoir aux besoins de leurs établissemens du nouveau monde. La concurrence qui leur seroit nuisible, lui sera très-avantageuse.

Si la cour de Lisbonne ne se détermine pas à un parti où il est possible d'entrevoir quelques inconvéniens, elle abolira au moins la loi qui interdit le séjour du Brésil aux étrangers. Il n'y a pas cinquante ans qu'on y voyoit des maisons Hollandoises, Angloises & Françoises dont l'activité animoit tous les travaux. Au lieu de les éloigner par une oppression barbare, il falloit chercher à les fixer, à les multiplier. Ce n'est pas qu'absolument parlant, cette vaste contrée manque de blancs. Un calcul sur lequel on peut compter en fait monter le nombre à près de six cens mille. On n'en voit pas tant dans aucune colonie; mais ces Portugais Créoles qui ont la plupart épousé des mulâtres sont si indolens, si corrompus, si passionnément livrés à leurs plaisirs, qu'ils sont

devenus incapables des moindres soins, d'aucune occupation suivie. Peut-être n'est-il possible de redonner du ressort à cette race dégénérée, qu'en mettant sous ses yeux des hommes laborieux auxquels on distribuera des terrains convenables.

Cet arrangement est facile. Aux bords des rivieres les plus navigables, on voit des plaines immenses sans propriétaire qui offrent des richesses immenses à qui voudra les labourer. Sur les côtes même, il est facile d'établir un grand nombre de nouveaux cultivateurs. Le gouvernement qui, dans les premiers temps de la découverte, avoit cédé sous le nom de capitaineries des provinces entieres à de grands seigneurs, les a successivement retirées de leurs mains en accordant en échanges des titrres, des pensions, ou d'autres graces. Cette politique a fait entrer dans les mains de l'administration un vaste domaine qui est en friche, & dont elle peut disposer très-utilement. Une infinité de Colons Anglois, François, Hollandois dont les habitations sont épuisées; beaucoup d'Européens qui ont la manie si commune dans ce siecle de faire fortune, y porteront leur activité, leur industrie & leurs capitaux.

Pour que rien ne les détourne de prendre ce parti, il faut qu'ils n'aient pas à craindre les fureurs de l'inquisition. Ce Tribunal

tribunal barbare n'eſt pas à la vérité établi dans le Breſil; mais il y envoie ſes ſatellites plus atroces, s'il eſt poſſible, que lui-même. On n'a pas oublié que ces hommes déteſtables firent paſſer en Europe depuis 1702 juſqu'en 1718 un nombre prodigieux de prêtres, de moines, de propriétaires de terre, de negres même qu'ils accuſoient de judaïſme. Ces vexations ruinerent l'agriculture au point que les flottes en 1724 & en 1725 ne purent pas faire leur retour en Portugal. Le gouvernement régla en 1728 que ſi les Colons étoient arrêtés dans la ſuite par le ſaint office, leurs propriétés ni leurs eſclaves ne pourroient pas être ſaiſis, & que leurs fonds paſſeroient à leurs héritiers. Le mal qui avoit été fait ne pouvoit pas être réparé par ce décret; & on ne doit eſpérer de voir la confiance rétablie, que lorſque les auteurs du déſordre, qui ont perdu la colonie, auront paſſé les mers.

Cette précaution ne ſera pas même ſuffiſante, ſi on n'y ajoute celle de diminuer l'autorité du clergé. On a vu des états favoriſer la corruption des prêtres pour affoiblir l'aſcendant que la ſuperſtition leur donnoit ſur l'eſprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'eſt pas toujours infaillible, comme le prouve le Breſil, la morale ne ſauroit approuver cette politique exécrable. Il

feroit plus sûr, plus convenable d'ouvrir les portes du sanctuaire indistinctement à tout le monde. Philippe II, devenu maître du Portugal, régla qu'elles feroient fermées à tous ceux dont le sang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des Hérétiques, des Negres & des Indiens. Cette distinction a fait prendre à un corps déjà trop puissant un empire qui ne pouvoit pas manquer d'avoir des suites funestes. On s'en est relâché pour l'Afrique. Il feroit encore plus important de le faire pour l'Amérique. Après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naissance, il faudroit le priver de celle qu'il tire des richesses.

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devroit jamais fixer de revenus aux ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent, feroient payés par ceux qui voudroient employer leur ministere. Cette méthode redoubleroit leur vigilance & leur zele. Leur habileté pour la conduite des ames s'accroîtroit chaque jour par l'expérience, par l'étude & par l'application. Ces hommes d'état ont été combattus par des philosophes qui ont prétendu qu'une économie qui auroit pour but d'augmenter l'activité du clergé, feroit funeste au repos public, & qu'il valoit mieux l'endormir dans l'oisiveté, que de lui donner de nouvelles forces. On observe

que les égliſes ou les maiſons religieuſes ſans rente fixe, ſont des magaſins de ſuperſtition à la charge du bas peuple. C'eſt-là que ſe fabriquent les ſaints, les miracles, les reliques & toutes les inventions dont l'impoſture a accablé la religion. Ainſi le bien des empires veut qu'on aſſigne des revenus au clergé, mais qui bornent par leur médiocrité le faſte du corps & le nombre des membres. La miſere le rend fanatique, l'opulence indépendant; l'une & l'autre ſéditieux. Jean V. qui avoit ſenti l'abus que le clergé faiſoit de ſes richeſſes dans le Breſil, voulut dépouiller les évêques des dîmes vers l'an 1730; mais comme il n'avoit qu'un demi courage, il leur donna des équivalens. Un miniſtere plus hardi ira plus loin. Il réduira le clergé ſéculier aux ſimples beſoins d'un état modeſte; & ce qui eſt plus difficile peut-être, il arrêtera le brigandage des moines.

Le Breſil eſt inondé de religieux Italiens & Portugais qui, ſous le nom de miſſionnaires, ſe jetent parmi les ſauvages. Protégés par le gouvernement, ils font travailler ces malheureux, s'approprient le fruit de leurs ſueurs, & regagnent l'Europe avec leurs rapines. Ils achetent de Rome le honteux privilege de vivre hors de leur couvent, ou le droit d'y être ſans ſubordination, ſans

aucun assujettissement à la regle. Cet infâme trafic absorbe des sommes immenses, & doit être mis au nombre des abus qui rendent au Portugal ses colonies presque inutiles.

Jusqu'à ce que la cour de Lisbonne ait resserré les possessions du clergé séculier & régulier du nouveau monde dans des bornes convenables, tout projet d'amélioration sera inutile. Les vices du gouvernement eccléfiastique subsisteront toujours malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le mettre dans une dépendance absolue du magistrat, si l'on veut que les Portugais qui habitent le Bresil, osent se soustraire à sa tyrannie. Peut-être même les préjugés, dont ces habitans se trouvent imbus par une éducation vicieuse & presque monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit pour en être arrachés. La lumiere semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, si l'on oblige les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; si l'on réforme & perfectionne l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'ame sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité le vrai & le faux en matiere d'opinion, ce

qui est favorable & ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison ou à la mépriser, à en faire usage ou à la négliger, à la regarder comme le meilleur des guides, ou à se défier continuellement de ses forces. Les peres défendent avec obstination les réveries qu'ils ont sucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les grands principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Bresil des idées justes sur la religion, sur la morale, sur l'administration, sur le commerce, sur l'agriculture. La Métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne seront plus bornés à gémir sur l'oisiveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions qui ont fait la base de son administration. L'histoire de cette colonie n'en sera plus la satyre.

La crainte d'irriter l'Angleterre ne doit pas retarder d'un instant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques qui, une fois adoptées, deviennent presque des axiomes. Telle est l'opinion établie à la cour

de Lisbonne, que l'état ne sauroit exister ni devenir florissant que par la Grande-Bretagne. On oublie que la monarchie Portugaise se forma sans le secours des autres nations : que tout le temps de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger : qu'elle s'étoit agrandie pendant trois siecles d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique & dans les deux Indes avec ses seules forces. Tous les grands coups d'état furent frappés par les seuls Portugais. Il falloit que ce peuple découvrît un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit pas exister par lui-même, semblable à ces nouveaux parvenus que l'embarras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relatives à sa situation, & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins qu'il n'ait une ambition démesurée, il a des alliés qui, pour leur propre sureté, soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne foi. C'est une vérité générale, applicable sur-tout aux états qui possedent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, & se réuniront, quand il le faudra, pour leur conservation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de

l'Europe, & elles formeront autour de lui une barriere impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-temps joui, soutiendra toujours un état dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime & bientôt formé, si l'Espagne, se livrant à la manie des conquêtes, formoient contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiete & prévoyante de notre siecle, ne souffriroit que tous les trésors du nouveau monde fussent dans la même main, ni qu'une seule maison, venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe.

Cette sécurité ne devroit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisoit, lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes Britanniques, ou que son indolence s'endormoit sur celle de ses voisins. Comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le systême politique, ce qui est le dernier des opprobres pour un empire. Pour regagner de la considération, il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la fasse même, si ses droits ou sa sureté l'exigent. Ce n'est

pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorſque tous les autres peuples ſe battent. Dans le monde politique comme dans le monde phyſique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puiſſance intéreſſent toutes les autres. Un grand état peut perdre, ſans que les autres y gagnent que de la ſureté ; mais il ne peut gagner ſans que les autres n'y perdent. Ces maximes deviennent perſonnelles au Portugal en ce moment ſur-tout, où l'exemple de ſes voiſins, l'état de criſe où ſe trouvent des alliés qui l'accablent de leur protection, l'empreſſement des puiſſances jalouſes de ſon amitié : tout l'avertit de ſe réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne leve enfin la tête au-deſſus des mers qui ſont l'étendart & l'aliment de ſa proſpérité ; s'il ne montre ſon front à l'extrémité de l'Europe où la nature l'a ſi heureuſement placé, pour attirer & pour verſer des richeſſes, c'en eſt fait du ſort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'auroit ſecoués que pour un moment : ſemblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de ſa priſon, après l'avoir briſée. Un reſte de mouvement intérieur qui la replie ſur elle-même, n'annonceroit que ces ſignes de vie qui ſont des ſymptômes de

mort. Les petits réglements de finance, de police, de commerce, de marine qu'il fera de temps en temps pour la Métropole ou pour les colonies, ne feront que de foibles palliatifs qui en couvrant le vice de sa constitution ne la rendront que plus dangereuse.

On ne peut se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver de reprendre son ancien éclat. La politique n'est pas toujours la seule ouvriere des révolutions des états. Des phénomenes destructeurs peuvent renouveller la face des empires. Le tremblement de terre de 1755 qui fit tomber la capitale du Portugal devoit faire renaître le royaume. La perte de ces sortes de villes est souvent le salut des états, comme la richesse d'un seul homme est la ruine d'un peuple. Le renversement de quelques pierres entassées les unes sur les autres, l'anéantissement des marchandises qui appartenoient à des étrangers, la perte de quelques sujets oisifs qui n'étoient ni artisans, ni laboureurs, n'étoit pas un grand malheur. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur passagere que des matériaux qu'elle pouvoit rendre; & les ruines qu'elle creusoit à une ville étoient des fondemens ouverts pour une autre.

On devoit s'attendre à voir sortir du fond de ces abîmes un nouvel état, un nouveau peuple. Mais autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance & de la superstition. Le gouvernement qui se joue par-tout de la crédulité du peuple, & que rien ne sauroit distraire de sa vigilance à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimernent les consciences foibles, & l'époque de ce grand phénomene fut celle d'une grande servitude. Triste & commun effet des catastrophes de la nature. Elles livrent presque toujours les hommes à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire; soit que ceux qui gouvernent croient réellement les peuples nés pour leur obéir, soit qu'ils pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un état est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même, & qui parvenu au point où finit son élasticité, se brise tout-

à-coup, & déchire la main qui le comprime. La ſituation où ſe trouve le continent de l'Amérique méridionale démontre malheureuſement la juſteſſe de cette comparaiſon. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les îles de ce nouveau monde.

Fin du neuvieme Livre.

